This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06826646 3

Z 12
Gonzalez

212
Gonçu.i.

SERMONS

ET

CONFÉRENCES.

ASTOIN NEW-YORK

NOTA.— Ces Sermons et Conférences ont été rononcés à Saint-Thomas-d'Aquin pendant le Carême de 1841.

LIMOGES. IMP. DE BARBOU FRÈRES.

SERMONS

ET

CONFÉRENCES,

Antoine Eugène

PAR M. DE GENDUDE.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS,
CHEZ PERRODIL ET Cie, ÉDITEURS,
Place du Palais-Royal, 241.

LIMOGES,
CHEZ BARBOU FRÈRES, IMP.-LIB.,
Rue Puy-Vieille-Monnaie.

1846.

SUR

LA SAINTE VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Domini, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino..., et ut darent hostiam : par turturum aut duos pullos columbarum.

Après que les jours de sa purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, et donner ce qui devait être offert en sacrifice : deux tourterelles ou deux petits de colombes.

SAINT LUC, ch. 2, v. 22 et 24.

QUELLE est celle qui paraît aujourd'hui dans le temple, à la porte du tabernacle, offrant à Dieu son premier-né, et, pour le racheter, présentant non un agneau, l'offrande des riches, mais le sacrifice des pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombes? Quelle est celle-ci à qui le vieillard Siméon adresse ces terribles paroles : « Cet enfant est établi comme un signe de contradiction, et votre âme sera percée d'un glaive? »

C'est la première des créatures, l'honneur et la gloire de Jérusalem, celle dont le roi-prophète a dit : Vous avez placé sur sa tête une couronne brillante de pierres précieuses; c'est la tige revêtue de fleurs qui

ne flétrissent jamais, la branche qui, sans racines, reverdit dans le tabernacle, la porte orientale du sanctuaire que vit Ezéchiel et qui ne s'ouvrait qu'à Dieu, le buisson qui brûle sans se consumer, la toison brillante de Gédéon que la rosée entoure et ne mouille pas, le sanctuaire où devait habiter la Divinité, l'arche d'alliance, le temple de Salomon, la vierge d'Isaïe, la seconde Ève, l'étoile de Jacob, celle dont Rachel, Judith, Esther, n'étaient que des figures, et, pour tout dire avec un évangéliste, elle est Marie, de qui est né Jésus, appelé le Christ : *De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.* C'est sous ces images que nous trouvons Marie annoncée dans l'Ecriture, et son Fils et l'Eglise lui adressent les plus doux versets des Psaumes et du Cantique des Cantiques.

Jamais vertu dans aucune femme ne fut plus grande, et la vertu est la perfection de notre âme. Selon sainte Catherine de Sienne, si nous pouvions contempler des yeux du corps une âme dans l'état de grâce, nous serions si charmés de la voir surpasser toutes les fleurs, tous les astres, tout l'univers, qu'il n'est personne qui ne voulût mourir pour une semblable beauté. Dites, mes chers auditeurs, ce que doit être la sainte Vierge, qu'un ange salua de ces mots : Vous êtes pleine de grâce; dites ce que doit être Marie, en qui le Verbe et l'Esprit saint résident. Rien ne m'effraie autant que d'avoir à retracer les grandeurs de Marie, s'écriait saint Bernard; ce que les autres saints ont eu entre eux tous, Marie seule l'a possédé tout entier. Dieu l'a créée comme un monde tout spécial pour lui. Aussi a-t-elle pu dire : Je suis préparée dès l'éternité : *Ab æterno ordinata sum.*

Pourquoi une créature si parfaite a-t-elle été soumise aux purifications de la loi? pourquoi cette vierge, encore plus pure après son enfantement, s'est-elle tenue éloignée du temple pendant quarante jours, elle qui avait mis au monde le maître du temple? pourquoi son Fils, le Fils de Dieu, est-il présenté dans la maison de son Père comme un enfant dénué de tout? pourquoi celui qui devait changer la loi se soumet-il à la loi? pourquoi tant d'obscurités, tant de contradictions apparentes, tant de mystères? Ah! c'est que tout ce qui se passe dans le temple est fait pour nous; pour nous, mélange de misère et de grandeur, de force et de faiblesse, véritable abîme de contradiction et de ténèbres; pour nous, créés dans la gloire et tombés dans l'opprobre. Une grande réparation s'accomplit. Dieu nous sauve de la même manière que notre ennemi nous avait perdus. Une femme avait été le principe de notre ruine, une femme est le principe de notre salut. Les deux sexes ont coopéré à notre mort, ils contribuent tous deux à notre résurrection. Une femme nous est donnée pour mère à la place d'une autre femme, une humble au lieu d'une superbe. Toute la destinée humaine est expliquée : la chute et la rédemption, l'innocence et la douleur, Jésus-Christ et Marie ouvrent au repentir le chemin du ciel fermé depuis la faute d'Adam et d'Ève.

Marie, acceptant le sacrifice de l'esprit, consommant le sacrifice du cœur, répare la désobéissance d'Ève; elle nous apprend le culte que nous devons à Dieu, l'adoration en esprit et en vérité, et nous révèle la gloire qui en est la suite. Aussi Marie est-elle la plus grande des créatures par les lumières qui lui ont

découvert la grandeur de l'humilité et de l'esprit de sacrifice, par l'amour qui lui en a fait accepter les rigueurs, par la gloire qui a récompensé en elle l'acceptation de la mort de son Fils. Tel sera le partage de ce discours.

Implorons l'Esprit saint, afin que nous puissions imiter la vie et la mort du Fils et de la Mère, du nouvel Adam et de la nouvelle Eve.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Fille des rois, des grands-prêtres et des patriarches, descendante de David, Marie était pauvre par suite de la captivité de Babylone, qui avait changé toutes les conditions dans la Judée. Elle habitait la petite ville de Nazareth, dans l'humble demeure de Joachim et d'Anne, son père et sa mère. Devenue l'épouse d'un simple artisan, elle s'était unie à lui pour protéger et cacher sa virginité. Vouée au temple dès sa plus tendre enfance, elle méditait sans cesse en elle-même les vérités révélées, et la chute des anges, et cette grande promesse faite à Abraham que toutes les nations de la terre seraient bénies en un Fils de sa race. Elle voyait cette promesse transmise d'Isaac à Jacob, de Jacob à Juda, de Juda à David; et, comme le sceptre sorti de Juda était alors entre les mains d'un prince iduméen, elle croyait, selon la prédiction de Jacob, les jours du Messie arrivés. Tout-à-coup l'ange qui avait parlé à Daniel et à Zacharie parait devant elle.

Dès que l'ange lui a dit : Je vous salue, Marie pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes, Marie se trouble. Ignorant le monde, dont elle était ignorée, Marie descendait encore au-dessous de l'humble situation où le ciel l'avait fait naître par la sublime humilité d'un cœur qui ne s'ouvrait qu'aux saintes inspirations de Dieu; elle avait suivi la volonté divine en faisant vœu de rester vierge : aussi vous la voyez plus inquiète de l'idée de renoncer à la virginité que flattée de l'honneur qui lui est offert. Marie entend dire qu'elle va devenir la mère du Messie, que son Fils règnera éternellement ; elle sait que Satan peut se transformer en ange de lumière, elle hésite.

Que cette demeure pauvre et obscure, où se passe la première scène de l'Incarnation, contraste avec les délices et la magnificence de l'Eden, où un ange aussi vint parler à Ève ! Que de leçons à recueillir si l'on compare les deux mères du genre humain, la mère des morts, la mère des vivans : d'un côté, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance ; de l'autre, les richesses, l'éclat, la gloire, tout ce qui perd, tout ce qui sauve. Ève était reine du monde, tout lui avait été assujetti ; brillante de beauté, elle était immortelle, elle s'enivra d'elle-même.

L'ange qui lui apparut est celui dont Ezéchiel a dit : « Tu habitais dans les délices du Paradis, toi le sceau de la ressemblance divine, plein de sagesse et parfait en beauté. Tes vêtemens étaient couverts de topazes, de jaspes, de chrysolithes, de saphirs, d'émeraudes. Placé sur la montagne sainte de Dieu, tu marchais au milieu des pierres étincelantes. » Mais cet ange, devenu rebelle, veut entraîner dans sa chute Adam et

Ève, destinés à le remplacer dans la gloire; c'est au milieu des artifices, c'est par des insinuations, c'est sous la forme d'un serpent qu'il se manifeste. Ève, au lieu de le repousser, l'écoute; elle aspire à devenir semblable à Dieu, elle se laisse entraîner aux paroles de l'ange des ténèbres, elle cueille le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et tout change à l'instant pour elle; dégradée par le péché, condamnée à mort, chassée du Paradis terrestre, elle enfante avec douleur une postérité maudite.

Eve avait été séduite par la promesse d'être semblable à Dieu; Marie entend dire qu'elle va devenir la mère de Dieu, elle attend en silence l'inspiration du Très-Haut. Vierge, il faut qu'elle consente à devenir mère; mère, à immoler son Fils.

Vierge sainte, s'écrie saint Bernard, tous les hommes, tous les siècles, sont suspendus à vos lèvres; l'ange attend une réponse, et nous une parole de pitié. Voilà qu'on nous offre le prix de notre rançon, nous serons délivrés à l'instant si vous y consentez. Créés à l'image de Dieu, nous nous sommes perdus; vous pouvez aider à nous rétablir par une parole: c'est ce que vous demandent Adam et sa postérité bannis du Paradis, et le patriarche Abraham; tous se prosternent à vos pieds sacrés, parce que de vous dépendent la consolation des misérables, la rédemption des captifs, le salut de tout l'univers. Donnez, s'il vous plaît, cette réponse que le ciel, la terre et les enfers attendent. Dieu même, qui a tant aimé la beauté de votre âme, désire de votre bouche la réponse par laquelle il a résolu de sauver le monde. Dieu vous crie du haut du ciel : Ma bien-aimée, faites entendre

votre voix, prononcez une parole passagère, et vous concevrez la parole éternelle. Un ange, une vierge, dans l'humble demeure de Marie, décidaient du sort du monde : un ange envoyé par le Créateur; une vierge représentant toutes les créatures; un ange, une vierge plus angélique que l'ange même.

Entendez enfin son humble réponse : *Ecce ancilla Domini;* voici la servante du Seigneur. Marie n'a pas oublié que Dieu devait susciter au démon un ennemi dans une femme, que cette femme devait écraser la tête du serpent. Elle se souvient que Dieu a promis à la famille de David un signe, et ce signe était une vierge enfantant un Fils, l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Elle consent à la volonté de Dieu, elle renonce à toutes ses pensées, elle se dépouille de tous les sentimens de son cœur pour accomplir la parole divine. Elle déclare que tout ce qui est en elle appartient à Dieu, elle prononce le mot de la rédemption : Qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundùm verbum tuum.*

O puissance! ô prodige d'amour pour Marie! A peine a-t-elle prononcé ce mot : *Fiat*, qu'il soit fait, toutes les prédictions s'accomplissent, les désirs des patriarches, l'attente des nations, sont remplis, un ciel nouveau paraît au-dessus de nous, les intelligences célestes s'étonnent, la nature divine s'unit à la nature humaine. Marie possède dans son sein l'espérance de la terre, la gloire des siècles, la joie de l'univers. Une parole a changé toutes les lois de la nature : une vierge demeurant vierge conçoit un Fils, un Dieu est homme, un homme est Dieu; une femme devient le sanctuaire de la Divinité.

femme de Nazareth était inondée de toutes les clartés du ciel, les sages de la Grèce et de Rome étaient plongés dans les plus profondes ténèbres. La soumission de son esprit l'associait à la rédemption; l'orgueil des philosophes qui voulaient tout comprendre les laissait incertains sur les premières vérités. Qu'ils sont petits ces grands génies avec leurs vains systèmes, auprès de cette humble femme qui connaissait le grand secret caché aux puissances de l'air et renfermé dans les profondeurs de l'Ecriture, l'alliance de l'humanité et de la divinité! Et aujourd'hui encore ne voyons-nous pas les esprits superbes s'éloigner de la foi parce qu'ils veulent sonder les profondeurs inaccessibles de la majesté divine? La foi est un acte du cœur, *corde creditur*. C'est de la volonté plus que de l'intelligence que vient la foi. Un esprit superbe, un cœur orgueilleux, ne croiront jamais la religion de l'humilité et de l'amour.

Marie fut donc la plus grande des créatures par sa foi. Vous allez voir maintenant que la soumission du cœur en elle fut aussi parfaite que l'humilité de l'esprit.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour prouver que Marie fut la première des créatures par son amour, il nous suffira de montrer qu'elle eut pour Dieu l'amour le plus parfait, l'amour d'une mère. De tous les sentimens de l'humanité sur la terre, l'amour maternel est le plus pur. Mélange de dévouement et de faiblesse, l'amour conjugal avait entraîné

Adam à partager la faute d'Eve; il ne pouvait sauver le monde puisqu'il l'avait perdu, c'était à la femme, mais à la femme mère, à régénérer l'univers: aussi toute la puissance d'affection donnée à la femme se trouve dans l'amour maternel, unie à tout ce que cette affection peut avoir de sainteté.

Qu'y a-t-il de plus profondément gravé dans notre cœur que le souvenir d'une mère? Et pourquoi? Parce qu'elle s'occupe de son fils sans songer à elle. Les yeux de l'enfant se mouillent involontairement quand il pense à sa mère, car la vie de sa mère, pour lui, est une vie de sacrifice. Aussi Dieu, dans l'Ecriture, se sert sans cesse de cette image de la maternité: « Une mère, dit-il aux Juifs, peut-elle oublier son enfant, le fruit de ses entrailles? et quand elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais. »

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui. Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère! Que l'intérêt de son fils réclame qu'elle s'arrache au sommeil, qu'elle porte le poids du jour et de la chaleur, qu'elle aille à travers les villes et les campagnes, qu'elle monte au supplice, rien ne peut l'arrêter. Que les rois se prosternent aux pieds de son fils, elle sera dans le silence: l'amour qu'elle a pour lui est plus doux que tous les honneurs qu'il reçoit. Parmi toutes les mères, quelle mère montrera plus de tendresse à son fils que Marie, dont toute la vie peut être appelée une immo-

lation perpétuelle? La plupart des mères trouvent au moins dans leurs illusions sur l'heureux avenir de leurs enfans un soulagement à leurs soins et à leurs veilles; mais il n'y avait pas d'illusion pour Marie. Les livres saints avaient levé tous les voiles devant ses regards, et Jésus souffrant et crucifié était sans cesse présent à sa pensée. Pendant tout le temps, dit un orateur chrétien, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les images du jardin des Olives, du Prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment; s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées de chaînes ou percées de clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards ou sollicitait ses caresses, elle se représentait ses yeux éteints et mourans, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré. C'était un supplice de chaque instant, que tout renouvelait et que son amour seul put lui faire supporter.

Marie n'avait pas une volonté, un sentiment, une inclination qui ne fût en union avec son Fils; elle était identifiée à toutes les pensées, à tous les desseins de son Fils. Son Fils veut vivre pauvre, elle accepte la pauvreté; son Fils déclare qu'il aime tous ceux qui font la volonté de son Père, elle n'est unie à son Fils que par les liens de la religion; son Fils veut mourir, Marie est conduite, non au Thabor, mais au Calvaire. On a dit du sacrifice d'Abraham: Dieu n'aurait pas demandé ce sacrifice à une mère, il l'a demandé à Marie.

La voilà aux pieds de la croix, cette vierge mère d'un Fils, et de quel Fils! Elle le voit couvert de plaies, livré à la rage de ses ennemis, couronné d'épines, tendant les bras à un peuple furieux; son sang coule de toutes parts, elle ne peut l'arrêter; il a soif, elle ne peut le désaltérer; elle l'entend se plaindre que son Père l'a délaissé, elle ne peut le soulager; elle voit dans le mépris celui qui est au-dessus des anges, le saint des saints entre des scélérats.

Plus elle aime, plus elle souffre. Les femmes qui accompagnaient Marie au Calvaire pleuraient, Marie ne pleure pas. Elle ne pleure pas, dit saint Ambroise, elle est debout, au milieu des bourreaux, au milieu des ténèbres, des tremblemens de terre et des morts ressuscités; elle est mère, sans doute, mais elle est mère de Dieu, son âme est traversée par un glaive; mais sa vertu est plus forte que sa douleur, son amour plus fort que la mort.

Le Fils et la mère offrent un même holocauste pour les pécheurs, tous deux ont la même ardeur de mourir pour le salut du monde. Tous deux peuvent s'écrier: O vous qui passez par le chemin, regardez et dites s'il est une douleur semblable à la mienne. Sur la croix, aux pieds de la croix, vous voyez deux sacrifices, deux victimes, les plus grandes douleurs, la douleur d'un Dieu, la douleur d'une mère; vous voyez deux autels au Calvaire, la croix de Jésus-Christ et le cœur de Marie.

Femme, voilà votre fils, dit Jésus-Christ à sa mère en lui montrant saint Jean, et le grand évêque de Meaux ajoute : « Femme qui souffrez avec moi, soyez féconde avec moi, soyez mère de ceux que j'enfante

par mon sang et par mes blessures. » Cette parole la tue, cette parole la rend féconde, et elle nous engendre d'un cœur déchiré d'une affection sans mesure. Aussi saint Epiphane, faisant allusion au sacrifice perpétuel de la Vierge Marie, dit qu'elle a été la première croix sur laquelle Dieu a immolé son Fils.

Marie, en acceptant la croix avant la naissance de son Fils, a mérité de devenir la mère de Dieu; en acceptant de vivre après la mort de Jésus-Christ, elle a mérité de devenir la mère des hommes. Marie est mère de Jésus-Christ et de tous les hommes par la douleur et par l'amour.

Après la descente du Saint-Esprit, Marie ne parut ni au milieu des apôtres ni parmi les disciples de Jésus-Christ. Nourrie par saint Jean à Ephèse, sa vie, commencée dans l'humilité, finit dans l'humilité. Marie était la plus humble des femmes parce qu'elle était la femme qui aimait le mieux. Obéir, se taire, se cacher, voilà la vie de l'amour. Rien ne prouve mieux que Marie était en communication avec le monde invisible que cette absence complète de tout rapport avec les hommes, le trait essentiel de sa vie. Elle agissait devant le monde des esprits, et les hommages des hommes n'étaient rien pour celle qui ne voyait que Dieu et les anges. Que pouvait être le temps pour celle qui ne songeait qu'à l'éternité?

La sainte Vierge est la véritable mère, elle est cette femme dont saint Jean a dit : Elle criait au milieu des angoisses afin de former le Christ en nous. Parmi les délices du Paradis, Ève nous présente le fruit de mort; parmi les cris et les larmes, Marie nous présente le fruit de vie. Le plaisir nous a tués, la douleur nous

vivifie. Ève unie à l'orgueil du démon, à la faiblesse d'Adam, nous a perdus par l'attrait des sens. Marie associée à l'amour fécond du Père, à la mort vivifiante du Fils, nous a enfantés dans le sang de Jésus-Christ, devenu l'holocauste de l'univers. L'amour de Dieu a maintenant pour symbole la maternité, et du cœur de Marie les trésors de la grâce se répandent aujourd'hui sur tous les hommes. Aussi l'image de Dieu sur la terre, ce n'est plus le soleil, c'est le cœur d'une mère : c'est une mère qui a enfanté la vie de l'univers ; c'est une mère qui, suivant la belle expression de saint Epiphane, est l'autel de la miséricorde, le commun propitiatoire de l'union. Tout passe donc par le cœur d'une mère dans cette admirable théologie catholique. Sublime contemplation, symbole éclatant de l'amour ! Dieu a tiré le premier Adam du limon de la terre, il a tiré le second Adam du cœur d'une mère.

Le monde, depuis Adam et Ève, se perpétue sous les noms d'époux et d'épouse ; depuis Jésus-Christ et Marie, il se régénère sous ceux de fils et de mère. Ainsi le seul amour qui fût resté pur, l'amour de mère, cet amour né dans la souffrance, devient la source du salut, la régénération du monde, le principe de la grâce, la porte du ciel.

Aussi, mes frères, nous devons tous, à l'exemple de Jésus-Christ et de Marie, offrir à Dieu le sacrifice sans réserve de notre esprit et de notre cœur, l'holocauste de tout nous-mêmes.

De même qu'il nous faut imiter Marie par la soumission de notre esprit aux mystères, de même nous devons l'imiter par la soumission de notre cœur à la volonté de Dieu dans tous les événemens de la vie. Quel-

les que soient nos anxiétés, nos souffrances, nous devons penser que Marie a su accepter la croix de son Fils, et que Jésus-Christ l'a portée; aucun sacrifice ne doit nous coûter, parce qu'il n'en est pas de comparable aux leurs. On manque également de foi quand on ne dit pas à Dieu : Que votre volonté soit faite, et non la mienne; et lorsqu'on ne lui dit pas : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. La perfection de l'amour ici-bas est donc de souffrir. Dieu a donné à son Fils la pauvreté, les humiliations, la mort, et Jésus-Chris a voulu que sa mère souffrît comme lui. L'indigence, l'obscurité, les séparations, la douleur, ne sont donc pas les véritables maux, puisque Dieu les a destinés à son Fils, puisque Jésus-Christ les a réservés à sa mère. Ah! dans cette nuit profonde où nous sommes plongés, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de sentir que, dans nos cœurs, dans nos esprits, il y a quelque chose que rien ne saurait satisfaire? C'est ce qui ne peut être rempli dans le ciel que par Dieu, et sur la terre, que par le dévouement et par le sacrifice.

Marie régnait sur le monde, qui ne la connaissait pas, parce que tous ses sentimens étaient au-dessus du monde, parce qu'elle dominait son propre cœur par son union complète avec Dieu. Voilà ce qui a fait sa gloire, voilà pourquoi elle est devenue la reine du ciel. Ce sera le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu réserve au moindre de ses élus, qui pourra comprendre et encore moins expliquer de quelle gloire Dieu récompense le plus parfait des sacrifices? Qui pourrait peindre Marie s'élevant du fond du désert, reçue dans le ciel par Jésus-Christ, portant dans ses mains la couronne de l'immortalité, placée à côté de son divin Fils, au-dessus des ordres de tous les esprits bienheureux, en sorte qu'on a pu dire d'elle : Elle est au-dessous de Dieu et au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu? Marie es la fille, la mère, l'épouse de Dieu, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit.

C'était un grand ouvrage de préparer une demeure, non pas à l'homme, mais à Dieu; pour être la mère du Verbe, il fallait que tout en elle fût Dieu, excepté el.e-même. Idées trop élevées, l'esprit de l'homme craint de s'égarer en les exposant. Je le sens, je ne dois que rassembler ici tous les rayons de lumière répandus dans les livres saints et dans la tradition, et recueillis par l'Eglise sur la gloire de Marie.

La maternité divine rapproche Marie de Dieu le Père, que le concile de Trente appelle la source, l'origine de toute la divinité. Si nous avons un Dieu sauveur, nous le devons au Père, qui l'a produit dans l'éternité, et à la Vierge-Mère, qui l'a produit dans le temps par la douleur et par l'amour.

Marie est mère et reine des vierges. Je vois à votre droite, Seigneur, une reine revêtue d'une robe d'or où brille une merveilleuse variété. Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur. Ses vêtemens sont resplendissans de broderies. Que toutes les vierges viennent après elle. Elle est la vierge unique, elle est vierge et mère.

Il n'y a que Dieu le Père et la sainte Vierge qui aient produit un Dieu. C'est ce qui faisait dire au cardinal saint Pierre Damien : Que toute créature se taise et tremble et ose à peine envisager l'immensité d'une si grande gloire !

Pouvons-nous être étonnés, puisque Marie est unie à toute la gloire du Père, qu'elle partage toute la gloire du Fils ? Elle est associée à la rédemption de l'humanité par son union aux douleurs et à la passion de son Fils. Comme son Fils, Marie n'apporta point en naissant le principe de la mort, la tache du péché originel ; comme son Fils, elle ne connut pas la corruption du tombeau ; comme son Fils, elle fut accueillie par toute la cour céleste. Après la gloire de son Fils, en est-il une plus grande dans les cieux ? Un corps si pur ne pouvait être sujet à la dissolution ; une gloire si grande ne pouvait subir les outrages de la mort. Où le péché n'est pas, la mort n'a point de droit à exercer.

Le corps de Marie est devenu, comme le corps de son Fils, impassible, immortel, inaltérable, plus brillant que les astres, resplendissant de la gloire de son âme et de la gloire divine. Comme au nom de son Fils, tout genou fléchit à son nom sur la terre, dans les cieux, aux enfers. Les mérites du Fils obtiennent tout du Père, les mérites de la Mère obtiennent tout du

Fils; elle n'a pas la toute-puissance qui ordonne, mais elle a la toute-puissance qui supplie, *omnipotentia supplex*. Touchante hiérarchie de grâce et de miséricorde ! Un temple, un autel, s'élèvent partout pour la sainte Vierge près de ceux que l'amour et la reconnaissance élèvent à Jésus-Christ. L'un et l'autre consolent toutes les douleurs de la terre, et sont l'asile de toutes les infortunes.

Le cœur de l'homme ne peut s'ouvrir à l'amour du Fils qu'il ne s'ouvre à l'amour de la mère. L'homme ne peut voir Jésus sur l'autel qu'il ne le voie auparavant dans les bras de Marie. La miséricorde est à jamais dans le ciel. Le ciel est l'empire du Fils et de la mère.

Venez, dit Jésus-Christ à Marie, venez, ô ma bien-aimée, et je mettrai ma gloire en vous. Nul ne m'a donné plus que vous dans mon humanité, nul ne recevra plus que vous de ma divinité. Vous m'avez revêtu de votre chair mortelle, je vous revêtirai de ma splendeur céleste ; vous avez voilé sur la terre le soleil de ma divinité, je vais vous revêtir de ce soleil durant les années éternelles ; vous m'avez nourri de votre lait, je vous nourrirai de ma substance divine.

Ce n'est pas tout encore : Marie, épouse du Saint-Esprit, élève tous les hommes avec elle. C'est parce qu'elle est l'épouse du Saint-Esprit qu'en vertu d'un décret immuable de la justice divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce sur le salut des hommes. Marie, fille, mère, épouse de Dieu, associée à la toute-puissance du Père, à la science du Fils, à l'amour du Saint-Esprit, unie à la divinité tout entière, participe à la Trinité, dit saint Bernard ;

elle est sur le trône de Dieu, entre les bras de son Fils, dans le midi éternel.

C'est là sans doute le mystère caché sous le voile de ce sublime symbole montré à saint Jean : « Un grand signe apparut dans le ciel, une femme revêtue du soleil. »

Ainsi se trouve accompli cet oracle des premiers jours qui annonçait la régénération de l'humanité par la femme. Le Saint-Esprit a couvert Marie de ses ailes, la femme a écrasé la tête du serpent; l'humanité, abaissée par le prince des ténèbres, s'est élevée jusqu'à la Divinité. L'infini de la miséricorde se découvre dans ce mystère. Les femmes chrétiennes, en prenant Marie pour modèle, ont contribué à la régénération du monde; elles ont changé les lois et les préjugés barbares, elles ont adouci les mœurs, préparé l'abolition de l'esclavage, tempéré l'autorité, ennobli l'obéissance. Que l'on compare la condition des femmes parmi les peuples chrétiens et parmi les nations infidèles, et l'on retrouvera l'œuvre du Saint-Esprit, l'intervention bienfaisante de Marie. Partout où Marie n'est pas connue, on ne voit que les filles d'Ève, et la tête du serpent n'est pas écrasée.

Divine Marie, avancez-vous avec assurance, entrez en possession de tous les biens de votre Fils, usez du ciel avec la confiance d'une fille et d'une mère, disposez de toutes les splendeurs de Dieu avec le pouvoir d'une épouse, agissez avec l'autorité d'une reine; tout est à vous, vous êtes la fille, la mère, l'épouse; vivez, régnez, jouissez éternellement.

Et nous, mes frères, allons tous vers Marie, jetons-nous à ses pieds, prions par elle le Père, le Fils, le

Saint-Esprit. Implorons sa médiation toute-puissante; mais n'oublions jamais que notre confiance en elle ne peut reposer que sur l'imitation de ses vertus. Son humilité a fait sa grandeur. L'Eglise, en faisant retentir les voûtes sacrées des louanges de la mère de Dieu, s'écrie : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé? C'est l'autel du ciel, *ara cœli.* » Mais elle ajoute: « C'est la plus humble des vierges. » Marie n'est la première des créatures que parce qu'elle a toujours voulu paraître la dernière; elle n'est la reine de gloire que parce qu'elle a toujours été la plus humble des femmes, celle dont le sacrifice a été le plus parfait.

La leçon est complète maintenant pour nous; nous savons comment nous pouvons nous perdre ou nous sauver, nous savons que dans les humiliations et les abaissemens, pour parler le langage des hommes, se trouvent au plus haut degré l'élévation et la grandeur. Les reines, les impératrices, qui vivaient au temps de Marie, seraient bien étonnées, si elles revenaient au monde, de voir aujourd'hui sur les autels de l'univers l'image de cette jeune femme obscure de Nazareth, qu'elles n'ont pas connue. Et pourquoi sa gloire? Parce que sa vie se rapportait non au temps, mais à l'éternité, non aux hommes, mais à Dieu. Et pourquoi l'oubli où ces filles d'Ève sont tombées? Parce qu'elles ont sacrifié l'avenir au monde et à elles-mêmes. Soyons comme la nouvelle Ève et le nouvel Adam, mes chers auditeurs, grands par la soumission de notre esprit à la parole divine et par l'entière adhésion de notre cœur à tous les événemens. Il y a deux actions de Dieu sur nous, l'une de sa providen-

ce, l'autre de son divin esprit : toutes deux ont pour but notre perfection et notre bonheur. Réglons notre vie par la loi, ne nous laissons jamais aller aux murmures ni à l'impatience ; mais ne cherchons pas le bonheur en unissant dans notre amour Dieu et les vanités du monde : nous n'aurions ni les avantages de la religion ni ceux de l'indifférence. Les hommes qui se plaignent de ne pas trouver la paix dans la religion n'offrent à Dieu qu'une partie de leurs cœurs, réservant le reste pour le monde et pour leurs passions. Ah ! vous qui m'écoutez, ne sortez pas d'ici sans avoir fait au Très-Haut, comme Marie, le sacrifice de votre volonté, sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Sacrifiez à Dieu la passion dominante de votre cœur, cet attachement qui trouble votre vie, cet esclavage des sens qui vous déshonore, cette fascination de votre esprit, cet enchantement de votre cœur qui vous tyrannise. Les passions remplissent notre âme de chagrins, de jalousie, de remords et de désespoir. La piété seule nous donne la paix. Voyez s'il y a un chrétien observant toute la loi qui soit malheureux, et s'il est un seul homme servant le monde qui soit heureux. Les trois personnes réunies dans le temple, Siméon, Anne et Marie, nous apprennent tous les genres de sacrifices : Siméon, le détachement de la vie ; Anne, le mépris des attraits sensibles ; Marie, la soumission de l'esprit et du cœur. Par le sacrifice de votre cœur et de votre esprit vous deviendrez les fils de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Votre corps sera le temple du Saint-Esprit ; la lumière de Dieu même éclairera votre raison, l'amour de Dieu dirigera votre cœur. Mais que faut-il

pour arriver à cet état de perfection et de bonheur? Affermir votre foi. Voilà pourquoi je me propose, dans ces jours de salut où l'Eglise appelle ses enfans à recueillir les leçons et les mérites du Fils de Marie, de vous développer les dogmes, les preuves et la morale du Christianisme, c'est-à-dire les objets de la foi, les motifs de la foi, les conséquences de la foi. Tout ce que je dirai aura pour but de vous faire connaître la religion dans son ensemble si parfait et si sublime. Vous verrez que la morale sort tout entière des dogmes, et que notre foi est toute raisonnable. *Obsequium rationabile.*

Vierge sainte, c'est dans votre sein qu'a pris naissance l'auteur et le consommateur de notre foi. Puisse ma parole, grâce à votre intercession, le faire naître dans les cœurs! Divine Marie, ayez pitié de nous, de nous, enfans d'Adam, qui, malgré notre misère, écoutons encore trop avidement le prince des superbes. Vous lui avez écrasé la tête, obtenez-nous de vaincre notre vanité et notre orgueil; souvenez-vous de vos douleurs et des douleurs de votre Fils supportées pour nous; obtenez-nous d'être humbles, doux, charitables, afin qu'après avoir participé sur la terre à vos vertus, nous soyons reçus dans les tabernacles éternels pour connaître ce que vous connaissez, aimer ce que vous aimez, et contempler à jamais votre gloire.

Ainsi soit-il.

LA MORT.

SUR

LA MORT.

Statutum est hominibus semel mori.

Il y a un arrêt de mort prononcé contre tous les hommes.

SAINT PAUL, Ép. aux Héb., ch. IX, v. 27.

L'Eglise nous donne aujourd'hui un grand enseignement par les cendres dont elle marque notre front, et ce sacrement de notre mortalité, pour parler comme saint Grégoire de Nysse, nous révèle notre origine et notre destinée. Sortis de la poussière, souvenez-vous que vous retournerez en poussière, parce qu'un arrêt de mort a été prononcé contre tous les hommes. *Statutum est hominibus semel mori.*

Mais devions-nous connaître la mort? Non, mes frères, quoi qu'en disent des rêveurs modernes, la mort est un châtiment, la punition d'un grand crime; elle est, comme l'a dit énergiquement l'Apôtre, la solde du péché, *stipendia peccati*. En vain de prétendus sages voudraient-ils aujourd'hui faire de la douleur et de la mort les conditions d'un être fini, la conscience du genre humain leur crie, comme la révélation que telle n'a pas été au commencement la destinée

de l'homme, et que la mort et la douleur sont entrées dans le monde par le péché.

Tous les peuples ont cru que l'homme avait été d'abord innocent et heureux, et que nous étions punis pour une faute originelle. Tous ont vu dans la mort une punition, tous ont pensé qu'il y avait pour la nature humaine un grand crime à expier. L'idée de l'homme déchu et dégénéré se trouve dans tous les temps et dans tous les lieux, a dit l'incrédule lui-même. L'homme est en effet un mélange de grandeur et de misère inexplicable; c'est un roi détrôné, un édifice détruit dont le faite s'est écroulé sur les fondemens, et sous ses ruines on découvre encore les vestiges de son ancienne grandeur.

Oui, nous naissons dans le péché, oui, nous naissons éloignés de Dieu. Comment expliquer autrement le désordre de notre nature, les anxiétés de l'esprit, la tristesse du cœur, les souffrances du corps? Si la nature humaine n'était pas livrée à une corruption originelle, pourquoi la douleur? pourquoi la mort? La mort! peine affreuse, demi-néant, image du néant tout entier; la mort! qui, avant de dissoudre mon corps, jette dans mon esprit les plus profondes ténèbres sur l'avenir de mon âme; la mort! moment terrible où, déjà séparé de ce qu'il aime, couvert des obscurités du tombeau, l'homme, suspendu sur le néant, ne tient plus à la vie que par un acte de foi, d'espérance et d'amour.

L'œuvre de Dieu a été altérée parce que l'homme, sorti du néant et non de la substance divine, s'est éloigné de son Créateur par le choix libre de sa volonté.

Alors un ordre nouveau est intervenu. Un arrêt de mort a été prononcé contre les hommes, et une manifestation nouvelle de la puissance, de la sagesse et de la bonté divine a placé l'homme dans une condition plus élevée que la première, en sorte que nous pouvons dire avec l'Église : « O Dieu, vous avez admirablement établi la dignité de la nature humaine, vous l'avez plus merveilleusement rétablie, puisque Jésus-Christ nous a rendus participans de sa nature divine, comme il s'est fait participant de notre humanité. » L'homme est donc déchu de sa dignité première; mais il aspire à la recouvrer par une lutte qui ne finira qu'avec la vie. Ainsi le christianisme seul nous explique le mystère de la vie, seul il nous explique le mystère de la mort, seul il nous fait comprendre la justice et la miséricorde de Dieu, la grandeur et la misère de l'homme.

En portant le coup terrible qui révélait sa colère, Dieu a montré qu'il était toujours le père du genre humain. La mort, ce décret de justice, est devenue un décret de miséricorde. Elle punit le péché, elle détache des faux biens, elle répare le péché, elle attache aux biens réels. Tel sera le partage de ce discours.

Vierge divine, vous qui priez pour nous à l'heure de notre mort afin de nous enfanter à la vie, je vous implore aujourd'hui; mère des vivans, médiatrice du genre humain, apprenez-moi à parler dignement du grand mystère de la vie et de la mort, de la chute et de la rédemption. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme est condamné à mort dès sa naissance. Il meurt dans son être, dans ses amis, dans tout ce qui l'environne. Dès que nous sommes revêtus de ce corps misérable, nous tendons à la mort. Tous les momens de la vie nous y conduisent. Nous en serons plus près demain qu'aujourd'hui, aujourd'hui plus qu'hier; dans quelques heures plus qu'en ce moment. Tout le temps de notre vie est une course continuelle vers le tombeau.

Il suffit d'exister pour mourir. Cette terre, ce soleil qui nous éclaire, ces étoiles qui brillent sur nos têtes, s'en iront en poussière. Tout ce que nous avons fait pour le monde sera comme la cendre que nous venons de recevoir.

L'homme passe au milieu des images. *In imagine pertransit homo.* « Vanité des vanités, dit Salomon, et tout n'est que vanité. Qu'a de plus l'homme de tout le travail dans lequel il se consume sous le soleil? Une génération passe, une génération vient; mais la terre demeure la même. Le soleil se lève et se couche et revient aux lieux d'où il est parti; le vent souffle vers le midi et retourne vers le nord, et, après mille circuits, il revient aux lieux d'où il est sorti pour souffler encore une fois. Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait? Ce qui sera fait. Rien de nouveau sous le soleil. J'ai été roi d'Israël, j'ai vu tout ce qui se fait sur la terre, et tout est vanité et affliction d'esprit.

« Toutes choses ont passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte, comme le vaisseau qui fend la mer agitée et qui ne laisse aucune trace, aucun sentier dans les flots. Notre vie est comme la poussière que le vent emporte, comme l'écume légère poussée par la tempête, comme la fumée que le vent dissipe, comme la mémoire d'un hôte d'un jour qui s'éloigne.» Tout nous quitte à chaque instant, et nous pouvons dire avec l'Apôtre : Je meurs tous les jours, *quotidiè morior.*

Cependant, au milieu de ce misérable état de misère et de dégradation, nous sentons tous une révolte intérieure quand on nous parle de la mort, nous agissons toujours comme si nous étions immortels; cendre et poussière, nous nous croyons des dieux. Aussi Satan veut encore nous séduire. Mais à quel artifice a-t-il recours? Il ne nous dit plus comme autrefois à nos premiers parens : *Vous ne mourrez pas; nequaquàm moriemini.* Il ne trouverait personne qui voulût le croire. Il cherche à nous tromper par ces paroles : Vous ne mourrez pas aujourd'hui, vous ne mourrez pas demain; et, comme nos premiers parens, nous succombons à ses artifices, nous nous laissons prendre à ses suggestions. Nous croyons que nous aurons du temps, que notre heure n'est pas venue; nous nous disons que Dieu est trop bon pour nous perdre, qu'un moment suffit au repentir, et nous évitons ainsi de nous préparer à la mort, oubliant, dans notre inconcevable folie, que, si Dieu a promis le pardon, il n'a pas promis le lendemain.

Mais cette mort dont nous cherchons à écarter les images, que nous éloignons sans cesse de notre pen-

sée, elle est le témoignage sensible, la preuve manifeste, l'ineffaçable punition du péché d'Adam, le terrible enseignement de la justice divine exposé à tous les yeux; et, pour vous convaincre de cette vérité, nous allons vous montrer l'étonnant rapport qui existe entre la faute et le châtiment.

Rappelez-vous, mes frères, toutes les circonstances de la chute. Placé dans le paradis terrestre, l'homme avait reçu l'immortalité. Image visible du Dieu invisible, destiné à la possession éternelle de la gloire céleste, il se laissa séduire à l'attrait des sens, son cœur écouta Ève plutôt que Dieu, et, dans l'orgueil de son esprit, il crut qu'il pouvait par lui-même devenir semblable au Très-Haut.

Adam pécha donc dans ses sens, dans son esprit et dans son cœur. Ces trois désordres, introduits dans le paradis terrestre, sont encore les trois désordres de notre nature. Volupté, curiosité, orgueil, voilà encore les trois tentations dont parle l'Apôtre, le perpétuel combat de la vie humaine! Le fruit était beau à voir, bon à manger; le démon promettait à nos premiers parens que leurs yeux s'ouvriraient, qu'ils seraient comme des dieux. O profondeur des Ecritures! ô lumière prophétique de l'Esprit saint! L'histoire est encore ici une prédiction! Le récit de la première chute s'applique encore à toutes les chutes!

L'homme, ayant perdu Dieu, n'a plus trouvé que lui-même; et de lui-même, dit saint Augustin, il faut qu'il tombe plus bas, parce qu'il ne peut s'arrêter ni à son âme ni à son corps, et ses désirs s'égarent parmi les objets sensibles.

Pareille à une eau qui, du sommet d'une montagne, coule premièrement sur un rocher élevé où elle se disperse et se précipite dans l'abîme, l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et de là plus bas encore. Comme elle ne se nourrit plus de vérité et d'amour, seul aliment qui puisse la satisfaire, elle va demander le bonheur à la poussière et à la fange.

Hommes si avides des biens qui passent, approchez d'un tombeau. Venez et voyez. Privée de mouvement et de vie, pâle, froide, immobile, votre chair change de nature; elle retourne à la terre, elle n'est plus qu'un cadavre, un débris encore tout fumant de la foudre qui l'a frappé. La chair a été coupable, l'homme se plaisait à l'embellir, à la parer; il en faisait une idole, elle devient un objet de dégoût et d'horreur. Elle n'est plus que pourriture, dit Job; elle a dit au néant : Vous êtes mon père ; et à la corruption : Vous êtes ma mère et ma sœur! Les vers sont maintenant ses délices, mes vêtemens, dit encore Job, auront horreur de moi. N'est-ce pas là l'expiation du désordre des sens? L'homme n'est-il pas puni dans son corps par une juste sévérité? La punition n'est-elle pas ici proportionnée à l'offense?

Adam avait péché dans son cœur. Au lieu de placer en Dieu son principal amour, il lui avait désobéi pour plaire à Ève, sa compagne. Et vous, fils d'Adam, que faites-vous encore aujourd'hui? Nés pour être spirituels dans votre chair, vous devenez charnels même dans votre cœur. Répandus hors de vous, vous appelez beauté, lumière, douceur, grâce, joie, bonté, ces images passagères où Dieu laisse tomber quelques

rayons de sa grandeur et de sa gloire. Vous mettez votre bonheur à aimer des créatures et à en être aimés; vous cherchez votre félicité dans ces figures mobiles de la beauté et de l'amour, et vous leur sacrifiez Dieu, la beauté immuable, l'amour éternel. *Venez et voyez.* La peine sera encore ici une suite de l'offense. Nous ne sommes pas seulement frappés en nous-mêmes, mais dans les objets de nos affections. La mort se multiplie par ce qu'elle nous enlève. Il faut quitter cet ami, ce frère, ce protecteur, cette épouse chérie, cet enfant que vous aimez. La mort, l'horrible mort, jette son voile entre eux et vous. En vain vous pressez de vos mains leurs mains défaillantes; en vain vous voulez retenir leur âme qui s'éloigne et qui n'est plus à vous; en vain vous voulez garder leurs corps, ces restes précieux à votre tendresse: une odeur fétide se répand autour d'eux et vous défend d'en approcher. Vous-mêmes, vous serez forcés de les rendre à la terre, d'où ils sont sortis. Vous direz comme ce roi frappé dans Israël : *Siccine separat amara mors*? Est-ce ainsi, mort cruelle, que tu nous sépares? Ah! s'écriait le pape saint Grégoire, si vous êtes sensibles aux charmes d'une beauté mortelle, pensez à ce qu'elle sera dans la nuit du sépulcre. Rien n'est plus propre à éteindre les feux de la passion que de se représenter dans les horreurs de la mort ce qu'on aime revêtu du faux éclat de la vie.

Voilà donc une seconde conséquence de la faute d'Adam. Non-seulement la mort nous ravit tout ce que nous aimons, elle renverse tout ce que nous avions édifié pendant notre vie, elle détruit jusqu'à notre souvenir. On ne parlera plus de nous, on ne pensera

plus à nous, les larmes de nos amis sècheront, le lieu où nous habitons ne nous connaîtra plus, nous serons livrés à l'oubli comme un mort effacé du cœur : *Oblivioni datus sum tanquàm mortuus à corde*. Comme le nuage se dissipe et passe, ainsi celui qui descend dans l'abîme ne remontera plus. L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance ; il peut reverdir, il porte de nouveaux rejetons : quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière, il germerait à l'approche de l'eau, et ses feuilles renaîtraient comme au jour où il fut planté. L'homme, lorsqu'il est mort, et dépouillé et consumé, où est-il ? Que ses enfans soient dans la gloire ou dans l'ignominie, il ne le saura pas.

Mais un coup plus terrible est réservé à la troisième offense, au crime de l'esprit, à l'orgueil, à ce crime de l'intelligence qui change les ténèbres en lumière et la douceur en amertume, qui appelle mal le bien et bien le mal, et qui livre le cœur et les sens de l'homme au délire de ses pensées.

Adorateurs de la raison humaine, vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui croyez à votre prudence, venez et voyez l'étonnant miracle de la puissance divine, qui, pour confondre votre orgueil, a placé, pour ainsi dire, le néant dans la vie. Dieu va rendre sensible à l'homme le néant dans lequel il a mérité de rentrer. L'homme avait voulu se faire dieu, il vient un moment où il ne sait plus même s'il est un homme. Approchez d'un mourant : ses sens se troublent, les objets ne lui apparaissent plus que dans un nuage, son corps va tomber en poussière, et, comme il ne voit ni Dieu ni son âme, il ne comprend

pas où se réfugiera la vie au moment de la mort; il croit assister à la destruction de tout son être. Lui, qui n'avait pas cru à la mort pendant la vie, au moment de la mort il ne croit plus même à la vie. Regardez ceux qui l'entourent : quelle autre idée leur reste-t-il? Bientôt il est jeté dans la terre, le nom de cadavre même ne lui reste pas; il devient, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Il a passé comme un songe, comme une vision de nuit. Eh bien! dites, mes frères, cette séparation des deux substances, cette destruction du corps, cette disparition de l'âme, l'ombre de la mort répandue partout, ce demi-néant, cette image du néant tout entier, cette imitation du néant n'est-elle pas la création la plus étonnante de la justice divine? N'est-ce pas là le juste châtiment de l'orgueil, la preuve de la souveraineté de Dieu et du néant de l'homme? Grands de la terre, vous êtes comme des dieux, on vous regarde comme les fils du Très-Haut, mais vous mourez comme les autres hommes, et, fussiez-vous sur le trône, le tombeau sera votre partage.

Vous avez vu, mes frères, ces orgueilleux qui, durant leur vie, ont voulu s'égaler à Dieu : vous avez passé, ils n'étaient déjà plus. Comment, dit Isaïe, a cessé tout-à-coup ce maître impitoyable, celui qui frappait les nations dans sa colère? Toute la terre s'est reposée en silence. Les cèdres du Liban ont vu avec joie ta ruine. Tu dors, ont-ils dit; qui maintenant s'armera contre nous? Les princes de la terre ont élevé leur voix dans le séjour de la mort, et ils ont dit : Eh quoi! tu as été blessé comme l'un de nous, ta gloire est tombée dans l'abîme, ton cadavre

est étendu sur la terre, les vers forment ton vêtement. Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore? Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, je me reposerai près de l'aquilon, je serai semblable au Très-Haut. Et te voilà jeté au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près, et diront : « Est-ce là cet homme qui a troublé la terre, qui a ébranlé les royaumes? » Ainsi tout est soumis à la mort, ainsi toutes les créatures se courbent devant le Tout-Puissant avant d'entrer dans le tombeau; elles disparaissent toutes en sa présence, pour nous apprendre que Dieu seul vit et règne dans tous les siècles; qu'il était hier, qu'il est aujourd'hui; que nous avons tous, tant que nous vivons, une vie d'emprunt; que Dieu seul est l'Éternel, que Dieu seul est la vie, que Dieu seul est grand, que Dieu seul est Dieu. Tous les mortels viennent dire successivement : *Omnis homo vanitas*, tout homme est vanité; et l'Eglise peut faire entendre à tous ces belles paroles : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris* : Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Tout porte donc autour de nous les marques de la justice du ciel, et, quand nous voulons fonder ici-bas et nous faire une cité permanente, nous ressemblons à ces peuples qui élèvent leurs demeures sur un volcan à peine refroidi, quand le sol tremble encore de toutes parts.

Doutez maintenant, si vous le pouvez, de la chute de l'homme et de la vengeance divine. Cette chute originelle, sans laquelle tout serait inexplicable, est

empreinte tout entière dans la misère et dans la mort de l'homme : Terre, terre, entends la voix du Seigneur : *Terra, terra, audi vocem Domini.*

Voilà, mes chers frères, les leçons que nous donne la mort, et c'est ainsi qu'en nous punissant elle nous détache de la vie et de ses faux biens. Elle vous dit, à vous qui courez après les plaisirs du monde, que ces plaisirs vous égarent et vous trompent; à vous, séduits par l'éclat des richesses et des honneurs que la gloire véritable est au-delà du tombeau; à vous entraînés par les charmes d'une vaine beauté, que tout est cendre et poussière. Elle vous répète que tout ce qui est dans ce monde est plus vain que la vanité même. Elle vous crie qu'il faut éviter d'imiter Adam, succombant dans le Paradis terrestre aux trois tentations, pour suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui en a triomphé sur la croix.

Mes chers frères, ne vous faites pas d'illusions, la première mort subie par Adam, et que vous subissez vous-mêmes, cette mort qui depuis six mille ans atteint toute la race humaine, est une image de la seconde mort dont nous sommes menacés maintenant. Dieu vous dit encore aujourd'hui : Si vous mangez le fruit défendu, vous mourrez de mort, *morte morieris*, et le serpent nous tente par ces paroles : « Vous ne mourrez pas de la seconde mort, Dieu est trop bon pour punir la faute d'un moment d'un supplice éternel. » Prenez garde, cette parole du serpent, démentie par la première mort, le serait aussi cruellement par la seconde; apprenez par le spectacle terrible qui est sous vos yeux, par cette mort la voie du genre humain, *viam universæ terræ*, ap-

prenez que la justice de Dieu a des lois inflexibles. Vous êtes avertis, l'Apôtre l'a dit, il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Tout ce que je viens d'étaler devant vous de misère et de corruption dans la mort est une figure de ce qui sera réalisé en enfer. Mais si Dieu est terrible dans ses vengeances, il est plein de douceur pour les hommes de bonne volonté.

Jésus-Christ a voulu mourir pour que l'homme pût revivre. Associons-nous donc à la mort du nouvel Adam, recevons-la avec le même esprit de sacrifice, acceptons-la comme le gage du salut, et nous serons rendus à la lumière et à la vie. Si un seul a péché, un seul a expié. L'unité est dans la faute, l'unité est dans la réparation. La mort, qui était un châtiment, devient un moyen d'amour, une preuve de la miséricorde divine. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis que la douleur et la mort étaient entrées dans le monde, les hommes tremblaient au seul nom de l'Eternel. Dieu apparaissait à tous les peuples comme le Dieu fort, le Dieu terrible. « Les douleurs de la mort m'ont environné, s'écrie le roi-prophète, les torrens de l'iniquité m'ont rempli d'épouvante, les horreurs du sépulcre m'ont investi. O mon Dieu! vous vous êtes creusé une retraite au milieu de la nuit, la nuit garde votre tabernacle; vous vous êtes enveloppé de la foudre et des tempêtes. Aux éclairs de vo-

tre visage, les nuées ont répandu la grêle et le feu ; les fondemens de la terre ont été mis à nu, à votre menace, Seigneur, au souffle de votre colère. »

Voilà sous quelles images le Dieu qui avait fait la mort se montrait aux nations. Cependant la miséricorde s'était manifestée le jour même de la justice. Dieu promit un rédempteur au moment où il punissait notre premier père. Quand le décret de mort fut rendu contre Adam, le Verbe divin s'offrit pour racheter l'homme. Il ne faut jamais séparer la miséricorde de la justice. La loi de grâce a toujours été annoncée au temps même de la loi de crainte. Le salut existe avant comme après la croix; le sang de Jésus-Christ a été offert dès le commencement du monde; c'est ainsi que Dieu a fait de la mort le moyen de remonter à la vie.

Dieu a eu pitié de l'homme, dit saint Irénée ; il l'a éloigné du Paradis terrestre et de l'arbre de vie, il l'a condamné à mourir pour mettre fin au péché, afin que, par la dissolution de sa chair, l'homme commençât à revivre.

Tout dans le Paradis terrestre souriait au premier homme; tout lui parlait de la bonté de Dieu, mais non de sa justice. L'homme ne connaissait pas les effets terribles du péché; il ne pouvait pas se figurer la mort. Dieu a changé la condition des êtres intelligens et libres. Au lieu de les placer dans la lumière et dans la félicité, il se voile à leurs regards, mais pour les attirer; il les sépare de lui dans le temps, mais pour leur faire craindre une séparation éternelle; il les frappe de la mort du corps, mais pour leur faire redouter la mort de l'âme. La crainte, ce sentiment inconnu au premier homme, est devenue pour nous le

commencement de la sagesse! Du décret de mort jaillissent des lumières que l'homme n'avait pas dans son immortalité.

Les maladies, les ténèbres, le feu, les angoisses de l'âme et du corps, toutes ces images de la justice et de la colère sont devant tous les yeux, et nous, ministres de la parole divine, nous pouvons parler de douleur et de mort à des esprits impérissables et immortels; nous pouvons, par la foi, les faire monter des obscurités à la lumière; par l'espérance, les élever de la douleur et de la mort à la félicité et à la vie; par l'amour, nous pouvons les faire passer de la crainte à la confiance, de la souffrance à la joie. Et alors nous comprenons pourquoi ces trois vertus du Chrétien sont le triple lien entre l'homme et Dieu, lien qu'on ne peut pas rompre : *funiculus triplex difficilè rumpitur.*

Par une grâce admirable du Sauveur, la peine du crime est devenue l'instrument de la vertu. La mort est aujourd'hui un moyen de salut en même temps qu'elle est une pénitence et une expiation. Notre mort, dit saint Augustin, est la peine du péché; la mort de Jésus-Christ est la réparation du péché.

Vous allez voir, en effet, mes chers auditeurs, comment toute la vie de Jésus-Christ sert à effacer l'offense faite à Dieu par notre premier père, et vous admirerez encore ici le rapport de la réparation avec la faute, l'accord de la chute et de la rédemption.

Considérons d'abord Jésus-Christ voulant subir au désert les tentations de la race humaine, comme s'il avait eu à combattre en lui les trois cupidités qui la tyrannisent. A la tentation du fruit défendu, la tetenta

tion de convoitise, que répond-il? « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » A la seconde tentation, la tentation de curiosité, qu'oppose Jésus? « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Enfin le Sauveur repousse la troisième tentation, la tentation de l'orgueil, en disant : « Retire-toi, Satan; il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, et n'adorerez que lui seul. »

Voyez Jésus-Christ entrant dans le monde : Mon Père, dit-il, vous n'avez pas voulu le sang des boucs et des génisses; vous m'avez donné un corps, et je viens vous l'offrir. Le corps de Jésus-Christ a remplacé toutes les victimes des anciens sacrifices. Le premier acte de Jésus-Christ, en entrant dans le monde, a donc été le sacrifice de son corps.

Dans tout le cours de sa vie mortelle, Jésus-Christ se propose la volonté de son Père. Au jardin des Olives, il s'écrie : Que votre volonté se fasse, et non la mienne. Au Calvaire, il rend le dernier soupir lorsqu'il a consommé tout ce que son Père voulait de lui; sa vie est une vie toute de soumission et d'obéissance; sa mort, l'abandon de son œuvre entre les mains de Dieu. Il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. N'est-ce pas là le plus parfait exemple du sacrifice de l'esprit? Du haut de sa croix, Jésus-Christ a voulu voir tous ceux qu'il aimait le plus : sa mère, Madeleine et Jean, afin de montrer qu'il offrait toutes ses affections à Dieu, et voilà l'immolation du cœur! La vie et la mort de Jésus-Christ ont donc été le véritable modèle du sacrifice que l'homme doit à Dieu en réparation du triple péché d'Adam, sacrifice du corps,

de l'esprit et du cœur. Aussi les engagemens du baptême et de la vie religieuse portent-ils les trois caractères du sacrifice de Jésus-Christ! L'homme, en renonçant à la chair, au monde, à Satan, s'engage à immoler tous les jours son corps, à sacrifier sa volonté à la volonté de Dieu, à renoncer à tous les biens de ce monde. La mort devient l'enseignement de la vie; les trois désordres de la vie terrestre sont réparés, la volupté, la curiosité, l'orgueil, la chair, le monde, Satan, sont vaincus.

Pour vous associer à la rédemption et vous élever à Dieu, mes chers frères, pour éviter la seconde mort, il faut donc vaincre vos sens, vous dépouiller de toutes les affections que Dieu condamne, régler vos affections les plus légitimes en les rapportant à celui qui en est la source, abattre l'orgueil de votre esprit: c'est ainsi qu'unis à Jésus-Christ vous réparerez, en suivant les traces du second Adam, le mal fait par le premier; c'est ainsi que, devenus sacrificateurs et victimes, vous offrirez à Dieu le véritable sacrifice, l'adoration en esprit et en vérité; c'est ainsi que vous mourrez volontairement en esprit avant de subir la mort du corps. Dissipez l'illusion des objets extérieurs, détruisez l'ignorance de ce qui se passe dans votre cœur et le penchant que vous avez à vous estimer vous-même. Les objets extérieurs nourrissent nos passions, l'ignorance de notre cœur nous empêche de reconnaître sa faiblesse, et l'estime de nous-mêmes nous fait omettre de demander la grâce si nécessaire dans tous les momens.

Par cette mort spirituelle, accomplie volontairement en nous, nous nous détachons du monde visible,

l'herbe de la prairie; mais vous, Seigneur, vous vivez éternellement. Les cieux périront, vous seul êtes toujours le même, vous seul subsistez éternellement, ô roi immortel et invisible; je ne suis rien, mais vous êtes; ma vie est en vous, j'espère en vous, je ne serai pas confondu à jamais.

Et maintenant, mes frères, vous comprenez toute votre destinée, la rédemption et la chute, la justice et la miséricorde; vous connaissez le secret de la vie et de la mort, la science du bien et du mal vous est dévoilée; vous savez que vous serez un holocauste de justice si vous n'êtes pas un holocauste d'amour: un holocauste de justice si vous attendez que la mort vienne vous frapper avant de vous être immolé vous-même; un holocauste d'amour si, à l'exemple de Jésus-Christ, vous renouvelez tous les jours votre sacrifice. C'est à vous à choisir : voyez si vous voulez devancer volontairement le sacrifice que vous ferez nécessairement aux portes de l'éternité. Si vous n'avez pas appris à mourir en esprit avant de subir la mort du corps, vous serez comme ces victimes parées de fleurs et qu'on traîne forcément à l'autel. Et quel auditoire pourrait mieux comprendre les idées de dévouement et de sacrifice que celui dont je suis entouré? Parmi ceux qui m'entendent, il en est peu dont la famille n'ait son héros ou son martyr. Mais si vous savez vivre et mourir pour les Rois de la terre, si vous savez leur être fidèles, sachez donc, en renonçant à vous-même, vivre et mourir pour le Roi du ciel. Vous le savez, mes frères, le sacrifice est la vie des sociétés et des familles; nous appartenons tous à la patrie, nous lui devons tout notre sang. Que l'es-

prit de sacrifice se retire, et la société meurt; qu'il se retire de la famille, la famille n'existe plus. La guerre, qui demande à tous les hommes le sacrifice de leur vie, n'existe que pour perpétuer parmi les hommes l'esprit de sacrifice. Les voluptés de la terre énervent les hommes et les peuples; le dévouement, l'immolation de soi-même, grandissent les hommes et les nations. Les nations qui finissent dans les voluptés recommencent par la guerre. C'est par les idées de sacrifice que les liens de la société se fortifient, et que l'amour du prochain naît dans les cœurs. Les nations qui, au lieu de l'esprit de sacrifice, laisseraient prévaloir les idées de satisfaction et d'utilité, pour parler le langage moderne, tomberaient dans l'égoïsme et seraient bientôt détruites. Est-il étonnant que le ciel, l'autre patrie, exige les mêmes sacrifices, et que la religion ne soit autre chose que l'immolation et le dévouement?

C'est par la douleur involontaire que l'homme entre dans cette vie misérable, c'est par la douleur volontaire qu'il entre dans la vie éternelle. L'image de la mère qui enfante un fils est l'image d'une âme qui s'enfante elle-même à une autre vie. C'est par les déchiremens et par les angoisses que l'homme naît à cette vie terrestre, c'est par le sacrifice et l'immolation que le Chrétien naît à la vie céleste. Le sacrifice c'est l'âme des sociétés chrétiennes, c'est la liberté de l'homme s'immolant volontairement à Dieu.

Mes chers frères, nous ressemblons ici-bas, dit saint Grégoire de Nysse, à l'enfant encore dans le sein de sa mère, enveloppé d'épaisses ténèbres, plongé dans la chair et dans le sang. L'enfant ne connaît pas

ce qui l'entoure. Si sa mère pouvait lui parler, elle lui dirait : Vous êtes en prison, dans les ténèbres ; cependant, près de vous, il est un monde rempli d'habitans, la lumière les inonde, ils respirent les plus doux parfums, ils mangent des fruits délicieux. Comment l'enfant pourrait-il imaginer la lumière, les parfums et les fruits ? Toutes les paroles de sa mère seraient pour lui un mystère incompréhensible. Encore quelques jours cependant, et cet enfant entrera dans ce monde où sa mère habite et qu'il ne voit pas !

Pour nous aussi ce monde est une prison, et nous sommes toujours au moment d'entrer dans cet autre monde, dans ce monde invisible où brille le soleil des esprits, mille fois plus beau que le soleil d'ici-bas ; monde où nous serons inondés de lumière et d'amour, où nous contemplerons Dieu dans son essence, où la mort et la douleur ne pénètreront jamais. Mais nous ne pouvons être introduits dans ce monde que par le sacrifice et les déchiremens. Après les larmes viendra la joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, dit notre Seigneur, est dans la tristesse, parce que son heure est venue ; et, après qu'elle a enfanté son fils, elle ne se souvient plus de sa douleur, à cause de sa joie, parce qu'un homme est né au monde.

Pour arriver au séjour de la gloire, que faut-il donc, mes chers auditeurs ? Vous le savez maintenant, il faut mourir deux fois, mourir volontairement, avant de subir la mort nécessaire et inévitable.

Deux grands spectacles sont devant nos yeux, la tombe et le Calvaire : la tombe, c'est-à-dire la mort naturelle, l'hommage forcé que le fils d'Adam rend à Dieu ; le Calvaire, l'hommage spirituel que le disciple

de Jésus-Christ offre avec le rédempteur. Si l'homme ne veut pas monter au Calvaire, s'il ne veut pas mourir de la mort spirituelle, il n'en subit pas moins la mort naturelle, et, plus tard, la mort de l'âme. Si l'homme monte tout vivant au Calvaire, s'il accepte la mort spirituelle, il est uni aux mérites de Jésus-Christ, il expie, il répare, et il sort du tombeau avec son divin maître, vainqueur du monde et de la mort. Marchons donc sur les traces de Jésus-Christ. Ces jours où nous entrons sont les jours de miséricorde et de salut, parce qu'ils nous rappellent sans cesse à la pensée de la mort et du sacrifice, parce qu'ils nous présentent sans cesse la chute et la rédemption. Souvenons-nous dans tous les momens que nous devons mourir. La mort est terrible au pécheur; pour le juste elle est un heureux passage d'une vie remplie de misères à une vie toute de délices.

Détachons-nous de tout ce qui passe, nous ne savons ni le jour ni l'heure. Perçons ces saintes obscurités qui séparent deux mondes, le monde des réalités et le monde des illusions; un voile épais est répandu entre Dieu et nous, l'éternité est par-delà ce voile. Encore un peu de temps, ce voile se lèvera pour nous, et nous reverrons ceux que nous avons perdus, et nous possèderons à jamais celui qui nous a sauvés de la mort, celui qui est la résurrection et la vie.

Ainsi soit-il.

LE CIEL.

mêmes définir; rêverie ancienne de métempsycose qu'ils ont revêtue de formes nouvelles.

Tandis que ces prétendus philosophes nous ramènent à de vieilles erreurs par voie de raisonnement, des poètes nous représentent les joies du Ciel comme insuffisantes pour les anges et pour l'homme.

N'entendons-nous pas répéter maintenant autour de nous : Quelle est donc cette félicité dont on nous parle? A quoi peuvent s'occuper les Bienheureux pendant l'éternité ? Que veulent dire cet *amen*, cet *hosanna*, cet *alleluia* perpétuels ?

Exposons aujourd'hui cette félicité des Elus. Montrons les Saints heureux dans le Ciel, parce qu'ils ont la réalité et le complément de tout le bonheur que nous cherchons vainement sur la terre.

Cette félicité, nous la portons en nous. Nous avons en nous le germe de l'éternité bienheureuse. Le Ciel, c'est le développement de toutes nos facultés en Dieu.

L'éternité bienheureuse ce n'est pas notre être perdu dans l'humanité, comme le disent les panthéistes, c'est Dieu en nous, et nous en Dieu.

En effet, le principe de tous nos plaisirs, de toutes nos joies, consiste ici-bas dans l'être, dans la connaissance et l'amour. Etre, connaître, aimer, voilà tout l'homme. Nous participons tous sur la terre à l'être, à la connaissance et à l'amour, mais les Saints dans le Ciel auront la plénitude de l'être, la plénitude de la connaissance, la plénitude de l'amour.

Oui, c'est seulement dans le Ciel que nous aurons la plénitude de l'être, puisqu'en Dieu seul est la plénitude de la vie : *Apud te est fons vitæ ;* la plénitude de la connaissance, puisque dans sa lumière nous ver-

rons la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen;* la plénitude de l'amour, puisque Dieu fera couler sur ses Elus le torrent de ses délices : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

Portes de la céleste Jérusalem, ouvrez-vous, afin que nous puissions contempler la félicité des esprits immortels que l'Eglise honore! Sainte Jérusalem, Eglise des premiers-nés, en quel temps fut-il jamais plus nécessaire de parler de votre gloire que dans le temps où nous sommes, temps d'obscurité et d'aveuglement, où les hommes sont assaillis de doutes non-seulement sur la résurrection de leurs corps, mais sur l'immortalité de leurs âmes; temps de misère et d'ignorance, où la plupart de ceux qui vivent ne comprennent ni leur destinée éternelle, ni leur fin, ni les desseins de Dieu sur eux?

Esprit saint, répandez sur moi vos clartés célestes. Daignez me soutenir et m'inspirer : c'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie, à qui j'adresse la prière de l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme aura dans le Ciel la plénitude de l'être, et, par l'être, nous n'entendons pas seulement l'existence, mais la santé, la richesse, la liberté, l'abondance, la souveraineté, la gloire, l'éternité. Quelle est ici-bas la première condition du bonheur pour l'homme? Le sentiment complet de la vie. L'enfant existe dans le sein de sa mère, et la vie est alors pour lui comme si elle n'était pas. Le coupable condamné

est d'une bien courte durée, et la première condition du bonheur pour l'homme est la plénitude de son être, la certitude de l'éternité. Mais où la trouver cette plénitude de l'être, cette certitude de l'immortalité ? Religions des peuples, que nous offrez-vous après cette vie? Des ombres errantes dans des jardins, où elles regrettent les soins de la terre; des figures balancées dans des nuages; une moitié du genre humain, les femmes, condamnée à un néant éternel; l'autre, même dans le Ciel, livrée à de honteuses voluptés. Œuvres des sages, systèmes des philosophes, vous ne contenez que des incertitudes sur l'immortalité de nos âmes, une ignorance presque absolue sur la résurrection de nos corps, et le *peut-être* du doute est le seul mot que l'on recueille de vos méditations et de vos recherches.

Ouvrez maintenant les livres de notre foi: quel langage différent et quelle merveilleuse conformité entre la parole de Dieu, la raison et la conscience de l'homme!

« Je suis celui qui suis. » Voilà comment Dieu se définit lui-même; Dieu est donc celui qui est par essence; toujours le même, immuable, éternel, immense, il a tout créé, il conserve tout. En lui il n'y a ni passé ni futur; il n'est dans aucun lieu, dans aucun temps.

Dieu est le seul puissant, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; à lui appartiennent la gloire et un empire éternels. Il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. Il est le premier et le dernier. Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit continuellement. Il nous éclaire dans le soleil; il nous charme

dans les sons, dans les parfums; il nous rafraîchit par l'air, par les eaux; il nous ravit par la variété des couleurs. Il étend sur le vide la voûte des cieux; il suspend la terre sur le néant; par sa puissance il soulève les mers, par sa sagesse il dompte leur fureur. Voilà, dit Job, une faible partie de ses œuvres; ce qu'il nous fait entendre n'est qu'un léger murmure : qui pourrait soutenir le tonnerre de sa puissance? Dieu est donc la source de l'être, de la vie, de la santé, de l'abondance, de la richesse, de la souveraineté. La vie c'est Dieu; la puissance c'est Dieu; la gloire c'est Dieu; l'espace, le temps, l'immensité, l'éternité, c'est Dieu même. Il est celui de qui tout vient, par qui tout existe, en qui tout réside.

Eh bien! mes frères, l'homme est destiné à posséder dans le Ciel la vie de Dieu, sa puissance, sa gloire, son éternité.

Dieu, dit saint Pierre, a ressuscité Jésus-Christ pour nous rendre participans de sa vie éternelle. L'homme est à la fois âme et corps; l'âme et le corps doivent donc se trouver réunis pour que l'homme existe dans le Ciel. S'il est vrai que, dans toutes ses œuvres, Dieu n'ait rien fait en vain, il faut de toute nécessité que le corps soit immortel comme l'âme elle-même.

Ames des Saints, non-seulement vous avez la certitude d'une vie impérissable, puisque votre âme participe à l'être de Dieu, et que l'éternité est votre partage, mais vous voyez venir le temps où vos corps ressusciteront spirituels et glorieux. Et vous ne recevrez pas un corps emprisonné dans un étroit espace, mais un corps que rien n'arrêtera. *Où l'esprit des*

bienheureux voudra, *leur corps sera*, dit saint Augustin. *Ubi spiritus voluerit*, *ibi corpus erit*. Nos corps, après la résurrection, dit saint François de Sales, auront, ainsi que nos âmes, la subtilité, l'agilité, l'impassibilité, la clarté. Dans la réunion du corps avec l'âme glorieuse, l'âme gouvernera le corps et le conduira partout sans aucune résistance; il pénètrera en tous lieux sans rencontrer aucun obstacle; il sera plus subtil que le rayon du soleil, plus agile que les mouvemens de l'esprit; il ira plus vite que le vent, aussi vite que la pensée. Il sera si lumineux que sa clarté surpassera la clarté du soleil.

Dans le Ciel, plus de faiblesses, plus de maladies, plus de désirs, plus de crainte de la mort. L'Eternel, dit Isaïe, précipitera la mort pour toujours. On n'entendra plus parler de violence ni de destruction. Les jours des larmes seront finis.

Les justes vivront éternellement de l'essence divine; ils auront une santé, une jeunesse inaltérables. Ils ne participeront pas seulement à l'éternité du Dieu créateur, ils habiteront près de lui, ils recevront de sa main le diadême de gloire. Assis sur son trône, rois d'un royaume éternel, ils seront eux-mêmes ce royaume.

Que sont dès-lors les infirmités, les douleurs, les défaillances, la mort même, sinon l'épreuve qui doit nous mériter la vie, les richesses, la gloire, l'éternité? La terre n'est plus pour nous qu'un lieu de passage, et nous pouvons compter les heures qui nous approchent de la vie réelle comme le voyageur compte les bornes de sa route, et le pilote les nœuds du navire qui le porte au terme de sa course.

Vous qui cherchez à étendre votre vie sur cette terre, qui vous trouvez toujours comme à l'étroit ici-bas, qui joignez toujours à vos maisons une maison nouvelle, voudriez-vous habiter seuls au milieu de la terre ? Vous vous attachez à l'ombre, et vous abandonnez la réalité. L'amour des honneurs, la soif des richesses, le désir de la gloire, sont en vous des pressentimens d'un avenir qui ne passera pas. Faites-vous donc des trésors que la rouille et les vers ne consumeront pas. Là où est votre cœur, là est votre trésor.

Les Saints, dit le grand Evêque de Meaux, sont tellement embellis des présens de Dieu qu'à peine l'éternité leur suffira pour se reconnaître. Est-ce là, diront-ils, ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? est-ce là cette âme qui avait des qualités si bornées ? Ils ne pourront comprendre comment elle est capable de tant de merveilles.

Les chrétiens ont donc l'assurance que le complément de la vie leur appartient, que rien ne peut le leur ravir; qu'ils participent à la gloire, à la puissance de Dieu même. Ils auront la vie éternelle, comme parle l'Église, la plénitude de la vie; ils la possèderont dans leur âme et dans leur corps; tout ce qui est à Dieu est à eux; *Dieu sera tout en tous*, *Deus omnia in omnibus*. Le monde créé pour eux subsiste pour eux. Tant que cette semence des Elus germera et produira des fruits sur la terre, dit un Père, la terre ne périra pas. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels, le monde entier se dissoudra. Les Justes auront donc la plénitude de l'être. Nous venons d'établir cette grande vérité; nous montrerons qu'ils auront aussi la plénitude de la connaissance, et

que dans votre lumière, Seigneur, nous verrons la lumière. *In lumine tuo videbimus lumen.* Ce sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous le savez, mes chers auditeurs, nous naissons tous avec un ardent désir de connaître. Examinez toutes les conditions, pénétrez dans toutes les demeures, interrogez tous les âges, tous les sexes, vous entendrez parler d'objets qui excitent la curiosité des hommes. L'un cherche sur la terre des plantes inconnues, l'autre de nouveaux astres dans le Ciel ; le navigateur parcourt les mers, espérant toucher à des rivages où l'on n'ait pas encore abordé; celui-ci communique aux pensées, aux sentimens une force nouvelle, celui-là combine des sons qui produisent des effets inattendus, et : Qu'y a-t-il de nouveau? est un mot répété d'un bout de la terre à l'autre.

L'amour de la science est une des plus grandes passions de notre nature. Les anciens philosophes se privaient de tout pour se livrer à l'étude. Pythagore éprouvait des joies indicibles à découvrir les rapports des nombres, et, selon Platon, la souveraine volupté de l'âme consiste à contempler les relations des idées. Et cependant chacun de ces hommes n'étudiait qu'une partie des sciences humaines! Il y a dans l'astronomie, dans l'histoire, dans la poésie, dans la musique, de quoi absorber la contemplation des plus grands esprits. Demandez au poète, au musicien, à l'orateur

s'il est rien de comparable au bonheur qu'ils éprouvent à composer leurs vers, leurs accords, leurs discours; tous vous diront que s'ils pouvaient éprouver à chaque instant les mêmes jouissances, ils ne concevraient pas de plus grande félicité. Mais nos facultés se lassent, et que de bornes à la science humaine! L'erreur et l'obscurité sont à côté de nos lumières. La science des savans est bientôt épuisée! Et par quelles douleurs parvient-on à trouver seulement le moyen d'apprendre! Ces connaissances dont l'homme est si avide, il les acquiert par les veilles, par les fatigues, par les plus rudes travaux. Que de voyages il faut entreprendre! que de lectures pour connaître les diverses nations du globe, leurs lois, leurs mœurs! quelles longues études pour apprendre leurs langues! C'est une misère, dit saint Augustin, de demeurer dans l'ignorance, c'est une autre misère d'en sortir par des moyens si laborieux et si pénibles. La science, a dit un de nos écrivains ascétiques, entre en nous par le sang, et toute cette science consiste à reconnaître notre ignorance. Battu par tous les flots, errant sous un ciel obscur, l'homme va se briser contre tous les écueils. Au lieu d'une vérité qu'il poursuit, c'est souvent une erreur de plus qu'il rencontre.

Les ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés ne s'étendent pas seulement sur Dieu et sur les lois de l'univers; nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et l'obscurité la plus profonde nous dérobe presque toujours le cœur et l'esprit de ceux que nous aimons. La vie de leur âme nous est voilée au moment où nous aurions le plus grand désir de la connaître.

Mais cette science que nous cherchons n'existe-t-elle pas hors de nous substantiellement comme l'être? Oui, sans doute, elle existe; mais qui l'a trouvée? Où rencontrer la sagesse? où est le séjour de la science? dit un des plus anciens livres de l'Ecriture. L'homme ignore son prix : elle n'habite pas la terre des vivans. L'abîme dit : Elle n'est pas en moi; et la mer : Je ne la connais pas. L'or, le cristal, le saphir, l'émeraude, ne sont rien auprès d'elle. D'où vient donc la sagesse? où est le séjour de la science? Elle est cachée aux yeux des mortels; elle est inconnue aux oiseaux de l'air. L'enfer et la mort ont dit : Nous en avons ouï parler. Dieu seul connaît ses sentiers; il sait le lieu où elle habite, lui qui voit jusqu'aux extrémités de la terre, qui contemple tout ce qui est sous les cieux.

La philosophie ancienne, après avoir tout examiné, a déclaré que l'homme ne pouvait rien savoir de ses rapports avec Dieu si la vérité elle-même ne descendait sur la terre. Cette vérité, cette sagesse, cette science, la raison de Dieu et de l'homme, la lumière du ciel et de la terre est descendue du trône de Dieu; elle s'est faite chair, elle a paru conversant avec les enfans des hommes. Aussi voyez comme les ténèbres de l'idolâtrie se dissipent à la présence du Verbe incarné pour nous. Le soleil qui s'est levé à Bethléem n'a pas cessé d'éclairer la terre; les idoles sont tombées, l'esclavage est détruit, et l'unité de Dieu se répand tous les jours de plus en plus parmi les hommes. Sans doute Dieu est encore un Dieu caché : nous ne le voyons qu'à travers des énigmes. Cependant, que de grandeur dans ce que nous voyons de lui, dans

cette voûte immense des cieux, dans ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, dans ces astres qui nous éclairent! Pour peindre l'immensité de l'espace, un grand poète a dit, en parlant de la chute des démons : « Ils tomberaient encore s'ils n'étaient retenus par les décrets de Dieu! » Et cette image n'a rien d'exagéré, car il y a telle étoile dont les rayons, en marche depuis la création, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Mais, si la nature nous donne ces grandes idées de Dieu, que dire de la révélation, qui nous a fait connaître la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, toutes ces merveilles opérées par la justice et par l'amour, et qui nous fait pénétrer ainsi dans les profondeurs de la Divinité?

La lumière de la terre charme nos yeux et nous découvre les objets. Mais qu'est-ce que cette lumière à côté de la lumière du Ciel?

Sainte Thérèse, qui, dans un corps mortel, semble avoir été sur la terre un esprit céleste, a vu cette lumière; et elle assure que la lumière du soleil est comme une ombre à sa splendeur. « La lumière incréée, dit cette grande sainte, surpasse en splendeur et en beauté tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit pas, une blancheur inconcevable, une splendeur qui réjouit la vue et ne la fatigue pas, une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine; enfin une lumière en comparaison de laquelle la lumière du soleil paraît si obscure que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder. »

Grâce à la lumière de la terre, notre œil embrasse tous les objets de l'horizon; il les voit, sans les confon-

dre, avec leur merveilleuse variété, leur proportion, leur éclat; et, si nous étions transportés tout-à-coup au centre de cet univers, nous pourrions contempler tous les soleils, tous les mondes jetés avec tant de profusion dans l'espace. Mais quand notre âme, l'œil du monde spirituel, verra le monde créé et le monde incréé, toutes les intelligences célestes et Dieu lui-même à la lumière même de Dieu, la lumière du Verbe, dites, mes chers auditeurs, n'aurons-nous pas cette plénitude de la connaissance, de la sagesse, de la vérité, de la science infinie qui nous échappe ici-bas? Notre âme sera partout au centre de la création, puisqu'elle sera en Dieu. Le Verbe est un océan de lumière et de science où les Elus sont plongés, comme ils sont en Dieu le Père dans un océan de vie et de grandeur. Là nous boirons la sagesse à sa source même, nous verrons le Verbe à découvert, nous verrons tout, dit Bossuet, dans le miroir infini de la divine essence. Nous verrons la lumière dans la lumière: *In lumine tuo videbimus lumen.* Vous qui cherchez à pénétrer les secrets de la nature, cette curiosité vous a été donnée pour vous élever à la source de la véritable science, à cette lumière qui vous découvrira tous les effets dans leurs causes.

Aussi la contemplation, le ravissement et la beauté divine, voilà l'état perpétuel de l'âme des Bienheureux. *Une voix d'allégresse et de salut a été entendue sous les tentes des justes : Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum.*

Vous reverrez alors, mes chers frères, cette foule de circonstances dont Dieu vous a entourés, et qui auront contribué à votre salut. Votre joie sera sembla-

ble à la joie du voyageur qui, parvenu au sommet de la montagne, découvre le chemin qu'il a parcouru, les dangers dont son guide l'a préservé! Oh! qu'il voudrait que ses frères, qu'il a laissés sur la terre exposés à toutes les erreurs, à tous les écueils de la route, ne connussent pas d'autre guide! Avec quels sentimens de reconnaissance les saints admirent dans le Ciel comment la grâce affermissait leurs pas incertains et les défendait de leurs propres faiblesses; comment votre providence, ô mon Dieu était attentive à veiller sur eux, à parler à leur cœur, à les entourer de grâce et de miséricorde; en un mot, ils discernent tous ces ressorts secrets que votre sagesse fait mouvoir pour nous attirer à vous; ces ressorts merveilleux par lesquels vous réalisez ce que vous nous avez dit de votre sollicitude et de votre tendresse. *In caritate perpetuâ dilexi te et attraxi te miserans* Oui, vous apprendrez alors par quelles voies mystérieuses Dieu vous a conduits. Vous connaitrez les raisons de tout ce qui vous est arrivé dans votre vie; vous saurez tous les secrets de votre histoire particulière et de l'histoire de l'humanité.

Sur cette terre nous ne pouvons pas toujours concilier la justice et la miséricorde, l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, l'union de l'humanité et de la divinité dans la personne de Jésus-Christ, la prescience divine, l'accord de la grâce et du libre arbitre. La science des sciences, pour nous ici-bas, c'est la foi, la foi qui ressemble à cette colonne, lumineuse d'un côté et ténébreuse de l'autre, qui guidait les Israélites dans le désert.

Dans le Ciel, nous ne croirons plus, nous verrons

nous verrons Dieu face à face. Nous serons semblables à lui, dit saint Jean, parce que nous le verrons tel qu'il est.

C'est alors que, contemplant le Verbe, la science, la sagesse de Dieu, la lumière du Ciel, la source de toute beauté, l'origine de tout ce qui existe, de l'harmonie, des évènemens, le principe de notre salut, nous connaîtrons l'essence même des choses, le grand mystère de la création, de la chute des anges et de l'homme, la raison de la croix, ce dogme de l'amour, le mystère de Dieu, le mystère de l'homme, le mystère de l'univers!

Nous admirerons, nous aimerons et nous nous unirons à l'amour divin, le troisième principe de la félicité des Elus : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*, vous ferez couler sur vos Elus le torrent de vos délices.

TROISIÈME PARTIE.

Nous n'éprouvons pas seulement le besoin de vivre dans tous les temps, dans tous les lieux, de connaître les œuvres de Dieu et Dieu lui-même, nous avons un cœur plus grand que le monde, et qui, pour se reposer, veut aimer un objet en rapport avec l'immensité de ses désirs. L'amour est tout le fond de notre nature : *Locus animæ in dilectione*, le lieu de l'âme c'est l'amour.

Nous avons tant de pente à aimer, dit un orateur chrétien, que nous préférons souffrir, languir, être dans le trouble, perdre la joie, le repos, la richesse,

la conscience, l'honneur même, plutôt que de n'aimer rien. L'amour est un mouvement qui nous porte à l'objet aimé comme à notre souverain bien, comme à une nature supérieure qui peut suppléer à ce qui nous manque et nous rendre tout-à-fait heureux. Aussi voyez combien de mères, d'époux, d'épouses, d'enfans, ont trouvé dans le sacrifice de la vie, pour ceux qu'ils aiment, une joie au-dessus de toutes les joies, une source de félicité au-dessus de tous les plaisirs du monde. Cependant que de mécomptes dans toutes les affections humaines !

Pour être heureux par ceux qui nous entourent, il faut rencontrer des personnes dignes de notre amour, n'en être jamais séparé, et ne jamais craindre de perdre leur tendresse. Ce n'est pas tout encore; il est nécessaire que notre cœur ne se lasse jamais, et trouve toujours dans ce qu'il aime un cœur qui réponde à la vivacité de ses transports.

Bien loin d'obtenir une pareille sécurité, nous tremblons à chaque instant pour l'affection, la santé et la vie de ceux que nous aimons; et si nous ou nos amis ne changeons pas, si nous ne nous lassons jamais dans les témoignages de notre tendresse, la mort survient et rompt les plus doux nœuds, les liens les plus légitimes.

Il n'est pas d'amour heureux sans possession assurée; et qui a jamais possédé ici-bas aucun objet de son affection avec sécurité? Cette pensée inquiète : Combien durera mon bonheur? *Hæc quamdiù?* suffirait pour le troubler.

Aussi, mes chers auditeurs, entendez les soupirs de la terre, de cette vallée si bien appelée la vallée des

larmes. L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle tant que l'homme n'aimera pas ce qui ne peut pas lui être ôté. La tristesse et le désespoir remplissent le monde, et l'on y répète sans cesse ce mot d'un poète païen : « Nul n'est heureux sur la terre. » Je ne parle pas ici de toutes ces affections que la morale condamne, que la conscience réprouve. O mon Dieu ! vous l'avez ordonné ainsi, une âme dans le désordre est à elle-même son supplice. Toutes ses joies sont empoisonnées par le remords, et une trompeuse félicité est la plus grande de toutes les misères : *Fallax felicitas major est infelicitas.*

Mais cet amour dont nous sentons le besoin n'existe-t-il pas sur la terre? Non, il habite hors de nous, comme la science et la vie. L'amour n'est pas dans l'homme, il est en Dieu qui le possède et qui en jouit éternellement. Il est une personne de la Divinité, un être subsistant, éternel, Dieu est amour : *Deus caritas est.*

Le Saint-Esprit est cet amour infini, immuable, qui seul peut remplir notre âme, parce que notre âme est faite pour lui. Le Saint-Esprit, le lien du Père et du Fils, est un fleuve de joie céleste, un océan d'amour où le Ciel tout entier s'abreuve de délices, et d'où se répandent sans cesse toutes les affections d'ici-bas.

Tournez les yeux autour de vous, voyez, depuis que l'amour divin s'est affaibli dans le cœur, combien de personnes se précipitent dans la mort pour échapper au supplice de vivre sans amour. On meurt dans l'éternité parce qu'on n'aime pas, et c'est là l'enfer; on meurt dans le temps, quand l'âme n'a plus aucun lien d'affection avec Dieu, et cette mort

est bientôt suivie du suicide, parce que l'amour est la vie de notre âme comme l'âme est la vie du corps.

Ceux qui se sont précipités dans le tombeau manquaient d'air moral; ils vous l'ont dit, le monde les avait blessés, repoussés; le monde ne leur suffisait pas, et comme ils ne connaissaient pas d'autre bien, comme ils ne connaissaient pas Dieu, ils ont rejeté la vie loin d'eux comme un intolérable fardeau.

Les Elus dans le Ciel ne cesseront jamais d'aimer, et déjà les seuls heureux de la terre sont ceux qui aiment Dieu. Les justes croient qu'un Dieu est mort pour eux; ils se rappellent sans cesse cette parole de Jésus-Christ: Un ami peut-il donner une plus grande preuve d'amour à son ami que de mourir pour lui? et je donne ma vie pour vous. Vous êtes mes amis, et non mes serviteurs! Pensée douce et consolante! mystérieuse union de Dieu et de l'homme! vous êtes sans cesse présente à l'esprit du chrétien. Les fidèles savent que rien de ce qu'ils aiment ne périra; qu'ils sont eux-mêmes immortels, et, comme les biens immuables sont l'unique objet de leurs désirs, le monde est pour eux une épreuve de leur amour. Cet amour est plus fort que la vie et la mort. Les douleurs, l'obscurité, la séparation, ne les troublent pas; ils savent que tout arrive pour le salut, que Dieu nous rendra au centuple ce qu'il a semblé nous enlever : *omnia propter electos*, que tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu : *Omnia cooperantur in bonum diligentibus Deum.*

Ils ont un gage de l'amour divin et de la possession de Dieu même dans le sacrement de l'autel, et toutes les affections de père, de mère, d'époux, de frère, d'ami, sont des degrés par lesquels il s'élèvent dans

leurs cœurs jusqu'à l'amour qu'ils doivent à Dieu leur père, leur mère, leur époux, leur frère, leur ami.

Dans le Ciel les justes aimeront les trois personnes divines et tous les esprits bienheureux. La paix, dit le Psalmiste, entourera la Jérusalem céleste et résidera au milieu d'elle; l'union la plus parfaite subsistera entre tous les Elus. Ils s'aimeront tellement que la félicité de chacun augmentera la félicité de tous, et le bonheur de tous sera le bonheur de chacun. Divine union des cœurs, saintes délices, vous êtes déjà la félicité sur la terre, que serez-vous dans le Ciel? Tous les Elus sont de véritables amis, des frères; ils possèdent le même héritage, le même Dieu! Là n'existent plus l'envie, la haine, les dissensions; là règnent la charité, la bénédiction, la joie! Les saints ne sont pas seulement unis avec Dieu, ils le sont entre eux et avec nous : nous sommes sans cesse présens à leur pensée, ils participent à tous les biens dons nous jouissons.

Après votre départ de ce monde, dit Origène, votre époux, vos enfans, vos frères, recevront plus de secours que si vous étiez demeurés avec eux. Rien, écrivait saint Paulin à son ami, ne t'arrachera de mon souvenir pendant toute la durée de cet âge accordé aux mortels. Tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme, et lorsque, délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque astre du Ciel que me place le Père commun, je te porterai en esprit, et le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la

tendresse que j'ai pour toi; car cette âme qui, survivant à ses organes détruits, se soutient par cette céleste origine, conserve ses affections comme elle garde son existence : pleine de vie et de mémoire, elle ne peut oublier non plus que mourir.

Les âmes bienheureuses savent donc tout ce qui intéresse les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières.

Ames saintes, oui, vous voyez tout ce qui nous arrive, vous suivez tous nos mouvemens, vous secondez toutes nos entreprises, vous priez continuellement pour nous, votre bonheur est comme suspendu par nos épreuves.

Dieu de mon cœur, Dieu mon trésor et mon partage, si la Jérusalem céleste n'était pas toujours le principal objet de ma joie et de mes désirs; si je pouvais considérer comme une demeure stable la tente sous laquelle je m'abrite en passant; si je ne regardais pas comme une preuve de vos miséricordes les amertumes et les dégoûts que vous répandez sur les affections du monde, ah! que ma langue sèche dans mon palais! Faites, ô mon Dieu, que je n'oublie jamais que les maux d'ici-bas n'ont aucune proportion avec les biens de l'éternité, et que je ne cesse pas un moment d'aspirer au lieu où l'on vit véritablement, lieu où résident la vie, la science, l'amour.

Voilà donc le mystère de cette félicité éternelle que Dieu réserve aux vainqueurs du monde. Notre âme, dans le Ciel, aura la plénitude de l'être, la plénitude de la connaissance, la plénitude de l'amour, et, par conséquent, la plénitude du bonheur, la plénitude de la joie. Dieu sera notre breuvage, notre nourriture, no-

tre lumière, notre soutien, notre trésor, notre couronne, notre gloire. Jérusalem, en toi est la demeure de tous ceux qui se réjouissent : *Lætantium omnium habitatio est in te.* Là tout nous sera donné, puisque Dieu se donnera lui-même à nous avec son éternité, sa puissance, sa raison, son Verbe, son esprit, son amour, sa gloire, ses extases, ses délices, son éternelle félicité; là nous le verrons, nous le possèderons, nous l'aimerons.

S'il existe sur la terre tant de bonheur dans la certitude d'être aimé par des créatures qui ne peuvent rien ajouter cependant à notre amour, et à qui nous ne pouvons rien donner nous-mêmes, quelle sera notre joie d'être unis à l'amour de Dieu, qui seul peut élever à l'infini notre puissance d'affection en nous découvrant sans cesse de nouveaux motifs de l'aimer, en nous inondant, en nous enivrant de délices!

Réunissez tous les plaisirs que vous avez goûtés, ceux dont tous les hommes ensemble ont pu jouir, ces plaisirs viennent de Dieu, et ils ne sont qu'une parcelle des délices dont les Elus seront enivrés.

L'amour, ici-bas, est comme ralenti par les ténèbres qui nous cachent la beauté suprême. L'âme voit peu ou mal les objets spirituels de cette vie; mais lorsque la mort aura chassé les obscurités qui nous environnent, quand nous verrons le Dieu qui nous aime, rien n'égalera notre amour.

Le chrétien qui sent toute la grandeur du sacrement de nos autels éprouve déjà des joies au-dessus des joies de la terre; il trouve dans cette divine nourriture une abondance de paix que le monde ne peut donner. Si tous les transports des hommes ne sont rien

auprès de ses transports, que sera-ce quand, les voiles étant levés, la créature se verra aimée de son Créateur, et que les trois personnes divines, la vie, la science et l'amour, viendront substantiellement et visiblement habiter en nous? Alors, pour parler le langage des Pères, l'esprit humain périra dans cette union et, en quelque sorte, deviendra Dieu. C'est ici l'océan du Ciel au lieu des gouttes d'eau de ce monde; c'est l'auteur de tous les soleils au lieu des rayons d'un soleil; c'est le cœur de l'homme qui s'élargit assez pour devenir le temple de Dieu.

Beauté des couleurs et de la lumière, douceur des sons, des parfums et de l'harmonie, cieux, océan, terre, soleil, qu'êtes-vous auprès des trésors de la vérité éternelle, des secrets du Ciel, des splendeurs éclatantes du grand jour de Dieu? Vous êtes des voiles, des ombres, des images; encore un peu de temps, et vous aurez disparu, et toutes ces impressions délicieuses que produisent sur nous les arts, les parfums, la lumière, l'harmonie, Dieu les produira immédiatement sur nos âmes. Nous serons dans l'essence divine comme au milieu de l'air qui nous environne; la gloire céleste remplacera l'éclat du soleil; l'amour divin, le feu qui nous réchauffe; la parole éternelle, le pain qui nous nourrit; nous entendrons la voix de Dieu plus douce à nos oreilles que toutes les harmonies de la terre; nous habiterons le palais de son éternité. Si les temples, les palais bâtis par la main des hommes, nous ravissent d'admiration, que sera le temple, le palais où Dieu lui-même habite? Que dire de cet édifice préparé depuis six mille ans, dans le silence, par le grand architecte des cieux? Là nous verrons toutes les âmes

plus diverses que les feuilles des forêts, plus variées que les pierres précieuses, les astres et les fleurs; là paraîtra toute la gloire des enfans de Dieu, comme parle saint Paul.

Nous ressemblons maintenant à ces nuées sans couleur flottantes dans l'espace, et qui ne sont rien jusqu'à ce qu'elles brillent de l'éclat du soleil. Dans le Ciel nous resplendirons de tout l'éclat de la Divinité. Dieu sera uni à des dieux; nous serons divinisés avec Jésus-Christ. Ainsi parle saint Grégoire de Nazianze. Plus nous aimons Dieu, dit saint Clément d'Alexandrie, plus nous lui ressemblons, plus notre nature se mêle et se confond avec la sienne.

Et maintenant, mortels plongés dans l'assoupissement, éveillez-vous; vous l'avez entendu, Dieu uni à des dieux, *Deus diis unitus*, voilà le Ciel. La vie, la science, l'amour, voilà cet *hosanna*, cet *amen*, cet *alleluia* perpétuels dont parle l'Eglise, voilà l'immense promesse enfermée dans quelques paroles.

Quand tout sera fini et que l'espace sera peuplé par les enfans du Verbe, par les enfans du Christ, plus brillans que des soleils, allant sans cesse d'éternité en éternité, *in perpetuas æternitates*, de clartés en clartés, *de claritate in claritatem*, d'amour en amour, comment l'univers et le soleil ne disparaîtraient-ils pas devant leur éclat? Quoi d'étonnant alors que le Ciel doive être roulé au dernier jour comme un vêtement, et les étoiles s'obscurcir?

A la vue de tant de merveilles, répétons avec le Psalmiste : « Quand irai-je paraître devant la face de mon Dieu? » Quand nous sera-t-il donné d'entendre cette parole : « Possédez le royaume qui vous a été pré-

paré dès le commencement du monde; entrez dans la joie de votre Dieu.» Seigneur, je serai rassasié lorsque vous me découvrirez votre gloire.

Exilés de cette vie, aspirans de l'éternité, éloignes des rives du Jourdain, assis sur les bords des fleuves de Babylone, pleurons en nous souvenant de Sion.

Le chemin du Ciel est ouvert maintenant, nous pouvons y entrer au sortir de la vie. Que faut-il pour cela? Suivre celui qui en a ouvert les portes. Nous l'avons vu aujourd'hui conduit au désert et tenté par l'ennemi du genre humain. Il a tout surmonté. Combattons légitimement : *qui legitimè certaverit*, et il n'est pas de tentation que nous ne puissions vaincre. Ne dites pas : Je ne puis résister à tel penchant. Saint Bernard dit que c'est là une parole d'infidélité plus que de faiblesse, parce qu'il est de foi que vous pouvez tout avec Dieu, et que Dieu ne vous refusera jamais sa grâce. Non, vous ne serez jamais éprouvés au-dessus de vos forces.

N'oubliez donc pas, au milieu de vos combats, les paroles prononcées en ce jour : L'homme ne vit pas seulement de pain; vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu; vous n'adorerez que Dieu seul. Vivez de la pensée de Dieu, de la parole de Dieu, de l'amour de Dieu. Voilà les alimens de vos âmes, qui les empêcheront de périr. Puisez sans cesse aux sources de la vie; voyez la lumière dans la lumière, marchez dans l'amour. C'est ainsi qu'après avoir goûté le bonheur des Elus sur la terre, vous serez introduits dans le sanctuaire éternel, où la Trinité tout entière vous inondera sans cesse d'un torrent de vie, de science et d'amour. Ainsi soit-il.

LA FOI.

LA FOI.

cessible, les profondeurs du sanctuaire impénétrable.

La foi, initiation, commencement de la vie future. pour parler le langage de saint Thomas, est la lumière qui nous découvre ces vérités célestes que le genre humain n'aurait pu trouver, ces vérités éternelles qui triomphent du temps, ces vérités sublimes, supérieures, mais non contraires à la raison. La foi nous est donnée comme supplément de notre intelligence, pour nous conduire de la mort à la vie, du temps à l'éternité, de la terre au ciel. *Argumentum non apparentium.* La foi et la raison sont donc les deux moyens par lesquels Dieu nous élève jusqu'à lui. Séparer la raison de la foi ou la foi de la raison serait une égale erreur ; la raison et la foi se prêtent un mutuel secours pour nous préserver de tous les écueils. Les objets de notre croyance, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, voilà le domaine de la foi; les motifs de notre croyance, c'est-à-dire les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme, voilà le domaine de la raison. Les motifs de notre foi sont appuyés sur des preuves irréfragables, les objets de notre foi, participant à la nature même de Dieu, sont incompréhensibles pour nous. Il en est de même de toutes les choses visibles.

La raison et la foi, la nature et la religion, venant du même auteur, doivent avoir le même caractère. Aussi toutes les obscurités de l'ordre de la grâce ont des obscurités correspondantes dans l'ordre de la nature.

Le doute n'est pas possible; il n'est pas permis de dire : *Je voudrais bien, mais je ne puis croire.* Tous les hommes peuvent et doivent croire, parce que

tous les hommes sont doués de raison, et que la raison nous conduit infailliblement à la foi. Telle est l'idée fondamentale du plan d'instructions que nous développerons devant vous durant ces jours de grâce et de salut.

Nous nous efforcerons, par le spectacle de l'univers visible, de nous élever à la contemplation des choses que nous ne voyons pas encore, selon ces paroles de mon texte : *argumentum non apparentium.*

Ce qui retarde le plus le progrès dans la perfection c'est, comme on l'a dit, d'avoir des idées communes de Dieu et de ses mystères, et de tout ce qui concerne la foi. Nous gardons au milieu de notre misère une sorte d'élévation qui ne nous permet de nous intéresser qu'à ce qui est grand. Nous nous attacherons donc, dans la suite de nos discours, à montrer que rien n'est plus sublime que la religion.

Examinons l'accord des principaux dogmes de la religion avec les mystères de l'univers, nous verrons ensuite les avantages que ces dogmes ont apportés au monde; car les objets de notre foi ne doivent pas seulement satisfaire notre esprit, *argumentum non apparentium*, ils doivent encore répondre aux besoins de notre cœur, *sperandarum substantia rerum*; ainsi nous verrons que dans la religion, comme dans l'univers, tout existe pour le bonheur de l'homme, tout satisfait sa raison : en deux mots, analogie des mystères de la religion avec le monde physique, analogie de ces mystères avec les besoins du monde moral, voilà tout le partage de ce discours.

Esprit saint, vous qui révélez à notre cœur les mystères que le Verbe divin manifeste à notre intel-

ferment des obscurités de même nature que les faits révélés.

Quels mystères vous paraissent surtout incompréhensibles et confondent votre raison ? Un Dieu présent partout, un Dieu engendrant un Dieu, un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur une croix, un Dieu nourrissant chaque jour l'homme de sa substance.

Eh bien ! vous allez voir qu'en demandant à votre raison son assentiment pour ces mystères, nous ne vous demandons de croire que ce que vous admettez tous les jours dans les choses qui sont sous vos yeux. Nous ne prétendons pas expliquer ce qui est inexplicable, mais, par des similitudes, faire entrevoir aujourd'hui la possibilité des mystères.

Quelle idée avons-nous de Dieu ? Dieu est un pur esprit, un être simple, indivisible, immuable, éternel, nécessaire, indépendant. Comment comprendre, dites-vous, que le même être soit à la fois présent dans les moindres parties de l'univers et dans l'univers entier ? Mais l'âme de l'homme n'est-elle pas présente au même moment dans tout son corps, et ne l'anime-t-elle pas tout entier ainsi que la moindre de ses parties ? Dieu est donc dans l'univers comme notre âme dans le corps qu'elle habite, invisible en son essence, visible et palpable en ses œuvres.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu ? « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Je l'ai engendré avant l'aurore. » C'est ainsi que Dieu parle de son Verbe. Le Verbe est l'image de Dieu, la sagesse divine, la lumière du ciel. Voyez un miroir, placez-le devant un objet, c'est l'ob-

jet lui-même qui s'y réfléchit. Le Verbe est aussi la parole de Dieu. La Parole, fille de la pensée, est la parfaite image de notre pensée : image passagère, parce que tout en nous est passager; mais en Dieu la parole et la pensée sont des personnes distinctes et éternelles. Le Verbe est la lumière du ciel. Nous voyons les objets, leurs couleurs et leurs formes, grâce au soleil. Où découvrons-nous les vérités sur lesquelles nous sommes tous d'accord, si ce n'est dans une lumière universelle, le Verbe?

Dans le mystère de la Trinité, nous disons que trois ne font qu'un, sans prétendre que trois dieux soient un seul Dieu. Nous affirmons simplement qu'il y a trois personnes en Dieu. La nature humaine nous sert ici de lumière pour croire ce grand mystère, car, si la Trinité nous présente un Dieu en trois personnes, l'âme de l'homme nous offre en elle trois attributs distincts, l'être, la raison, l'amour, tous trois ne faisant qu'une seule âme; et ces trois facultés ne sont pas plus trois âmes que les trois personnes divines ne sont trois dieux. Ainsi, selon la parole de saint Augustin, les traces de la Trinité sont dans l'âme de l'homme : *Vestigia Trinitatis sunt in animâ hominis.* Il y a toutefois cette différence que ce qui est propriété, faculté dans l'homme, est personne distincte et subsistante en Dieu.

Notre âme est pensée, parole et volonté. Il n'est d'homme complet pour nous que celui qui doit établir un parfait accord entre toutes ses facultés. Sa parole doit être l'expression de sa pensée, et ses actions procéder de sa pensée et de sa parole; s'il agit autrement qu'il ne pense ou ne parle, il est un homme inconséquent ou faible, et il tombe dans le

le repentir, l'incision salutaire, et la communion, lui apportant le germe de l'immortalité, la vivifie et en fait une créature nouvelle; la Divinité est entée sur l'humanité. Le vin de la terre fortifie notre corps, le vin de l'autel fortifie l'âme, et le Verbe s'unit à un corps pour nous montrer que notre âme peut s'unir à Dieu.

Admirez l'enchainement des mystères de la création et de la rédemption, de la nature et de la grâce. Un homme et une femme, Eve et Adam, ont donné la mort à tout le genre humain; un homme et une femme, Jésus-Christ et Marie, ont donné la vie à toute l'humanité. Quoi de plus simple dans le plan de Dieu que la substitution de Marie à Eve, de Jésus-Christ à Adam? Le vieil Adam nous a transmis un corps périssable, le nouvel Adam nous rend un corps immortel. Le corps de Jésus-Christ a été formé par l'Esprit saint sans l'intervention de l'homme, dites-moi comment a pu être formé le corps du premier homme, sinon immédiatement par Dieu lui-même.

Comprendrez-vous, mes frères, qu'une école de prétendus philosophes, qui a couvert la France de ruines, ait pu, pendant cinquante ans, égarer le monde avec des objections démenties par les faits les plus éclatans de la nature?

Ils demandaient pourquoi des hommes entre eux et Dieu pour leur transmettre sa parole et sa vérité, et ils voyaient Dieu, au lieu de nous créer tous en même temps comme les anges, chargeant des hommes de nous transmettre la vie, et la vie de l'intelligence se propageant de la même manière que la vie sensible. Le sacerdoce transmet la vérité, la paternité

transmet la vie. L'œuvre du Père et l'œuvre du Fils sont soumises à la même loi, preuve d'unité parfaite dans la Trinité, et marque éclatante de la vérité chrétienne !

Quel bruit n'ont-ils pas fait de la transmission du péché d'Adam à toute sa race ! Cette transmission leur paraissait contraire à toutes les idées de justice et de bonté divine, et ils refusaient de voir les maux héréditaires parmi les hommes, et les enfans punis dans leur sang pour les désordres de leur père. Ils demandaient comment Dieu avait envoyé le déluge, exterminé des populations entières, frappé de lèpre les murmurateurs, ouvert la terre sous leurs pieds. Mais le Dieu de Moïse n'est-il pas le Dieu de la nature, et ce Dieu de la nature n'a-t-il pas créé la mort, la guerre, les fléaux, la peste, les tremblemens de terre, les volcans, les révolutions? Ils appelaient le Dieu des chrétiens un Dieu cruel; mais ils devaient donner le même nom au Dieu de l'univers, anéantir Dieu partout, car il y a ici parité; et puisqu'ils accusaient le Dieu de la Bible, il fallait accuser le Dieu de la nature, ou bien il fallait reconnaître que le Dieu de l'univers et le Dieu de la Bible, le Dieu de la création et de la rédemption sont le même Dieu, le Dieu qui frappe et guérit, qui punit et sauve, qui perd et ressuscite. Dieu est un Dieu caché dans la création, il est aussi un Dieu caché dans la rédemption. Que n'a-t-on pas dit et que ne dit-on pas encore sur l'état du monde depuis Jésus-Christ ! Un Dieu est venu sur la terre, et les schismes, les divisions, les hérésies, subsistent encore; les hommes n'ont pas été tous changés; la guerre n'a pas cessé d'ensanglanter le monde.

Et ceux qui parlaient et qui parlent ainsi croient à Dieu, à la création; ils nous disent que Dieu est intervenu dans la formation de l'homme, qu'il lui a donné la loi naturelle. Mais qu'était le monde avant Jésus-Christ? L'idolâtrie régnait partout. Jésus-Christ aurait donc été, dans leur système, plus puissant que Dieu! Toutes les notions sont ainsi confondues. Voilà comment le déisme a conduit à l'athéisme.

Il n'y pas de milieu, il faut être catholique ou athée; il faut croire tout ce qui est révélé ou ne rien croire. L'esprit humain n'est pas fait pour le doute. S'il ne croit pas à la religion révélée, il ne croira pas Dieu; s'il ne croit pas à l'enfer et au ciel, il ne croira plus au bien ni au mal, à la vertu ni au vice, il n'aura plus de règle. La raison seule ne suffit donc pas plus que la foi pour nous conduire. Toutes les deux nous sont nécessaires. Voyez où en sont les hommes qui ont voulu rejeter ce qu'il leur est impossible de comprendre; ils sont tombés dans toutes les erreurs du jour : le déisme, le panthéisme, le progrès humanitaire! Les plus conséquens sont descendus jusqu'au matérialisme. Si vous rejetez tout ce que vous ne voyez pas ou ne comprenez pas, niez donc les esprits, parce qu'ils échappent à votre vue; la création, parce que nous ne pouvons comprendre un être qui, par sa volonté, a fait quelque chose de rien; Dieu, parce que nous ne concevons pas un être qui remplit l'espace infini : infirmez sa prescience, si difficile à concilier avec la liberté humaine; sa sagesse, démentie par les maux physiques et moraux de ce monde; sa bonté, incompréhensible avec les supplices éternels.

Mais si vous refusez de croire à Jésus-Christ et à

l'Eglise, vous êtes obligé de refuser de croire à Dieu et à lui-même, car la Bible et la nature sont deux livres écrits de la même main. Admirable preuve de la grandeur de l'esprit de l'homme et de sa ressemblance avec la raison divine! L'homme ne peut s'empêcher d'être conséquent, même lorsqu'il a cessé d'être raisonnable.

Nous avons donc eu raison de dire en commençant que toutes les parties du monde physique et du monde moral étaient tellement liées qu'il suffisait de détacher une pierre de cet édifice pour qu'il s'écroulât tout entier devant nous. Tout dans la nature, comme dans la religion, doit nous servir à nous élever vers le ciel, et le monde visible est la révélation du monde invisible.

La raison et la foi, la nature et la religion sont tellement l'ouvrage de la même main que, pour exprimer les vérités morales, les expressions, les images, sont toutes empruntées à l'ordre matériel. Nous disons que la vérité éclaire, que l'amour embrase. La terre est attirée vers le soleil comme l'âme est attirée vers Dieu.

Les maladies physiques nous représentent les maladies morales, les poisons, les erreurs; la mort, la séparation de l'âme et du corps, est l'image du péché, le péché la séparation de l'âme et de Dieu. Aussi une âme dans l'état de péché est si affreuse qu'il faut toutes les ténèbres de l'enfer pour la cacher; une âme en état de grâce est si belle qu'il faut toutes les splendeurs du ciel pour l'éclairer. La succession des ténèbres et de la lumière nous représente le combat de l'esprit du mensonge contre la vérité;

l'hiver et le printemps sont des images de la mort et de la résurrection; les maux et les biens de cette vie rappellent le ciel et l'enfer

L'âme, ce sanctuaire caché, contemplera la Trinité dans le ciel. Notre œil voit sans confusion au même instant des montagnes, des vallées, des multitudes d'arbres; il voit aussi vite ce qui est à des milliers de lieues, la lune et les astres, que le faîte d'une maison ou le sommet d'une montagne. Pourquoi donc l'âme de l'homme n'embrasserait-elle pas un jour tout le monde spirituel, puisque notre œil peut contenir tout l'univers créé ?

Tout ce monde matériel est donc l'image du monde immatériel : *Invisibilia enim ipsius à creaturâ mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* Tout ce qui est visible ici-bas est la manifestation des choses invisibles.

Lumière, beauté, grâce, harmonie, amour, gloire, joie, bonté, vous êtes des traces de Dieu, *vestigia Dei*, des degrés placés sur la terre pour nous élever jusqu'à lui, des révélations du ciel. Les noms mêmes dont nous nous servons ici-bas, les noms de roi, de père, d'époux, de juge, de pontife, d'ami, de frère, seront des noms éternels, parce qu'ils se rattachent au monde invisible.

Les faits du monde moral s'expliquent ainsi par les faits du monde physique. Grâce aux mystères de la religion, toute la nature a un sens qu'elle n'a pas sans eux. Langue des symboles, que vous êtes éloquente et belle, et que l'homme avancerait vite dans la science spirituelle s'il savait lire dans ce magnifique livre ouvert sous nos yeux! Mais l'homme peut fermer ses

yeux à la lumière, comme il peut fermer son cœur à la grâce.

Voilà comment nous devons entendre *Dieu en toutes choses*, selon l'admirable expression de saint Paul; c'est ainsi que les chrétiens voient Dieu en tout et ne font pas de toutes choses la substance de Dieu! Voilà comment l'homme, selon saint Pierre, devient participant de la nature divine en s'unissant à elle sans faire partie de sa substance, comme le disent nos panthéistes modernes: *Est autem fides argumentum non apparentium.* C'est ainsi que le monde de la grâce s'explique par le monde de la nature.

L'Apôtre a donc eu raison de dire que nous voyons Dieu à travers des énigmes et comme dans un miroir; c'est cette vue de Dieu qui seule peut nous transformer en lui et nous rendre dignes de le voir tel qu'il est. Mais la foi n'est pas faite seulement pour l'esprit, elle répond à tous les besoins de notre cœur, *speranda-rum substantia rerum.* Aussi le monde a été changé quand il a connu les divins mystères, tant ils étaient appropriés à la nature de l'homme. C'est ce changement du monde opéré par la connaissance des dogmes de notre foi que nous allons voir dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Avant que la foi chrétienne fût connue de l'univers, les vices les plus grossiers avaient des autels: la politique, le culte, les arts, la musique, la poésie, la peinture, les fêtes, les spectacles, tout servait à propager le

crime et la corruption. Le sang coulait sur les autels, l'homme était ennemi de l'homme, et la moitié du genre humain, esclave de l'autre. Le culte des dieux servait à dégrader leurs adorateurs. Le peuple, les prêtres, étaient plongés dans les mêmes ténèbres et dans les mêmes désordres. La philosophie, loin de corriger les hommes, les jetait dans l'athéisme ou dans un déisme impuissant à les retenir sur la pente de l'abîme.

Il faut lire dans les ouvrages des écrivains qui embrassèrent la religion de J.-C., saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Tatien, Athénagore, jusqu'où était descendu l'univers sous le joug de la superstition et de l'idolâtrie. Quelle honte! quels abaissemens! quelles misères! Le culte public dégradait l'homme, et la philosophie s'occupait vainement à le relever. L'homme ne connaissait pas Dieu et ne se connaissait pas lui-même. L'ignorance des sages était un prodige. Ceux qui proclament un Créateur le disent étranger à tout ce qui se passe sur la terre, les autres le croient assujetti à un aveugle destin. L'orgueil et la volupté sont tout l'enseignement des philosophes. Les uns jettent l'homme dans l'orgueil, les autres dans le désespoir; ceux-ci, ne voyant que sa grandeur, prétendent que l'homme peut s'égaler à Dieu et que sa nature est divine; ceux-là, voyant sa misère, le comparent aux animaux, et le livrent à ses sens. Ni les uns ni les autres ne connaissent le remède à nos maux, parce qu'ils ne connaissent ni la chute ni la rédemption. « Les lumières n'avançaient plus, dit un écrivain défenseur du christianisme, elles reculaient; les arts tombaient en décadence, la philosophie ne servait qu'à répandre une

sorte d'impiété; la pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au nombre des vertus, les sociétés flottaient sans cesse entre le despotisme et l'anarchie. »

Les mœurs de cette époque sont en harmonie avec ses lumières, je veux dire avec ses ténèbres! Les combats des gladiateurs avaient pris un caractère de férocité inouï, et les supplices étaient devenus si multipliés qu'on avait enlevé les statues d'Auguste pour ne pas être obligé de les voiler sans cesse ou de les rendre témoins de tant de meurtres. Les vestales mêmes se plaisaient à ces spectacles de mort. Les femmes étaient le jouet des caprices de l'homme, et les maîtres exposaient dans l'île d'Esculape leurs esclaves malades pour s'épargner le soin de les soigner et de les nourrir. Auguste, au lieu d'interdire les sacrifices humains, s'était contenté de les défendre aux citoyens de Rome. Tous les vices étaient sur le trône, l'impiété régnait dans les temples où tous les crimes étaient divinisés. Rome avait adopté les dieux des nations qu'elle avait vaincues, et ces dieux, honteuse création des passions humaines, avaient des prêtres, des sacrifices et des fêtes! Le courage le plus admiré était de se donner la mort. Le suicide était en honneur. Les pères avaient droit de vie sur leurs enfans, les maris sur leurs femmes, les maîtres sur leurs esclaves.

Tout-à-coup les apôtres paraissent au milieu des nations; à Rome, dans les écoles des philosophes et dans l'aréopage, ils annoncent le Dieu inconnu, ils apprennent aux peuples les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, l'amour qui enseigne toute vérité. Suivez le grand spectacle qui va s'ouvrir.

Entendez les prédications des premiers chrétiens, ouvrez les Pères de l'Eglise. Voici les grandes vérités qu'ils font briller au milieu des ténèbres :

« Dieu, un dans son essence et en trois personnes, a fait l'homme à son image. Dieu est puissance, raison, amour; Dieu se contemple et s'aime éternellement lui-même.

» Mortels, vous avez en vous la pensée, la parole et l'amour, et cet amour, uni à la pensée et à la parole, fait de votre âme une même existence. La grandeur de l'homme consiste à s'unir constamment aux trois personnes divines, à vivre de chacune d'elles. Vous êtes un rayon de la gloire de Dieu, un souffle de sa vie, vous pouvez donc connaître, contempler, aimer Dieu, comme Dieu se connaît, se contemple et s'aime. Appelée à posséder Dieu, la trinité imparfaite qui est en vous aspire à la trinité céleste.

» Vous êtes une trinité commencée. La trinité est la religion du ciel; l'homme, qui représente la trinité, devient sur la terre le second temple de la religion éternelle. »

Quelle sublime révélation! quelles magnifiques idées de Dieu et de l'homme!

Aussi une révolution soudaine s'opère de toutes parts à la lumière sortie du dogme de la Trinité. L'idolâtrie tombe devant la grandeur du mystère de l'âme et du mystère de Dieu. L'homme alors paraît un Dieu fait par un Dieu, les divinités païennnes sont chassées du ciel, depuis que Jésus-Christ a dit : Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut.

« Homme, sans doute vous êtes un dieu, mais l'image de la Trinité a été défigurée en vous par le pé-

ché. Voilà pourquoi le Verbe divin s'est uni à l'humanité, afin qu'elle devienne une seconde fois l'image de Dieu et qu'elle réfléchisse sa grandeur.

» Dieu, dit saint Pierre, nous a donné par son Christ de précieuses promesses qui nous font participer à la nature divine. Le Verbe s'est fait homme pour que chaque homme se fît Dieu, en imitant le Verbe son image. Le Verbe, l'Homme-Dieu, reproduit son incarnation dans tous les hommes de bonne volonté. Le besoin de l'infini que nous portons en nous se trouve ainsi satisfait. Mortels qui rêvez sur cette terre la puissance, la gloire, l'immortalité, unissez-vous à Jésus-Christ, et la grandeur et l'éternité du Verbe se communiqueront à vous. Vous qui approfondissez sans cesse les secrets de la nature, qui descendez dans les entrailles de la terre, qui traversez les abîmes de la mer pour ajouter à vos connaissances, unissez-vous au Verbe, et vous participerez à la science de Dieu même. Vous qui cherchez dans les affections la joie et la félicité, unissez-vous au Verbe, il vous donnera son divin esprit, l'amour même, et vous boirez à la source des plus pures délices. » Ainsi par l'incarnation Dieu est homme, et l'homme est Dieu; la parole qui avait tiré la lumière des ténèbres a encore une fois séparé la vérité du mensonge, le vice de la vertu. L'homme est relevé de sa chute, le monde est expliqué.

Ce n'est pas tout encore, Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son propre Fils pour rédempteur. Un Dieu est mort pour le salut des hommes. Un ami, dit Jésus-Christ, ne peut rien faire de plus pour son ami que de mourir pour lui, et je meurs pour vous. Merveille des merveilles! O profondeur des richesses

mépris. Admirable image de l'unité, de la multiplicité et de l'accord qui existent dans la Trinité !

Vous avez vu la Trinité au-dedans de nous; vous allez la voir hors de nous. Le soleil n'en est-il pas une brillante image? Sa substance produit la lumière, comme le Verbe est engendré de Dieu le Père, et de cette lumière et de cette substance procède la chaleur, comme le Saint-Esprit, l'amour, procède du Père et du Fils, de l'être et de l'intelligence.

Par le mystère de l'Incarnation, une des personnes divines, le Verbe, la Raison, la Sagesse, est à la fois homme et Dieu. Le Verbe est Dieu dans les splendeurs éternelles, il est homme dans les douleurs de la rédemption, et la nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ ne forment qu'une seule personne. C'est là sans doute un mystère difficile à comprendre. Mais l'homme aussi est une substance spirituelle unie à une substance matérielle, et l'âme et le corps ne font qu'une seule personne. Qui peut rendre notre corps dépendant de notre pensée, notre pensée dépendante d'un mouvement de notre corps? Comment nait la pensée en nous? comment s'opère le mouvement? Ces deux mystères de l'homme et de Dieu se soutiennent et s'éclairent l'un par l'autre. La nature humaine, la nature divine, sont unies dans le Rédempteur, comme en nous la nature matérielle et la nature spirituelle.

L'homme est, par l'union des deux substances, à la fois corruptible et incorruptible, immortel et mortel. Quand nous disons : Dieu est mort sur la croix, ne disons-nous pas dans le même sens : L'homme meurt, quoique l'âme ne meure pas non plus que Dieu ?

Nouveau prodige d'amour! Contemplez maintenant le mystère de l'Eucharistie. Vous avez peine à concevoir que Jésus-Christ se multiplie sur les autels et se donne à des milliers de personnes à la fois, que le Verbe incarné entre dans toutes les églises au même moment; et ne voyez-vous pas le soleil, corps subtil et lumineux, moins parfait que le corps de Jésus-Christ, entrer, comme pour manifester ce divin mystère, dans toutes les églises en même temps? Soleil de justice et d'amour, seriez-vous moins pénétrant, moins universel que le soleil qui brille au firmament? seriez-vous moins parfait que le soleil des corps, Verbe éternel, qui êtes le soleil des âmes? Jésus-Christ et le soleil se trouvent sur les mêmes autels. Jésus-Christ se multiplie dans les hosties, le soleil multiplie son image dans des miroirs, et cette image échauffe et brûle. Si le corps de notre Seigneur se multiplie à l'autel, la parole multiplie la pensée pour des milliers de personnes, et un flambeau allume des milliers de flambeaux!

Continuons ces analogies. Jésus-Christ transforme sur l'autel la substance du pain et du vin en sa chair et en son sang, et, par la nourriture que nous prenons, le pain et le vin se changent en notre corps; le pain et le vin deviennent de la chair et du sang en nous, le pain et le vin deviennent sur l'autel la chair et le sang de Jésus-Christ.

Le prodige de la greffe se reproduit dans l'Eucharistie. Le vieil Adam devient le nouvel Adam, comme le sauvageon, avec ses fruits amers, devient un arbre aux fruits savoureux. Voyez cette âme qui a senti la douleur d'avoir offensé Dieu; elle a reçu en elle, par

ont refait l'homme et la société partout où ils ont été connus, voyez la civilisation, le respect pour la nature humaine s'affaiblissant partout à mesure que la foi s'est affaiblie, comme le froid de la nuit se fait sentir à mesure que le soleil s'éloigne. Contemplez les contrées de l'Afrique sous saint Augustin; considérez ce qu'elles sont aujourd'hui ! Rappelez-vous quand la France a perdu la foi ce qu'elle est devenue. La France, si douce, si polie, surpassa les fureurs des peuplades les plus sauvages, et la barbarie sortit un jour tout armée de cette civilisation d'où la foi s'était retirée.

Regardez nos missionnaires entrant chez des peuples où règnent les mœurs païennes; ils annoncent nos mystères, et les merveilles accomplies dans les premiers temps de l'Eglise se renouvellent à leur voix. Et vous qui n'avez pas le bonheur de croire, s'il en est ici en ce moment, que ne devez-vous pas à la foi ! Dans les temps où elle semble moins vive, c'est encore elle qui éclaire le monde, comme le soleil lorsqu'il est caché par les nuages maintient encore le jour. Si la nuit de votre esprit et de votre cœur se répandait autour de vous; si la société tout entière était, comme votre âme, livrée aux ténèbres du doute et de l'incrédulité, que deviendrait l'ordre de l'univers à l'abri duquel vous vivez ? Quelle garantie auriez-vous pour vos familles, pour la sûreté même de vos existences ? Supposez, au contraire, que cette nuit répandue en vous se dissipe, que la lumière de la foi pénètre tout-à-coup dans votre âme, enfin que la Trinité vous apparaisse dans toute sa vérité, que vous vous sentiez en rapport avec les trois personnes divines qui la com-

posent, la vie, l'intelligence et l'amour, que vous croyiez à l'incarnation, c'est-à-dire qu'un Dieu s'est uni à vous et que vous pouvez vous unir à lui, qu'enfin il vous aime jusqu'à mourir pour vous sur la croix. Ah! convenez-en, vous seriez inondés de joie, vous voudriez vivre et mourir pour lui, votre foi serait si ardente qu'elle transporterait les montagnes, et vous ne vous étonneriez pas que l'univers ait été transformé, parce que vous vous sentiriez transformés vous-mêmes.

Gloire donc à l'Eglise qui a porté son admirable symbole à travers les siècles, conservant dans toute leur pureté la foi en ses dogmes, immuable quand tout change, invincible quand les peuples et les rois se sont ligués contre elle! Pendant trois cents ans sa patience a été plus forte que ses bourreaux, et la foi s'est étendue sous le fer et le feu des persécuteurs. Pendant dix-huit siècles l'Eglise a flétri toutes les sectes d'un anathême éternel; elle ne s'est laissé surprendre par aucune erreur, une seule erreur aurait suffi pour la détruire. Elle survit à tous les naufrages; arche de la nouvelle alliance, elle a sauvé toutes les espérances du genre humain. Nous avons vu disparaître toutes les anciennes erreurs, et nous verrons de même passer ces nouveaux systèmes qui ne sont marqués par aucune lumière, par aucun bienfait, systèmes démentis par la nature entière et désavoués par le cœur de l'homme. Jamais aucune époque ne fut plus féconde en miracles; jamais Dieu n'a défendu la foi, protégé son Eglise et signalé sa providence par de plus étonnans prodiges. Vous qui avez été jetés par nos tempêtes politiques sur tous les rivages, vous

savez par quelles merveilles accomplies en nos jours vous êtes rentrés dans la patrie; conservez donc votre espérance. Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Soutenez les attentes du Seigneur. Attachez-vous de plus en plus à la colonne de la vérité; c'est pour vous amener à lui que Dieu a remué le ciel et la terre. Tout a été fait pour vous, pour votre salut. *Omnia propter salutem.* Examinez tous les événemens de ce point de vue, et vous verrez qu'ils se rapportent à votre sanctification et à un meilleur avenir.

Songez aux vertus que vous devez à la foi, aux inclinations perverses qu'elle a détruites en vous; songez à ce que vous êtes par elle, à ce que vous seriez sans elle. Le monde voit tout le mal que la foi n'empêche pas; il ne voit pas le mal qu'elle prévient.

Le soleil est le premier mobile de cet univers : s'il s'arrêtait, tout s'arrêterait; mais comme son action est continuelle, tout est mis en mouvement par lui. La foi dans notre âme est comme le soleil : c'est la vertu principale qui anime toutes les autres. C'est la foi qui nous fait aimer nos ennemis, qui nous fait haïr les plaisirs du monde, qui nous fait bénir Dieu dans les souffrances.

Vivez donc de la foi, dégagez-vous de la fascination des choses qui passent, défendez-vous de l'indifférence pour cette vie future qui nous attend, et à laquelle tout se rattache ici-bas.

Ne pas croire au milieu de tant de lumières, c'est un aveuglement inconcevable ; mais croire sans pratiquer, avoir la lumière sans la suivre, c'est un prodige non moins inexplicable.

Croyez donc aux dogmes de la foi, mes chers auditeurs; sachez ce que vous devez croire pour savoir ce que vous devez faire, ce que vous devez espérer, ce que vous devez craindre; mais, ne l'oubliez pas, pour avoir la foi, il ne suffit pas de connaître la vérité, il faut la pratiquer. L'amour seul peut conserver la lumière. Ne vous étonnez pas des doutes qui se répandent dans votre esprit sur des dogmes qui vous obligent dans la pratique; ces nuages viennent de votre cœur. Si la croyance des vérités les plus ordinaires nous forçait à être chastes, doux, humbles, pacifiques, nous viendrions à en douter, à les nier même. Soyons purs si nous voulons être inondés des lumières de la foi. Soyons purs, et nous entrerons dans le sanctuaire de la foi, et plus tard tous les voiles seront levés devant nous, et la claire vue sera la récompense de notre foi.

Ainsi soit-il.

LA TRINITÉ.

SUR

LA TRINITÉ.

In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

(Saint Matthieu, ch. 28, ℣. 19.)

Jésus-Christ manifeste aujourd'hui sur le Thabor sa divinité; son visage devient brillant comme le soleil, ses vêtemens blancs comme la neige, et Dieu le Père fait entendre aux apôtres ces mémorables paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Voyez Moïse, Elie, près de Jésus-Christ; Pierre, Jacques e Jean à ses pieds, pour montrer que tout se rapporte à lui, la loi, les prophètes, l'Évangile. Pierre, le chef de l'Eglise, Jean, le disciple bien-aimé, Jacques, le premier des martyrs, sont les témoins de cette grande merveille. Nous avons entendu, dit saint Pierre, la parole venue du ciel lorsque nous étions avec Jésus-Christ sur la montagne sainte. Ce que nous vous annonçons du Verbe de vie nous l'avons vu et entendu, dit saint Jean; nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique du Père. Jacques est mort le premier pour confesser la divinité de Jé-

sus-Christ. Le Thabor était donc la manifestation de deux personnes divines, le Père et le Fils. L'Esprit saint, qui s'était montré au baptême de Jésus-Christ, descendra plus tard sur les apôtres. Ainsi se prépare aujourd'hui sur le Thabor la grande révélation de la Trinité que Jésus-Christ ordonne à ses disciples de porter dans tout l'univers. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Quoi de plus propre à enflammer notre foi que ces grandes vérités? « Si peu que nous entrions dans ce secret éternel, dit Bossuet, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne pourra plus nous toucher. »

Voilà pourquoi Jésus-Christ a semblé renfermer tout l'enseignement prescrit à ses apôtres dans le mystère de la Trinité. Il a voulu nous montrer que tout dans la religion se rapporte à ce mystère, et nous faire entrevoir en même temps ce que la Trinité est pour nous, et ce que nous devons être par rapport à la Trinité. Ainsi nous apprenons que ce grand dogme est la vérité fondamentale du christianisme; que sa connaissance, comme celle de l'Incarnation, est essentielle au salut; que la foi en la Trinité est la source de tous nos mérites devant Dieu, le principe de notre éternelle prédestination. En effet, sans la révélation de ce mystère, que saurait l'homme de Dieu et de lui-même? Il ne comprendrait rien à la nature divine ni à la nature humaine. Les rapports qui lient l'une à l'autre lui demeureraient à jamais cachés; il ne pourrait devenir conforme à son Créateur. Cependant le bonheur du Ciel est de connaître Dieu tel qu'il est, et de nous rendre semblables à lui.

Dieu ne peut s'unir à l'homme qu'en lui manifestant sa nature ; l'homme ne peut s'unir à Dieu qu'en lui rendant de justes hommages. L'idée de la Trinité seule peut compléter la notion de Dieu et la notion de l'homme, et, par conséquent, consommer leur union. Sans la foi en ce mystère, l'homme ne pourrait pas se conduire, l'homme ne saurait pas qu'il n'existe que par les trois personnes divines; il ignorerait qu'il est en état de mort lorsqu'il n'est pas en rapport avec chacune de ces trois personnes. Par la connaissance du dogme de la Trinité, nous savons que l'homme, créé à l'image de Dieu, doit rétablir en lui cette image altérée par le péché. Qu'est-ce que Dieu, en effet? Dieu est à la fois puissance, raison, amour. Le Père est le Tout-Puissant, le Fils est engendré par la connaissance que Dieu a de lui-même, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour. L'homme aussi est à la fois être, raison, amour. Seulement, dans l'homme, la vie, la raison, l'amour, sont des facultés; en Dieu, ce sont des personnes vraiment subsistantes. Voilà tout le mystère de la Trinité et de l'homme. Ce qui est propriété, faculté dans l'homme, se trouve personne distincte en Dieu! Ainsi Dieu fait comprendre l'homme, et l'homme fait comprendre Dieu, puisqu'il en est la véritable image. Quel dogme plus nécessaire au salut! La Trinité nous fait connaître les rapports de Dieu avec l'homme, et les rapports de l'homme avec Dieu! C'est ainsi que nous allons envisager aujourd'hui ce grand mystère.

Nous montrerons, dans la première partie de ce discours, que le dogme de la Trinité est le seul moyen de

connaître Dieu et ses rapports avec l'homme. Nous ferons voir, dans la seconde, les rapports de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire avec les trois personnes de la Trinité, par lesquelles seules nous avons la vie, le mouvement et l'être. *In Deo vivimus, movemur et sumus.* Aucun sujet n'est plus digne de votre attention, dans un moment surtout où des philosophes humanitaires, remplis d'admiration pour le dogme de la Trinité, veulent faire honneur de sa découverte à la raison humaine; mais s'ils disent que Dieu ne peut être connu que par ce divin mystère, il faut qu'ils confessent que Jésus-Christ seul fait connaître Dieu, et que nul ne peut connaître le Père que par le Fils.

Esprit saint, amour du Père et du Fils, répandez sur nous vos lumières. Jamais nous n'en eûmes plus besoin. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de la vierge Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pendant une éternité Dieu s'est suffi à lui-même. Comment Dieu a-t-il vécu seul avant la création de l'univers, de l'homme et des anges? D'où lui venait sa félicité? Que faisait Dieu dans cette solitude éternelle? Cette question, qui embarrasse le déiste, est résolue facilement par le chrétien. Sans doute il n'y a qu'un Dieu pour l'un comme pour l'autre; mais le chrétien sait que l'unité divine est féconde. Pour le chrétien, comme pour le déiste, il n'y a qu'un être infini, source de tous les êtres; mais le chrétien sait que,

grâce à cette unité d'essence, tout ce qui est en Dieu est Dieu. Rien, dit le grand évêque de Meaux, ne peut être accidentel en Dieu, tout y est substantiel ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont donc des personnes parfaitement distinctes. La nature divine, sans cesser d'être une, se communique par le Père au Fils, et par le Père et le Fils au Saint-Esprit, sans aucune division des attributs divins, sans aucun affaiblissement de la perfection divine.

Sous l'ancienne loi des Juifs, où les mystères étaient montrés en figures et en images, on trouve quelques traces du dogme de la Trinité. Quand Moïse parle de la création de l'homme, il met dans la bouche de Dieu ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Voilà Dieu, dit saint Augustin, tenant conseil avec des personnes semblables à lui, et non avec des serviteurs et des ministres. Trois anges se présentent à Abraham, Abraham adore Dieu en se prosternant devant eux. L'Esprit saint se contentait de faire pressentir cette grande vérité, parce qu'il fallait d'abord détruire le polythéisme, ou l'idée de la multiplicité des dieux, erreur qui régnait alors sur la terre. C'est pour cela que l'unité d'un Dieu créateur de toutes choses visibles et invisibles ressort de l'Ancien Testament, où la Trinité est seulement indiquée. Jésus-Christ, le Verbe incarné, s'était réservé de manifester complètement ce mystère. Aussi entendons-nous les Juifs l'accuser d'avoir blasphémé pour s'être dit Fils de Dieu, égal à Dieu, et pour avoir souvent répété qu'il était né du Père, que le Père l'avait envoyé, que le Père et lui n'étaient qu'un. L'Ancien Testament avait donc pour but de consacrer l'unité

de Dieu, comme le Nouveau est destiné à établir la Trinité des personnes divines. Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, enseignez, baptisant les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

La connaissance de ce grand dogme, quoi qu'on en dise aujourd'hui, n'existait nulle part. On ne voit, dans Platon, que des dénominations vagues et non pas l'idée des personnes divines, que saint Jean a révélées d'une manière si positive par ce passage d'une de ses Epîtres: Il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un.

Sans doute, l'unité dans l'essence et la trinité des personnes sont le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu, mais l'unique chose que nous pouvons bien connaître de Dieu, c'est qu'il est incompréhensible. Il nous suffit, pour admettre la trinité des personnes dans l'essence divine, de savoir d'une manière certaine que Dieu lui-même nous a révélé ce mystère. Comment ne pas croire à Dieu parlant de lui-même? dit saint Hilaire : *ipsi de se Deo credendum est.*

Quand les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme, nous ont prouvé la mission divine de Jésus-Christ, nous acceptons comme positif tout ce qu'il nous enseigne, nous préférons aux lumières vacillantes de notre raison les obscurités infaillibles de la foi, et la science de la révélation, la raison de l'homme continuée par la raison divine, nous élève à la plus haute contemplation de Dieu et de l'univers.

Voyez comme tout s'est fait successivement dans l'œuvre de la nature: le Père, par sa puissance, crée le Ciel et la terre; le Fils, par sa sagesse, coor-

donne tout; le Saint-Esprit imprime le mouvement et vivifie l'univers. Le Père a tiré l'univers du néant, le Fils a séparé la lumière des ténèbres, et le Saint-Esprit a fécondé les eaux. La Trinité s'est ainsi manifestée à la multitude des esprits célestes, comme nous le voyons encore par ces paroles de Dieu à Jacob : « Où étais-tu quand je jetais les fondemens de la terre, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les fils de Dieu étaient ravis de joie ? » « Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre, la terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abime, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres » *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.*

Dans l'ordre des mystères de la grâce, la Trinité a suivi le même plan que dans l'ordre des mystères de la nature. Elle a tout appris aux esprits célestes par des développemens successifs, et, selon saint Paul, les principautés et les puissances ont connu, par la formation graduelle de l'Eglise, la puissance et la sagesse de Dieu dans l'accomplissement de ses desseins.

Au commencement Dieu avait mis entre l'homme et l'univers une relation intime; toutes les beautés physiques étaient faites pour l'œil de l'homme, toutes les beautés morales pour son âme. Devenu le centre de tout, l'homme devait faire remonter jusqu'à Dieu les êtres créés. Adorateur composé, dit saint Grégoire de Nazianze, abrégé de l'univers, ange

d'un ordre nouveau, tenant au Ciel et à la terre, roi du monde corporel, il ne voyait au-dessus de lui que Dieu seul, et devait rapporter tout l'univers à Dieu. Mais, hélas ! le mal se trouva en lui, et l'univers fut dégradé par sa chute.

La Trinité intervint aussitôt pour rétablir dans l'homme son image altérée par le péché. Le Tout-Puissant, Dieu le Père, promit qu'un médiateur naîtrait de la femme pour rendre à l'homme la vie éternelle. Plus tard, le Verbe divin, toujours annoncé, paraît parmi les enfans des hommes, plein de grâce et de vérité, et révèle toute la sagesse divine. Le Saint-Esprit, l'amour, descend sur les apôtres éclairés par le Verbe, et il forme l'Eglise, la communion des saints de la terre et du Ciel.

Le mystère de la Trinité comprend donc la création par le Père, la rédemption par le Fils, la régénération par le Saint-Esprit. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Les trois Personnes divines se montrèrent au baptême de Jésus-Christ, comme elles avaient paru à la création du monde.

Le monde créé, le monde rétabli, sont donc une double manifestation de la Trinité.

Elevons-nous maintenant de la terre au Ciel : nous avons vu la Trinité dans ses œuvres, contemplons-la en elle-même. Entrons dans le Saint des saints, dans le mystère des mystères, où nous sommes introduits par la foi, en attendant que nous le soyons par la claire vue.

L'Etre souverain, Dieu, dit saint Augustin, se connaissant de toute éternité dans toute l'étendue de

sa grandeur infinie, produit une parole, un Verbe, un autre lui-même. Du Père suprême et du Verbe engendré de lui procède l'Esprit, le lien ineffable, indivisible du Père et du Fils. On attribue, ajoute le Docteur incomparable, la puissance au Père, la raison au Fils, l'amour au Saint-Esprit. « Les noms de Père et de Fils, dit le grand évêque de Meaux, empruntés à notre langue humaine, ne doivent pas être entendus dans le même sens ; cependant ils expriment quelque chose de ce qui est. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même ; en Dieu, avoir un Fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et d'aussi parfait que soi-même. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, il regarde son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve, et cette parole, sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et son Fils unique, cette parole l'aime aussi comme un fils parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, sinon cette troisième personne, le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité comme les opérations de la Trinité ?

Voilà donc la réponse à la question que nous avons posée. Comment Dieu a-t-il vécu seul avant la création de l'univers ? Dieu n'était pas seul ; il avait un Fils, et de son union avec son Fils procédait une troisième personne, le Saint-Esprit ou l'amour. Il n'était pas seul, dit saint Thomas, parce qu'il vi-

vait dans la société bienheureuse des trois personnes divines. Que serait en effet l'existence si Dieu ne la possédait avec la connaissance et le sentiment de ce qu'elle est? Dieu possède ce grand attribut de l'existence dans son Verbe, son intelligence, sa sagesse, sa raison, comme il possède tous les désirs, toutes les joies de l'amour dans son divin Esprit.

Cette fécondité, cette parole, cet amour, cette puissance, cette sagesse, cet esprit, qui sont trois personnes subsistantes, voilà ce qui m'explique l'éternité avant la création. Dieu a un Fils, il est Père, il aime éternellement; l'amour, c'est lui-même : cet amour naît de la puissance et de la sagesse infinies. Je ne puis pénétrer, mais je pressens, j'adore, je me tais; la puissance seule ne m'inspirerait que la crainte; la puissance et la sagesse me remplissent d'admiration; la puissance, la sagesse et l'amour m'inondent de joie et de délices. Lumière inaccessible, obscurité impénétrable, profonds secrets de l'éternité, splendeurs éclatantes du grand jour de Dieu, communications ineffables où il ne se dit qu'une seule parole, où il ne se produit qu'un seul amour, entretien de Dieu en lui-même, joie infinie de sa divine essence, devant vous mon intelligence se couvre de ses ailes comme les Anges que vit Isaïe; ma raison est de comprendre que vous êtes incompréhensible; ma gloire, de vous croire et de vous aimer; ma grandeur, de m'anéantir devant vous.

Je conçois maintenant, Seigneur, que vous avez pu vivre une éternité avant l'existence des êtres créés; que ces êtres ne sont nullement nécessaires à votre bonheur, et que l'homme n'aurait pu découvrir ces

merveilles qui lui font entrevoir la nature divine, si vous-même ne les lui aviez révélées.

Père, Fils, Saint-Esprit, puissance, sagesse, amour, noms divins, noms de gloire et de majesté, noms terribles à l'Enfer, les délices du Ciel, vous renfermez des communications et des rapports qui surpassent mon intelligence et mon cœur, mais dont j'entrevois l'infinie beauté lorsque je songe à ce que les faibles images de ces relations nous présentent sur la terre de joie et de bonheur. Dieu est, Dieu parle, Dieu aime, ces actes sont des personnes; puissance, parole, amour, merveilleuse intimité, secret de l'essence divine, quiconque voudrait vous sonder serait accablé du poids de la gloire. Il y a trois personnes divines subsistant éternellement : le monde des êtres, le monde des idées, le monde des affections, un océan de grandeur, un océan de vérité, un océan d'amour; et ces trois personnes divines, qui ne forment qu'une seule essence, ont joui éternellement en elles-mêmes de la contemplation et de l'amour infini de toute perfection.

Sentiment sacré de la maternité, amour filial, union indissoluble contractée en présence de Dieu devant les autels, joies de l'amitié, communication intime des âmes, vous n'êtes rien qu'une légère ombre auprès de ce qui s'est passé dans cette solitude éternelle de la bienheureuse Trinité. Voilà donc comment vivait Dieu dans l'éternité! O profondeur des richesses de Dieu! Voilà comment vivait et comment vit encore ce pur Esprit où rien n'est passé ni futur, où tout est présent, qui est en tous lieux, qui remplit tout par son immensité, ce

plan de Dieu dans la création de l'homme, puisque l'âme humaine est le miroir de la Trinité, c'est-à-dire de Dieu tout entier. *In Deo vivimus, movemur et sumus.* C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Dieu forma d'un mot toutes les créatures. Il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; mais quand il en vint à l'homme, il sembla s'exhorter en quelque façon lui-même, dit un Père, à quelque chose de plus grand que ce qu'il avait fait jusqu'alors, pour marquer la dignité de celui qui devait être la fin de son action et comme son chef-d'œuvre.

Les autres créatures ne sont que des traces de Dieu : *Vestigia Dei*; l'homme est son image et sa ressemblance. Mais où se trouve cette image de Dieu? Est-elle dans le corps par lequel l'homme ressemble à l'animal? Non, elle est dans l'âme; l'âme, substance impénétrable, aussi cachée aux yeux de notre corps que l'essence divine elle-même; l'âme, l'ombre de l'âme de Dieu, selon les Pères, le souffle de son Esprit. Voyez à quel point la ressemblance est exacte : simple, unique, sans divisibilité, sans étendue, indépendante des lieux et des temps, libre dans sa volonté, n'ayant qu'un désir, le désir d'être éternellement heureuse, voulant tout posséder, spirituelle, immense. O merveille! tout ce que je viens de dire s'applique à l'âme, et l'on croirait que j'ai défini la Divinité.

Comme Dieu est un esprit qui se connaît et qui s'aime, et qui trouve en lui-même sa parfaite béatitude par sa connaissance et par son amour, ainsi l'âme, l'image de Dieu, est intelligente et libre; mais

comme elle n'a pas en elle l'être, la raison et l'amour, elle est obligée de les chercher en Dieu, et c'est pour cela qu'elle possède trois facultés correspondantes aux trois personnes divines. « Semblable au Père, dit Bossuet, l'homme a l'être; semblable au Fils, il a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, il a l'amour; semblable au Père, au Fils, au Saint-Esprit, il a dans son être, dans son intelligence et dans son amour une même félicité et une même vie. Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. »

Dieu inspira sur la face de l'homme un souffle de vie, et il en fit ainsi une âme vivante à son image et à sa ressemblance. La Trinité a donc été empreinte dans l'âme de l'homme, l'homme est donc une Trinité terrestre où doit se réfléchir toute la création pour rendre hommage à la Trinité céleste.

En Dieu seul nous avons l'être, la vie, le mouvement, et l'homme dépend tellement, dans ses facultés, des trois personnes divines qu'il ne peut vivre, connaître, aimer que par elles.

Par une merveille ineffable, le monde matériel, ouvrage de Dieu le Père, contient en lui tout l'être de l'homme. Sans les alimens extérieurs dus à la puissance divine, le corps tomberait en dissolution, et l'âme se séparerait du corps. Tout cet édifice n'est soutenu que par l'incorporation des substances terrestres à la substance de l'humanité.

« Ce n'étaient, dit saint Augustin, ni ma mère ni mes nourrices qui remplissaient pour moi leurs mamelles du lait qu'elles m'offraient; vous seul, Seigneur, me donniez, par leur entremise, la nourriture

dont j'avais besoin. Vous êtes l'auteur de tous les biens, et je vous dois la conservation de ma vie. *Substantia mea apud te est.* » Si le Père cesse un instant son action, si la terre, l'air et l'eau ne produisent plus, que devient l'homme? Un cadavre, de la pourriture, un je ne sais quoi, comme dit Tertullien, qui n'a plus de nom dans aucune langue. Ainsi la conservation n'est que la création continuée. Ainsi le Père est l'être de nos corps et de nos âmes; notre être est notre union à sa puissance, notre assimilation aux choses créées par lui; il est le principe de notre substance spirituelle et corporelle : ce n'est pas seulement le corps qui sans le Père s'anéantit, l'âme n'a plus de soutien.

Voyons maintenant l'homme entièrement privé du Verbe : il est destitué de toute raison, de toute sagesse, de toute science; il ne comprend rien au monde physique ni au monde moral, et son intelligence est obligée de renoncer à la vie. La mort du corps nous montre, depuis la chute d'Adam, ce que devient l'homme sans le Père; le monde livré pendant quatre mille ans à l'idolâtrie nous révèle ce que devient la raison de l'humanité sans le Verbe. Avant Jésus-Christ, le Verbe incarné, raison de Dieu et raison de l'homme, la lumière était tellement obscurcie dans l'univers moral qu'on ne trouve pas une seule nation, excepté le peuple juif, où Dieu eût des autels. Et que voyons-nous partout où Jésus-Christ n'est pas connu? Une profonde ignorance de tout ce qui intéresse le plus Dieu et l'homme, des connaissances qui se heurtent, qui se détruisent, des intelligences fatiguées d'elles-mêmes, le doute universel. Comment croire, en effet, en un Dieu qui m'aurait créé et qui ne m'aurait pas

parlé? Comment comprendre le mal sur la terre et le silence de la Divinité? De telles obscurités suffiraient pour détruire la raison de l'homme et lui faire imaginer que tout est illusion ou matière autour de lui. Mais dès que Jésus-Christ est manifesté, l'homme sait où il va, d'où il vient; il est calme, il attend. Le Verbe est donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, le Verbe est la vie de notre intelligence, l'auteur des rapports de tous les êtres et la raison de Dieu même. Grâce à lui, il existe un soleil des esprits, comme il existe un soleil des corps.

Ainsi, vous le voyez, mes chers auditeurs, puisque l'âme privée du Verbe est sans lumière, sans vérité, notre raison est l'union du Verbe, de la raison de Dieu avec notre âme, comme notre être est notre union à la puissance de Dieu.

Considérons maintenant l'homme sans l'Esprit ou l'amour de Dieu. Si l'amour divin ne règne pas en lui, l'homme est en proie aux passions. Si l'homme n'aime pas son Créateur, il aime nécessairement les choses créées. Figurez-vous l'homme quand l'Esprit saint ou l'amour de Dieu ne remplit plus l'immensité de son cœur. Plus de repos pour lui; il demande à toutes les créatures la félicité, et aucune ne peut rassasier la faim qui le dévore; il ne dit jamais : *C'est assez*, et il est livré à d'inexprimables tourmens. Chose étonnante! aussitôt que l'Esprit saint cesse d'habiter dans le cœur de l'homme, l'homme veut s'anéantir. Le mouvement qui emporte les saints à se perdre en Dieu pousse les criminels à se perdre dans le néant. Pourquoi un seul péché grave suffit-il pour détruire la vie divine? Parce que le péché mortel chasse l'Esprit saint, c'est-à-dire

le lien d'amour ; alors tous les mouvemens de l'âme sont suspendus ; un esprit étranger habite en elle ; elle paraît vivante ; mais elle est morte. *Vivens et mortua est.*

Qu'est-ce que la véritable vie ? demandait saint Augustin il y a treize cents ans. Et il répondait : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit en nous.

Pour juger ce que deviendrait l'homme sans la Trinité, il suffit donc de le montrer isolé de chacune des personnes divines. Que serait l'homme s'il ne vivait pas du Père ? L'être lui échapperait. Que deviendrait-il s'il ne vivait pas du Fils ? Il serait destitué de la raison divine. Que serait-il s'il ne vivait pas du Saint-Esprit ? Il ne trouverait jamais la félicité. Et s'il ne vivait pas en même temps et également des trois personnes divines, il n'y aurait pas de paix possible pour son âme, parce qu'elle ne serait plus dans la constitution nouvelle que le christianisme lui a faite. Cette constitution nouvelle, c'est que trinité elle reçoive la Trinité, c'est là sa santé et son bonheur ; car heureuse et saine sont deux mots semblables pour l'âme. Du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la Trinité créatrice, se détacha, dit saint Bernard, la Trinité créée, qui tomba dans une autre Trinité, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ; et cette Trinité ne peut se relever que par la Trinité de la foi, de l'espérance et de l'amour. Par cette Trinité nouvelle, la Trinité toujours heureuse et toujours immuable a tiré de ce profond abîme notre Trinité misérable et lui a rendu sa félicité perdue.

Ainsi Dieu le Père est bien réellement l'être, le soutien de nos corps de nos âmes ; le Verbe, la lumière,

la raison de nos esprits ; l'Esprit saint, l'amour, le mouvement de nos cœurs. Ainsi, pour que nous vivions véritablement, pour que nous ayons l'être, la vie, le mouvement de nos cœurs, il faut que les trois personnes de la sainte Trinité habitent réellement en nous.

Univers créé, témoignage admirable du Père, où les païens ont été inexcusables de ne pas reconnaître le Dieu créateur ; Evangile de Jésus-Christ, où les Juifs sont inexcusables de ne pas reconnaître le Verbe de Dieu ; Sacremens, où les Chrétiens infidèles sont inexcusables de ne pas reconnaître l'action de l'Esprit saint, vous êtes donc bien réellement la triple source de vie où je dois puiser sans cesse sous peine de périr, parce que vous êtes pour moi la manifestation de la Trinité tout entière.

Nous sommes donc, nous vivons, nous agissons en Dieu. *In Deo vivimus, movemur et sumus.* L'homme doit donc être une Trinité terrestre en rapport avec la Trinité céleste pour avoir toutes les conditions de son existence.

Voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, voilà pourquoi le monde entier ne peut nous satisfaire. La grandeur de notre être, l'immensité de notre intelligence et de notre cœur, ont été faites pour les trois personnes divines et ne peuvent être apaisées que par la possession de la Trinité tout entière. Mais afin que la Trinité et l'homme ne fassent plus qu'un, il faut qu'en vertu de sa liberté l'homme s'immole à Dieu, et que Dieu se donne tout à lui. Ainsi s'accomplit l'acte d'adoration parfaite qui met en rapport la souveraine grandeur avec l'infinie faiblesse pour en faire un tout inséparable. Afin de devenir une Trinité nous devons à

quem colis. Il vous est maintenant facile de comprendre pourquoi la foi en la Trinité est nécessaire au salut, pourquoi la grâce et le bonheur découlent de la foi en la Trinité, pourquoi les psaumes, les hymnes, les prières, finissent par la glorification du Père, du Fils, du Saint-Esprit, pourquoi le signe de la croix, institué à l'origine du christianisme, est la marque universelle des fidèles, le sceau du Dieu vivant imprimé dans nos âmes.

N'entendons-nous pas répéter sans cesse autour de nous que si tous les hommes s'aimaient, le paradis existerait sur la terre?

La Trinité est le Ciel des anges et des bienheureux, et le ciel sur la terre c'est une âme qui s'ouvre à l'amour de Dieu et des hommes. Aussi le plus sublime enseignement est celui d'une mère qui imprime sur le front de son enfant cet auguste symbole. Toutes les vérités sont dans ce signe par lequel la terre vénère ce que le Ciel adore, dans ces mots dits aux apôtres : *Au nom* du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et qui renferment tout le mystère de Dieu et de l'homme.

O mon Dieu! je le vois maintenant, vous m'avez créé pour me faire entrer en participation de votre félicité éternelle, c'est à jouir de votre bonheur même que vous me destinez. *Intra in gaudium Domini tui.* Je partagerai votre puissance, je contemplerai votre bonheur, je serai inondé de vos délices. Vous avez voulu aimer en moi, comme en vous, votre Verbe incréé et votre divin Esprit, et, pour me communiquer votre parole et votre amour, vous êtes sorti de votre silence et de votre éternité.

C'est au nom de la Trinité que l'homme est reçu

dans la vie, c'est au nom de la Trinité qu'il entre dans la mort, car le prêtre lui dit à ce moment solennel : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima christiana,* âme marquée du sceau de la Trinité, partez, au nom du Père qui vous a créée, du Fils qui a souffert pour vous, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée, comme il lui avait dit au baptême : Je vous baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Partez donc, âme chrétienne, et vous possèderez sans voile cette Trinité dont la connaissance, tout incomplète que nous l'avons ici-bas, fait déjà notre bonheur sur la terre.

Ainsi soit-il.

L'INCARNATION DU VERBE.

SUR

L'INCARNATION

DU VERBE.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

SAINT JEAN, Ev., ch. I, ℣. 1 et 14.

Nous établirons, dans une prochaine instruction, le fait si éclatant de la vocation d'Abraham, cet homme extraordinaire qui connut tous ses aïeux, et dont nous pouvons reconnaître aujourd'hui tous les descendans, parce que Dieu lui avait promis qu'en un fils de sa race toutes les nations de la terre seraient bénies. Nous expliquerons aujourd'hui le mystère de la venue de ce fils d'Abraham, mystère où se trouve, comme dit l'Apôtre, toute la sagesse de Dieu, mystère que nul des princes du monde n'a connu, et qui a été si admirablement développé par un batelier du lac de Géné-

zareth dans ces paroles : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.*

Les temps de la promesse étaient accomplis, l'univers reposait dans une tranquillité profonde; toutes les nations tournaient leurs regards vers l'Orient. La philosophie avait déclaré que le monde ne pouvait plus être sauvé que par la vérité elle-même descendue du ciel. Israël attendait le libérateur promis. Tout-à-coup, pendant que la terre est silencieuse, le Ciel s'ouvre, les anges entourent le berceau d'un enfant, de l'Emmanuel, du Dieu avec nous; ils annonçent la gloire au Très-Haut, la paix au monde; et la vérité, l'étoile de Jacob si long-temps attendue, se lève sur ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort.

Le voilà dans une étable de Bethléem, couché dans une crèche, enveloppé de langes, comme les prophètes l'avaient annoncé; le voilà le descendant des rois de Juda, des grands-prêtres et des patriarches, le Rédempteur prédit dès l'origine du monde, le Messie né de la Vierge, celui que figuraient les justes, la loi, les sacrifices, le fils d'Abraham en qui toutes les nations devaient être bénies! Bientôt il remplira la Judée de son nom et de ses miracles; obscur, inconnu, il a fait ce que Socrate et ses disciples avaient essayé vainement : ils n'ont pu changer une seule ville de la Grèce, il a converti l'univers. Simple, sublime dans ses œuvres comme dans ses discours, il parle, il agit avec autorité, il marche, et tous ses pas sont des bienfaits. La vie dont il donne le modèle et le précepte est une vie toute divine. Il meurt par amour pour les hommes; d'autres avant lui étaient morts pour la patrie, pour l'amitié, pour la famille, seul il est mort pour

l'humanité. Il meurt, et par sa mort il réalise toutes les merveilles qu'il a prédites. Il avait promis à un pêcheur l'empire du monde, il avait annoncé à Jérusalem sa destruction ; Pierre règne encore aujourd'hui à Rome, la reine des cités ; Jérusalem, autrefois la splendeur du monde, est renversée de fond en comble, et les Juifs sont errans et dispersés. Il a dit que, lorsqu'il serait sur la croix, il attirerait tout à lui, et, aussitôt après sa mort, le Juif abandonne sa loi, le païen ses faux dieux, le philosophe ses vains systèmes, tous lui élèvent des autels ; les plus grands génies de l'univers, depuis dix-huit cents ans, l'ont adoré, et la philosophie du dernier siècle a été forcée de reconnaître en lui un Dieu. « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, a dit l'incrédule, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » Et si dernièrement la chute profonde d'un homme qui avait attaqué naguère l'indifférence de son siècle a causé une espèce d'effroi dans cette société, il ne faut pas oublier l'anathême qu'il avait autrefois prononcé d'avance contre lui-même. Cet anathême, le voici : « Pour renier Jésus expirant sur un bois infâme, et pardonnant à ses bourreaux, pour refuser de croire en lui, il faudrait n'être pas homme, il faudrait être un je ne sais quoi monstrueux, un démon, plus qu'un démon, car si les démons ne sauraient aimer, ils croient du moins et ils tremblent : *Credunt et contremiscunt.* »

Les événemens qui annonçaient la venue du Messie, comme ceux qui l'ont manifestée, font voir que le monde, pendant quatre mille ans, préparait l'enfantement d'un Dieu. Le Créateur des choses visibles et invisibles, le Tout-Puissant qui seul peut mettre en har-

monie les prédictions et les événemens, a donc autorisé Jésus-Christ par des signes visibles : les prophéties, les miracles, la conversion des nations, la dispersion des Juifs. Dieu nous dit par la voix de l'histoire, comme autrefois au Thabor: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le! Oui, mes frères, écoutons-le, parce qu'il est la sagesse, l'intelligence de Dieu; écoutons-le, parce qu'il est la sagesse, l'intelligence de l'homme. Dieu fait tout par lui et pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de Dieu. L'homme ne comprend rien que par lui et ne doit agir que pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de l'homme. Tel est l'ordre que nous suivrons dans ce discours. Jésus-Christ, sagesse de Dieu, Jésus-Christ, sagesse de l'homme, manifeste la raison de Dieu et complète la raison de l'homme. Sans lui il n'y a point de lien entre l'homme et Dieu; sans lui l'homme est une énigme pour l'homme. Quel sujet plus digne d'être offert à vos méditations!

O Jésus! Verbe divin, raison, sagesse, beauté suprême, lumière de Dieu, des anges et des hommes, nous apportons au pied de vos autels le témoignage de notre croyance et l'holocauste de notre amour! Venez nous montrer le chemin de la vie.

Et vous, Esprit saint, éclairez nos âmes, échauffez nos cœurs, nous vous le demandons par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Les apôtres, sortis de la Judée, avaient enseigné les nations au nom de Jésus-Christ et publié partout sa divinité, quand des esprits orgueilleux, renouvelant, au sein de l'Eglise chrétienne, l'aveuglement des Juifs, osèrent attaquer le dogme de l'Incarnation. Saint Jean vivait encore ; les évêques et les églises d'Asie invoquèrent le témoignage du disciple qui avait reposé sa tête sur la poitrine du Rédempteur : c'était vers la fin du premier siècle, car Dieu avait voulu conserver sur la terre le disciple bien-aimé comme un témoin de la divinité de son fils. Saint Jean écrivit alors son Evangile, où il s'attacha surtout à développer le mystère de l'Incarnation : un simple artisan fit entendre ces sublimes paroles que les philosophes platoniciens voulaient faire graver en lettres d'or sur la porte de toutes leurs écoles : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; paroles où l'on trouve l'unité de Dieu et la distinction des personnes qui sont en Dieu. Au commencement était le Verbe, voilà l'éternité du Verbe; le Verbe était en Dieu, voilà la distinction des personnes; le Verbe était Dieu, voilà l'unité de la nature divine.

Ne vous étonnez plus, mes frères, que cet Evangile soit placé sur nos autels, et qu'au jour du baptême, il soit là sur la tête de l'enfant que l'Eglise régénère en Jésus-Christ ; ne vous étonnez pas de voir les peuples fléchir le genou à ces mots : *Et Verbum caro factum*

est, et habitavit in nobis, le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous.

Qu'est-ce donc que le Verbe? me demanderez-vous.

Le Verbe, avant l'Incarnation, était dans le monde, et le monde ne le comprenait pas; mais son nom avait été conservé parmi les hommes. Tertullien dit formellement aux païens que les philosophes appelaient le Créateur de l'univers le Verbe, la parole, la raison. Platon, en parlant de la naissance du monde, a reconnu un Verbe, une idée, un modèle de ce que Dieu voulait faire, modèle réalisé dans la création. David avait entendu de la bouche de Dieu ces paroles adressées au Messie : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré avant l'aurore. Quel est celui qui est élevé au plus haut des Cieux par sa puissance et qui en descend continuellement? quel est son nom et le nom de son fils, si vous le savez?

Grâce à la foi chrétienne, nous savons que le Verbe est la seconde personne de la Trinité, un être subsistant éternel, recevant toute l'essence, tout le caractère, toute la substance divine, parole intime qui exprime tout ce que Dieu est et tout ce qui est en lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, comme parle le Symbole, figure de toute la gloire du Père, image de toute sa splendeur

Le Verbe est produit de toute éternité par son Père, comme le rayon procède du soleil sans en être séparé. Considérez, dit le grand évêque de Meaux, ce rayon qui est comme le fils du soleil; il en sort sans le diminuer, sans s'en détacher, sans attendre le progrès du temps. Aussitôt que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui. Tous les rayons

tiennent au soleil; leur éclat ne s'en sépare jamais; ainsi toujours unià son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement, et voir Dieu sans son Fils c'est voir la lumière sans rayon et sans splendeur. Dieu a voulu faire une image plus vive encore de son éternelle génération, et, afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite. Notre parole, qui naît de notre pensée, est une image de cette génération immatérielle révélée par l'Evangile. Le Fils de Dieu est donc la parole de Dieu, non une parole étrangère, accidentelle, Dieu ne connaît rien de semblable, mais une parole qui est en lui, une personne subsistante, arrangeant toutes choses avec lui, la parole par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit à lui-même tout ce qu'il est, enfante tout ce qu'il dit. Et ce Verbe, qui nous l'a manifesté? La création, la rédemption. Par lui Dieu a tout créé, par lui Dieu a tout réparé : c'est à ces deux caractères que vous allez reconnaître en lui la raison, la sagesse, l'intelligence de Dieu.

Tout a été fait par le Verbe, dit saint Jean, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Le Verbe a coordonné et disposé tous les ouvrages de Dieu. C'est lui qui a établi les mesures de la terre, qui a renfermé la mer en ses digues, qui commande à l'étoile du matin, qui montre à l'aurore le lieu d'où elle se lève; il pénètre dans le sein des mers, il marche dans le fond de l'abîme; c'est lui qui ouvre un passage aux torrens des nuées, qui trace les sillons de la foudre; il dissipe en rosée les épais nuages, il fait germer l'herbe dans la prairie. Quand Dieu pesait la force des vents et qu'il mesurait les eaux de l'abîme; quand il donnait des lois à la pluie et qu'il marquait la route aux tempêtes,

alors il contemplait le Verbe, il voyait la sagesse, il la renfermait en lui, il en sondait la profondeur. Levez les yeux en haut, considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles, qui les appelle par leurs noms; aucune ne lui est cachée, tant est grande la force, la puissance de sa parole. C'est le Verbe qui a suspendu les astres au-dessus de nos têtes, qui leur a imprimé des lois dont ils ne s'écartent jamais, ces lois par lesquelles ils s'attirent sans se confondre. C'est encore le Verbe qui, selon Origène, est lumière à nos yeux, harmonie à nos oreilles; il est le parfum des fleurs, la saveur des fruits. Tout ce qui brille dans le ciel, dit saint Augustin, tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui respire sur la terre, toutes les créatures, les anges, les hommes, sont l'ouvrage de la sagesse, et le monde est l'image du Verbe, comme le Verbe est lui-même l'image de Dieu. Le Verbe est donc partout en Dieu, dans l'homme comme dans le moindre atome de l'univers.

Dieu s'entretenant avec son Verbe avait vu que son œuvre était bonne, mais une main ennemie vint la défigurer. Tout nous atteste la chute des anges et de l'homme. Elle est le fond de l'histoire de tous les peuples, et partout subsistent les traces de cette profonde dégradation. Qui donc réparera ces ruines ? C'est encore le Verbe, dont nous venons d'admirer les merveilles dans l'œuvre de la création; il sera le réparateur de son œuvre altérée par la chute. Le désordre s'est introduit dans le monde moral, c'est dans le monde moral que la réparation aura lieu. La volupté et l'orgueil ont perdu l'humanité, l'humilité et la douleur vont la relever. Un enfant, une crèche, une croix,

voilà le moyen employé par la sagesse divine pour effacer les traces de sa colère, et combler, par des prodiges d'amour, l'intervalle qui depuis la chute existait entre l'homme et Dieu. Un Dieu fait chair sera le sacrement du salut des hommes. Le Verbe incarné va réparer le monde moral, comme le Verbe, dans les splendeurs célestes, a créé cet univers visible.

Quel mélange de grandeur et d'humilité! Les pleurs et les gémissemens annoncent son entrée dans l'univers, une étable est sa demeure, une crèche son berceau ! Mais Isaïe, plus de sept siècles auparavant, l'a vu paraître comme un faible arbrisseau, comme un vil rejeton sorti d'une terre aride, et il a demandé si c'était lui qui devait venir. Voyez-le faisant lever l'étoile qui annonce aux Mages sa venue, recevant les adorations des Gentils, commençant ainsi la conversion du monde, jetant les fondemens de ce royaume spirituel qui s'étend aujourd'hui dans tout l'univers. L'allégresse est parmi les humbles, la terreur parmi les forts. Hérode tremble devant le Fils de Marie. Les anges se réjouissent, les démons s'étonnent; ils n'empêcheront pas l'œuvre de Dieu, parce qu'ils ne sauraient la comprendre ; leur intelligence ne pénètrera pas le secret du Verbe humilié. Si les démons avaient reconnu dans Jésus-Christ le Verbe divin, ils n'auraient pas, dit saint Paul, crucifié le Seigneur de la gloire. Jésus-Christ attire notre ennemi au combat en lui cachant sa divinité ! Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force, Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse. Tu as voulu être, dit un Père, le Dieu de l'homme, un homme sera ton Dieu; tu as établi ton empire sur la terre en attachant les hommes

à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, pleines d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, détruiront ton empire de fond en comble.

Il ne faut pas oublier que Dieu ne rencontre pas seulement pour obstacle à l'œuvre de sa miséricorde la liberté de l'homme qu'il veut respecter, mais encore la perversité des anges déchus. Il a donc fallu, pour guérir l'orgueil de l'homme et tromper la haine des démons, cacher la grandeur et l'humilité d'un Dieu dans les abaissemens de la crèche et l'ignominie de la croix.

L'humanité de Jésus-Christ a toujours été un scandale pour tous les esprits superbes, pour les Juifs, pour les païens et pour les philosophes. Elle a été le piége où s'est pris l'orgueil du démon. Adam une fois tombé, Satan triomphait. Il fallut un prodige plus grand que la création, il fallut la rédemption pour vaincre l'ennemi du genre humain. Satan avait cru que Dieu ne pouvait pas s'unir à une nature souillée. Satan n'avait sondé ni l'abîme de la justice de Dieu, ni l'abîme de sa bonté. La crèche et la croix le confondirent.

Continuons à suivre le développement de la sagesse de Dieu dans l'œuvre de la rédemption : Au commencement Dieu n'était que bon, dit Tertullien. *In principio Deus tantùm bonus.* Dieu n'était connu d'abord que par sa sagesse et sa bonté. La crainte n'était nulle part. On n'entendait dans toute la création qu'un hymne de reconnaissance et d'amour. Satan et l'homme entraîné par lui creusèrent des abîmes de justice et de douleur, le ciel et la terre tremblèrent, la colère sembla remplacer l'amour. Il se fit, dit l'Apocalypse, un grand silence dans le Ciel.

Hommes! songez au vide immense laissé tout-à-coup dans l'œuvre divine, quand les anges sortirent du séjour de la félicité et que l'archange demanda : Qui donc est semblable à Dieu? Hélas! ce vide, Adam devait le remplir, Adam tombe à son tour. Voyez encore Adam et Eve chassés du paradis terrestre et perdant l'immortalité et le bonheur. Les anges avaient cessé d'être purs devant Dieu. Songez à l'effroi de toutes les nations devant le Très-Haut, songez à ces cruelles expiations, à ces sacrifices humains qui ont épouvanté la terre, à ce sang qui crie qu'une offense terrible sépare l'homme de la Divinité. L'enfer et la mort sont entre l'homme et Dieu; l'homme tremble devant son Créateur. Le peuple, dans le désert, craint de mourir en approchant de l'Eternel. Des douleurs inexprimables punissaient le péché sans pouvoir l'expier.

Comment effacer la terreur causée par la punition des anges rebelles, par le chérubin armé d'un glaive flamboyant, par les éclairs du Sinaï? Comment satisfaire la justice divine? Comment rendre à l'homme l'humilité? Comment lui faire aimer les douleurs et la mort? Comment, au milieu d'un monde sillonné par la vengeance divine, rétablir l'amour entre l'homme et Dieu?

Au milieu des menaces portées contre le premier homme, au milieu de la foudre et des éclairs, le Verbe avait dit : *Ecce venio*, voilà que je viens. Je viens pour satisfaire la justice dont Dieu lui-même subit la loi, je viens lui apporter une expiation plus grande que la faute, briser les chaînes du péché et vaincre la mort. Venez, en effet, ô mon divin maître, raison, sagesse divine, venez, et, à force de merveilles, et par

une rédemption bien au-dessus de la création de l'homme, puisque l'homme d'abord fut créé du néant, et que maintenant il est créé par l'amour, venez rendre à l'homme l'amour, venez lui faire dire avec Tertullien : Dieu agit comme l'égal de l'homme afin que l'homme puisse agir comme l'égal de Dieu. Venez substituer une religion toute d'espérance aux sanglantes réparations de la peur, venez remplacer par le sacrifice de l'Agneau les barbares immolations de l'homme.

Oui, le Verbe dans un enfant, dans un homme humilié, a voilé la majesté de Dieu et fait cesser sa colère. *Ecce Agnus Dei*, voilà l'Agneau de Dieu. Peuples, prosternez-vous, le monde est réconcilié avec le Ciel, l'épée du chérubin est brisée, les tonnerres de Sinaï ne se feront plus entendre; Dieu n'est plus seulement le Dieu puissant, le Dieu terrible; il est le Dieu enfant, le Dieu homme, le Dieu dont on peut approcher, le Dieu de miséricorde et d'amour.

La bonté désarme la justice, l'orgueil des démons est confondu. Tout est rétabli pour l'homme comme tout était au commencement. Au commencement Dieu n'était que bon. *In principio Deus tantùm bonus.*

Otez-moi ces langes, cette crèche, cette chair, cette croix, disait l'impie Marcion; ils ne sont pas dignes de Dieu. Rien, répondait Tertullien, n'est si digne de Dieu que le salut de l'homme. Tous les Pères conviennent que Dieu ne s'est fait homme que pour faire l'homme Dieu : *Factus est Deus homo ut fieret homo Deus.* Chose admirable! Merveille des merveilles! O mystère! Ce que disait Satan à l'homme pour le tenter: Vous serez comme des dieux, c'est ce que Jésus-Christ a dit aux hommes : Vous êtes tous des dieux et les fils

du Très-Haut. *Dei estis et filii Excelsi omnes.* Ne vous étonnez plus, mes frères, des premières paroles de l'ange aux bergers : Ne craignez pas, *nolite timere*, je vous annonce une grande joie : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* Le sujet de cette joie, c'est l'apparition nouvelle de la miséricorde, *apparuit benignitas Dei;* c'est l'union rétablie entre la nature humaine et la nature divine, dans ce Verbe par qui Dieu a créé le monde, par qui Dieu a réparé le monde, par qui Dieu manifeste sa raison, sa sagesse, son intelligence.

Le Verbe est donc la raison de Dieu, la raison de tout ce qu'il a fait, *ratio Dei et uniuscujusque rei*, comme parle saint Jérôme ; il nous reste à montrer comment il est la lumière, la raison de l'homme, puisque l'homme ne peut comprendre et agir que par lui. C'est ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Apôtre du Verbe, saint Jean, ne nous a pas seulement fait connaître que le Verbe était en Dieu, *Verbum erat apud Deum*, que tout a été fait par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, il nous apprend encore ce que le Verbe est par rapport à l'homme dans ces paroles : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. »

Le Verbe est donc la lumière de l'homme, comme il est la lumière de Dieu. Vous allez vous convaincre de

cette vérité en considérant l'homme avant la chute, l'homme après la chute, l'homme sans Jésus-Christ, l'homme avec Jésus-Christ.

L'homme était dans le paradis terrestre en communication directe avec Dieu. Il se nourrissait du Verbe, la beauté suprême, il connaissait la vérité sans l'aide d'aucune image corporelle.

Dieu, dit un Père, avait mis dans le premier homme une lumière divine par laquelle Adam le connaissait directement. Cette connaissance tenait le milieu entre la foi, notre lumière d'ici-bas, et la vision bienheureuse, dont nous jouirons dans le ciel. L'homme ne voyait pas Dieu face à face, mais il ne le voyait pas, ainsi que nous, à travers un miroir. Il connaissait alors son âme en elle-même, et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, il la démêlait d'abord de tout ce qui n'était pas elle.

Aussi saint Bernard dit que l'homme en cet état participait de la société des anges; mais Adam, par sa chute, cessa de pouvoir contempler la vérité en elle-même; il ne l'entrevit plus qu'à travers des figures. Le regard de sa raison fut obscurci, il perdit les yeux de l'esprit par lesquels il voyait son âme et les choses célestes; il cessa d'être en communication avec les natures spirituelles, il ne vit plus que les créatures sensibles, et son corps, jusqu'alors l'image de son âme, devint un voile entre Dieu et lui.

Voilà comment par le péché tout changea pour l'homme. Il fut exclu de la demeure où il jouissait de la vue de Dieu. Et jamais ses rapports avec Dieu n'auraient pu se rétablir si le Verbe divin, au mo-

ment de la chute, ne s'était offert pour lui en holocauste, *agnus occisus est ab origine mundi*. Grâce à l'incarnation promise, le Verbe n'a pas cessé d'éclairer les intelligences et de conserver entre l'âme et Dieu ces relations mystérieuses, mais réelles, que nous appelons la raison et la conscience. Dites-moi, mes chers auditeurs, comment, malgré la différence des mœurs, du langage, des hommes séparés par l'espace et par le temps, des hommes qui ne se sont jamais vus ni concertés, ont-ils pu connaître les principes des sciences et des arts, les notions du juste et de l'injuste, les idées d'ordre et de beauté? D'où vient cet accord? Grâce à la lumière du soleil, nous découvrons les mêmes objets, les mêmes couleurs, les mêmes proportions. Qui produit ainsi sur les esprits le même effet que le soleil sur l'horizon? Il existe donc un soleil de vérité, une raison commune à tous, une beauté universelle. Cette raison, cette beauté, cette lumière, cette vérité, c'est le Verbe, la lumière incréée, la parole de Dieu. La parole humaine est l'image de cette parole divine dont le soleil n'est que l'ombre : voilà pourquoi le Verbe s'appelle lumière, intelligence, vie divine, raison, parole, et de même que sans le soleil l'univers serait dans la nuit et dans la mort, ainsi, sans le Verbe, la parole divine, l'âme et le Ciel lui-même seraient sans vie et sans chaleur. C'est dans le Verbe que Dieu se voit, c'est dans le Verbe que nous nous voyons. Notre raison, le regard de notre âme, nous sert à contempler la vérité dans la raison de Dieu, la raison éternelle!

Mes frères, vous êtes-vous rendu compte de cette lumière intérieure qui vient par fois éclairer vos es-

prits sur vos fautes, sur vos devoirs, sur vos rapports avec Dieu et avec les hommes? Cette voix intime qui parle à vos cœurs, ces inspirations secrètes de votre raison et de votre conscience, sont les illuminations du Verbe divin, la lumière de Dieu qui ne cesse de se communiquer à l'homme.

Indépendamment de ces illuminations intérieures, il y a toujours eu dans l'univers une révélation du Verbe directe, permanente, et les Patriarches et les Grands-Prêtres ont gardé ce dépôt sacré jusqu'à Jésus-Christ. Le genre humain a toujours eu sous les yeux le spectacle de cette tradition vivante qui a conservé et transmis l'unité de Dieu, la chute de l'homme, la promesse d'un Rédempteur. Aussi, grâce à la raison, à la conscience, à la foi, malgré la haine des méchans pour la vérité, son règne est établi désormais dans le monde, et rien ne saurait le renverser. Les efforts de l'impiété, les erreurs, les préjugés, tout passera; la vérité, le Verbe demeurera toujours. Une voix m'ordonne de crier, dit le prophète Isaïe : que dirai-je par mes cris? Tous les mortels ne sont que de l'herbe, et leur beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, l'herbe de la prairie s'est desséchée, la fleur est tombée; oui, vraiment, les peuples sont comme l'herbe de la prairie, l'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. Avant comme après l'Incarnation, en-deçà comme au-delà de la croix, en tout temps comme en tout lieu le Verbe a donc été la lumière qui a éclairé nos ténèbres. Il était dans le monde, et le monde ne l'a point compris.

L'homme a reçu du Verbe non-seulement toutes les

idées, mais encore les inspirations et les secours dans l'ordre du salut. Imposons silence, dit le grand pape saint Léon, à ceux qui osent murmurer contre la Providence divine et se plaindre du retard de la naissance du Sauveur, comme si les siècles écoulés n'avaient aucune part aux mystères accomplis dans les derniers jours. L'Incarnation du Verbe a produit les mêmes effets avant son accomplissement qu'après, et le plan du salut des hommes n'a été interrompu dans aucun temps.

Ainsi l'Incarnation du Verbe a sauvé non-seulement les hommes venus après la naissance de Jésus-Christ, mais encore ceux qui l'avaient précédé. En vertu du sacrifice offert dès l'origine du monde, le Verbe n'a pas cessé de luire pour les hommes : voilà pourquoi la religion de Jésus-Christ est la religion universelle. Elle ne comprend pas seulement tous les lieux, elle comprend tous les temps. Le Verbe n'a jamais manqué à aucun homme par ses illuminations ni par la grâce. Jésus-Christ était avant l'aurore, avant les collines, avant Abraham. Puisque les livres hébreux nous montrent, dit saint Augustin, dès le temps d'Abraham, des hommes fidèles à Dieu qui n'étaient ni de sa race selon la chair ni du peuple d'Israël, il s'est rencontré aussi chez les autres nations en divers lieux, en divers temps, d'autres hommes semblables. Ainsi, ajoute le docteur incomparable, le salut attaché à cette religion à laquelle seule le salut est promis n'a jamais manqué à aucun homme digne de le recevoir, et quiconque en a été privé s'en était rendu indigne. L'infidèle a reçu des grâces suffisantes pour s'élever à la connaissance du Créateur, *accepit*, et s'il en fait un

bon usage, il recevra celles qui lui sont nécessaires pour connaître le Rédempteur, *accipiet*.

Aujourd'hui même les peuples qui ne connaissent pas l'Incarnation reçoivent, par l'union de la nature divine à la nature humaine, toutes les grâces nécessaires pour arriver à la vérité, et pour accomplir la loi du Verbe écrite dans leurs cœurs, loi d'après laquelle, selon saint Paul, tous les hommes seront jugés.

Sainte Eglise catholique, véritable Jérusalem terrestre, gardienne du dépôt de la foi, de l'espérance et de l'amour, vous avez donc eu raison de foudroyer les novateurs qui voulaient borner la vérité et la miséricorde de Dieu; aveugles qui ne limitaient pas sa puissance et qui voulaient enchaîner sa bonté! Vous avez fait entendre contre eux ces belles paroles : Dieu veut sauver tous les hommes, et vous répétez sans cesse au moment du divin sacrifice le cantique des anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Ainsi, mes frères, Dieu nous a aimés d'un amour éternel, sa vérité, comme sa miséricorde, s'étend sur toute la terre. Jésus-Christ, le Verbe divin, est né pour tous les hommes dans une crèche, et il n'y aurait eu qu'un homme à sauver qu'il serait mort pour lui sur la croix. Dieu nous a commandé d'aimer tous les hommes comme nos frères parce qu'il les aime tous comme ses enfans. Il veut qu'aucun homme ne périsse, il veut que tous les hommes de bonne volonté soient sauvés.

Le Verbe avant l'Incarnation était dans la conscience, la raison ou la loi des peuples. Toutes les idées vraies conservées parmi les hommes étaient son ouvrage, et leurs erreurs, le fruit de leurs passions. L'intré-

pide Romain sacrifiait à la peur, et la Grèce honorait la chasteté de Xénocrate en se prosternant devant les autels de Vénus, preuve manifeste que la lumière du Verbe, la raison, ne cessait de luire au milieu des ténèbres du paganisme, et le cri de la conscience, de se faire entendre au milieu du tumulte des sens. Le Verbe était donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Mais l'homme ne voulait pas comprendre de peur d'être obligé de bien agir, et de là cet enseignement de crimes et de volupté qu'on appelait la religion païenne. Dans ce temps où l'abus de la force opprimait le sexe le plus faible, où l'oubli des premiers sentimens faisait exposer et délaisser l'enfance, où une moitié du genre humain était esclave de l'autre, ceux qui ne se faisaient pas des idoles de bois se faisaient des idoles de chair, et, comme l'a dit Tertullien, tout était Dieu excepté Dieu lui-même. Quarante siècles s'étaient écoulés dans ces erreurs et dans ces folies, comme si Dieu eût voulu constater par tant de crimes et par sa longue patience le néant de la sagesse de l'homme et la vanité de ses pensées.

Les peuples avaient répandu les ténèbres sur les obligations morales qu'ils ne voulaient pas accomplir. Voilà comment ils conservèrent la vérité sur quelques points et comme ils l'altérèrent sur tant d'autres. Mais ils n'ont jamais cessé de s'entendre sur toutes les vérités que n'obscurcissaient pas les passions.

Dieu était connu, adoré dans la Judée; mais, fiers d'être le peuple choisi et méprisant les autres, les Juifs avaient si peu d'idée du remède aux deux grandes plaies du genre humain, la volupté et l'orgueil, que

leurs descendans, encore fidèles à leurs traditions, attendent un Messie guerrier et conquérant, comme si Jésus-Christ n'avait pas réalisé toutes les prophéties par la conquête des cœurs et des intelligences. Un petit nombre seulement d'hommes de désirs parmi eux savaient découvrir le Messie dans les sacrifices et sous la lettre de la loi.

Voilà l'état du monde avant la venue de Jésus-Christ, le Verbe incarné. Le Verbe était le soleil des esprits, mais le soleil derrière les nuages. Tout ce qu'on voyait de lumière dans l'univers venait de lui, mais les passions allaient toujours voilant la vérité, et la nuit dans laquelle il est né à Bethléem est l'image de cette nuit profonde où se trouvait enseveli le genre humain. Enfin le Verbe paraît; à la présence de ce soleil moral toutes les vérités sortent de l'ombre et reprennent leur éclat. Le Verbe paraît, et il achève la révélation faite aux Patriarches et à Moïse; il apprend à distinguer partout l'erreur de la vérité, il sépare de nouveau la lumière des ténèbres. Le Verbe paraît, le monde se trouble, le règne du mal est ébranlé, ce qu'il y a en nous de divin éprouve le besoin de briser sa chaîne et de recouvrer sa liberté. Le Verbe paraît, le sang des victimes, devenu inutile, cesse de couler; les autels des faux dieux s'ébranlent, les idoles tombent, les temples consacrés aux passions sont changés en maisons de prières, et le culte en esprit et en vérité s'établit successivement dans l'univers. Ce divin soleil continue maintenant son cours; il éclaire successivement le monde. Des extrémités de l'aurore il s'abaisse aux bornes du couchant. Rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons, son éclat se répand dans toute la

terre, et ce qui s'est passé autrefois parmi les nations païennes avant Jésus-Christ se reproduit aujourd'hui parmi les nations livrées encore à l'idolâtrie. Mais le premier rayon de lumière pour les peuples est parti visiblement de la crèche où repose le Verbe incarné.

Nous venons de montrer ce qu'était le monde avant Jésus-Christ, ce qu'il a été depuis, voyons maintenant, mes frères, ce que devient la raison de ceux qui, au milieu des lumières du christianisme, ne croient pas au Verbe incarné!

Aussitôt que Jésus-Christ cesse d'être pour nous la raison de Dieu et la raison de l'homme, la révélation disparaît, le monde spirituel s'évanouit. Plus de religion transmise avec la vie et conservée pendant quarante siècles par les patriarches et les grands-prêtres, et depuis dix-huit cents ans par les successeurs de Pierre; plus de lien entre les générations, plus de traditions, plus de connaissance de Dieu et de l'âme, plus de règle du juste et de l'injuste, plus de Verbe en Dieu ni dans l'homme, plus de raison divine et de raison humaine. Dieu semble indifférent à nos pensées, à notre vie. Les tombeaux ne doivent plus se rouvrir. Plus de passé ni d'avenir, tout finit avec nous. Il faut que je le dise à ceux qui m'écoutent pour qu'ils sondent la profondeur de l'abîme où tombent tant d'infortunés. Il faut qu'ils sachent, afin de nous aider, nous ministres de Jésus-Christ, à prévenir ce fléau, comment la mort entre dans les âmes, et le suicide dans la société. Nier Jésus-Christ, le Verbe incarné, c'est détruire le lien entre Dieu et l'homme, parce qu'il n'y a plus de religion possible si Jésus-Christ n'est pas le Verbe. Si Jésus-Christ n'est pas le Verbe, Dieu n'a ja-

mais parlé à l'homme, puisque la loi naturelle et la loi mosaïque n'ont servi qu'à l'annoncer. Si Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne lui parlera jamais. Si la parole de Dieu, la vérité, n'a pas été entendue par l'homme, l'amour de Dieu, le Saint-Esprit, n'est pas descendu sur la terre, la lumière et l'amour n'existent pas, et le monde est cet Enfer sur les portes duquel le poète écrivait : Laissez toute espérance, vous qui entrez. Voilà comment ceux qui se retranchent de la société humaine par le suicide ont déjà cessé de faire partie de la société divine par l'incrédulité. Nous avons connu de ces hommes livrés au doute parce qu'ils ne savaient pas que Dieu eût parlé à l'homme et que son amour fût descendu parmi nous. Des angoisses inexprimables déchiraient leurs cœurs, ils pleuraient en voyant ceux qu'ils aimaient, et dont ils croyaient devoir être à jamais séparés par la mort, et vingt fois ils ont voulu mettre fin à leur existence pour échapper au supplice de croire au néant. Mais, dès qu'ils ont connu Jésus-Christ, le monde spirituel s'est recomposé à leurs regards. Ils ont vu que Dieu n'avait cessé de parler depuis la chute intérieurement à tous les hommes, extérieurement aux patriarches, aux grands-prêtres, aux apôtres; que depuis soixante siècles sa parole n'a pas cessé de briller dans le monde, qu'une même lumière paraît partout, et que Jésus-Christ nous la montre dans sa plénitude. Ils ont vu que les temps qui ont précédé Jésus-Christ sont destinés à l'annoncer, les temps où il est venu à le recevoir, les temps qui l'ont suivi à le glorifier.

Oui, mon Dieu, vous avez parlé aux hommes du haut du ciel. *Locutus es cum eis de cœlo, Domine.* Vo-

tre parole s'est faite chair, et votre Verbe incarné est le dénouement de toutes les difficultés. *Solutio totius difficultatis Christus.*

Tout se tient, tout se lie, grâce à Jésus-Christ. Il n'y a pas un fait qu'il n'explique. Otez Jésus-Christ de l'univers, et l'histoire n'a plus de centre ni d'unité. S'il disparaissait tout-à-coup, le chaos qui a été détruit par la parole se reverrait de nouveau, les ombres de la mort se répandraient de toutes parts, la nature de Dieu, sa puissance, sa justice, sa bonté, redeviendraient des ténèbres et des énigmes. La raison de Dieu, la raison de l'homme, seraient effacées de la terre, et la nuit se referait sur le monde.

Réjouissez-vous donc, mes chers auditeurs, la vérité est descendue du ciel sur la terre, les voiles répandus sur la destinée humaine sont levés, l'homme sait que la douleur et l'humilité réparent le mal fait par la volupté et l'orgueil, que de ces deux passions des sens et de l'esprit sortent les ténèbres, les doutes, les répugnances contre la vérité, qui dominent l'intelligence et l'entraînement loin du Verbe. L'homme sait que son âme est plus grande que l'univers, puisqu'elle est faite pour Dieu. La lumière est descendue des collines éternelles et s'est rendue visible dans les souffrances, dans les humiliations et dans la mort; elle éclaire toutes les âmes droites, tous les cœurs purs.

Fils d'Adam, relève maintenant tes espérances, reconnais ta nature en Jésus-Christ, et vois le rang qu'elle tient dans les ouvrages de Dieu! Hommes, ne vous méprisez plus vous-mêmes: le Fils de Dieu s'est fait homme; femmes, ne méprisez plus votre sort: le Fils de Dieu est né d'une femme.

Maximes du monde, disparaissez; souffrances, pauvreté, misère, vous n'êtes plus un mal; gloire, puissance, richesses, vous n'êtes plus un bien; la mort n'est plus la mort, elle est le commencement de la vie. Toutes les notions des choses jusqu'alors incompréhensibles dans la langue du monde sont maintenant rétablies; tout est changé, les idées, les noms même des biens et des maux, par les souffrances et les anéantissemens d'un Dieu. De quoi se plaindraient ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, quand Jésus-Christ crée un monde spirituel où ils peuvent être au premier rang, où leurs misères mêmes servent à les introduire? A la vue de tout ce que le Verbe incarné a fait pour relever notre nature et réparer ses ruines, comment ne pas s'écrier avec l'Eglise: *Heureuse faute, qui nous a valu un tel Rédempteur!*

Mortels, ne dites plus: Que suis-je aux yeux du Dieu immense, infini? Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne s'occupe pas de moi, la nature divine n'est pas accessible à la nature humaine, la crainte a fait les dieux, et l'homme, jeté au hasard sur la terre, est le misérable jouet du Ciel, qui n'a fait en le créant que donner une âme à la douleur.

Ce langage est un blasphème. La parole de Dieu s'est faite chair, elle a habité parmi nous, *et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* La nature divine est tellement unie à la nature humaine que nous pouvons dire aujourd'hui: Un Dieu est homme, un homme est Dieu, tout est rétabli comme tout était au commencement. La justice et la vérité que nous ne pouvions contempler de l'œil de l'âme, nous les voyons maintenant de l'œil du corps dans l'humanité déifiée.

Allons donc porter aux pieds de Jésus-Christ l'hommage de notre raison. Le mystère d'un homme-Dieu est toute la religion, toute la philosophie. Jésus-Christ nous a dit : Je suis la voie, la vérité, la vie. La vérité n'est pas seulement une lumière sur les objets créés, une opinion, une doctrine, une œuvre de l'esprit humain ; la vérité est une loi vivante, immuable, éternelle ; elle est la justice, l'essence même de Dieu, elle est le Verbe divin. Partout où elle nous apparaît nous devons l'aimer et la défendre jusqu'à mourir pour elle, puisqu'elle a voulu mourir pour nous. C'est la vérité qui nous jugera au dernier jour. Il faut l'aimer ou la haïr, l'indifférence n'est ni permise ni possible; elle est un outrage pour la vérité, puisque la vérité doit régner sur nous malgré les intérêts et les passions. Ceux qui la conserveront fidèlement ici-bas auront seuls la vie éternelle.

Et comment refuser nos cœurs à tant d'amour? comment refuser d'entrer dans la voie qui nous est tracée par le Verbe, raison de Dieu, raison de l'homme, le Verbe qui a tout créé, tout réparé, le Verbe, notre sagesse et notre lumière dans le temps, notre gloire et notre bonheur dans l'éternité * ?

Ainsi soit-il.

* Voir à la fin du volume les Instructions annoncées dans ce discours.

L'EUCHARISTIE.

SUR

L'EUCHARISTIE.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem manet in me, et ego in eo.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.

SAINT JEAN, Ev., ch. VI, v. 57.

Il y a dix-huit cent ans qu'un homme, après avoir multiplié des pains au désert, et nourri la multitude, dit à d'autres hommes réunis près de lui autour de la mer de Galilée: « Je suis le pain de vie descendu du Ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour; ma chair est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. » Les disciples de Capharnaüm, qui avaient suivi l'Homme-Dieu à cause de ses miracles, trouvèrent cette parole dure, et s'éloignèrent. Vous aussi, demanda le Sauveur à Pierre, voulez-vous m'a-

chute; l'Eucharistie fait plus, elle nous place dans l'état divin de Jésus-Christ. C'est sous ce double rapport que nous allons envisager cet étonnant mystère.

Esprit saint, amour du Père et du Fils, vous qui venez à la suite du Verbe dans les âmes de ceux qui participent dignement au sacrement de l'autel, donnez-moi les lumières nécessaires pour parler de ce grand mystère qui unit l'homme à Dieu, et Dieu à l'homme. Je vous le demande par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie n'est pas moins prouvée que sa divinité. Faut-il dès-lors s'étonner de l'adoration et des respects de l'univers pour un sacrement qui fait sa vie et sa gloire? Le baptême en est la préparation, la confession l'entrée, le célibat des prêtres la conséquence, à cause de la pureté de parole et de pensée que nous devons apporter à l'autel.

La magnificence de nos temples, les splendeurs du culte, la pompe des cérémonies, attestent notre foi en la présence de l'Emmanuel, du Dieu avec nous.

Voyez toutes les Eglises séparées de Rome avant la dernière révolte de l'esprit d'orgueil et d'erreur contre le sacrement d'humilité et d'amour, toutes ont retenu la foi en la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie. Le Grec, séparé depuis le neuvième siècle; le

Nestorien, depuis le cinquième, offrent le sacrifice qui doit remplacer tous les sacrifices. Parcourez l'Asie, l'Afrique, partout où il reste quelque trace du christianisme, vous trouverez la même foi. Nous pouvons donc répéter avec assurance : Le Verbe incréé, la parole de Dieu, est dans le monde, le Verbe est uni à l'homme dans Jésus-Christ, le Verbe est dans la communion, voilà la foi catholique, la foi de l'univers.

Nous ne nous arrêterons pas à établir la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie, mais nous montrerons les heureux effets de ce sacrement sur nos âmes et sur nos corps.

Dieu se nourrit éternellement de lui-même, de sa connaissance et de son amour, c'est-à-dire de son Verbe et de son Esprit. Sa vie, disent les théologiens, consiste dans deux actes, l'un de sa raison, qui contemple la grandeur de sa puissance, l'autre de son amour, qui jouit de son éternelle bonté. La vérité, le Verbe, est l'aliment des esprits célestes, et l'amour, le Saint-Esprit, naît dans les anges, comme en Dieu, du ravissement que leur cause la contemplation de la vérité. Les anges, dans le Ciel, vivent donc, comme Dieu, de la vérité et de l'amour, du Verbe et du Saint-Esprit. Pour moi, disait l'ange Raphaël à Tobie, je me rassasie d'une nourriture invisible à l'œil du corps. L'homme, fait à l'image de Dieu, vivait dans le paradis terrestre de la vie de Dieu et des anges. Son esprit était uni à la raison, son cœur à l'amour de Dieu même, et son corps immortel obéissait à sa raison et à sa volonté. Tout-à-coup, séduit par l'orgueil et la volupté, il oublie son origine, sa dépen-

dance, il s'approche de l'arbre de mort, et, par un juste châtiment, il est éloigné de l'arbre de vie : dès-lors le Verbe divin, la vérité, n'est plus la nourriture de son intelligence, l'amour divin, la vie de son âme ; et c'est dans des alimens grossiers, dans des créatures passagères, qu'il cherche désormais la vie et la félicité.

Tout changea donc par le péché. L'esprit et le cœur de l'homme, plongés dans la chair et dans le sang, cessèrent de vivre de vérité et d'amour, et son corps, n'étant plus soumis à sa raison, fut dégradé par la révolte des sens, par les maladies et par la mort. Quand Adam tomba, nous étions tous en lui comme les moissons dans le grain de blé d'où Dieu les a fait sortir. Adam transmit donc à ses enfans le principe de la corruption, la loi du péché, le péché qui habite en nous, comme parle saint Paul, l'orgueil, la volupté, la mort.

Cette maladie primitive, cette plaie originelle, ne peut être niée par personne. Les philosophes l'ont reconnue. Platon déclare que la nature et les facultés de l'homme ont été changées et corrompues dans son chef dès sa naissance.

Qui n'éprouve en soi d'étonnantes contrariétés? Je veux et ne veux pas, je me sens entraîné où je ne voudrais pas aller. De pareilles contradictions faisaient dire à un ancien : « Est-ce donc un péché de naître ? » Et à un autre : « Je vois le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais. » Nous marchons de désir en désir, de chute en chute ; nous sentons à chaque pas notre misère, notre infirmité ; nous ne persévérons ni dans le

bien ni dans le mal, nous disputons notre âme à Dieu comme nous la disputons à Satan, et, selon la belle expression du prophète, tristes enfans d'Adam, nous arrivons au tombeau traînant après nous l'iniquité comme les liens d'un char.

Voilà le mal, quel sera le remède? La chair et le sang d'Adam nous transmettent l'orgueil, la volupté, la mort. Qui nous donnera l'humilité, la sagesse, l'amour? L'homme a perdu l'œil de l'esprit par lequel il voyait Dieu; il a été éloigné de l'arbre de vie; son corps, dégradé, est condamné à rentrer dans la poussière; son cœur, fait pour vivre d'admiration et d'amour, est enveloppé maintenant dans la chair et dans le sang.

Qui donc, mes frères, régénèrera notre esprit, notre cœur, notre corps? Qui descendra dans notre corruption pour la guérir? Qui rétablira en nous l'équilibre détruit par le péché? Qui nous fera passer de l'amour du monde sensible à l'amour du monde réel? Qui mettra nos pensées, nos paroles, nos actions en harmonie? Qui fera des hommes ce qu'ils devaient être dans l'Eden, une société d'anges terrestres?

Un homme avait été la cause de notre ruine, un homme va devenir le principe de notre salut. Pour se remettre en communication plus immédiate avec chacun de nous, le Verbe prend un corps semblable au nôtre, mais un corps sans tache, incorruptible, une âme pure et innocente, une chair et un sang étrangers au péché. Le premier Adam s'était laissé entraîner par Eve et par le serpent, le second Adam naîtra du Saint-Esprit et d'une femme

préservée de la tache originelle. Homme nouveau, il va refaire toute la race humaine, lui donner une nouvelle naissance, une nouvelle vie, le remède sera universel comme le mal.

Suivez l'ordre et le développement de cette merveilleuse régénération : Adam, au milieu des lumières et de l'Eden, avait manqué de soumission à la parole de Dieu ; il avait voulu par lui-même, indépendamment de son Créateur, posséder la science du bien et du mal. Le Verbe, la science de Dieu, se cache sous les apparences du pain et du vin, et la foi à cet incompréhensible mystère nous est imposée au milieu des plus profondes ténèbres. Adam avait cru pouvoir être indépendant de Dieu par l'intelligence, notre vie devient une vie de soumission continuelle de notre esprit. Nous réparons ainsi par des actes de foi les actes de révolte du paradis terrestre, et de même qu'à la mort, au milieu des images, quand tout disparait à nos yeux, quand notre vie semble s'éteindre, nous devons croire à la vie éternelle parce que Dieu nous l'a promise, ainsi dans l'Eucharistie, malgré les apparences contraires, en présence du pain et du vin que nous voyons, nous devons reconnaître l'humanité et la divinité que nous ne voyons pas, parce que Jésus-Christ nous l'a dit. Le démon tenta nos premiers parens en leur montrant la beauté du fruit défendu, et en leur disant : Mangez, vous serez comme des dieux. Le Sauveur nous éprouve en nous présentant du pain et du vin, et en nous disant : Mangez, ceci est mon corps et mon sang ; mangez, et vous aurez la force d'être humiliés, anéantis comme moi. C'est ainsi que,

séparés de Dieu par l'orgueil, nous remontons à lui par l'humilité. Sortis du néant, nous renaissons par l'anéantissement volontaire de Dieu et de l'homme. Le Verbe se voile et s'anéantit pour que l'homme s'humilie et s'anéantisse. Nous ne jugeons plus par les yeux de la chair, mais par la raison de Dieu. Nous croyons à la parole de Jésus-Christ, malgré les rapports contraires de nos sens. Cet acte de foi, l'héroïsme de l'intelligence, recommence la vie divine en nous, en détruisant le jugement orgueilleux de nos sens et de notre raison. Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait fait tomber l'homme de la vie réelle dans la vie sensible, le fruit de l'arbre de la croix fait remonter l'homme de la vie terrestre jusqu'à la vie céleste. Le vin de nos champs nous fait perdre la raison humaine, le vin de l'autel nous rend la raison divine.

Mais l'orgueil n'était pas la seule plaie que nous eût laissée le péché d'Adam ; nos sens et notre cœur ont été profondément viciés. Il y a en nous, depuis la chute, une pente aux plaisirs sensibles, une inclination à rapporter toutes choses à nous-mêmes, un désir d'aimer et d'être aimé qui est tout le fond de notre nature. Cet attrait pour les honneurs, la gloire, les richesses, les plaisirs, obscurcit le regard de notre âme. Voyez un homme emporté par la passion, ce qui lui a paru raisonnable cesse de l'être à ses yeux, il est en proie à une fièvre qui le domine ; les désirs, les mouvemens de l'âme et du corps, semblent précéder la lumière de la raison, et l'entraîner vers les créatures.

Adam n'avait aucune de ces révoltes. Il n'était obligé

ni de combattre ni de vaincre; il jouissait d'une paix parfaite dans son corps et dans son âme, au lieu que l'homme paraît maintenant dans les piéges d'un esprit malfaisant qui le tient captif et l'entraîne où il lui plaît.

Par le don de son âme, le Verbe incarné nous remet en possession de la nôtre, il nous rétablit dans l'état d'Adam, il devient notre dernière fin, le principe de notre amour, il enchaîne l'esprit de mensonge, il nous rend l'empire sur notre cœur; par le don de son corps, il est un remède contre la révolte de nos sens, contre les passions nées en nous de la chair et du sang du péché.

L'amour de Dieu mort pour nous, et qui se donne tout entier à nous, remplit notre cœur de reconnaissance, et sa chair vivifiante nous détache de la terre pour nous attacher au ciel; elle nous donne le goût des biens immuables, et nous fait sentir un attrait réel pour la justice et pour la vérité.

En donnant à l'homme cet attrait intellectuel qui balance l'attrait sensible, l'Eucharistie enlève l'obscurité répandue sur notre raison, et rétablit entre l'âme et le corps l'équilibre détruit par le péché, elle calme le dérèglement de notre imagination et le désordre de nos sens, elle dégage l'homme de l'empire des choses extérieures, elle guérit ce qu'il y a d'affaibli et de vicié dans sa nature, elle lui rend enfin la possession de lui-même. L'esprit de l'homme était devenu charnel, l'Eucharistie refait un homme spirituel. Il se fait une communication étonnante de la nature divine et de la nature humaine. Voyez la chair de Jésus-Christ, ne semble-t-elle pas déjà toute

spirituelle? Dans le mystère de la communion, la matière subit toutes les lois de l'esprit, elle se divinise, la parole s'est faite chair, et cette chair, la chair de la parole éternelle, a toutes les propriétés de la parole; elle se reproduit comme la parole, comme la parole elle éclaire, elle s'étend, elle se multiplie, elle s'incorpore à tous, elle purifie, elle nourrit. La chair en Jésus-Christ et par Jésus-Christ devient l'esprit comme le son de la voix humaine dans la parole devient la pensée, *fit caro spiritus*.

Concevez une pensée, dit un Père, elle viendra bientôt se revêtir en votre bouche d'une parole; elle est toute en vous, toute en chacun de ceux qui l'entendent, elle est entrée en vous sans me quitter, elle est en chacun de vous sans être partagée. Voyez les rapports étonnans de tous ces mystères: le Verbe est la parole du Père, il est venu dans le sein de la Vierge, il s'est revêtu d'un corps, le voici maintenant qui se voile sous les espèces sacramentelles. Il entre en vous, en moi, il est tout entier en chacun de nous sans altération, sans division, sans diminution.

Les deux mondes, le monde spirituel et le monde matériel, sont rentrés en union, l'esprit domine encore une fois la chair; nous voici de nouveau en communication avec Dieu lui-même. Mais, au lieu des contemplations du paradis terrestre, nous ressemblons à l'enfant qui, dans le sein de sa mère, vit des fruits mûris par le soleil avant d'apercevoir la lumière, nous nous alimentons de Dieu avant de le voir.

Notre âme, grâce à l'Incarnation et à l'Eucharis-

tie, unie au Verbe et à l'Esprit saint, à la raison et à l'amour de Dieu même, recommence donc à vivre, comme les anges, de lumière et d'amour. La prière est le mouvement continuel de notre cœur, la respiration de notre âme; le Saint-Esprit devient la vie de notre cœur, comme le Verbe la lumière de notre intelligence.

Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, mes chers auditeurs, pourquoi cet homme si ardent pour les plaisirs, pour les honneurs et les biens de la terre, était devenu tout-à-coup si indifférent à ce qui était sa vie autrefois? c'est qu'il s'est uni à Jésus-Christ avec l'Eucharistie dans la foi, et son âme s'est apaisée en recevant son Dieu.

Adorateurs des choses qui passent, vous qui voudriez changer sans cesse d'émotions et de désirs, approchez-vous de nos autels, communiez, et votre âme sera une source d'eaux vives qui rejailliront jusqu'à la vie éternelle. Il est des ambitieux à qui la terre n'a pas suffi pour rassasier leur âme, et une seule communion les aurait satisfaits à jamais.

Et vous qui communiez souvent, vous qui avez compris tout ce que ce sacrement a de grand et d'admirable, dites-nous si vous n'y avez pas trouvé la paix quand vous étiez troublés, si vous n'y avez pas rencontré cette félicité que ne peuvent donner les plaisirs de ce monde!

Ainsi l'Eucharistie guérit notre intelligence, vivifie notre cœur, fortifie notre corps; elle remplace donc l'orgueil par la foi, la volupté par l'amour, la mort par la vie.

Le pain devient la chair de Jésus-Christ, et la chair de Jésus-Christ devient la nôtre en vertu d'une parole. Et cette parole, quelle est-elle? C'est la parole de Jésus-Christ, la parole qui a multiplié les pains au désert, qui a guéri le paralytique; ouvert les yeux à l'aveugle, donné l'ouïe au sourd, ressuscité les morts; la parole qui a dit, et tout a été fait, la parole de Dieu, qui a tiré tout cet univers du néant. Dites-la donc cette parole, Seigneur, et je serai guéri : *Sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.*

Vous le voyez, mes chers auditeurs, tout l'ordre détruit dans le paradis terrestre est rétabli dans l'Eglise, l'Eglise, l'Eden de la terre, mais l'Eden voilé dans son passage vers le Ciel. Jésus-Christ est le nouvel Adam, l'homme céleste substitué à l'homme terrestre, l'arbre de vie au milieu des eaux vivifiantes. La lèpre de l'âme est guérie par un moyen semblable à celui qui l'a transmise, le Verbe illumine l'intelligence de l'homme, l'amour divin est dans son cœur, et l'éternité bienheureuse promise à son corps. Non, il ne périra jamais ce corps auquel un Dieu s'est uni; terre, océan, soleil, vous passerez, mais notre chair refleurira, *refloruit caro mea.*

Le corps du Verbe devient le lien entre notre raison et la raison de Dieu, entre notre cœur et le cœur de Dieu; ce corps divin est le germe de la vie éternelle rétabli dans le monde, c'est la régénération de l'homme, c'est nous en Dieu. Voilà l'accomplissement des paroles de Jésus-Christ : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi,

manet in me. Ne vous privez donc pas, mes chers frères, de la santé, de la véritable vie; goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux.

Mais l'Eucharistie ne se borne pas à cette régénération de l'homme : en le dépouillant de la nature corrompue, elle le fait vivre de la vie de Jésus-Christ lui-même, elle nous élève jusqu'à lui, et nous divinise, selon ces autres paroles, *et ego in eo*, et moi je demeure en lui.

C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Eucharistie, en nous régénérant, nous élève à un état plus sublime que celui dont nous étions déchus. C'est ici l'union de la nature divine avec la nature humaine par l'Incarnation, et l'union de Dieu avec chacun de nous par l'Eucharistie.

Voilà un ordre d'idées qui réclame de nouveau toute votre attention, et qui va vous montrer comment tout l'homme est divinisé par la communion. Un homme est Dieu, un Dieu est homme en Jésus-Christ; c'est à l'alliance des deux natures, la nature divine et la nature humaine, que nous sommes tous appelés, associés par l'Eucharistie. Jésus-Christ a institué ce sacrement pour étendre et consommer en nous le mystère de l'Incarnation, afin que la Divinité étant unie à son corps, et son corps uni au nôtre, notre corps soit uni à la Divinité

même, dès cette vie, par l'entremise de la chair. Les Pères enseignent que notre chair, par son union avec la chair de Jésus-Christ, reçoit une propriété admirable en vertu de laquelle elle est divinisée. Saint Cyrille de Jérusalem dit que, par ce sacrement, l'homme est un même corps et un même sang avec Jésus-Christ : *Concorporeus et consanguineus;* saint Cyprien, que le mélange de l'eau avec le vin dans le calice signifie notre union admirable avec Dieu par ce sacrement; saint Basile, que Jésus-Christ est mêlé, par le moyen de sa chair, au corps des fidèles, afin que l'homme soit fait participant de la Divinité, *particeps Divinitatis.* » Qu'avions-nous perdu, dit le grand pape saint Léon, par le péché? Le droit d'être semblables aux anges. Nous sommes quelque chose de plus par la grâce de notre Sauveur. Incorporés à Jésus-Christ, devenus une même chair avec lui par l'Eucharistie, nous avons droit d'être élevés au-dessus des anges et placés à la droite du Tout-Puissant. » Nous serons admis un jour à la participation de la gloire même du Verbe par l'effet de l'Eucharistie.

Ainsi, pour parler le langage de la tradition, la divinité du Père réside dans la personne du Fils par la génération éternelle; le Fils réside substantiellement et personnellement dans le corps de Jésus-Christ par l'Incarnation; le corps déifié de Jésus-Christ réside dans notre corps par l'Eucharistie. Admirable chaîne d'or qui lie la terre au ciel! Ainsi toute l'humanité est unie à la Divinité! Je suis uni à Jésus-Christ par l'Eucharistie, Jésus-Christ est uni à mon frère; le corps de mon frère et le mien

sont donc unis corporellement par la communion. Nés tous d'Adam, nous renaissons tous en Jésus-Christ, et la fraternité humaine se trouve dans notre réhabilitation comme dans notre chute.

Voilà pourquoi l'Eglise vous demande d'être exempts, avant de communier, de froideur, d'indifférence pour le prochain, de la plus légère inimitié; voilà pourquoi vous ne pouvez être admis à l'Eucharistie qu'après vous être purifiés par la pénitence et par le repentir.

Aussi saint Paul, après avoir dit que l'homme et la femme ne sont qu'une même chair par le mariage, ajoute que cela est un sacrement, un signe sacré, un symbole, une figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise.

Vous savez, mes frères, que tous les liens des hommes, l'amour maternel, la paternité, l'amitié entre les frères, le sacerdoce, la royauté, sont des figures de nos rapports avec Dieu; que toutes nos affections sont des degrés pour nous élever à Dieu, comme les idées et les images, des moyens pour le retracer sans cesse à nos esprits et à nos regards, parce que tout dans le monde visible est fait pour le monde invisible; parce que tout se rapporte à la connaissance et à l'amour de Dieu, la vie du ciel et de la terre. Comprenez donc pourquoi Dieu se sert de l'union conjugale pour exprimer son amour. Toutes les conditions d'une véritable alliance sont remplies dans l'Eucharistie; l'objet aimé est digne de toute notre admiration, nous avons en nous un cœur capable d'en jouir, il s'unit à nous, il se fond en nous. Rien ne manque donc à l'amour le plus intime.

Ainsi s'accomplit cette incarnation spéciale, personnelle, cette alliance du Fils de Dieu avec l'Eglise célébrée dès les premiers jours, et dont le mariage d'Adam et d'Eve n'était qu'une image. Ainsi se consomme pour nous, en la personne de Jésus-Christ, l'union de la Divinité et de l'humanité, union qui a pacifié le Ciel et la terre, union qui nous donne le Ciel pour patrie; alliance céleste, véritables noces spirituelles, où l'homme revêt la robe nuptiale; union miraculeuse, union de natures et de personnes; unité ineffable, saintes magnificences de l'amour de Dieu, divines fiançailles qui rapprochez les ténèbres et la lumière, le fini et l'infini, la créature et le créateur!

Ce n'est donc pas en vain, mes frères, que vous avez en vous un cœur qui a un besoin insatiable d'aimer, un cœur qui ne veut pas seulement l'union, mais l'unité, un cœur qui veut être une même chose avec ce qu'il aime; votre cœur est fait pour aimer Dieu lui-même et pour en être aimé, et il ne peut trouver de calme et de paix que lorsqu'il se repose en lui. Mais pourquoi sur nos autels ces images de sacrifice et de mort? Ici, chrétiens, ne vous étonnez pas. Que tous les Capharnaïtes de la loi d'amour s'éloignent. Il y a quelque chose peut-être de plus dur pour eux dans ce que je vais dire que dans le sens littéral de l'institution de l'Eucharistie. Ecoutez et croyez cependant, car ce sont encore ici les paroles de la vie éternelle. Le sacrifice, la mort, sont les conditions de cet amour réciproque, de cette union de l'homme à Dieu et de Dieu avec chacun de nous. Tous les biens de ce monde ne peuvent nous suffire, ni

rassasier notre cœur ; nous conservons leurs images en nous, mais nous ne pouvons posséder leur substance. Il n'en est pas ainsi de Dieu, que nous pouvons vraiment posséder, parce qu'il entre dans le plus intime de notre cœur par sa propre substance ; mais ce sanctuaire de notre âme, où Dieu seul peut habiter, ne s'ouvre que par le repentir, par le sacrifice et par la douleur.

Lorsque la sainte Vierge reçut dans son sein le corps de Jésus-Christ, il fallut auparavant que son cœur eût été percé par un glaive. Le Verbe s'est offert à Dieu en holocauste avant son incarnation, il s'offre encore à Dieu dans l'Eucharistie, immolé, anéanti. Le corps et le sang de Jésus-Christ sur l'autel sont séparés par le glaive de la parole ; nous aussi nous devons nous immoler comme des victimes spirituelles, qui remplacent les victimes des anciennes lois, et cette immolation doit s'accomplir sur l'autel de notre cœur ; c'est ici le martyre d'amour et non le martyre de sang.

L'Eucharistie est la consommation de l'alliance de la nature divine et de la nature humaine, parce qu'elle est le sacrifice de Dieu et le sacrifice de l'homme : ce sacrifice, Jésus-Christ le consomme tous les jours avant de s'unir à nous ; ce sacrifice est l'image de celui que nous devons à Dieu ; mais que faut-il pour le consommer en nous-mêmes ? Ecoutez tout ce que le Verbe veut de nous. Le Verbe nous parle extérieurement et intérieurement La communion nous donne la force de suivre cette parole, de vouloir tout ce qu'elle veut, de ne jamais la déguiser à nos yeux ni aux yeux des autres ; de ne jamais élever de nuage

autour du soleil qui éclaire nos ténèbres. Nous devons aller aussi loin que cette parole intime veut nous conduire : frappons ce qui lui déplaît, séparons-nous de nous-mêmes ; que la parole soit en nous un glaive spirituel qui détruise ce qui s'oppose à notre salut, un feu qui consume ce que nous voudrions réserver et que Dieu réprouve. Il faut mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, pour que Dieu soit réellement la vie de notre âme. Nous trouverons Dieu quand nous ne nous chercherons plus.

Lorsque nous faisons en nous tout ce que veut le Verbe, la parole de Dieu, alors nous avons consommé le sacrifice, l'immolation est parfaite, le Verbe a tout séparé, les désirs, les pensées, la chair, le sang, les passions de la volonté; l'homme a véritablement imité le sacrifice de Jésus-Christ, il a reçu l'Eucharistie en mémoire de celui qui s'est immolé pour lui sur la croix ; l'amour divin, le Saint-Esprit, est descendu dans son âme, l'épouse perd son nom, sa volonté, tout ce qui lui appartient en propre; l'âme est cette épouse qui s'unit à Jésus Christ par le mariage eucharistique, par les noces spirituelles.

Vous le savez, mes chers frères, dans toutes les affections réelles et durables, il faut savoir qu'on est aimé et savoir aussi qu'on aime ; c'est là le secret de toutes ces souffrances et de toutes ces douleurs volontaires. Grâce à la croix et à l'Eucharistie, à l'immolation et à l'anéantissement d'un Dieu pour moi, je sais que Dieu m'aime. Grâce aux souffrances que j'ai volontairement acceptées, je sais aussi que j'aime. La mère sait qu'elle aime son fils parce qu'elle a souffert, parce qu'elle s'est dévouée

pour lui; l'enfant connaît vraiment son amour pour sa mère, lorsqu'il a pu le manifester en sacrifice. Nous sommes assurés d'aimer notre patrie lorsque nous avons offert de verser notre sang pour elle. Au milieu des délices du Ciel, comment saurions-nous, sans la souffrance et l'immolation acceptée, accomplie volontairement sur la terre, que nous aimons Dieu et non pas ses dons? Dans la jouissance, Dieu se donne à nous, il nous donne; dans la souffrance, nous nous donnons et nous donnons à Dieu. Les bienheureux aiment Dieu, qui les enivre de délices; mais s'ils n'avaient pas, sur la terre, souffert pour lui avec joie, comment pourraient-ils savoir qu'ils l'aiment pour lui et non pour le bonheur dont ils sont inondés? Parce qu'ils auront cru au milieu des ténèbres, espéré au milieu des angoisses, aimé au milieu des souffrances, les saints jouiront complètement de l'amour de Dieu. Cet amour, ils l'avaient senti dans la vallée des larmes avant d'habiter les collines éternelles, ils auront compris, malgré tous les maux de la vie, que Dieu les a toujours aimés, et que, dans leurs souffrances, il leur cachait une raison d'amour. Qu'il est doux pour eux de répéter au milieu de leurs transports d'allégresse : Seigneur, je ne vous ai jamais méconnu dans mes épreuves, j'ai découvert votre tendresse dans mes misères, l'Eucharistie m'avait tout révélé! De là naît cette sainte ivresse dont l'autre n'est qu'une image; car si l'ivresse des sens nous fait vivre de la vie terrestre, les transports de l'amour divin nous enlèvent à nous-mêmes pour nous faire vivre de la vie céleste. Alors l'épouse mystique peut dire au divin époux : *Dilectus meus mihi est, et ego illi.* J'ai trouvé

celui que mon cœur aime, et je suis à lui. Vous m'aimez plus que votre propre vie, Seigneur, et je suis prête à mourir pour vous.

Dieu est encore ici le Dieu caché de l'Ecriture. Si, tandis que la substance divine se mêle à notre substance dans l'Eucharistie, Dieu, dit Bossuet, transformait dans la même proportion notre intelligence en son intelligence et notre volonté en son amour, nous le verrions face à face. Les paroles de Jésus-Christ reçoivent leur entier accomplissement, Dieu est en nous, nous sommes en lui : *Manet in me, et ego in eo.* Voilà, disait un saint, la religion qu'il faut à mon cœur; toute autre ne pourrait le satisfaire. Il faut que l'amour de Dieu pour moi excède mes pensées, accable ma faiblesse, surpasse mon intelligence; dans les merveilles de l'Eucharistie je reconnais mon Dieu. Gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ, pain céleste, vin mystique, paix du ciel, calme, rafraîchissement, aliment sacré de nos âmes, plus je médite sur vous, et plus j'admire, plus je sens que le Ciel tout entier n'est séparé de moi que par des apparences.

O vous qui n'approchez pas de Jésus-Christ parce que vous craignez de profaner le sacrement de l'autel, il y a sans doute quelque générosité dans vos appréhensions; mais ne craignez pas, vous trouverez dans l'Eucharistie la force nécessaire pour vous soutenir. Rappelez-vous les Jérôme, les Augustin, quittant les délices de Rome et devenant, par la communion, de véritables anges terrestres.

Voyez ces millions de martyrs nourris de l'agneau et combattant comme des lions l'impiété et les idoles.

Vous qui connaissez les entraînemens de la nature et du monde, vous seriez tentés de croire à l'impossibilité de la pureté angélique que l'Eglise demande à ses ministres; mais vous ne considérez que la nature humaine livrée à elle-même, et vous ne savez pas la force qu'elle tire de son union à la nature divine. Pourquoi les catholiques ont-ils vu les prodiges de ces femmes héroïques traversant pures, comme les rayons du soleil, la corruption du siècle? Parce qu'ils ont conservé la confession et la communion. Le protestantisme, qui a rejeté ces deux sacremens, ne fera jamais un missionnaire véritable ni une sœur de charité. Cherchez sur la terre les hommes qui connaissent et qui aiment Dieu, dont la conversation est dans le Ciel, ceux qui ne vivent plus selon la chair et le sang, mais selon la vérité et l'amour; vous ne les trouverez que dans l'Eglise de Jésus-Christ, parmi ceux qui s'unissent à Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. La vie des anges c'est de connaître et d'aimer Dieu; la communion, qui fait connaître et aimer Dieu, qui seule peut mettre les hommes complets en mettant dans le plus parfait accord leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, nous révèle donc la vie du ciel sur la terre.

Nous appartenons tous au corps mystique de Jésus-Christ, que les événemens ont ordre de former, et, comme ses membres, nous entrerons dans sa puissance et dans sa gloire. Quelle gloire au-dessus de toutes les gloires du monde! Que deviennent devant un semblable avenir les occupations de la terre, les illusions des sens, les enivremens du siècle?

Aimons celui qui est et qui vit éternellement, n'ai-

mons ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde. Tout ce qui appartient à la vie présente passera comme un songe; rien ici-bas n'a une vie permanente. Que toutes nos pensées soient au-dessus de la terre; que ceux qui vous voient se disent : Voilà les hommes qui accomplissent leur régénération, voilà les hommes qui s'unissent à Dieu, et que Dieu divinise, voilà les hommes qui, sur la terre, participent à la nature divine, voilà les hommes qui se font dieux.

Ainsi soit-il.

LE SAINT-ESPRIT.

LE SAINT-ESPRIT.

un Saint-Esprit. » Combien de chrétiens ont entendu parler du Saint-Esprit et ne savent pas ce qu'il est en Dieu et dans l'homme ! Et cependant la création nous élève à la contemplation de la gloire du Père; la rédemption nous fait connaître le Verbe, le Fils de Dieu; l'Eglise, société des intelligences et des cœurs réunis par le lien d'amour, nous révèle l'Esprit saint.

La nécessité de croire au Saint-Esprit comme aux deux autres personnes divines est prouvée par l'histoire des nations. Les peuples anciens qui n'ont pas reconnu le Dieu créateur, malgré le spectacle de l'univers, et se sont prosternés devant les idoles, ont été retranchés de la terre, et des ruines seules attestent leur passage ici-bas. La nation qui a refusé de reconnaître le Verbe divin, malgré les miracles et les prophéties, et qui a conservé l'unité de Dieu, existe encore; mais, dispersée en tous lieux, elle est sans roi, sans temple, sans oracles. Le peuple qui a nié le Saint-Esprit, malgré le Cénacle, a été livré à la domination des Barbares; et si le temple magnifique de Constantinople n'a pas été renversé comme le temple de Jérusalem, il est changé aujourd'hui en mosquée. Tandis que les nations catholiques ont en elles un principe de vie que rien ne peut détruire, l'Eglise grecque semble frappée de mort parce qu'elle a nié le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils.

Le Saint-Esprit est maître et Seigneur vivifiant, comme dit le Symbole, procédant du Père et du Fils, il doit être adoré avec le Père et le Fils; il est la vie de l'univers, il est le lien entre Dieu et l'homme, entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme. Le

Saint-Esprit, en Dieu, descendant dans l'homme; le Saint-Esprit, dans les âmes, les unissant entre elles et les élevant vers Dieu, tel sera le partage de ce discours.

Esprit de grâce et de paix, enseignez-nous la science du salut, enlevez-nous aux préoccupations des choses qui passent, pour nous attacher aux biens immuables, aux biens éternels; donnez-nous un cœur nouveau; nous vous le demandons par l'intercession de la mère du monde surnaturel, de la mère du monde de la grâce.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons montré, dans un de nos précédens discours, ce que le Verbe est en Dieu; nous allons voir aujourd'hui ce que le Saint-Esprit est dans la Trinité. Dieu se connaît par sa pensée, se vivifie par son amour; l'être en lui n'est pas l'intelligence, l'intelligence n'est pas l'amour; mais ces trois personnes divines, dans leur union et leur séparation, composent son éternelle essence. Chacune des personnes en Dieu possède la nature divine tout entière. La puissance, l'intelligence, l'amour, appartiennent également au Père, au Fils, au Saint-Esprit, puisque le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; mais, en tant que personnes, dit saint Augustin, la puissance est le Père, l'intelligence le Fils, l'amour le Saint-Esprit.

Cet amour, Dieu immense, infini, est un même

La Trinité, comme le soleil, répand continuellement sa lumière et sa chaleur; sa lumière se manifeste à tous les regards, et sa chaleur vivifie tout l'univers. La lumière, c'est le Verbe; la chaleur, c'est l'Esprit saint : c'est l'Esprit saint qui, dans la création, a tout fécondé; il était porté sur les eaux pour les vivifier; c'est lui qui donne aux plantes cette vie que rien ne peut détruire, à la terre cette fertilité que rien ne peut épuiser. C'est lui qui a formé le corps du Verbe incarné dans le sein de la vierge Marie, c'est lui qui a parlé par les prophètes, qui a paru au baptême de Jésus-Christ, et le jour de la Pentecôte il a inspiré une vie nouvelle au genre humain. Mais l'œuvre qui le revèle à tous les hommes, l'œuvre qui le rend toujours visible, c'est la création d'un monde nouveau, du monde de l'amour manifesté au Cénacle par les langues de feu; c'est l'union des hommes arrachés à eux-mêmes et à l'attrait des choses sensibles, pour se perdre à jamais en Dieu.

Voyez en effet, mes frères, comme l'action du Saint-Esprit s'est révélée à l'univers après la mort du Rédempteur.

Le Verbe divin, la vérité, Jésus-Christ, avait une seconde fois séparé la lumière des ténèbres, et fait sortir la vérité du chaos de vices et d'erreurs dans lequel les hommes étaient plongés. D'un bout de la Judée à l'autre, il avait semé la parole. La loi de grâce était promulguée; elle comprenait ce qu'il y avait de beau dans la loi naturelle, dans la loi mosaïque, dans les prophètes, tout ce qui avait été entrevu par les philosophes, tout ce qui était resté vrai dans l'esprit des hommes.

Prédictions accomplies, miracles opérés à la vue des peuples, tout attestait la mission de Jésus-Christ et la sublimité de sa doctrine. Cependant ceux qui écoutaient le Sauveur admiraient, dit saint Jean; mais ils n'étaient pas changés, dit saint Augustin. De cette multitude qui avait suivi Jésus-Christ au désert, et qui voulait le faire roi; de cette foule qui allait à sa rencontre quand il descendait de la montagne des Oliviers, que lui reste-t-il au Calvaire? Quelques femmes, sa mère, un apôtre. Que lui reste-t-il au Cénacle le jour de la descente du Saint-Esprit? Cent vingt disciples.

Et cependant le Verbe, la parole de Dieu, était dans le monde, et le Verbe s'était fait chair; il avait guéri les malades, ressuscité les morts; il s'était transfiguré sur la montagne, les apôtres l'avaient vu de leurs yeux, touché de leurs mains. L'œuvre de Dieu n'était donc pas complète.

Mais voici un changement prodigieux. Les apôtres deviennent des hommes nouveaux, et ils renouvellent l'univers. La parole qu'ils ont reçue du Verbe est fécondée en eux et propagée par l'amour. Admirons ce double prodige.

Comment les apôtres ont-ils été tout-à-coup transformés en d'autres hommes? Pendant qu'ils étaient dans le Cénacle, un grand bruit s'est fait entendre, des langues de feu ont été vues se partageant et se reposant sur leurs têtes. « Tous, dit l'Écriture, remplis de l'Esprit saint, commencèrent à parler diverses langues. La multitude, accourue à ce bruit, disait: « Ils sont Galiléens, et chacun de nous les entend. Que veut dire ce prodige? » Ce prodige c'est la nou-

velle alliance de Dieu avec les hommes, la descente du Saint-Esprit, de l'amour du Père et du Fils, le miracle de l'amour fécondant la parole.

Quand Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, expliquait les mystères à ses apôtres, les apôtres ne l'entendaient pas. Ils se disputaient la première place dans son royaume; ils voulaient faire descendre le feu du ciel sur les villes qui refusaient de le recevoir. Ils se servaient du glaive pour repousser les attaques. Ils étaient tremblans à la vue du danger, ils s'enfuyaient du jardin des Olives. Pierre reniait Jésus-Christ au Prétoire. Après la résurrection, tous lui demandaient encore s'il allait rétablir le royaume d'Israël; ils se réfugiaient dans le Cénacle après l'avoir vu monter au ciel; ils ne comprenaient ni ses souffrances ni ses humiliations.

Tout-à-coup, au milieu d'un peuple qui, cinquante jours auparavant, avait crucifié Jésus-Christ parce qu'il s'était dit le Fils de Dieu, ils viennent hautement annoncer sa divinité; ils ne s'étonnent plus des frémissemens des bourreaux, ils se réjouissent quand on les emprisonne, *ibant gaudentes*; et quand on leur ordonne de ne pas annoncer ce qu'ils ont vu, ils répondent : Nous ne pouvons pas, *non possumus*. Ils peuvent souffrir et mourir, mais ils ne peuvent se taire sur les miracles de Jésus-Christ.

Ils ne sont plus, dit saint Jean-Chrysostôme, cet or grossier, informe, tel que la terre le produit, mais un or éprouvé, purifié par le feu. Tous ceux qui les écoutent sont confondus d'étonnement et s'écrient : « Comment ceux-là peuvent-ils savoir puisqu'ils n'ont rien appris ? » Des pêcheurs du lac de Nazareth sur-

passent tout-à-coup la sagesse des philosophes et des docteurs. Des hommes faibles, ignorans, deviennent les précepteurs et les maîtres des nations; l'esprit de force et de douceur, le Saint-Esprit, l'esprit d'amour est descendu sur eux; l'intelligence en eux féconde le cœur, et le cœur, à son tour, féconde l'esprit.

Voyez le prodige du Cénacle s'étendant à tout l'univers. Le monde était plongé dans l'amour des choses sensibles; l'orgueil et la volupté ne permettaient pas à la vérité de se faire jour dans tous les esprits. Partout l'abîme moral, partout le chaos. Douze hommes sans crédit, sans richesses, sans pouvoir, sans éloquence, sans armes, vont entraîner après eux les maîtres, les grands, les savans aussi bien que les faibles, les savans et les ignorants. L'Eglise, à sa naissance, est déjà plus étendue que la domination des Césars. « Tous les chrétiens, dit un incrédule, couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême; l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. Et ce n'est ni au cri de la liberté, ni par l'appât des plaisirs et des biens de la terre, ni par l'éclat du talent et du savoir que les apôtres ont opéré ce mouvement extraordinaire qui a changé le monde. Quel nom donnerons-nous à ces hommes? Sont-ce des philosophes? Ils n'ont rien appris des sciences de la Grèce et de Rome. Des orateurs? Ils n'ont jamais paru dans aucune école. Des législateurs? Ils ne connaissent ni les besoins ni l'histoire des peuples. Des conquérans? Ils n'ont pas de glaive et ne savent que mourir. Que sont-ils donc? Il faut un nom nouveau pour désigner la puissance dans la faiblesse, le courage dans la pusillanimité, la science la plus sublime dans la plus

grande ignorance. Que sont-ils donc ? Les apôtres de Jésus-Christ, et c'est au nom de Jésus-Christ crucifié qu'ils ont renversé toutes les religions pour établir la religion unique de l'amour et de la vérité. La sagesse humaine a été confondue, toutes les idées des hommes bouleversées. Les apôtres ont vaincu l'orgueil, la volupté, la superstition, en prescrivant à leurs disciples de mourir comme Jésus-Christ est mort, comme ils meurent eux-mêmes. On a fait aux chrétiens une guerre de trois cents ans, et les païens les appelaient des hommes de roues, des hommes de bûchers. Pendant trois siècles, quiconque se déclarait pour la foi de Jésus-Christ devait renoncer à ses biens, à ses emplois, à son honneur, à sa liberté, à sa vie. Il faut, disait Tertullien, acheter au prix de son sang la liberté de professer le christianisme. On a vu se lasser la cruauté des bourreaux, jamais la patience des victimes.

Nous allons montrer maintenant comment le Saint-Esprit, passant de Dieu dans nos âmes et se répandant de nos âmes sur nos frères, enfante cette société étonnante, ce monde nouveau, où l'humanité et la divinité sont unies par l'amour. Le Saint-Esprit amour dans l'homme comme en Dieu, tel sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a dans l'homme, indépendamment de son être et de son intelligence, un sentiment invincible qui le

prend dans les bras de sa mère, qui le suit dans tous les âges et qui fait le charme de sa vie; ce sentiment c'est l'amour, l'amour qui, selon Denys l'aréopagite, est une extase, un transport de l'âme qui va chercher hors d'elle la satisfaction qu'elle ne trouve pas en elle-même. Nos yeux, dit saint Thomas, ont du plaisir à voir la beauté des couleurs et de la lumière, nos oreilles trouvent du charme dans la douceur des sons et de l'harmonie; mais, ajoute ce grand docteur, rien n'est semblable au plaisir que le cœur trouve à aimer ce qui est aimable.

Où donc est la source de l'amour? Nous ne pouvons aimer si nous n'avons devant nous un objet qui éveille ce sentiment. L'amour du père, l'amour de la mère, l'amour du fils, n'existeraient pas sans les rapports qui font naître ces affections. Si Dieu nous avait tous créés en même temps comme il a créé les anges, il n'y aurait plus ni père, ni mère, ni par conséquent aucun des sentimens qui se rattachent à ces noms. Nous avons donc la faculté d'aimer comme la faculté de voir; mais, sans le soleil, nous ne verrions pas les objets extérieurs; sans les rapports que Dieu a établis entre nous et les autres êtres, nous ne connaîtrions pas l'amour.

De même que le Verbe, la lumière incréée, la raison éternelle, source de nos idées et de notre intelligence, est hors de nous un Dieu immuable, indépendant, universel, de même il existe hors de nous un amour incréé, éternel, principe de nos affections et de tous les mouvemens de nos cœur. L'amour qui se perd dans les créatures est un amour détourné de sa source, comme la parole, la pensée, la force, qui ne

Ciel suivant le degré d'amour qu'il aura eu sur la terre. Cette merveilleuse variété des dons de l'Esprit saint, enveloppée aujourd'hui dans la nuit de la foi, sera la révélation des derniers jours, la contemplation des bienheureux, la manifestation de la grandeur de Dieu, la splendeur de la gloire céleste.

L'Esprit saint, lorsqu'il descend dans nos cœurs, est le lien d'amour entre nous, le prochain et Dieu, et il établit ainsi cette trinité de rapports, le bonheur du ciel et de la terre. Voilà pourquoi le Saint-Esprit fait naître et réalise en nous le besoin de l'unité et de l'union qui existe entre le Père et le Fils. O mon Père, disait Jésus-Christ en parlant de ses disciples, qu'ils soient un en nous comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous.

L'unité des esprits est l'œuvre du Verbe; l'union des cœurs, indépendamment de l'intérêt et des passions, de la chair et du sang, est le miracle du Saint-Esprit. Avec quelle tendresse ils s'aiment ! disaient les païens des premiers fidèles; ils ne font qu'un cœur et qu'une âme, ils n'ont rien en propre, ce que l'un possède appartient à tous. Leur vie même n'est pas à eux; ils sont prêts à la sacrifier les uns pour les autres. La loi de l'union est aussi impérieuse que la loi de l'unité, et la vérité et la charité doivent régner sur les esprits et les cœurs des hommes pour que les hommes soient heureux. Saint-Augustin dit en parlant de la mort de sa mère : « Je sentis déchirer cette double vie composée de la sienne et de la mienne ». Il y a donc entre le prochain et moi une seule vie, la vie divine, l'amour, le Saint-Esprit. Commencez sur la terre une affection, entrez en com-

munication intime avec une âme, puis essayez d'avoir des réserves pour elle, vous ne le pourrez pas; il faut être tourmenté jusqu'à ce qu'on soit dans l'unité parfaite, ou se séparer pour jamais. Mais pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Voilà pourquoi les âmes ici-bas ne peuvent entrer dans l'unité et l'union parfaites que par l'amour divin, et cependant elles ont besoin, pour être heureuses, de cette unité et de cette union. Il faut que nos esprits s'unissent dans le Verbe, et nos cœurs dans l'amour divin, pour que nous soyons vides de nous et pleins de Dieu et de nos frères. Voyez ces assemblées où les hommes cherchent à s'entendre, ils ne le peuvent pas. S'ils aimaient la vérité pour elle même, ils s'accorderaient; mais les intérêts, les passions, les divisent: le Saint-Esprit seul peut réunir les hommes.

Ces anxiétés inexprimables qu'on éprouve lorsque l'amitié chrétienne s'affaiblit ou se brise, c'est la douleur de se sentir séparé de l'Esprit saint, c'est le corps mystique de Jésus-Christ qui se déchire, c'est un membre qu'on perd, c'est une violence faite à l'amour divin et qui se retire à regret. Nous devons nous aimer les uns les autres, dit un Père, comme feraient les membres de notre corps, si chacun avait sa vie particulière. Alors seulement nous sommes assurés que l'Esprit saint habite en nous. Mais il ne faut point d'exception à notre amour. Pour que nous aimions réellement par l'amour de Dieu même, il faut que notre charité soit universelle, il

faut aimer tous les hommes parce que Dieu aime tous les hommes.

Vous comprenez maintenant, mes chers frères, pourquoi l'âme n'est en paix, l'âme n'a la joie que lorsque le Saint-Esprit habite en elle, parce qu'elle ne peut vivre sans un amour complet, immense, infini, et que cet amour est l'amour de Dieu même. Aimer Dieu par le Saint-Esprit, c'est aimer Dieu avec l'amour par lequel il s'aime lui-même. Le Père et le Fils nous aiment avec le même amour par lequel ils s'aiment réciproquement. Il faut donc aimer le prochain par l'amour de Dieu même. Tant que l'amour divin est en nous, il y a dans notre cœur une aspiration vers une vie meilleure; si cet amour s'éteint, notre cœur est en proie à une angoisse inexprimable. Le remords c'est la douleur de l'âme privée du Saint-Esprit.

Voyez les hommes qui ont la foi sans l'amour, qui connaissent la vérité et ne la pratiquent pas, ils parleront des vices et des vertus, ils diront que la vie est peu de chose, que la gloire humaine est une ombre, que les biens de ce monde sont périssables; mais ils agiront pour éblouir les autres, pour étendre leur vie, agrandir leur fortune. Leurs paroles, leurs pensées, leurs actes, seront en contradiction. Ils seront menteurs, hypocrites ou inconséquens. Les vérités entrevues par leur esprit ne sont pas descendues dans leur cœur. Mais si la grâce touche leur âme, si l'Esprit saint descend sur eux, alors l'amour, les dégageant des passions, fait pénétrer en eux la lumière du Verbe, et, dans ce sens, l'Eglise dit que le Saint-Esprit est la lumière des

cœurs, *lumen cordium.* Alors ils méprisent les honneurs, les richesses, les plaisirs du monde. C'est du cœur que viennent les grandes pensées, c'est le cœur qui croit véritablement, il faut que l'intelligence descende dans le cœur pour qu'elle soit parfaite, le cœur seul fait les saints et les héros.

La descente du Saint-Esprit s'accomplit à la lettre dans ceux qui passent de la foi spéculative à la pratique de la vérité. Ce qui s'est passé dans le Cénacle se répète chaque jour sous nos yeux.

Alors les hommes deviennent complets, alors leurs paroles, leurs actions, leurs pensées, ne se démentent jamais. N'oubliez pas, mes chers auditeurs, que, depuis la chute d'Adam, la volonté dans l'homme est encore plus malade que la raison. C'est la volonté dans Adam qui a été coupable, l'ignorance a été une punition de sa faute.

Le Verbe sans l'Esprit ne suffit pas à la sanctification des âmes, parce que l'amour est nécessaire à la fécondation de la parole. Il ne suffit pas, pour être heureux ou saint, de voir et de comprendre, il faut aimer. Les démons croient, mais ils tremblent. C'est dans son cœur que l'impie a dit : « Il n'y a point de Dieu, » afin de pouvoir briser le joug de la conscience. C'est dans la volonté que s'achève l'œuvre de la Rédemption. La religion subjuguerait facilement les esprits si Dieu ne nous demandait que de reconnaître sa vérité; mais il veut que nous lui soumettions les penchans de notre cœur. Voilà la difficul le combat. Il est grand, disait un philosophe, le combat qui décide si nous serons bons ou méchans, heureux ou malheureux, si

nous appartiendrons à l'amour ou à la haine, à la vie ou à la mort, à la joie ou à la douleur, à la gloire ou à l'opprobre. Dieu est un feu qui dévore tout ce qui n'est pas à lui, qui vivifie tout ce qui lui appartient. Mais l'Esprit divin nous aide et nous inspire dans ce travail ; c'est lui qui gémit dans nos cœurs, c'est lui qui nous baptise avec le feu, qui parle, qui prie dans nos âmes, qui nous donne un cœur nouveau et nous unit à Dieu.

Tout est donc fait pour l'amour, tout revient à Dieu par l'amour. L'amour parfait chasse la crainte, dit saint Jean, et la perfection de l'amour consiste à ne pas craindre les jugemens de Dieu. Pour ceux, dit Bossuet, qui accomplissent ici-bas l'acte d'abandon ou d'amour avec toute la perfection que Dieu demande, il n'y a ni péchés passés, ni supplices, ni punition, il n'est point d'enfer, point de purgatoire, il n'y a que le Ciel, parce que l'union de Dieu et de l'homme est ainsi consommée, et que l'amour est la fin de l'homme comme il est le complément de la Trinité.

Nous ne sommes ici-bas, mes chers frères, que pour arriver à produire un acte parfait d'amour, un acte d'adhésion entier, complet, indépendant à la volonté de Dieu. Dieu, dit Fénélon, veut être aimé comme il le mérite, avant de se faire voir comme il est. La vue lumineuse de son essence nous déterminerait invinciblement à l'aimer; mais il veut être aimé d'un amour libre. L'univers, le temps, les créatures, les événemens heureux ou malheureux, les tentations, les épreuves, la mort, tout a été préparé afin que nous donnions à Dieu une préférence com-

plète sur tous les objets sensibles et sur nous-mêmes. Notre cœur doit choisir l'amour divin parmi les affections terrestres, comme notre intelligence discerne la vérité parmi les erreurs.

C'est la merveille de la puissance divine, d'avoir si bien ménagé, dans la religion et dans l'univers, les ombres et les lumières, les penchans de la nature et les attraits de la grâce, que l'homme puisse être suspendu un moment entre le Créateur et la créature. Si Dieu se montrait à nous dans toute sa beauté, où serait le mérite de l'aimer ? si nous voyions clairement l'enfer et le Ciel, comment pourrions-nous balancer entre la vie et la mort ? Dieu a répandu sa beauté, sa grâce, son harmonie, sa lumière, sa sagesse, son intelligence dans l'univers, afin que nous nous servions des objets créés pour lui prouver notre amour. Vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime, haïr ce qu'il hait, lui rapporter nos souffrances et nos joies, voilà l'amour qu'il veut de nous, et cet amour est fort comme la mort. C'est cet amour qui brûlait le cœur des solitaires, des vierges, des confesseurs, des martyrs et des saints. *Aut amandum, aut ardendum.* Dieu est dans la lumière du soleil, dans la douceur de l'air, dans la fertilité de la terre, dans tout ce qui nous environne; il est, grâce à la Rédemption, notre nourriture, notre breuvage; il est notre père, notre frère, notre ami; il nous console, il nous fortifie; tout vient de lui, tout doit revenir à lui.

L'univers créé est la préparation de cette union de l'âme avec Dieu. Dieu est grand, magnifique, terrible dans sa puissance. Comment aurions-nous

pu imaginer sa tendresse et son amour s'il ne s'était pas révélé sous les images d'époux et d'épouse dans le Cantique des Cantiques, dans l'Incarnation et l'Eucharistie : dans le Cantique de Salomon, par l'union conjugale; dans l'Incarnation, par l'union de la nature divine et de la nature humaine; dans l'Eucharistie, par l'union du corps d'un Dieu avec nous ?

Si le Cantique des Cantiques, appelé le poème de l'Esprit saint, n'avait pas été placé par l'Eglise dans le canon des Ecritures, qui aurait jamais osé croire que les expressions de tendresse d'un époux pour son épouse : « Mon bien-aimé est à moi et moi à lui, » fussent les paroles dont Dieu veut que nous nous servions pour lui marquer notre amour ?

O merveille de l'Esprit saint ! Dieu nous a donné la faculté d'aimer, le mouvement de l'amour, tous les objets de l'amour; il nous a enseigné jusqu'aux paroles qui l'expriment.

Le monde, divisé comme il était avant Jésus-Christ, s'explique par la confusion des langues à Babel, confusion envoyée pour punir l'orgueil; la conversion du monde s'explique par le miracle de l'amour. L'amour a réuni les hommes que l'orgueil avait dispersés. L'amour est descendu substantiellement sur les apôtres. L'Esprit saint échauffant la parole du Verbe et la propageant dans le cœur, c'est le soleil mettant en mouvement la lumière répandue dans l'espace. Le Saint-Esprit parut sous l'image du feu, au Cénacle, comme Jésus-Christ fut environné de lumière au Thabor. Le feu est à la lumière dans le monde visible ce que l'Esprit saint est au Verbe dans le monde invisible. Il

faut à l'Eglise, pour la vivifier, dit saint Grégoire de Nazianze, une tête et un cœur. Jésus-Christ est la tête par laquelle nous connaissons Dieu; le Saint-Esprit, le cœur par lequel nous l'aimons.

Le miracle du Verbe et du Saint-Esprit manifesté dans le monde visible, le miracle de la parole fécondée et propagée par l'amour, est toujours subsistant dans l'Église. La prédication de la vérité, c'est le flambeau du Verbe transmis par les ministres de Jésus-Christ, les sacremens sont les langues de feu qui parurent au Cénacle. Par la prédication de la parole se transmet la vérité, par les sacremens se perpétue l'amour.

Il y a donc, mes chers auditeurs, une triple loi dans l'univers, loi de vie, loi d'intelligence, loi d'amour, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Hors de la Trinité existe une loi de haine, de tenèbres et de mort. L'action qui fait croître les semences confiées à la terre est l'œuvre du Saint-Esprit, la même action se répand dans le monde moral pour faire germer la vérité. Le Saint-Esprit nous révèle tout le plan de Dieu dans l'œuvre de l'univers. La puissance a tout créé, la sagesse tout coordonné, l'amour complète tout. Voilà pourquoi le cœur de l'homme est le terme de la création; le cœur doit posséder Dieu; c'est dans le cœur que s'accomplit le grand mystère de l'amour: l'union de l'humanité et de la Divinité.

Le Saint-Esprit est donc réellement Dieu, Seigneur et vivifiant, comme le Verbe, le Fils de Dieu. Ceux qui, au quatrième siècle, ont osé attaquer sa divinité auraient détruit l'accord qui existe entre les deux autres personnes de la Trinité. Qui voudrait sé-

parer le Saint-Esprit des personnes divines, dit un Père, les séparerait entre elles et diviserait leur règne éternel! L'accord entre la nature divine et la nature humaine serait anéanti. Si l'amour qui procède de la puissance et de l'intelligence n'est pas Dieu comme la puissance et l'intelligence, il est en nous une faculté qui, procédant aussi de notre être et de notre intelligence, n'a pas au-dehors d'elle une personne divine pour la nourrir et l'alimenter. Notre cœur éprouverait un vide immense et, par conséquent, une douleur sans fin, un supplice éternel. Ce vide affreux serait l'enfer commencé dès cette vie, car l'enfer, comme l'a dit une grande sainte, est le lieu où l'on n'aime pas. L'amour est aussi essentiel à l'homme que l'intelligence.

Vous savez tout maintenant. Vous êtes associés au secret de Dieu : l'action des trois personnes divines sur l'univers et sur votre âme. Je puis donc vous dire, comme saint Paul aux Galates, si vous vivez par l'Esprit, conduisez-vous par l'Esprit, aimez Dieu, aimez vos frères, voilà toute la loi. Dieu ne vous demande pas vos biens, mais votre cœur.

Entrez dans ce sanctuaire que Dieu seul doit habiter. Sondez vos intentions les plus secrètes. Voyez si c'est pour Dieu ou pour vous que vous agissez, si c'est votre salut ou votre gloire que vous cherchez. Epurez, retranchez, vous n'entrerez au Ciel qu'avec un amour parfait. C'est à la vérité immuable, à la beauté éternelle que vous êtes appelés. La vérité, c'est Dieu connu; le bonheur, c'est Dieu possédé. Le beau, c'est la splendeur du vrai, et l'amour le sentiment du beau. L'illumination de nos esprits, c'est le Verbe; le mou-

vement de notre âme vers le ciel, l'aspiration vers Dieu, c'est le Saint-Esprit. Le Verbe et l'Esprit saint, la vérité et l'amour, peuvent seuls vous introduire dans l'essence divine, dans la félicité et dans la gloire.

Ainsi soit-il.

LE SECOND AVÈNEMEAT.

SUR

LE SECOND AVÈNEMENT

DE JÉSUS-CHRIST.

> Videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ et majestate.
>
> Ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.
>
> SAINT MATTHIEU, ch. XXIV, ℣ 30.

Je viens annoncer aujourd'hui à tous les hommes entraînés par les choses présentes, et qui négligent le soin de leur éternité, le retour de Jésus-Christ sur la terre, non plus dans un état d'obscurité et d'humiliation, mais dans un appareil de gloire et de majesté; je viens leur annoncer la fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier, où les bons et les méchans seront séparés, les uns pour aller au supplice éternel, les autres à la joie éternelle. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli.*

Et sur quoi repose la certitude où je suis de ces vérités? Sur une preuve infaillible, sur des prédictions dont l'accomplissement est déjà en partie sous vos yeux.

Si un homme vous avait prédit tous les événemens de votre existence, et qu'une partie de ces événemens fût déjà réalisée, douteriez-vous de la réalisation de l'autre?

L'Esprit saint, qui a prédit, il y a des siècles, le premier avènement de Jésus-Christ et tout ce qui se passe maintenant dans l'univers, annonce également toutes les vérités que je viens de vous rappeler, et qu'il vous importe le plus de croire.

Qu'avons-nous vu depuis dix-huit cents ans, et que voyons-nous maintenant? Le premier avènement de Jésus-Christ, la ruine de Jérusalem, la désolation de tous les lieux où furent autrefois Tyr, Edom, Moab, Babylone et Ninive, la chute des idoles, l'Eglise fondée par Pierre sur les débris de la puissance romaine, les Juifs dispersés, les nations converties. Tous ces faits, que la sagesse de l'homme ne pouvait prévoir, sont écrits dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dieu, l'auteur de ces événemens miraculeux, pouvait seul les prédire. Mais si les événemens que nous vous annonçons aujourd'hui sont écrits dans ces mêmes livres, il est évident qu'ils doivent également s'accomplir.

Je vous disais dernièrement que la raison conduisait infailliblement les hommes à la foi; je puis aller plus loin aujourd'hui, et affirmer qu'il ne faut que des yeux pour croire, puisque les prophéties sont un miracle perpétuellement devant nous, un flambeau qui brille dans un lieu obscur, selon la belle expression de saint Pierre. Aussi, quand même je ne viendrais pas aujourd'hui réclamer de vous une foi divine, en mettant sous vos yeux toutes ces prophéties,

vous seriez obligés de m'accorder une foi humaine; c'est-à-dire que vous seriez forcés de croire à l'avenir par les mêmes motifs qui vous font croire au passé.

Oui, je le répète, pour ne pas croire à Jésus-Christ venu et à Jésus-Christ à venir, il faut dire que l'on ne croit pas au soleil; il faut fermer volontairement les yeux à la lumière; il faut renoncer à l'évidence, à la certitude morale; il faut se retrancher de la société des hommes.

Je montrerai les grands événemens accomplis sous nos yeux, et qui comprennent tout le passé, clairement prédits dans les livres saints; je ferai voir ensuite le second avènement de Jésus-Christ également annoncé par des prophéties aussi claires et aussi évidentes que les premières.

Vous reconnaîtrez ainsi que tout se lie, tout s'enchaîne dans la Bible et dans l'histoire du monde. Le passé sera pour vous le garant de l'avenir.

Implorons les lumières de l'Esprit saint par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ordre de l'univers montre que tout est soumis à des lois constantes, immuables, lois du Dieu créateur des choses visibles et invisibles. Les nations ont aussi leurs lois invariables, lois morales auxquelles sont attachés leur gloire ou leur opprobre, leur grandeur ou leur décadence, selon que ces lois sont suivies ou

violées. Quel homme n'a pas compris le langage des événemens accomplis depuis la création ? En quels lieux cette voix éclatante n'a-t-elle pas retenti ? En sorte qu'il est vrai de dire que si Dieu a révélé sa puissance et sa sagesse dans le spectacle de l'univers, il a révélé sa justice et son amour dans l'histoire des peuples.

Regardez autour de vous. Parmi toutes les nations, il en est deux qui s'élèvent comme des témoins, les chrétiens et les Juifs; elles dominent toutes les autres, et présentent à elles seules l'histoire du genre humain. Deux villes où ces nations ont régné tour à tour, Rome et Jérusalem, attirent aujourd'hui tous les regards. Jérusalem, autrefois la merveille de la terre, est maintenant déserte et désolée; Rome, la ville de la guerre, est la ville de la paix; Rome, l'effroi du monde sous les empereurs païens, en est devenu l'amour sous les successeurs de Pierre. Rome, véritable cité du Dieu vivant, de celui en qui toutes les nations de la terre devaient être bénies, voit successivement accourir dans ses murs tous les peuples, et elle s'assujettit par la religion ceux qu'elle ne subjugue plus par les armes.

Jérusalem a renié le Fils de Dieu, elle est assise solitaire au milieu du monde, et les lamentations du prophète peuvent seules égaler ses calamités. Rome a reconnu Jésus-Christ, et elle règne sur le monde. Le temple de Jérusalem, autrefois la splendeur de l'univers, est détruit, et le temple de Pierre, du batelier qui a confessé la divinité de Jésus-Christ, l'a remplacé dans l'admiration des hommes.

Les deux peuples qui ont régné dans l'une ou dans

l'autre de ces villes ont dans leurs mains un livre conservé d'âge en âge, renfermant leur culte, leur religion, leur morale, et ces deux livres, qui n'en font qu'un, se rapportent au même Emmanuel, le Dieu avec nous, l'un pour l'annoncer, l'autre pour le manifester. L'un de ces peuples est maintenant errant sur la terre où l'autre est roi ; l'un a blasphémé Jésus-Christ, l'autre l'adore, et tous deux aujourd'hui sont des témoins miraculeux de l'ordre surnaturel nié par les panthéistes, des signes éclatans de la justice et de l'amour de Dieu. Enivrés des biens de la terre, les Juifs rêvent un Messie guerrier et conquérant. Ils attendent encore un rédempteur qui doit leur donner les richesses du monde, un envoyé de la tribu de Juda, un fils de David, et il est impossible de distinguer parmi eux la tribu de Juda et la famille de David. Les chrétiens, au contraire, adorent un Dieu caché, un Messie anéanti, humilié, un Messie qui fait régner la justice et la sainteté. Ainsi s'accomplissent tous les oracles. Ainsi les Gentils ont vu la lumière qui s'est levée de l'Orient, et les Juifs sont ensevelis dans les ombres de la mort.

Cependant la religion des Juifs, descendue de la religion des patriarches, contient les trois dogmes de l'humanité : Dieu, la chute de l'homme, la promesse d'un rédempteur ; et leur livres renferment d'avance toute l'histoire de Jésus-Christ. Aveugles, ils portent le flambeau qui éclaire tout le monde ! et s'il n'existait pas dans l'univers des hommes qui, en présence du soleil, doutent de Dieu, on ne comprendrait pas les Juifs, qui lisent la Bible et n'y voient pas Jésus-Christ.

Toute la vie du divin Sauveur est en effet écrite d'avance dans l'Ancien Testament. Aucun trait, aucune circonstance, n'y manquent : sa naissance à Bethléem, sa vie cachée, sa mission, sa prédication dans le second temple, ses miséricordes, ses opprobres, sa croix, sa mort, la gloire de son règne. Pendant quatre mille ans il a été annoncé par les prophètes, figuré par les patriarches, enfanté par les événemens, en sorte que l'on peut dire, en lisant David, Isaïe et Daniel : Quels sont les historiens ? Sont-ce les prophètes ? Quels sont les prophètes ? Sont-ce les historiens ?

Le premier avènement de Jésus-Christ a été le prélude des grandes révolutions de l'univers. Après sa mort, tous les oracles s'accomplissent ; nous voyons une loi nouvelle publiée en tous lieux, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la chute des idoles, l'Eglise fondée par Pierre, la conversion du monde, et toutes les nations bénies successivement en un fils d'Abraham.

La loi sort de Sion, la parole de Jérusalem, comme l'avait annoncé Isaïe. Les nations sont convoquées à Rome, la Jérusalem nouvelle ; l'Eglise remplace la Synagogue. Tous les peuples accourent à la nouvelle montagne du Seigneur, à Rome, la nouvelle Sion ; une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes est promulguée. Depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux lieux où il se couche, l'oblation pure, le sacrifice nouveau promis par le prophète Malachie, étonnent et consolent l'univers.

Les prophètes avaient prédit le jour où l'homme, jetant loin de lui les dieux d'or et d'argent, ouvrages de ses mains, cesserait d'adorer de vils animaux et

tournerait ses regards vers le saint d'Israël. Ecoutez Isaïe : « La montagne de la maison du Seigneur attirera tous les peuples ; ils y accourront en foule, se disant les uns aux autres : Venez, et montons à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Les îles attendront la loi du Seigneur ; cette loi se reposera sur les nations et sera leur lumière. Le juste, le Sauveur n'est pas loin, il va paraître ; les peuples des extrémités de la terre mettront toute leur confiance dans le Seigneur. »

La voilà cette monarchie spirituelle, entrevue par Daniel, qui devait s'élever au-dessus de toutes les monarchies ! Cette Jérusalem nouvelle dont parle Isaïe, et qui devait sortir du désert brillante de clartés, c'est l'Eglise de Jésus-Christ ! Quand Isaïe s'exprimait ainsi, l'empire de Salomon et de David n'existait plus, les beaux jours de Juda étaient passés, les dix tribus étaient séparées. Aussi les Juifs ont-ils toujours appliqué à la venue du Messie ces oracles qu'aucun de leurs rois ne pouvait accomplir. Le prophète entrevoit la grandeur de l'Eglise, la nouvelle Jérusalem ! « Lève-toi Jérusalem, lève-toi, la gloire du Seigneur va briller sur ton enceinte, les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à ta splendeur. Lève les yeux, regarde autour de toi, tes fils viendront de loin, tes filles accourront de tous côtés. Tes portes seront ouvertes nuit et jour, on ne les fermera jamais, afin de laisser entrer les rois et l'élite des nations ; car le peuple et le royaume qui ne te recevront pas périront. Les enfans de ceux qui t'avaient humiliée se prosterneront devant toi, tous tes ennemis adoreront les traces de tes pas, ils t'appelleront la cité du Seigneur. »

Voilà ce qui devait signaler la venue du Messie. Regardez maintenant, la loi universelle n'est-elle pas promulguée dans tout l'univers? Rome, la Jérusalem nouvelle, n'a-t-elle pas établi son empire sur toute la terre? Les rois n'ont-ils pas marché à la splendeur de sa lumière? Le sacrifice de Jésus-Christ n'a-t-il pas remplacé tous les sacrifices? L'Eglise n'a-t-elle pas reçu et ne reçoit-elle pas tous les jours dans son sein l'élite des nations?

Jésus-Christ a paru, et des débris de la synagogue et de la réunion des Gentils s'est formée une Eglise répandue dans l'univers. Ce que les prophètes ont annoncé, les Apôtres l'ont accompli, et les événemens achèvent la prédication des apôtres et des prophètes.

Où sont les idoles qui couvraient la terre? Qu'est devenu ce temps où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même? Les temples du monde connu sont maintenant ce qu'était autrefois le temple de Jérusalem, et, pour trouver aujourd'hui dans l'ancien monde romain des idoles adorées, il faut les chercher dans l'abîme des cœurs.

Mais au milieu de ce mouvement de l'univers, de cette conversion des nations qui accourent en foule sous l'étendard de Jésus-Christ, et forment un nouveau peuple, que devient le peuple juif, celui qui seul un moment adora le vrai Dieu? Les prophètes ont tout raconté d'avance, et l'histoire n'est encore ici que l'accomplissement de la prophétie. Admirable témoignage! miracle au-dessus de tous les miracles! merveille aussi éclatante que le soleil! la prophétie n'a-t-elle pas ici deux langages, la parole et les événemens?

Tournez les yeux autour de vous, partout vous verrez des Juifs sans rois, sans sacrifices, sans autel, sans territoire, poursuivis par la vengeance divine, et seuls dans l'univers ne comprenant pas qu'ils ont fait mourir le Messie, l'objet de leur longue attente! Les temps sont accomplis, et ils ne le voient pas, aussi étrangers par l'intelligence aux événemens du monde moral que l'athée au spectacle de la création et de l'ordre de l'univers.

Celui, disait saint Augustin, qui ne voit pas Jésus-Christ est aveugle; celui qui le voit et ne le bénit pas est ingrat; celui qui le blasphème est insensé.

En effet, les oracles, les figures qui signalent la venue du libérateur, pouvaient-ils s'accomplir avec plus de clarté et d'évidence que dans Jésus-Christ? Ne voit-on pas se réfléchir sur lui tous les traits épars dans les prophètes? N'est-ce pas lui qu'annonçaient toutes les figures de la loi, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Joseph, Moïse, Elie? Qui a fait tomber les idoles? Au nom de qui tombent-elles encore? Les caractères de la loi prédite par l'Ancien Testament ne sont-ils pas les caractères de la loi chrétienne? La révolution prédite à l'époque du Messie n'est-elle pas le grand événement accompli dans l'univers depuis dix-huit cents ans? Abraham n'est-il pas aujourd'hui le père d'un grand peuple? Sa postérité n'est-elle pas multipliée comme la poussière de la terre? Ne possède-t-elle pas les portes des villes, c'est-à-dire la puissance de la terre? La promesse faite au pasteur de la Chaldée n'est-elle pas un miracle toujours subsistant aux yeux de l'univers? Le soleil des intelligences qui s'est levé à Bethléem n'aura-t-il pas bientôt fait le tour du mon-

de ? Que voudrait dire le peuple sans roi, sans territoire, sans sacrifice, répandu dans tout l'univers, si le sang de Jésus-Christ n'était pas sur lui? Pourquoi Jérusalem est-elle déserte ? Pourquoi la Judée fume-t-elle encore de la foudre qui l'a frappée ? Pourquoi Rome, la maîtresse du monde, appartient-elle au successeur du batelier de Génésareth, à qui Jésus-Christ a dit qu'il le ferait pêcheur d'hommes? Jérusalem, que te reste-t-il maintenant de ton temple magnifique, de tes superbes édifices, de tes murailles, de tant de monumens, l'admiration du monde? Il te reste un lieu de supplice, le Calvaire, et un tombeau entouré des hommages des peuples; et Rome, sous le règne des successeurs de Pierre, est aujourd'hui la reine des nations. Les pontifes ne sont plus à Jérusalem; Dieu n'y réside plus comme dans son sanctuaire; Rome institue tous les prêtres qui offrent à Dieu le sacrifice pur et sans tache, le sacrifice, la rédemption de l'humanité.

Qui pourrait refuser de voir un miracle permanent dans les prophéties, quand il est prouvé que les prophéties sont véritables, et que les événemens prédits si long-temps avant leur accomplissement font partie maintenant de l'histoire des nations? Comment ne pas reconnaître que nos yeux seuls suffiraient pour nous conduire à la foi ?

Comment ne pas répéter avec l'Evangile, en parlant des incrédules: S'ils ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiraient pas à la résurrection des morts?

Ainsi, mes chers auditeurs, il n'y a pas un événement prédit par le livre des Juifs et par le livre des chrétiens qui ne soit accompli.

Puisque tout ce qui s'est passé dans la conversion u monde s'est opéré d'après les prédictions des livres e l'Ancien et du Nouveau Testament, Dieu a donc anctionné ces livres aux yeux de toutes les nations; t comme le temps a développé toutes les paroles des rophètes et de Jésus-Christ, Dieu lui-même autorise es prophètes et atteste la divinité de Jésus-Christ aux eux du monde entier. Ne nous demandez plus une nspiration particulière, quelque miracle nouveau ou 'intervention des anges, pour croire à ce que nous vous annonçons. Ceux qui ont vu les anges ont vu des ministres de Dieu. Et vous, vous avez entendu, vous voyez Dieu lui-même! car les prophéties, devenues les événemens, sont la voix du Très-Haut. Tout ce qui est sous nos yeux nous dit : Dieu a parlé, il nous parle dans les ruines de Babylone, de Ninive et de Tyr, par la destruction de Jérusalem, par la splendeur de Rome, par la chute de toutes les idoles, par les temples élevés à l'unité divine sur toute la terre. Avons-nous besoin de nouveaux miracles? Une prophétie accomplie n'est-elle pas un miracle toujours subsistant? Au commencement, dit saint Ambroise, les miracles étaient nécessaires pour affermir les fondemens de la foi, maintenant ils ne le sont plus, parce que la foi passe d'un peuple à un autre par la réalisation des prophéties, *populus populum ad fidem adducit.*

Ainsi le monde attiré à Jésus-Christ, quand il a été élevé sur la croix, comme il l'avait lui-même prédit; ainsi la loi sortant de Sion, et les apôtres allant prêcher à toutes les nations au nom du Père, du Fils et u Saint-Esprit; saint Pierre, continuant au Capi-

tole à être pêcheur d'hommes, selon la promesse de Jésus-Christ; le temple de Jérusalem renversé, et les Juifs errans sur toute la terre; l'unité de Dieu établie partout, et les idoles abattues, ce sont là des miracles au-dessus de tous les miracles; car de pareils faits, impossibles à prévoir quand ils ont été prédits, deviennent la conséquence du plus grand des miracles: l'intervention perpétuelle de Dieu dans les événemens humains. Notre foi, dit saint Augustin, est affermie des deux côtés. Ni les Apôtres, ni nous, ne pouvons douter: ce qu'ils ont vu dans la source les a assurés de toute la suite; ce que nous voyons dans la suite nous assure de ce qu'ils ont vu et admiré dans la source.

Ainsi nous pouvons dire que depuis dix-huit siècles Dieu est intervenu et intervient miraculeusement sur la terre. Plus nous nous éloignons de l'origine du christianisme, plus la preuve devient forte, plus l'accomplissement est visible et perpétuel, plus les prédictions deviennent des récits, les promesses des réalités. Le merveilleux est historique. Les prophéties sont de l'histoire, et les miracles des faits certains. La conversion de l'univers, résultat des prophéties et des miracles, est aujourd'hui le plus grand des miracles, et suffirait seul pour rendre, comme l'a dit saint Paul, notre foi raisonnable.

Maintenant que faudrait-il pour soumettre les esprits? Quels plus grands prodiges pourrait-on demander? Quels miracles nouveaux seraient plus puissans pour persuader l'univers? J'ai donc eu raison de dire au commencement que si l'on ne voulait pas croire à la religion d'une foi divine, il serait impossible de lui refuser une croyance humaine.

Dieu a donc parlé par les événemens d'une manière ussi solennelle que par le spectacle imposant de l'uivers. Dieu a fait entendre sa voix à la terre; sa jusce et son amour sont manifestés à tous les yeux. Et omment alors pouvoir douter de toutes les prophéties ui doivent encore s'accomplir, des prophéties du seond avènement que nous allons développer dans la uite de ce discours ?

DEUXIÈME PARTIE.

Ouvrons le livre des chrétiens et le livre des Juifs, ces livres qui contenaient l'histoire de tout ce que nous voyons, interrogeons les nouvelles prophéties qui complètent et dénouent le drame de la destinée humaine.

Tandis que les Juifs sont toujours dans l'attente du premier avènement du Messie, déjà le second se prépare, et les chrétiens attendent le retour de Jésus-Christ.

Quand l'ordre des siècles sera révolu, dit Bossuet, les mystères de Dieu consommés, l'Evangile annoncé par toute la terre; quand le nombre de nos frères sera rempli, quand la sainte société des élus sera complète, quand il n'y aura plus de vide dans les célestes légions où la désertion des anges rebelles a laissé tant de places, alors il sera temps de détruire pour jamais la mort et de la reléguer aux enfers d'où elle est sortie. Aussi tous les oracles attestent la résurrection. L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront auront la

vie : Esprit, soufflez sur les morts, et qu'ils revivent, et les ossemens s'approcheront des ossemens, et les nerfs et les chairs les recouvriront, et la peau s'étendra, et l'esprit entrera en eux, et l'armée innombrable des morts se lèvera sur ses pieds.

J'assemblerai, dit le Seigneur, toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et je me placerai sur un trône pour les juger. Alors, ajoute Daniel, ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui ne finira pas. Le soleil, dit saint Matthieu, s'obscurcira, les étoiles, n'ayant plus de nuits à éclairer, tomberont du ciel ; alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les cieux, et le Fils de l'homme viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. Il faut, dit saint Paul, que nous soyons présentés devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui lui appartient, selon qu'il a fait le bien ou le mal. Dieu découvrira ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera le secret des cœurs. Dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, dit saint Pierre, les élémens embrasés se dissoudront, la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu.

Enfin le Seigneur lui-même, après un second avènement, dira aux justes : Venez, les bien-aimés de mon Père, dans le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; allez, maudits, au feu éternel préparé au démon et à ses anges.

Nous allons voir maintenant tous les traits épars des prophètes et des Evangiles réunis dans un seul tableau. Et qui va nous l'offrir ? Celui qui avait puisé tous les

secrets de l'avenir dans le sein du Verbe lui-même, le prophète de la nouvelle loi, l'ami du Seigneur, qui fut apôtre, prophète, évangéliste, le Verbe du Verbe, *Verbum Verbi.*

« Je vis un grand trône éclatant de blancheur, dit saint Jean, et quelqu'un assis, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent, et leur place même ne se trouva plus. Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône; les livres furent ouverts, et un autre livre, le livre de la vie, fut encore ouvert, et les morts furent jugés selon leurs œuvres sur ce qui était écrit dans ces livres. La mer rendit ceux qui étaient morts dans les eaux; la mort et l'enfer rendirent aussi leurs morts, et chacun fut jugé selon ses œuvres. L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu, la seconde mort. Et quiconque ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu. Et je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait comme une épouse parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix sortie du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu; et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur. » Et quand doivent s'accomplir tous ces événemens? Après que les Juifs auront reconnu Jésus-Christ et qu'ils auront travaillé à la conversion de l'univers, après que l'Antechrist aura paru sur la terre.

Ces prophéties que vous venez d'entendre sont aussi claires, aussi formelles que les prophéties qui regardent le premier avènement. Ne remarquez-vous pas ici la fin du monde, la résurrection, le jugement, la séparation des bons et des méchans, les splendeurs des cieux et les horreurs de l'abîme? Les livres dans lesquels elles sont contenues sont les mêmes livres où nous trouvons prédits et la conversion du monde, et le royaume spirituel des successeurs de Pierre, et la ruine de Jérusalem, et la dispersion des Juifs. La fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier, le ciel et l'enfer sont donc des événemens qui arriveront d'une manière aussi infaillible que tous les événemens prédits avant Jésus-Christ.

Puisque vous ne pouvez pas douter des premières prédictions dont vous voyez l'accomplissement sous vos yeux, comment douteriez-vous des secondes? C'est sur la foi des premiers oracles qui manifestaient la venue du Christ que les apologistes des premiers siècles annonçaient le second avènement. Saint Justin disait, il y a seize cents ans, aux empereurs romains : « Nous avons vu que tout ce qui est arrivé avait été prédit avant l'avènement, nous devons croire à l'accomplissement futur de tout ce qui n'est pas encore réalisé. Qu'avaient annoncé les prophètes? Un double avènement du Christ. Dans le premier, déjà accompli, il devait paraître tel qu'on l'a vu, humilié et souffrant; dans le second, qui se prépare, on le verra descendre du ciel environné de gloire et entouré de ses anges; alors il doit ressusciter les hommes qui auront passé sur la terre, revêtir les saints de gloire et d'immortalité, envoyer les méchans dans un feu

ernel pour y souffrir à jamais avec l'ange des té-
èbres. »

Mes chers frères, quand David, Isaïe, Daniel, an-
onçaient, au milieu des nations guerrières et mai-
esses du monde, la venue d'un Juif, d'un fils des pas-
urs de la Chaldée qui devait changer l'univers, cet
vénement apparaissait dans le lointain, enveloppé
'une grande obscurité. Que pensaient les Assyriens,
es Perses, les Grecs, les Romains, maîtres et vain-
ueurs des Juifs, de cette monarchie spirituelle s'éten-
ant sur le monde entier, et de la conversion du
nonde attendue par les Juifs ? Ils pensaient ce que
eaucoup d'entre vous pensent aujourd'hui lorsqu'on
eur parle de la conversion des Juifs, de la venue de
'Antechrist, de la fin du monde, de la résurrection
es morts, de l'enfer et du ciel. Quand les prophètes
nnonçaient la chute des idoles, la connaissance du
rai Dieu se répandant sur toute la terre; quand Jé-
us-Christ disait à Pierre qu'il deviendrait pêcheur
l'hommes et que l'Eglise reposerait sur lui, ces pré-
lictions avaient besoin d'être accomplies pour être
comprises. Aujourd'hui elles sont très-claires pour
nous; mais ces prophéties étaient-elles plus claires
que les prophéties des derniers jours ? Non, sans dou-
te. Servez-vous donc de ce que vous voyez pour com-
prendre ce que vous ne voyez pas. Lisez l'avenir dans
les livres saints comme vous y lisez le passé. Oui,
vous ressusciterez et vous serez jugés, vous irez dans
le ciel ou dans l'enfer. Les premiers événemens an-
noncés par les prophètes, et qui frappent aujourd'hui
nos regards, étaient moins faciles à croire que les der-
niers.

La foi est donc obligatoire pour tous les hommes, et l'Ecriture a raison de dire que celui qui ne croira pas périra. Qui pourrait, après tant de preuves si éclatantes, ne pas croire en Jésus-Christ et être absous au jour du jugement? Quel est l'homme qui n'a pas entendu parler maintenant de Jésus-Christ? La chaîne des prophéties de quarante siècles se termine à Jésus-Christ, et vingt siècles bientôt depuis le miracle de l'accomplissement de ces prophéties n'attestent-ils pas sa divinité? Jésus-Christ, ainsi que le dit le Psalmiste, a donc placé son tabernacle dans le soleil? Pour qui Rome et Jérusalem ne sont-elles pas des témoignages vivans de la justice et de la miséricorde divines?

Choisissez donc entre ces deux croyances, car l'une ou l'autre doit être nécessairement la vôtre. L'homme est tombé, et Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son propre Fils pour rédempteur; le Verbe s'est fait homme pour élever les hommes jusqu'à lui, il a changé le monde pour prouver sa venue, ou Dieu a permis qu'un simple artisan fût annoncé pendant quatre mille ans comme un Dieu, agit comme un Dieu par ses miracles et par ses prédictions, se fit adorer de toute la terre comme un Dieu, et cependant ne fût qu'un homme.

Vous voilà placés entre une croyance sublime conforme à la nature de Dieu, à la nature de l'homme, et une idée monstrueuse aussi déshonorante pour Dieu que pour l'homme, car Dieu lui-même, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, aurait créé une nouvelle idolâtrie!

Qui parmi vous pourrait hésiter, qui ne proclame-

ıit pas Jésus-Christ, fils d'Abraham et de David, le essie, le Rédempteur promis, le Dieu du ciel et de terre, le juge des vivans et des morts, puisque lui-ıême il s'est dit Dieu ? Si Jésus-Christ n'était pas ıieu, Dieu aurait divinisé l'imposture et trompé l'u-ivers.

Mes chers frères, vous ne sauriez douter de la fin u monde, de la résurrection de vos corps, du juge-ıent dernier, du ciel et de l'enfer; ne vous attachez onc pas à cette terre qui va passer, et que vous sen-ez manquer sous vos pieds; écoutez, ne croyez-vous ıas déjà, comme saint Jérôme, entendre les trompet-es du jugement dernier ?

Qui sait si nous sommes bien éloignés des jours de 'homme du péché, de celui dont l'entrée dans le monde sera suivie de prodiges et de mensonges, ce-lui qui doit être le signe précurseur des derniers temps ? Comme la mer et la terre doivent lui obéir, selon les Pères, que toute l'Eglise doit être persécutée par lui, et que son règne doit être fort court, une année, deux années et une demi-année, il faut que les peuples soient dans une communication presque aussi rapide que la pensée, pour que les événemens qui regardent l'Antechrist soient universels; et n'est-ce pas là ce que nous voyons s'accomplir sous nos yeux par ces progrès des lumières et des sciences qui feront bientôt de toutes les nations un seul peuple ? Les anciens Pères disaient que les démons de l'air et des eaux obéiraient à l'Antechrist. Ne voyez-vous pas aujourd'hui ces ailes données aux vaisseaux, l'eau ac-quérant une si grande puissance par l'action du feu, toutes les pensées de l'homme portées à travers les airs,

d'un pôle à l'autre, la vie des peuples mise en communication pour rendre possible le règne si court de l'Antechrist sur l'univers ? Ne semble-t-il pas que nous approchons de ces jours où les ossemens desséchés des enfans d'Israël se relèveront et se réuniront pour recevoir une nouvelle vie ? Les rois de l'Aquilon ne sont-ils pas à la veille de chasser Ismaël, le fils de l'imposteur, des pays conquis sur Isaac, pour y réintégrer les fils d'Abraham selon la chair ? Ne pourrait-on pas penser que tous les efforts de l'Europe afin de conquérir le tombeau du Christ n'ont été impuissans que pour rendre plus sensible le dessein de Dieu sur les Juifs, destinés peut-être à reconquérir le tombeau de Jésus-Christ le jour où ils reconnaîtront celui qu'ils ont percé ?

Les événemens se pressent, les peuples se donnent la main de nouveau. On dirait, à voir ce mouvement, ce progrès autour de nous, que les nations commencent à se réunir pour paraître ensemble devant le juge des vivans et des morts, tout paraît se précipiter à la fin; mais n'oubliez pas que pour chacun de nous le second avènement peut arriver aujourd'hui même. En sortant de notre corps, nous trouverons non Jésus humilié, mais Jésus dans la gloire. Hâtez-vous de vous convertir. La trompette sonne pour chacun de nous, parce que la mort nous menace à chaque instant. Qu'avons-nous besoin des signes des derniers temps pour croire au grand dénouement de la vie humaine, dénouement sans lequel rien ne peut s'expliquer ? En ce jour, Dieu veut être jugé, il veut être reconnu juste et bon par toutes les créatures.

Hâtez-vous donc de vivre comme devant mourir.

Souvenez-vous que tant que vous êtes sur cette terre vous êtes sous l'empire de la miséricorde, mais que, d'un moment à l'autre, vous pouvez en sortir. Voyez toujours à côté de vous l'Eglise annoncée par les prophètes; elle a tous les secours qui vous sont nécessaires: d'une main elle vous soutient sur la terre, de l'autre elle vous montre le ciel.

Hâtons-nous de nous réfugier dans cette arche d'alliance, arche élevée pour le salut du monde au-dessus des grandes eaux, arche éternelle qui traverse tous les âges, chargée de recueillir les hommes et de les porter dans le sein de Dieu.

Hors de l'Eglise, nous lutterions en vain contre les vagues, les tempêtes et la longueur de la traversée. Sans appui, sans secours, nous serions le jouet des vents et brisés contre tous les écueils. Entrez donc, mes chers frères, dans l'arche du salut, toujours prête à vous recevoir, et vous êtes sûrs d'arriver au port: le temps est court, la raison comme la foi vous le crie: *Scitote esse judicium*, sachez qu'il y aura un jugement, souvenez-vous qu'il y aura un second avènement où Jésus-Christ paraîtra plein de gloire et de majesté. Dans le premier, il était humilié, il était le Sauveur des hommes; dans le second, il sera revêtu de majesté. Profitons du temps de miséricorde pour recevoir Jésus-Christ dans nos cœurs. Tant que le monde subsiste, Jésus-Christ est sauveur; plus tard il ne sera plus que juge. Les Hébreux, pour sauver leurs premiers-nés, marquaient le seuil de leur porte du sang de l'Agneau pascal; soyons teints aussi du sang du Sauveur, c'est ainsi que nous échapperons à la justice en nous associant à la miséricorde. Ainsi soit-il.

L'ENFER.

SUR

L'ENFER.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potiùs timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.

Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer le corps et l'âme.

SAINT MATTHIEU, ch. x, ℣ 28.

Lorsque Jésus-Christ fit entendre ces paroles à ses Disciples, il voulait les mettre au-dessus de toutes les adversités de cette vie, et leur faire entrevoir comme le plus grand des maux la mort de l'âme, la mort éternelle. L'Église conserva fidèlement les enseignemens du Sauveur. Vous pouvez nous tuer, écrivait saint Justin aux empereurs, mais vous ne pouvez pas nous nuire. En effet, les persécuteurs des premiers chrétiens donnaient la mort au corps, mais ils délivraient l'âme. La patience des victimes suffisait pour vaincre la cruauté des bourreaux. Ne craignons donc ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde, craignons Dieu seul, parce que, si les hommes tuent le corps, Dieu seul peut tuer l'âme, et la mort de l'âme, ce n'est pas le néant, c'est l'enfer.

Le dogme de l'éternité des peines est admis par toutes les nations; tous les peuples ont cru à l'enfer. L'anéantissement des âmes est la supposition d'une philosophie moderne qui a mis ses rêves à la place de la tradition et de la vérité. Aussi l'Eglise répète-t-elle avec saint Athanase : Ceux qui ont fait le bien iront à la vie éternelle, ceux qui ont fait le mal, au feu éternel. Telle est la foi catholique, et quiconque ne la gardera pas avec fidélité ne peut être sauvé.

Otez l'enfer, l'édifice de la religion s'écroule, et tout ce qui existe est une dérision dont personne ne peut avoir le mot. Otez l'enfer, le poète de l'incrédulité a eu raison de dire que Dieu a jeté les hommes sur la terre pour s'en servir comme de jouets. Otez l'enfer, la haine, la mort, le péché, sont des inconséquences monstrueuses; ôtez l'enfer, vous bannissez Dieu du Ciel, vous le détruisez dans la raison et dans le cœur de l'homme. Sans les peines éternelles, vous ne pourriez comprendre le Dieu créateur, le Dieu rédempteur, le Dieu sanctificateur, la création, la croix, la grâce, les esprits de ténèbres, l'origine du mal, la liberté. L'enfer, sans doute, est un mystère de justice; mais ce mystère peut seul expliquer Dieu et l'univers, devenus inexplicables sans lui.

Voilà ce que je me propose de développer devant vous. Jamais sujet ne fut plus digne d'attention. Il n'en est pas qui relève autant la nature humaine. Vous verrez dans ce discours que, pour éclairer l'esprit de l'homme sur sa destinée, il faut à la fois toutes les splendeurs du ciel et toutes les lueurs de l'abîme. Vous ne trouverez point ici la peinture terrible des supplices éternels, non que je veuille prétendre que

les ténèbres visibles, le ver rongeur, le feu qui ne s'éteint pas, sont une simple image du remords des réprouvés. A Dieu ne plaise que je vienne affaiblir votre foi ! Je crois, avec tous les Pères, à la réalité de ces tourmens. Si je vous fais trembler, disait autrefois saint Augustin en rappelant les peines de l'enfer, j'en ai tremblé le premier ; je tâcherais de vous rassurer si je pouvais me rassurer moi-même ; je crains l'enfer ; je crains un feu éternel, *Ignem æternum terreo.* Ainsi parlait le docteur incomparable ; mais, comme tous ces supplices sont le résultat des crimes de l'esprit et du cœur de l'homme, c'est dans l'esprit et dans le cœur de l'homme que nous chercherons le principe de l'enfer.

L'enfer fait comprendre Dieu, l'enfer fait comprendre l'univers, voilà ce que j'essaierai de montrer aujourd'hui. Invoquons auparavant la Vierge Marie, qui nous a donné le Rédempteur, et dont l'intercession est un gage de salut.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est un Dieu créateur, les cieux racontent sa gloire, l'univers, sa puissance, sa sagesse, son amour. Le jour persévère par son ordre, et la vie se répand continuellement de son sein. Toutes les créatures attendent de lui leur nourriture au jour marqué ; il donne, elles recueillent ; il ouvre sa main, elles sont rassasiées de ses dons ; il voile son visage, elles se troublent ; il retire son souffle, elles expirent et ren-

trent dans leur poussière; il envoie son esprit, elles renaissent, et la face du monde est renouvelée. Dieu nous a créés, il nous conserve, il nous empêche de retomber dans le néant d'où il nous a tirés, il peut donc dire à chacun de nous : Je suis le Seigneur votre Dieu : *Ego sum Dominus Deus tuus.*

Dieu nous a donné la vie et la liberté, il ne nous a pas donné l'indépendance. Notre liberté doit donc s'exercer dans les limites de ses lois immuables pour ne pas détruire l'ordre, la loi inviolable des intelligences, l'ordre qui veut que la créature dépende éternellement de son créateur.

Cet ordre n'existe plus s'il n'y a pas un enfer. Dieu n'exerce plus un souverain domaine sur toute la création, c'est-à dire que Dieu n'est plus Dieu, car l'idée de Dieu et de toute-puissance, l'idée de Dieu et de Providence infinie, ne se peuvent séparer.

L'hmme, dit saint Thomas, peut bien s'éloigner de sa fin particulière, de son salut, de la jouissance du souverain bien, mais il ne saurait s'écarter de la fin dernière et universelle de la création, l'ordre de l'univers, car Dieu a tout fait pour cet ordre, et l'homme qui ne voudra pas y contribuer par son bonheur doit y concourir par le châtiment de sa volonté rebelle.

Ouvrez les deux grands livres de la création, la nature et la Bible, vous y verrez partout la justice divine; et si Dieu n'eût en effet manifesté sa justice par des traits éclatans, la mort, le déluge, la guerre, l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, l'extermination des populations de Chanaan, les hommes n'auraient jamais cru à la justice infinie; ils se seraient dit ce qu'on entend même aujourd'hui au milieu d'un monde

sillonné par la foudre : Dieu ne saurait punir d'un supplice éternel l'offense d'un moment, comme s'il y avait rien en Dieu qui ne fût Dieu, sa puissance comme sa justice, sa justice comme son amour.

Dieu juge l'homme non d'après la durée de la faute, mais par la disposition de son cœur. Le pécheur a une volonté éternelle dans le plaisir de pécher. Dieu lui aurait donné des milliers d'années de plus, il ne serait pas sorti de son péché, il aurait souhaité vivre éternellement pour demeurer éternellement dans son crime, d'où saint Grégoire conclut : Il est de la justice de Dieu que celui qui n'a jamais voulu mettre fin à son péché ne trouve jamais de fin à son supplice. Et déjà sur cette terre, la main commet en un instant le crime, et le crime est éternel dans la mémoire. Si Dieu livrait le Ciel à l'ambitieux, il voudrait y dominer. Les réprouvés ne finissent leurs crimes que parce qu'ils finissent leur vie. Voilà pourquoi, dans l'enfer, ils mourront sans cesse pour toujours revivre, et vivront pour toujours mourir. La première mort chasse l'homme de son corps malgré lui, la seconde mort l'y retiendra malgré lui, et il n'est pas de pire mort que la mort qui ne peut mourir.

La justice de Dieu est une conséquence de sa bonté. Puisque Dieu a produit des êtres libres, capables de bien et de mal, il a dû leur donner des lois et leur proposer des récompenses et des châtimens ; l'ordre moral ne subsiste que par des lois morales, et Dieu se doit à lui-même de maintenir ces lois pour manifester ses propres perfections et la perfection de l'univers.

Mais sans l'enfer ces lois morales et les perfec-

tions de Dieu n'existent plus. Dieu n'est plus l'Eternel, le Dieu juste, le Tout-Puissant. Il n'est plus l'Eternel, il ne punit que dans le temps; il n'est plus le Dieu juste, le crime échappe à sa vengeance; il n'est plus le Tout-Puissant si une seule créature peut se soustraire à son souverain domaine: sa puissance est bornée, elle s'arrête devant cette créature. Qu'importent des années, des siècles de souffrance? Il y a des volontés qui braveront les supplices temporaires plutôt que de fléchir. Dieu sera vaincu par l'homme. Il en est de ces néans rebelles, selon l'expression de saint Ambroise, qui diront à leur Créateur : Je n'obéirai pas, et qui répèteront avec Pharaon : Qui est Dieu pour que j'écoute sa voix?

Ne dites pas : Tout pécheur n'ira pas jusque-là. Dans le choix du pécheur pour un autre objet que Dieu, il n'y a pas seulement faiblesse de cœur, orgueil, volupté, mais un désir secret de vivre éternellement sans Dieu et d'être l'idole des créatures.

Songez-y bien, mes frères, il faudrait que l'homme rebelle à Dieu fût définitivement heureux ou anéanti. Or ni l'un ni l'autre n'est admissible. Si l'homme est heureux, sa volonté triomphe, Dieu est vaincu; si l'homme est anéanti, Dieu a pu manifester sa puissance, mais non pas sa justice; sa justice devient un problème. Après avoir laissé triompher le pécheur ici-bas, Dieu lui accorderait ce qu'il désire, l'anéantissement plutôt que les peines éternelles; dès-lors Dieu encourage le crime au lieu de l'arrêter. L'homme trouve son existence et son bonheur hors de Dieu, il y a des êtres indépendans du Créateur, par conséquent plusieurs volontés souve-

raines dans l'univers, plusieurs dieux. Mais si Dieu n'est pas un il n'est plus Dieu, a dit Tertullien.

L'idée du Dieu créateur suffirait donc pour prouver l'enfer; que dirai-je maintenant du Dieu rédempteur ?

La seule pensée de la Rédemption suppose des peines éternelles. En effet, Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre pour nous délivrer des peines temporelles, puisqu'il ne nous en préserve pas. S'il a guéri les boiteux, les sourds, les aveugles, les paralytiques; s'il a ressuscité les morts, c'est pour manifester son pouvoir, pour nous apprendre qu'il peut remettre le péché, source des maladies et de la mort, seule cause de la mort éternelle. Jésus-Christ nous arrache à l'enfer, mais il ne nous exempte pas de la mort. Or, puisque Jésus-Christ ne nous préserve ni des peines temporelles ni de la mort, il faut qu'il nous préserve des peines éternelles; car s'il n'y avait pas de peines éternelles, la mort d'un être éternel ne s'expliquerait pas.

L'homme ne savait plus le danger de sa situation, il n'avait plus l'horreur du péché; le Verbe divin, la Sagesse incréée, voyant l'homme s'avancer de plus en plus dans le mal, s'incarna pour lui révéler la voie, la vérité et la vie. Tous les anges unis à tous les hommes n'auraient pu offrir à Dieu une réparation proportionnée à l'offense d'Adam. L'offense contre Dieu était infinie, et les créatures sont finies. *Ad salutem generis humani deficiebat omnis creatura.* Mais celui qui n'a jamais péché voulut souffrir comme criminel, afin de réparer le péché. Il voulut être attaché à une croix, afin de nous apprendre, par ce spectacle toujours présent à nos yeux, l'horreur de Dieu pour le

péché et son amour pour les hommes. La mort subsiste dans le temps, et l'enfer dans l'éternité, parce que Dieu veut que nous ne séparions jamais l'idée du crime de l'idée du malheur.

Et comment affronter le péché aujourd'hui qu'il a coûté la mort à un Dieu ? Si je me dois tout entier à celui qui m'a créé, que dois-je à celui qui m'a rétabli, et rétabli d'une telle manière? Seigneur, disait saint Bonaventure, vous nous avez aimés avec un tel excès que vous paraissez vous être haï vous-même.

Voilà pourquoi celui qui a porté la croix a dans ses mains les clefs de l'enfer. Lui-même il l'a dit à saint Jean : *Habeo claves mortis et inferni*, j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. En effet, pourquoi la croix sans la mort et sans les peines éternelles? pourquoi le sang dont un Dieu l'arrose? Pourquoi la mort de l'Homme-Dieu, s'il ne vient pas soustraire l'homme à un malheur infini ? Sans l'enfer, il n'y a plus de raison aux souffrances d'un Dieu; aucune proportion n'est gardée entre la faute et l'expiation, on ne voit plus de motifs à la Passion de Jésus-Christ, rien qui la rende nécessaire; c'est ici un effet sans cause, la croix est renversée, la croix, la gloire des gloires, *Gloriatio gloriationum*, *Crux Christi*.

Si la punition de l'homme ici-bas, dit saint Bernard, n'était pas suivie de la mort, et de la mort éternelle, jamais, pour nous guérir, le Fils de Dieu ne serait mort. C'est ce qui faisait dire à saint Thomas de Villeneuve : La Rédemption m'effraie plus que la chute des anges.

Vous allez voir aussi que l'enfer seul explique le

Saint-Esprit, le Dieu sanctificateur. En effet, quel supplice temporaire serait en proportion avec le dédain, avec le mépris de tous les secours que Dieu nous envoie par son divin Esprit : tant de sacremens, source abondante de grâces instituées au milieu de nous, tant d'exhortations, de saintes pensées, tant de généreux désirs, de bons mouvemens, tant d'inspirations, de circonstances particulières, de moyens ménagés par la miséricorde infinie pour la conversion de notre cœur ? Le Saint-Esprit gémit sans cesse en nous pour nous amener à lui. Il nous parle, il nous presse, il nous prie de revenir à Dieu. L'homme, dit le Seigneur dans Isaïe, est plus précieux pour moi que l'or le plus pur; à cause de lui j'ébranlerai les cieux, je déplacerai la terre, je remuerai tous les peuples et le ciel même pour sauver une âme. *Movebo cœlum et omnes gentes pariter.* Otez l'enfer, Dieu ferait-il tant d'efforts ? Aurait-il envoyé son Fils pour nous sauver et son divin Esprit pour nous sanctifier, c'est à-dire pour incliner vers lui le mouvement de notre cœur sans gêner notre liberté ?

Vous le savez, mes frères, la grâce sanctifiante n'est pas seulement le don de l'amour de Dieu, c'est une personne divine, le Dieu sanctificateur qui habite en nous. Le mépris persévérant de la grâce, la résistance à l'Esprit saint est donc le plus grand des crimes, le crime contre l'amour. Voyez comment les hommes agissent par rapport au dédain de leurs affections, comment ils se vengent du mépris, et Dieu aura été méprisé et son affection dédaignée, son sang répandu pour nous foulé aux pieds, et Dieu est le Dieu jaloux, et la vengeance est à lui !

L'ENFER.

l'amour de Dieu pour l'homme. La mesure de la haine de Dieu pour le péché est la mesure de l'amour que Dieu a pour lui et pour ses élus. Je comprends maintenant pourquoi le Verbe, après avoir dit: Ceux-ci iront au supplice éternel, ajoute aussitôt: Ceux-là iront à la joie éternelle. Dieu nous souhaite le même bien qu'à lui-même; il faut donc, pour notre bonheur, que nous l'aimions, que nous l'admirions comme il s'admire et s'aime lui-même; voilà notre grandeur, notre destinée. Mais puisque, pour arriver au Ciel, nous devons vaincre notre volonté, nous devons à Dieu un acte libre de notre cœur : la menace de l'enfer est une miséricorde; cette menace a peut-être servi à sauver tous les saints.

Nous venons d'établir que l'enfer seul peut faire comprendre le Dieu créateur, le Dieu rédempteur, le Dieu sanctificateur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la puissance, l'intelligence et l'amour; nous allons montrer que, sans l'enfer, l'univers, tel qu'il est, serait inexplicable, et que les démons, la liberté de l'homme et les maux temporaires supposent des supplices éternels. Ce sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Tous les peuples ont cru à l'existence d'esprits malfaisans occupés de nuire à l'homme, de renverser le règne de Dieu, la vérité et la vertu. Les disciples de Pythagore et de Platon ont reconnu,

après leurs maîtres, qu'il y avait des esprits méchans par leur nature, et ils ordonnaient des sacrifices pour les apaiser.

S'il n'existait pas des génies du mal et un roi de ces enfans d'orgueil cherchant à détruire la domination de Dieu pour régner seul, comment comprendre le monde livré pendant des milliers de siècles à l'idolâtrie, et des ténèbres aussi épaisses répandues sur l'intelligence des hommes? Voilà ce que disent la raison et la philosophie. Interrogeons l'Ecriture : Il y eut, selon saint Jean, un grand combat dans le Ciel, Michel et ses anges combattaient contre le dragon, le dragon et ses anges combattaient contre lui, et la force leur manqua; ils tombèrent du Ciel, et leur place ne s'y trouva plus. Nous n'avons pas seulement à lutter, dit saint Paul, contre la chair et le sang, mais contre les puissances de l'air.

La raison, la philosophie, la révélation, tout nous prouve qu'il existe des créatures semblables à Dieu, pures intelligences comme lui, et qui se sont éloignées de lui par orgueil; des créatures sujettes à pécher, parce qu'elles n'ont pas l'indépendance souveraine. Ces natures spirituelles, en se séparant de Dieu, ont gardé toutes leurs facultés et tout leur pouvoir. La haine, l'envie et l'orgueil, voilà leur abîme éternel, cet univers de mort où toute vie meurt, où toute mort vit, où l'espérance n'entre jamais, elle qui entre partout. C'est là que Satan règne, c'est là qu'il médita de perdre l'homme qui avait pris sa place dans l'amour de Dieu. Satan poussa l'homme à la désobéissance; il fut le prince du monde, le

dieu du siècle; il eut des autels. Qui peut avoir oublié les paroles de ce grand criminel dénoncé dans le sénat de Rome : J'éteindrai mon incendie à force de ruines? *Incendium meum ruinâ restinguam.* Voilà comment Satan est sorti du Ciel. Aussi avons-nous maintenant en lui un ennemi perpétuel qui ne nous donne point de trève. Par-là s'expliquent ces suggestions soudaines, ces pensées de suicide moral, ces tentations mystérieuses qui, n'étant ni du monde ni de notre nature, ne peuvent venir que de l'enfer.

Satan croit se venger de Dieu en le faisant haïr. Il cherche partout des complices et des malheureux; il est sans cesse occupé à détruire l'homme; son envie le brûle plus que ses flammes.

Comment comprendre, sans les peines infinies, cette lutte des démons contre Dieu et l'homme? Si ces esprits de ténèbres étaient livrés à des peines temporaires, ils auraient conservé l'espérance, et avec l'espérance ils auraient le regret du bien, au lieu d'en avoir la haine; leur passion du mal s'explique par le désespoir, par la certitude d'un malheur sans retour.

Les anges rebelles avaient cherché en eux-mêmes leur gloire et leur félicité; ils ont trouvé le désespoir et la haine. Les insensés, en se révoltant contre Dieu, n'avaient pas plus imaginé, au milieu des joies du Ciel, la possibilité de l'enfer que l'homme, en désobéissant à Dieu auprès de l'arbre de vie, n'avait imaginé la possibilité de la mort. Mais leur punition leur a révélé toute la puissance divine. Ils

se sont mis hors de la loi de miséricorde, ils sont tombés sous la colère.

Si l'existence des démons suppose des peines éternelles, les maux répandus dans le monde prouvent la même vérité.

Ceux qui nient les peines éternelles ne peuvent expliquer le monde tel qu'il est. Dieu, disent-ils, a créé l'homme pour le rendre heureux. Mais alors pourquoi la douleur? pourquoi la mort? pourquoi le crime? pourquoi l'homme n'est-il que maladie? Les enfans enlevés au berceau, la guerre, la lèpre, la peste, les meurtres, tous ces fléaux sont, dans cette supposition, impossibles à comprendre. Si les idées de bonté divine ne peuvent s'accorder avec les peines infinies, ces idées répugnent également aux peines temporaires; car s'il n'est pas digne de Dieu de punir l'homme dans l'éternité, il n'est pas plus digne de lui de le punir dans le temps. A quelque point qu'on les réduise, les peines, dit un philosophe, choquent toujours la bonté essentielle de Dieu. Tout mélange de mal, selon lui, ne pourrait s'allier avec la bonté infinie qu'aux dépens de la puissance. Il faudrait, pour être conséquent à cette idée de bonté exagérée, diviser, comme les anciens hérétiques, le Dieu bon du Dieu juste; système absurde que personne aujourd'hui n'oserait reproduire.

Les maux passagers s'expliquent, avec l'idée d'un Dieu juste et bon, comme des épreuves, des expiations ou des avertissemens destinés à sauver l'homme du supplice éternel. L'homme a par-delà ce monde des peines sans fin à redouter. Les maux de cette

vie sont les reflets des maux de l'éternel abîme, une lumière placée au bord du précipice pour nous empêcher d'y tomber. Ces maux naissent de la miséricorde, afin de prévenir ceux qui viendraient plus tard de la justice. Ils servent à nous donner une idée de ce qui nous attend au-delà du tombeau. Ce sont des étincelles sorties de l'enfer pour nous révéler le feu éternel.

Tout s'explique alors, les biens et les maux du temps et de l'éternité. Les biens et les maux sont mêlés ici-bas pendant les jours d'épreuve; plus tard nous arriverons dans le lieu où ils seront à jamais séparés. La séparation du bien et du mal, c'est l'enfer et le Ciel. Dans l'enfer, le crime est uni pour toujours à l'opprobre et à la douleur; dans le Ciel, la vertu à la joie et à la gloire.

Rien ne périt dans les œuvres de Dieu. Il ne se perd pas un grain de sable, une goutte d'eau, un atome, de tout ce qui existe dans l'univers.

Eh bien! rassemblez tout ce que vous connaissez d'affreux, d'infect, d'horrible, le feu qui consume, l'acier qui déchire, l'air qui porte la peste; augmentez, multipliez tous les maux de ce monde, vous aurez une idée de l'enfer. Réunisssez tout ce que vous connaissez de beau, de gracieux, ce qui charme, ce qui transporte; augmentez, multipliez tous les biens de ce monde, vous aurez une idée du Ciel.

Le Ciel et l'enfer sont donc en germe ici-bas. Multipliez le feu, la douleur, la mort, vous aurez les abîmes d'horreur, les ténèbres éternelles, l'affreux désespoir, la soif que rien ne désaltère, la

faim que rien ne rassasie. Multipliez la grâce, la beauté, l'harmonie, la joie, l'amour, vous aurez le Ciel avec ses extases, ses ravissemens, son éternelle félicité.

L'enfer et le Ciel expliquent tout ce que nous voyons ici-bas, le bien, le mal, la vie, la mort. Rien de ce que nous connaissons n'est inutile. Dieu a mis dans l'exposition ce qui paraîtra au dénouement; de sorte qu'un esprit plus étendu que l'esprit de l'homme verrait, dès ce monde, tout ce qu'il verra dans l'autre. La vie, c'est le Ciel; la mort, c'est l'enfer. Nous avons les noms ici-bas; ailleurs, ce sont les réalités. Les mots de vie et de mort sont incomplets sur la terre; pour les trouver achevés, il faut croire à l'enfer et au Ciel. Toutes les jouissances de la vie terrestre ont un point où elles s'arrêtent, ainsi que les douleurs. Rien ne s'arrêtera dans l'enfer ni dans le Ciel; l'extase et le remords sont des états passagers ici-bas, ils seront dans l'autre vie des états permanens.

Les biens et les maux, le Ciel et l'enfer, sont l'ouvrage du même Dieu. Sous les zones dévorantes se trouvent les sables sans eaux, les animaux cruels; sous les zones tempérées naissent des plantes délicieuses et les animaux les plus doux, et ces étonnans contrastes proviennent de la situation de ces climats par rapport au même soleil.

C'est aussi le même Dieu qui vivifie dans le Ciel et qui brûle dans l'enfer. Dans le Ciel, Dieu est un Dieu de bonté; dans l'enfer, il est un Dieu de justice. Dans le Ciel, Dieu est un Dieu de bonheur, de délices et de joie; dans l'enfer, il est un

Dieu de terreur, de vengeance et de colère. Ici il est une splendeur de vie ; là, une lueur de mort. Le même Dieu est tout ensemble le souverain bien des élus qui en jouissent, le souverain mal des damnés qui l'ont perdu ; mais c'est le même feu, la haine ou l'amour. La haine, le feu de l'enfer, pénètrera les corps et les âmes des réprouvés, comme l'amour, la joie du Ciel, pénètrera les corps et les âmes des élus.

Approfondissez maintenant la liberté de l'homme, creusez ce nouvel abîme, vous trouverez l'enfer.

Dieu, être souverain, seul principe de lui-même, a voulu créer l'homme à son image et à sa ressemblance; mais l'homme est une créature, et Dieu est incréé, comment donc l'homme peut-il être à l'image de Dieu ? L'homme n'avait ni l'indépendance ni l'existence par soi-même. Dieu voulait cependant lui communiquer un trait de ressemblance avec lui, il lui donna la liberté. Par une merveille de la puissance divine, l'homme est dépendant et libre. Il a un empire suprême sur sa volonté. Rien ne le détermine invinciblement. Il est, comme Dieu, maître de son opération intime; il se crée lui-même, en quelque sorte, bon ou mauvais, éternellement heureux ou éternellement malheureux, malgré sa qualité de créature. Nous avons ainsi deux naissances, l'une pour le temps, l'autre pour l'éternité. Dieu fait la première, nous faisons la seconde avec l'aide de la grâce. Dieu a mis dans nos mains le choix de notre éternité. *Salus sequitur voluntatem.* Mais sans l'enfer où seraient pour l'homme les preuves de sa liberté, et, par conséquent, de sa grandeur ? Si nous

voyions un jour tous les hommes, tous les anges réunis dans le Ciel, comment croirions-nous avoir possédé réellement ici-bas la liberté, puisque nul n'en aurait fait un mauvais usage ? Dès-lors nécessités au bonheur du Ciel, les élus ne sont plus nés de l'amour et de leurs œuvres, ils n'ont plus ni mérite ni démérite; ils étaient attirés vers Dieu comme la terre vers le soleil ; ils n'étaient pas libres, ils étaient contraints. Seigneur, diraient alors les anges et les hommes, vous nous avez fait entendre que nous étions libres; mais votre bonté ne l'a pas permis; vous avez agi avec nous comme cette mère qui cherche à persuader à son enfant qu'il marche, tandis qu'elle le soutient de ses mains. Si tous les êtres créés se rencontraient un jour dans le Ciel, il est bien évident qu'il n'y aurait eu de liberté pour aucun. Un seul dans l'enfer, tout change : l'impie est condamné, mais il a pu mériter ou démériter ; il est perdu à jamais, mais il l'a voulu. Dieu veut sauver tous les hommes; et si, malgré la bonté divine, un seul souffre éternellement, il est impossible d'en douter, l'amour de Dieu s'est arrêté devant son décret de la grandeur de l'homme.

Si, libres dans votre choix, vous avez préféré la créature à Dieu, la mort à la vie, le crime à la vertu; si vous vous êtes déclarés pour le souverain mal, au lieu d'opter pour le souverain bien, l'enfer n'est-il pas seul en proportion avec ce choix monstrueux qui renferme implicitement la haine ou le mépris de Dieu ? Dieu ne doit-il pas punir éternellement celui qui l'outragerait durant une éternité s'il lui avait donné l'éternité ici-bas ? l'enfer prouve

donc que l'homme est libre, et, par conséquent, semblable à Dieu. L'homme est si grand qu'il faut des peines infinies pour punir le mauvais usage de sa liberté, ce premier de ses attributs, ce trait de sa ressemblance avec Dieu; sa liberté, qui, sans l'enfer, le ferait un dieu indépendant de Dieu.

Ceux qui nient l'existence de l'enfer nient donc l'amour de Dieu pour la créature, et la liberté de l'homme et des anges. Un monde où il n'y aurait ni bien moral ni sacrifice, où aucun être intelligent ne serait appelé à embrasser la vérité et la vertu par le mépris des choses présentes; un monde où tout serait nécessité et contrainte ne serait digne ni de la sagesse de Dieu, ni du cœur de l'homme. Pour ma part, je le déclare, je n'en voudrais pas : je veux avoir cherché Dieu au milieu des sacrifices; je veux l'avoir trouvé au milieu des ténèbres; je veux avoir risqué de le perdre, pour être plus heureux de l'obtenir. Je veux l'avoir choisi, aimé volontairement, malgré les épreuves, les tentations, les infirmités de ma nature, et pouvoir le lui dire durant l'éternité; je veux savoir que Dieu m'aime et que je l'ai véritablement aimé moi-même; son amour et le mien seront l'entretien éternel de mon âme, la joie ineffable de mon cœur.

Voilà pourquoi Dieu sera la félicité éternelle du juste, le désespoir éternel du pécheur; voilà pourquoi la perfection du monde moral réside tellement dans la liberté de l'homme et dans la justice de Dieu que le pécheur cherchera lui-même l'obscurité éternelle comme un moindre mal que la vue de Dieu et des anges. Le pécheur serait plus malheu-

reux dans la lumière du Ciel, exposé à tous les yeux, que dans les ténèbres de l'enfer, qui le déroberont à tous les regards.

Ainsi, mes chers auditeurs, vous ne pouvez plus en douter, la création, la croix, la grâce, les démons, le mal physique, le mal moral, la liberté, le ciel, la terre, l'homme, Dieu, l'univers, prouvent l'éternité des peines. Pour cesser d'y croire, il faudrait cesser de croire à notre existence, à la philosophie, à la tradition des peuples.

Il est donc au sortir du temps deux cités éternelles. Dans l'une, Dieu est le soleil des âmes; dans l'autre, il est un feu dévorant. Dans l'une résident l'allégresse et la joie; dans l'autre, les ténèbres et l'éternelle horreur. Dans l'une, la vie se renouvelle sans cesse; dans l'autre, la mort ne peut mourir. L'une domine toute la création, l'autre est au plus profond de l'abîme; et nous, voyageurs d'un moment ici-bas, nous sommes suspendus entre ces deux éternités, tandis que notre âme, qui porte en elle-même ce poids de gloire et de mort, s'avance dans le temps toujours au moment d'en sortir. La vie seule nous sépare de ces deux océans de misère ou de bonheur, de haine ou d'amour, de feu ou de délices; la vie, cette ombre qui passe, cette vapeur légère qu'un instant va dissiper.

Et dans quelle éternité irons-nous? Serons-nous à jamais dans le sein de Dieu, ou repoussés à jamais loin de lui? Irons-nous de clartés en clartés, d'amour en amour, ou désirerons-nous sans cesse mourir sans trouver la mort? Voudrons-nous sans cesse être anéantis sans rencontrer le néant? Aspirerons-

nous à une vie toujours nouvelle, à la vie de Dieu même, ou désirerons-nous détruire Dieu, anéantir la sagesse et l'amour, pour nous venger de notre éternel supplice ?

Vous êtes maintenant, mes chers frères, à l'entrée de l'éternité, de l'éternité dont on ne revient plus. Encore un peu de temps, et vous subirez peut-être la seconde mort. Vous pleurez tous les jours sur les restes de vos amis d'où la vie s'est retirée, pleurez plutôt l'âme dont Dieu se sépare; car la séparation de l'âme et du corps est d'un jour; la séparation de l'âme et de Dieu, une fois accomplie, est éternelle. L'arbre reste où il est tombé.

Le temps s'écoule avec une rapidité effrayante. Chaque moment passé dans la rébellion contre Dieu vous approche du feu qui ne s'éteindra pas, du feu qui n'est produit par aucun principe étranger, et dont le foyer est dans l'âme, des ténèbres visibles, de la cité des larmes. Là il n'y a ni fond, ni rive, ni espérance, ni amour; là il n'y a plus de rédemption. *In inferno nulla est redemptio.*

Arrêtez-vous, je vous en supplie. Réfléchissez un moment. Comme l'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, ainsi l'homme n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'offensent. Vous pouvez donc vous rendre bons ou mauvais, éternellement heureux ou éternellement malheureux; vous êtes entre la justice et la miséricorde, le bien et le mal sont devant vous, la grâce de Dieu vous presse, vous êtes libres, votre sort est dans vos mains. Choisissez.

Mais votre choix est déjà fait, vous voulez être à Dieu dans le temps, et, par conséquent, dans l'éternité. Que toutes vos œuvres soient la conséquence de votre foi et de votre volonté. Reconnaissez l'amour de Dieu pour vous, et que cet amour qui chasse la crainte habite à jamais dans vos cœurs, et vous introduise dans les tabernacles éternels.

Ainsi soit-il.

LE PURGATOIRE.

SUR

LE PURGATOIRE.

Non remittetur ei neque in hoc seculo neque in futuro.

Il est un péché qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre.

SAINT MATTHIEU, ch. XII, ✝ 32.

D'après les paroles de notre divin maître que vous venez d'entendre, il est donc hors de cette vie un lieu où l'homme peut encore expier, où il peut encore obtenir le pardon, où ses péchés lui seront remis. Sans doute il n'existe que deux mondes, le monde de l'amour et le monde de la haine, l'enfer et le ciel; mais le purgatoire, où l'homme se purifie, fait partie du monde de l'amour, la prière y pénètre, la prière, le lien entre toutes les créatures unies en Dieu.

Aucun dogme n'est plus consolant pour l'homme, et déjà, dans un pays voisin, l'hérésie des derniers jours qui avait abandonné la prière pour les morts se trouve forcée d'y revenir; aucun dogme ne donne une idée plus élevée de l'amour que Dieu exige de nous pour lui et pour nos frères, puisque l'imperfection de cet amour, le péché véniel peut, selon Bossuet, retarder la vision bienheureuse pendant des siècles. Aucune

vérité n'assure mieux, dès ce monde, la perfection chrétienne, l'amour pur de Dieu et du prochain : l'amour de Dieu, puisque Dieu punit si sévèrement le péché véniel; l'amour de nos frères, puisque nous leur sommes utiles au-delà du tombeau lorsque nous n'avons plus rien à espérer d'eux. Si l'enfer nous révèle l'horreur de Dieu pour le péché mortel, le purgatoire montre combien Dieu déteste tout mélange qui affaiblirait l'amour, puisqu'une seule réserve, une seule attache suffit pour nous y précipiter. Le Ciel n'est ouvert qu'à l'amour pur, et le purgatoire est destiné à purifier l'amour et à le dégager de tout mélange. Le purgatoire est donc un milieu entre le Ciel et l'enfer, et complète toutes les idées de justice et d'amour que nous avons sur la terre. Là se rencontrent la miséricorde et la justice. Le purgatoire est à la fois un lieu de souffrance et un lieu d'espoir. Tel sera le partage de ce discours.

Nous montrerons que l'on souffre dans le purgatoire, et nous dirons la cause de ces souffrances, ce sera la première partie. Nous ferons voir ensuite qu'on espère, et nous dirons le motif sur lequel se fonde l'espérance, ce sera la seconde partie. Nous sommes donc placés ici-bas entre les âmes du Ciel et les âmes du purgatoire; nous triomphons avec les unes, nous gémissons avec les autres, et les tourmens de ce séjour passager de crainte et d'espérance nous servent à mieux comprendre la voie où le Seigneur veut que nous marchions.

Esprit saint, faites que je persuade tous ceux qui m'écoutent de la grandeur du dogme du purgatoire, et qu'ils trouvent dans ce discours un motif puissant

l'éviter ce séjour terrible, et de prier pour ceux qui ont le malheur d'y être condamnés. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le dogme du Purgatoire est du petit nombre des vérités qui n'ont jamais péri sur la terre. Les Juifs savaient qu'il existe un lieu de douleur temporaire, et ils priaient afin que les âmes de leurs frères en fussent retirées.

Cette croyance se trouve aussi chez les anciens philosophes. Ceux, dit Platon, dont la vie n'a été ni tout-à-fait criminelle ni absolument innocente souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que, purifiés de leurs souillures, ils soient mis en liberté et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions.

Jésus-Christ a donc trouvé l'univers priant pour les morts, et n'a point réformé cette croyance. Tertullien, saint Jean-Chrysostôme, saint Augustin, disent formellement qu'il ne faut point omettre les supplications pour les âmes des morts.

Qu'est-ce donc que le purgatoire? Quelles sont les peines qu'on y souffre?

Le purgatoire est, selon les plus anciennes liturgies, une demeure sombre, un lieu de tribulations, de gémissemens, un lac profond, un temps de nuit pendant lequel l'homme ne peut agir. *Veniet nox quandò nemo potest operari*. La moindre peine dans ce séjour,

dit saint Thomas, est plus grande que toutes les peines de cette vie. Seigneur, s'écriait saint Augustin, rendez-moi tel que je ne mérite ni le feu qui désespère, ni le feu même qui purifie, feu plus formidable que ne peuvent être tous les tourmens d'ici-bas. Là on est en proie à la tristesse, aux remords, à l'incertitude de l'avenir, à la captivité, aux flammes dévorantes, aux ténèbres.

Là il n'y a plus de temps pour ajouter aux mérites, plus de temps pour réparer les fautes; il n'y a plus de temps que pour souffrir. L'ange leva la main, dit saint Jean, et jura par celui qui vit dans les siècles qu'il n'y aurait plus de temps.

L'âme, en état de grâce, a un amour si naturel pour son créateur, son principe et sa dernière fin; elle tend vers lui si nécessairement, comme à son centre ou à son lieu de repos, qu'elle souffre horriblement d'en être a ré e.

Tandis que nous sommes dans cette vie, nous ne sentons point toute la violence de l'amour qui nous emporte vers Dieu, parce que notre âme, appesantie vers la terre, est enveloppée dans la chair et dans le sang, distraite par mille soins, occupée des créatures. Mais, au sortir de cette vie, dépouillée de son corps, tout entière aux mouvemens de l'amour ou de la haine, elle est ou repoussée violemment loin de Dieu, ou bien aspirant de toutes ses forces à s'unir à lui, sans pouvoir jamais y atteindre. Elle souffre de la privation de Dieu, elle souffre encore par la privation de tous les objets auxquels elle s'était unie ici-bas. Chaque attache laisse en elle un vide que remplit la douleur. Ici-bas elle se reposait sur quelque chose de terrestre,

elle avait des amis, des parens, des richesses, des honneurs; elle avait au moins le spectacle du Ciel et de la terre, toutes les merveilles de la création, les prodiges enfantés par l'art et le génie de l'homme : tous ces soutiens ont disparu. Quand elle souffrait sur la terre, mille objets venaient la distraire de la douleur. Après la mort nulle distraction, c'est à l'âme tout entière que la douleur s'attache.

Comme ceux qui dorment dans un navire sont entraînés sans le savoir vers le port, dit un Père, nous allons d'un mouvement insensible et continu vers le terme de notre course. En dormant, le temps nous échappe; en veillant, le temps ne nous échappe pas moins. Nous passons devant des arbres, des prairies, des fontaines, des rochers, des précipices, des animaux venimeux, et, charmés ou attristés un moment, nous avons bientôt laissé tous ces objets derrière nous. Dans cette vie, ni les plaisirs ni les peines ne sont durables, une souffrance en remplace une autre. Mais, dans le purgatoire, il n'en est pas ainsi : tout est fixé, la douleur comme l'amour.

Ici-bas nous avons comme deux mesures du temps : l'une en dehors de nous, réglée par le mouvement du soleil; l'autre au-dedans de nous, déterminée par le mouvement de notre cœur. La joie abrège la durée, la souffrance l'augmente. Dans le purgatoire, ce n'est plus le soleil, c'est la douleur qui mesure le temps. Les âmes du purgatoire, suspendues entre la terre et le Ciel, aussi incertaines du jour de leur délivrance que nous le sommes du jour de notre mort, sont en proie à des désirs insatiables, à d'inexprimables tourmens.

L'amour des justes pour Dieu a repris dans le purgatoire une nouvelle énergie, il s'accroît sans cesse, il les dévore et ne peut se satisfaire; ils demandent Dieu à tout ce qui les entoure, l entendent pour toute réponse des cris et des gémissemens semblables à ceux que leur arrache l'amour. Leur intelligence s'est agrandie avec leur volonté pour les tourmenter davantage; ils savent que de l'autre côté de ces ténèbres est le Ciel, que par-delà ces feux sont d'ineffables délices. Placés entre le Ciel et l'enfer, ils semblent porter l'un et l'autre en eux-mêmes. Le feu qui les brûle est un feu infatigable, *ignis indefessus*, feu que ne peut lasser la patience de celui qu'il dévore, que ne peut faire cesser la justice de Dieu qui l'exige.

Voilà, mes chers frères, les tourmens de l'âme dans le purgatoire, tourmens terribles, mais si justes que l'âme s'y condamnerait elle-même si Dieu ne l'y avait condamnée; tourmens si nécessaires que Dieu aime ces âmes, et qu'il est forcé de les faire passer, pour leur bonheur même, *par les purifications inouïes et inexplicables des morts*, comme parle Bossuet.

Vous me demandez ce qu'ont fait les âmes de ces justes. Elles aimaient Dieu puisqu'elles sont justes, et Dieu les repousse loin de lui; elles l'aimaient, sans doute, mais elles ne l'aimaient pas comme Dieu veut être aimé.

Quiconque nourrit en son cœur un amour pour quelque objet que ce soit plus grand que l'amour de Dieu, est en état de mort. Nous aimons plus que Dieu tout ce que nous ne lui rapportons pas : qui se ménage ou se partage n'est pas digne de Dieu. Leur cœur est divisé, dit le prophète Osée, en parlant de ceux dont

l'amour est partagé, c'est pourquoi ils périront; l'état de froideur, d'indifférence même pour le prochain, est un état de mort: aussi les âmes n'entreront dans le Ciel qu'après avoir satisfait à la justice divine non-seulement pour les fautes graves qui n'auraient pas été suffisamment expiées, mais pour les fautes les plus légères.

C'est ici un grand mystère, c'est le mystère de la justice et de l'amour, de la justice divine qui punit, de l'amour divin qui souffre du châtiment qu'il inflige, de l'âme qui bénit la main qui frappe, de l'âme qui souffre et veut souffrir; c'est le mystère de l'union du cœur de l'homme avec le cœur de Dieu.

L'âme, séparée de son corps, ne se trouvant pas dans toute la pureté où elle doit être, sent qu'elle ne peut s'approcher de Dieu; et, comme elle a un besoin immense du bien suprême, de la vie heureuse, de la science et de l'amour, de la Trinité tout entière, elle cherche à détruire en elle ces imperfections qui empêchent son union complète de s'opérer; elle voit, dit sainte Catherine de Gênes, que les flammes du purgatoire peuvent seules consumer les taches qui blessent le regard de Dieu, et elle s'y jette avec impétuosité; car, si elle ne trouvait pas cet ordre établi par la sagesse divine, elle serait non pas dans un purgatoire, mais dans un véritable enfer. L'essence divine est d'une si grande, d'une si incompréhensible pureté, que l'âme qui se reconnait la moindre imperfection se jetterait plutôt dans mille enfers que de paraître ainsi devant une majesté si sainte.

D'un autre côté, Dieu ne peut pas changer les conditions de sa nature. Pour qu'il se donne à nous, il faut

que nous soyons vides de nous-mêmes. L'extinction de l'amour de Dieu, c'est l'enfer, a dit un docteur de l'Eglise; l'extinction de l'amour de soi, c'est le Ciel. Pénétrons autant que la foi le permet dans ce sanctuaire de la miséricorde et de la justice divine.

Après Dieu, dit saint Augustin, il n'y a rien de plus grand que notre âme. Si nous savions, s'écrie Bossuet, ce que notre âme est au cœur de Dieu! Elle ne peut vivre sans lui, et son amour n'est pas satisfait sans elle. Ne puis-je pas croire que je fais violence au cœur de Dieu, quand mon âme ne suit pas les divines inspirations qui l'attirent à lui pour se reposer dans son sein?

N'oublions pas que c'est à la vision béatifique, à la possession complète de Dieu, que nous sommes appelés par les sacrifices de Jésus-Christ. Dieu veut que nous jouissions de sa propre félicité; mais, pour consommer cette union merveilleuse du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, il y a des lois immuables qui viennent des deux natures, lois de l'amour, lois de l'union et de l'unité.

Dieu est l'unité souveraine, *principalis unitas*; seul il renferme tous les biens. Pour que l'âme de l'homme soit souverainement heureuse, il faut donc qu'elle tende tout entière vers lui, qu'elle lui rapporte toutes ses pensées, tous ses mouvemens, toutes ses actions. Dieu ne peut aimer en nous que ce qu'il aime en lui, sa vérité, son amour, son Verbe, son Esprit. Ses pensées, ses sentimens, ne sont pas les nôtres; il doit haïr notre esprit propre, notre amour-propre, notre volonté propre, qui l'empêchent de remplir notre cœur. Voulant se donner lui-même, il ne peut aimer en nous

que ce qui vient de lui, le mouvement qu'il nous imprime lui-même. L'amour est le fond de notre nature, le mouvement qui détermine tout en nous, le ressort de toutes nos pensées, de tous nos sentimens, l'amour est toute notre âme. Par l'amour, l'homme est à Dieu, aux créatures ou à soi, et Dieu veut que nous sortions des créatures et de nous-mêmes, et que nous nous donnions tout entiers à lui afin de pouvoir se donner tout entier à nous.

L'amour est la joie du Ciel, et point d'amour sans complète union, point d'union sans complète unité. L'amour en Dieu est la consommation des trois personnes divines dans l'unité, et, puisque nous n'avons rien de nous-mêmes, et que Dieu possède tout, l'amour pour les créatures doit être l'anéantissement en Dieu. La paix des saints est comme la paix des anges, de se perdre dans l'unité divine. Paix délicieuse! Mélange de la créature et du créateur, mélange de Dieu et de l'homme, comme parle saint Augustin, *mixtura Dei et hominis*, communion parfaite, éternelle, par vous je comprends le purgatoire comme vous m'avez révélé l'enfer et le Ciel, et vous me faites encore plus appréhender ses tourmens!

Voilà pourquoi les moindres réserves, le plus léger attachement déréglé aux objets créés, suffisent pour nous précipiter dans le purgatoire. « Les âmes, dit Fénélon, qui ne seront pas, en sortant de cette vie, dans le rapport simple et absolu de la créature à son créateur et qui n'auront pas, quoique chargées de vertus, cette pureté intérieure sans laquelle on ne peut voir Dieu, devront être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse dans l'autre vie rien à l'âme de ce

qui l'attache à elle. Elles n'entreront en Dieu qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes. Tout ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. »

Voyez, dans le monde, quand on aime, comme on est tourmenté du besoin de ne faire qu'un avec les objets de son affection : tant que vous n'avez pas amené une personne aimée à être en unité parfaite avec vous, quel tourment n'éprouvez-vous pas! Et cette souffrance est d'autant plus grande qu'on aime davantage. Faites-vous attention aux douleurs que vous causez en vous plaignant de ce que vous regardez comme des manques d'affection ? Le plus léger oubli, la plus légère hésitation dans le dévouement et l'affection, vous paraissent de l'indifférence.

O vous qui avez aimé, dites ce que vous avez souffert pour vous unir à ceux que vous chérissiez, dites ce que vous leur avez fait souffrir pour arriver à cet état où vous espériez que vos âmes n'en feraient plus qu'une. Vous pouvez concevoir la raison du purgatoire, vous pouvez imaginer les tourmens de l'amour divin! Donnez-moi quelqu'un qui aime, dit saint Augustin, et il entendra ce que je dis. *Da amantem, et sentit quod dico.* Dieu souffre d'une âme qui ne lui est pas complètement unie; et il la fait souffrir par le feu jaloux du purgatoire jusqu'à ce qu'il l'ait, pour ainsi dire, identifiée en lui. L'Incarnation, l'Église, l'Eucharistie, ces mystères où Dieu et l'homme ne sont qu'un, où l'homme devient un seul esprit avec Dieu, où Jésus-Christ ne fait qu'un seul corps avec nous, où les fidèles ne sont qu'un cœur et qu'une âme, prouvent que Dieu veut tout réduire à l'unité.

Dieu souffre donc des imperfections et des réserves

d'une âme parce qu'il l'aime, et il se fait une sorte de violence, dit l'abbé Ruppert, pour la faire souffrir. Dieu est un Dieu jaloux, dit l'Écriture, parce que son amour peut seul nous rendre heureux, et que toute affection qui ne se rapporte pas à lui est une source de douleur pour nous. Le purgatoire est donc destiné à former le dernier trait de l'image de Dieu que nous portons en nous, et à finir notre transformation en lui. *Deformatio pulchritudinis divinæ requirit purificationem.* Tel est le principe sublime de la purification, de l'épuration des âmes. Voilà pourquoi Dieu est un feu consumant. *Ignis consumens.* Voilà pourquoi le purgatoire est un second baptême, le baptême de feu! L'Esprit saint a bien exprimé ce sentiment de l'amour divin dans l'Ecriture. Quelle parole plus vraie et plus touchante que cette plainte de l'Epoux dans le Cantique des Cantiques: « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse; vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards? » Son épouse l'a blessé par un seul de ses regards, c'est-à-dire par la moindre réserve de son amour.

Le purgatoire, comme l'enfer et le Calvaire, nous aide donc à comprendre la grandeur de notre âme, l'immensité de l'amour de Dieu pour nous, et l'horreur que nous devons avoir pour le péché. Le dogme du purgatoire nous fait voir la haine que Dieu porte à tout ce qui, en nous, affaiblit son amour pour nous, puisque Dieu traite si sévèrement les âmes qu'il aime et dont il est aimé. O tourmens de l'amour! dit saint Léon, Dieu afflige et il aime. *O tormenta misericordiæ! cruciat Deus et amat.* Chrétiens, vous pouvez sonder maintenant les souffrances d'un séjour où l'on

est aimé de celui que l'on aime, où l'on souffre, où l'on fait souffrir, où l'on est sans cesse attiré et repoussé par deux mouvemens contraires. Dieu attire les âmes du purgatoire parce qu'il est souverainement aimable; il les repousse parce qu'il est souverainement juste. Un attrait invincible les porte dans le sein de Dieu, une impression secrète les arrête sans cesse. Et Dieu souffre de ne pouvoir se donner, comme un père qui punit ses enfans et qui voudrait leur ouvrir ses bras! Chrétiens, venez donc au secours d'un Dieu qui vous aime; ne vous exposez pas à cette damnation passagère, à cet enfer temporaire, comme parle l'Eglise, et laissez-vous consumer ici-bas par l'amour de Dieu, pour n'être pas consumés plus tard par sa justice. Mais, ne l'oubliez pas, un acte d'amour peut unir l'âme si parfaitement à Jésus-Christ qu'elle peut aller au Ciel sans passer par le purgatoire. Il y a même dans l'exécution des œuvres pénales auxquelles on attache l'indulgence un degré de ferveur qui, selon Bossuet, absorberait toutes les peines de la vie future.

Où sont maintenant tous ceux qui prétendent se contenter du purgatoire, qui regardent comme de l'exagération ce que nous leur annonçons de cette vie chrétienne toute d'amour, de détachement, de sacrifice, qui croient pouvoir garder quelque réserve au fond de leur cœur? Ils savent maintenant que le feu du purgatoire est le feu dont le principe est dans l'âme, et que la privation de Dieu est le plus horrible des tourmens.

Entrevoir la patrie, et ne pouvoir y entrer, sentir la main invisible de celui qu'on aime et dont on est aimé nous replonger dans les horreurs du plus som-

bre cachot, quel supplice! Une seule chose peut le tempérer et l'adoucir, c'est l'espérance; sans l'espérance, le purgatoire serait l'enfer; mais sur quoi se fonde cette espérance? Ce sera l'objet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La douleur des âmes du purgatoire est, comme nous venons de le voir, une douleur que rien ne détruit, que rien n'arrête, une douleur de tous les instants. Mais à cette douleur vient se mêler pour elles la pensée que cette souffrance ne subsistera pas toujours, que des amis leur restent pour en abréger la durée. Voilà ce qui tempère leurs tourments; sans cette idée leur douleur serait le désespoir de l'enfer. Les âmes en purgatoire aiment Dieu; en enfer, on ne l'aime pas; elles souffrent, mais elles sentent en même temps que Dieu les aime et qu'on les aime encore sur la terre.

Vous pouvez imaginer facilement ce sentiment mêlé de souffrance et de consolation, de douleur et de joie, de flammes dévorantes et d'ineffables rafraîchissemens, cet état où plus on souffre, plus on veut souffrir, plus on remercie le Dieu qui frappe, puisque chaque supplice rapproche l'éternité bienheureuse; car déjà sur la terre chaque malheur accueilli, supporté avec résignation et amour, s'adoucit par l'espérance du bien suprême qu'il promet et qu'il assure. Dans le Purgatoire, il n'y a plus de promesse, le bon-

heur est certain : lorsque les âmes seront entièrement purifiées, elles entreront aussitôt dans le Ciel.

Ne pourrait-on pas, dit sainte Catherine de Gênes, comparer ceux qui habitent le purgatoire à des corps privés du soleil par la présence d'un autre corps ? Le soleil n'est pas la cause des ténèbres, puisqu'il ne cesse de répandre sa lumière de toutes parts. Ce corps étranger en est l'unique cause : c'est lui qu'il faut éloigner pour rendre la présence du soleil à tout ce qui est plongé dans l'ombre. Les taches du péché sont l'ombre qui cache aux ames du purgatoire la présence de Dieu, leur véritable soleil. Leur joie s'augmente à proportion que ces taches diminuent, et lorsque le soleil paraît tout entier pour elles, le Ciel s'ouvre, leur félicité éternelle commence.

Les justes du purgatoire connaissent toutes les grâces qu'ils ont reçues sur la terre, et tous les biens que Dieu leur prépare. Ils sont dans une continuelle union avec Dieu. Soumis à sa volonté, ils veulent tout ce qu'il veut, ils ne peuvent plus pécher. Leur charité est plus forte que la mort, plus dévorante que l'enfer, leurs flammes sont des flammes d'amour. Sans doute ils savent qu'ils ne peuvent plus rien offrir à Dieu; mais le sacrifice de Jésus-Christ offert par l'Eglise, et l'amour de leurs frères restés sur la terre, abrègeront le temps de leur exil. Cette pensée les console et les fortifie. Les âmes du purgatoire n'ont point d'action sur elles-mêmes ni sur nous, elles sont passives, elles ne sauraient plus mériter; mais les saints de la terre peuvent satisfaire à leur place et leur transporter le prix de leurs œuvres. La mort fixe l'état de ces âmes; elles n'ont plus de corps pour les mettre en

relation avec le monde extérieur, elles n'ont plus rien à offrir; elles souffrent, mais elles espèrent que nous, leurs amis, leurs parens, nous serons leurs libérateurs. Chaque adoucissement éprouvé par elles leur vient de ceux qu'elles ont aimés, et elles le savent. Merveilleuse combinaison de l'amour divin, qui fait servir l'amour de nos frères à nous faire entrer en possession du Ciel! Admirable lien! Divine communion des morts et des vivans! Insensés ceux qui parlent de leur amour pour les morts, et qui, ne voulant pas admettre le Purgatoire, se refusent à prier efficacement pour eux!

« Si les pénitens meurent, dit le saint Concile de Florence, dans la charité du Seigneur, avant d'avoir satisfait pour leurs péchés par de dignes fruits de pénitence, leurs âmes sont purifiées après la mort par des peines vives; mais elles peuvent être soulagées dans les peines par les suffrages des fidèles, par les sacrifices, par la prière, par les aumônes que les fidèles ont coutume de faire pour les morts, suivant l'usage de l'Eglise. » Remarquez, mes frères, que le saint Concile de Florence n'a pas voulu dire que les peines du purgatoire fussent un feu physique, parce que telle n'était pas l'opinion des Grecs; mais il a déclaré que ces peines étaient vives. Qu'il est doux de s'entretenir avec ceux qui ne sont plus, et de sentir que nous pouvons alléger ces peines!

Avec quelle ardeur les justes du purgatoire nous conjurent de ne pas les oublier! Et ces justes consacrés par la mort, ces justes qui savent maintenant le secret de l'autre vie, vous demandent du secours par leurs cris et leurs gémissemens; c'est un ami, c'est un

frère, un fils, un père, une épouse; c'est une mère qui est là pour avoir trop aimé son fils; c'est une épouse que vous n'avez pas aidée dans la voie de la perfection, que vous avez arrêtée peut-être; c'est un ami qui a eu pour vous une affection trop humaine; c'est un fils pour lequel vous avez trop écouté votre tendresse. O vous qui saviez si bien compatir à nos peines quand nous étions dans la vie, nous crient ces justes, arrachez-nous aux ardeurs qui nous dévorent! O vous, nos amis, ayez pitié de nous parce que la main de la justice qui nous touche ne peut être détournée que par vous! Versez des larmes rédemptrices pour eux, comme parle saint Ambroise, ils vous étaient si chers ici-bas! Ne vous est-il pas arrivé aux pieds du lit d'un ami mourant d'offrir votre vie afin de prolonger la sienne? Ces vœux n'ont pu prolonger sa vie passagère, renouvelez-les maintenant, et vous leur donnerez la vie éternelle. « O mon ami, disait saint Ambroise, célébrant les obsèques de son frère, je m'oublierai plutôt moi-même que de vous oublier jamais dans mes prières! Non, ni la mort ni le temps ne pourront vous arracher de mon cœur! » Sainte Monique, en mourant, recommandait à son fils de ne pas l'oublier à l'autel, et saint Augustin n'a pas cessé de prier pour elle un seul jour. Faisons comme ces grands saints, suivons de nos prières nos amis jusqu'à ce que nous les ayons conduits à la montagne du Seigneur. Les chrétiens doivent aimer par-delà la mort. Souvenons-nous aussi que plus nous sommes avancés dans la vertu, et plus nos prières sont efficaces; sanctifions-nous donc tous les jours davantage, afin de pouvoir être plus utiles à ceux qui ne sont plus. Mais

il est une prière toujours utile aux morts, toujours agréable à Dieu, qui ne tire point sa force du mérite de l'homme; cette prière, c'est le saint sacrifice, la prière éternelle. Là Jésus-Christ immolé pour nous est un lien entre les deux mondes, le monde visible et le monde invisible. Au moment où l'hostie est consacrée sur nos autels, toutes les Eglises sont en communication, l'Eglise du Ciel, l'Eglise de la Terre, l'Eglise du Purgatoire, l'Eglise qui combat, l'Eglise qui souffre, l'Eglise qui triomphe.

Cette chair divine servant de milieu, occupant ce grand espace qui sépare les choses mortelles des choses divines, est un lien qui les unit toutes, une communication étroite entre le Ciel et la terre. Au moment du sacrifice, les justes, les anges, sont près de Jésus-Christ, dans le temps et dans l'éternité. Tous, par conséquent, sont rapprochés les uns des autres.

Jésus-Christ, pour qui tout a été fait dans le Ciel et sur la terre, en qui tout se réunit et se concentre, Jésus-Christ, le Verbe incarné, principe de tout ce qui subsiste, comprend alors l'univers en lui; l'Eglise est consommée avec Dieu dans cette glorieuse unité. Le sang qui se répand sur l'autel devient la source de la vie du monde. Tous les mérites, toutes les satisfactions, découlent du divin sacrifice; tous les mérites, toutes les satisfactions, viennent s'y perdre sans cesse pour s'y reproduire sans cesse. C'est le cœur du monde d'où le sang coule et où il revient pour se répandre dans tous les membres et renouveler continuellement la vie du corps. A ce moment solennel, l'union entre les trois mondes de l'amour est complète. Les saints du

Ciel prient pour nous, et nous prions pour les saints du purgatoire. Voilà l'unité et l'union, la communion des saints. L'enfer seul est en dehors de cette merveilleuse unité.

Entendez les prières de l'Eglise pour l'âme quittant la terre, et descendue dans le lac profond. Ecoutez les cris de douleur, les cris de joie, les gémissemens, les prières des fidèles, et vous retrouverez tout ce que je viens de dire. L'âme d'abord fait entendre sa voix du fond du purgatoire : «Les eaux m'ont submergée, Seigneur. J'ai crié du fond de l'abîme vers vous, Seigneur, exaucez ma voix, donnez-moi le repos éternel. »

Les fidèles s'écrient à leur tour : « Seigneur, nous implorons votre miséricorde, établissez cette âme dans la région de la paix et de la lumière. »

L'âme éprouve le rafraîchissement des prières de ses frères, elle s'écrie : Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais pas, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. » Mystère ineffable d'amour, le purgatoire est le complément de cette religion sans laquelle Dieu et l'homme seraient entièrement inexplicables pour nous! Ce dogme sort tout entier de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, et du mystère de l'Incarnation, l'union de la Divinité et de l'humanité.

Il y a donc trois demeures où les âmes vont en sortant de leur corps, et l'instant de notre mort nous fixe à jamais dans l'amour ou dans la haine. La mort est la ratification dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie. Dieu nous jugera d'après l'état de notre volonté à l'heure de la mort; car la liberté de notre volonté, le principal trait de notre ressemblance avec

lui, est respectée de Dieu même. Et déjà, dans cette vie, ne trouvons-nous pas trois états des âmes correspondans à l'enfer, au purgatoire et au Ciel? Nous voyons des âmes en révolte contre Dieu déjà dans des angoisses inexprimables, dans les ardeurs d'un feu dévorant; d'autres en proie à la peine, à la contrariété de la souffrance; tandis que d'autres, heureuses de faire en tout la volonté de Dieu, sont déjà dans le Ciel ici-bas. Ainsi le cœur de l'homme représente tout l'univers. Notre cœur est le Ciel, l'enfer ou le purgatoire. L'envie, l'orgueil, la haine, la colère, voilà l'enfer; la tiédeur, le découragement, les dégoûts, l'ennui, la langueur, le doute, la tristesse, voilà le purgatoire. L'union à la volonté de Dieu, la prière, les extases, la contemplation, la lumière, la joie spirituelle, la grâce, c'est déjà le Ciel. La différence de ces trois états dans ce monde et dans l'autre, c'est qu'ils sont passagers ici-bas, et que, dans l'autre monde, ils seront permanens, excepté le purgatoire, dont on pourra sortir pour entrer dans le Ciel.

Evitez donc le purgatoire ici-bas et dans l'autre vie, et pour cela embrassez la perfection de l'amour. Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. Multipliez les actes d'abandon et d'amour, et vous serez toujours dans la joie; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, ne rendez point le mal pour le mal, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, montrez que vous préférez le bonheur d'aimer Dieu à tous les plaisirs de ce monde. Aimez en souffrant, et souffrez en aimant; aimez la croix. Par son union à la croix

l'homme fait servir à son bonheur son malheur même; souffrir ainsi, c'est être déifié, dit saint Bernard. Chose étonnante! le purgatoire ne sera évité que par ceux qui auront déjà trouvé le Ciel sur la terre. Suavité de la croix, attrait immortel, plaisir céleste et divin, c'est vous qui adoucissez pour nous cette vie, et qui nous faites éviter les peines de l'autre; tous les actes de pénitence ne sauraient égaler la perfection d'un acte d'amour, et l'amour n'est parfait que dans la souffrance. Vous qui prétendez mettre des bornes à votre ferveur dans le service de Dieu, comme si Dieu en avait mis à son amour pour vous, vous qui vous permettez tant d'infractions à sa loi, sous prétexte qu'elles sont légères, jugez ce qu'elles sont aux yeux de Dieu par les peines dont il les punit dans le purgatoire, ces fautes que vous vous êtes si facilement pardonnées, si facilement permises.

Répétez donc avec un grand évêque :

« O Jésus! quelle victime voulez-vous que je sois? Voulez-vous que je sois devant Dieu un holocauste consumé et anéanti par le martyre du saint amour? voulez-vous que je sois une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique, dont le cœur, touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces et en amour? voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tout ce que je possède pour la nourriture des pauvres, ou que je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorans et dans l'assistance des malades? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous, puisqu'avec vous je puis tout. »

Ah! vous qui m'écoutez, ne l'oubliez pas, c'est par de tels actes d'abandon et d'amour que vous échapperez au purgatoire.

Voyons Dieu partout, unissons-nous à sa volonté, répétons sans cesse : Ce que Dieu voudra, quand il voudra. C'est ainsi que nous éviterons le purgatoire de justice par le purgatoire d'amour. Soyons un véritable holocauste, et non pas ce sacrifice où une partie de la victime est consacrée à Dieu, et l'autre réservée pour nous-mêmes. Aimons Dieu de tout notre cœur, prions sans cesse pour ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment dans le sommeil de la paix. C'est ainsi que, dépouillés de nous-mêmes et remplis de la vie divine, nous mériterons, au sortir de cette vie, d'être reçus dans les tabernacles éternels.

Ainsi soit-il.

SUR

LA PASSION.

Prædicamus Christum crucifixum.
Nous annonçons le Christ crucifié.
S. Paul, I. Ep. aux Cor., ch. 1, ℣. 23.

Dix-huit siècles se sont écoulés depuis que, dans la seule ville où Dieu fût alors adoré, les hommes ont eu sous leurs yeux le spectacle le plus digne de leur méditation, la mort d'un Homme-Dieu. La mort d'un Homme-Dieu ! mystère plus grand que la création, impénétrable comme la nature humaine, incompréhensible comme la nature divine, mystère qui renverse toutes les notions du monde et les rectifie toutes, mystère qui nous donne la preuve complète de la dégradation originelle de l'homme et de la grandeur de sa destinée, de la haine de Dieu pour le péché et de son amour pour les hommes. La mort d'un Homme-Dieu ! Dans quel ordre d'idées sommes-nous tout-à-coup transportés ? Quelle terrible nécessité a commandé un pareil sacrifice ! quelle profonde perversité a pu le consommer ! quel amour immense a dû l'accomplir ! La mort d'un Homme-Dieu ! Ne vous étonnez pas qu'autour de nous les autels soient dépouillés,

les flambeaux éteints, les images sacrées couvertes de voiles funèbres. La retraite, le silence, le jeûne, les ténèbres qui ont précédé ce jour, les chants lugubres, les vêtemens de deuil, ce tombeau, cette sainte tristesse, tout annonce que c'est ici le sacrifice de Dieu et de l'homme, le sacrifice du temps et de l'éternité.

Que voyons-nous en effet sur la croix ? Un juste poursuivi par l'envie et par la haine, délaissé par la terre et par le Ciel; un juste qu'une nation entière crucifie après un jugement inique et passionné; un juste raillé par un tyran, livré par la politique humaine, abandonné par tous, trahi par un de ses disciples, renié par un autre, n'ayant auprès de lui que sa mère, quelques femmes, un ami que rien ne peut effrayer. Voilà l'homme.

Le Ciel se couvre de ténèbres, des morts ressuscitent, des prédictions s'accomplissent, un malfaiteur se convertit à son dernier soupir, le monde s'ébranle, l'unité de Dieu est prêchée dans tout l'univers, la loi sort de Sion, la parole de Jérusalem, les idoles tombent, les nations se convertissent, l'esclavage est détruit, voilà le Dieu qui, monté sur la croix, attire tout à lui.

Voilà l'homme, a dit Pilate, *ecce homo*; celui-là est vraiment le Fils de Dieu, a dit le centenier, et, depuis dix-huit cents ans, tous les peuples ont répété en parlant de Jésus-Christ : Voilà l'homme, voilà le Dieu !

Dès le commencement de l'Eglise, saint Jean a défendu l'humanité de Jésus-Christ comme il avait établi sa divinité. Le disciple bien-aimé appelle Antechrist quiconque divise Jésus-Christ et sépare le

Dieu de l'homme, et l'homme de Dieu. *Omnis Spiritus qui solvit Jesum ex Deo non est, et hic Antichristus.*

Jésus-Christ, homme et Dieu dans sa Passion, tel est le mystère que je vous annonce, et tel sera le partage de ce discours.

La certitude que Jésus-Christ est Dieu, la certitude qu'il s'est fait homme afin de mourir pour nous, sont la plus grande marque de l'amour de Dieu pour l'homme, le motif le plus puissant de l'amour de l'homme pour Dieu.

Nous allons donc considérer Jésus-Christ comme le Dieu de l'univers et comme l'Agneau immolé pour le salut des hommes; nous allons l'adorer avec tous les peuples, et le pleurer avec sa mère et ses disciples. C'est ainsi que nous entrerons dans les profondeurs de ce mystère.

Esprit saint, amour du Père et du Fils, vous qui êtes descendu sur la terre après que le Verbe divin a été élevé sur la croix, répandez sur moi quelques rayons du feu sacré qui transforma les apôtres. Comment pourrais-je raconter, sans vous, le mystère qui étonne les anges eux-mêmes?

Et vous, croix, arbre de la science du bien et du mal, mystère de puissance, de sagesse et d'amour, croix qui avez vu s'abaisser devant vous la majesté des faisceaux romains, le génie des philosophes, le glaive des Barbares, l'orgueil de l'humanité, la perversité des esprits du mal; croix, notre espérance, notre refuge, notre consolation, notre joie, nous répétons à vos pieds avec toute l'Eglise : *O crux, ave, spes unica.*

PREMIÈRE PARTIE.

La Passion, dont nous célébrons l'anniversaire, est le témoignage éclatant de la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est Dieu; il a été attaché à une croix parce qu'il s'est dit Dieu, et le Ciel s'est déclaré pour lui et contre ses ennemis. Du milieu de ses opprobres est sortie la splendeur de sa gloire.

Les anciens oracles qui annonçaient que le Messie devait être mis à mort annonçaient également qu'il serait Dieu. David avait vu le Messie engendré avant l'aurore; il l'avait appelé son Seigneur, le Roi des nations, le grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et il avait mis dans sa bouche ces étonnantes paroles : « Je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent. Le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le sauve, que Dieu le délivre, puisqu'il se plaît en lui. Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Le conseil des méchans m'environne. Ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé, ils m'ont considéré, ils ont partagé mes vêtemens, ils ont tiré ma robe au sort, ils ont percé mes mains et mes pieds. » Isaïe appelle le Messie l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le prince de la paix, le père du siècle futur, et en même temps il le voit sans éclat, sans beauté, méprisé, placé entre des scélérats, mort au milieu des angoisses après un juge-

ment. Ravi en esprit, le prophète s'est écrié tout-à-coup : Qui racontera sa génération ? Et ce juste des prophètes, des oracles et des figures était aussi le juste entrevu par la philosophie. Les plus belles conceptions de la pensée humaine sont ici en harmonie avec ce que les livres saints ont dit du Messie. Méconnu, outragé, persécuté, le juste, dit Platon, persévèrera jusqu'à la mort dans la vertu, qui n'attire sur lui que des souffrances. Ce juste sera battu de verges, tourmenté, chargé de chaînes, et enfin suspendu à un gibet. Ecoutez encore Arrien, dans ses commentaires sur Epictète : Un homme de bien réduit au plus triste état de pauvreté et de misère, d'infamie et de douleur, est le véritable envoyé, l'apôtre, l'ambassadeur de Dieu auprès de l'homme.

Qu'un chrétien peu versé dans l'intelligence du texte sacré entre tout-à-coup parmi nous, n'est-ce pas l'Evangile qu'il croira entendre? n'est-ce pas la Passion du Sauveur décrite sept siècles avant sa naissance?

Michée, en voyant sortir de Bethléem le chef de la race d'Israël, dit que son origine est divine, éternelle. Tous les personnages de l'Ancien Testament, comme les cérémonies de la loi, figuraient la victime pure et sans tache qui devait s'offrir dans tout l'univers.

Abel, tué par Caïn votre frère, vous étiez la figure de Jésus-Christ livré à la mort par les Juifs; Isaac, portant le bois de votre sacrifice sur la montagne de Moria par l'ordre de votre père, vous représentiez Jésus-Christ portant sa croix pour obeir à Dieu; Joseph, vendu par vos frères et le sauveur de l'Egypte, vous

étiez l'image de Jésus-Christ livré aux gentils par les Juifs et devenu le Sauveur de l'univers. Agneau pascal, serpent d'airain, vous montriez qu'il y aurait un sacrifice extérieur et visible. Sacerdoce, temple, autel, victime, vous rappeliez que le Messie viendrait sur la terre pour y souffrir la mort. Glorieux symboles! La rédemption se développait ainsi avec le monde; elle remplissait le temps avant de descendre des hauteurs de l'éternité.

Cette croyance en un Dieu sauveur ne s'était pas seulement conservée parmi les Juifs; elle se trouve aussi chez les autres peuples. « Je sais que mon rédempteur est vivant, disait Job, étranger à la nation juive, et que je le verrai dans ma chair, dans ma propre chair. »

Les anciens attendaient des dieux libérateurs. Les traditions sacrées et mythologiques, a dit un incrédule moderne, avaient répandu dans l'Asie la croyance d'un médiateur qui devait venir, d'un juge suprême, d'un sauveur futur, roi, conquérant, Dieu, législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal.

Tout-à-coup un homme paraît et se dit Dieu, Flis de Dieu, égal à Dieu. Ce n'est pas un monarque superbe qui fait taire l'univers en sa présence, et qui, dans l'ivresse de ses victoires, se proclame un demi-Dieu, un Dieu semblable aux dieux de l'Olympe. Non, ce conquérant nouveau a passé sa vie dans l'obscurité, et chez une nation préservée miraculeusement de l'idolâtrie, chez un peuple qui avait écrit en tête de sa loi : Tu n'adoreras qu'un seul Dieu, tu ne transporteras pas sa gloire à un autre. Chez un peuple où

il était défendu, sous peine d'être lapidé comme blasphémateur, de s'attribuer les honneurs divins, Jésus ne craint pas de dire en défiant les Juifs de le convaincre de péché : « Je suis descendu du Ciel et sorti du sein de Dieu. J'étais avant les collines, avant Abraham ; je suis la vérité, la résurrection, la vie ; mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. Croyez-en mes œuvres, afin que vous connaissiez que mon Père est en moi et moi dans le Père. » Quand ces paroles scandalisent, loin de les rétracter, il les confirme. Il veut que Pierre reconnaisse qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant, et cette confession de sa divinité est l'origine du sacerdoce qu'il lui communique.

En vain on l'accuse devant Hérode d'aspirer à la royauté, devant Pilate de soulever les peuples, comme il s'est dit Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu, tout se décide au tribunal du grand-prêtre. Entendez son interrogatoire.

Les deux pontifes sont en présence, le pontife de l'ancienne loi, le pontife de la nouvelle alliance, le pontife choisi pour une année, le pontife consacré dès l'éternité. Je vous adjure au nom du Dieu vivant, dit le grand-prêtre, de nous déclarer si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Jésus répond : Vous l'avez dit : je suis le Christ, et je vous déclare que vous verrez venir sur les nuées du Ciel le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. A ces mots le grand-prêtre s'écrie que Jésus a blasphémé ; il déchire ses vêtemens et prophétise ainsi sans le savoir, selon saint Léon, qu'à Jésus-Christ appartient désormais le souverain sacerdoce.

Ses ennemis l'envoient à Pilate, Pilate l'envoie à

légion romaine commence ses attaques contre la ville déicide !

Au temps de Pâques, époque de sa mort, quand la génération qui avait vu Jésus Christ subsistait encore, en trois jours s'élève cette étonnante muraille, cette circonvallation prédite par le Sauveur, et qui enferme comme dans un tombeau les Juifs accourus de toutes parts à cette solennité. C'est la remarque de Josèphe, l'historien des Juifs; et pour que le crime fût rendu plus évident par la punition, tous ceux qui voulurent franchir cette muraille furent flagellés et crucifiés, et le nombre en fut si grand, ajoute Josèphe, qu'il n'y eut plus d'espace pour planter des croix, et que le bois manqua pour en faire. *Spatium crucibus deerat et corporibus cruces.*

Qu'un seul périsse pour le salut de tous, avait dit Caïphe, et tous périssent pour la mort d'un seul : onze cent mille morts expient une seule mort.

Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos enfans, disait Jésus aux filles de Jérusalem qui l'accompagnaient au Calvaire; heureuses les stériles, car en ce jour l'affliction sera extrême ! Et nous lisons dans Josèphe : « Je ne crois pas qu'une ville ait jamais souffert une misère semblable à celle de Jérusalem. »

Il n'est pas une circonstance de la Passion qui ne prouve la divinité de Jésus-Christ.

Quand Pilate dit au peuple : Voici votre Roi, le peuple s'écria : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, nous n'avons pas d'autre roi que César. Peuple insensé ! tu n'auras pas, en effet, d'autre roi que César. César viendra; mais César, le plus doux des em-

pereurs romains, sera pour toi un tyran impitoyable, le vengeur le plus terrible, le ministre le plus implacable de la vengeance divine. Désormais tu n'auras plus de roi de ta nation; étranger dans tout l'uuivers, tu subiras le joug de tous les maîtres, tu seras soumis aux Césars de tous les temps et de tous les lieux, parce que tu as crucifié ton roi au moment où il allait devenir le roi des nations.

Jésus-Christ avait dit que le temple et Jérusalem seraient détruits : le vainqueur ordonne de renverser toutes les murailles, et tout fut tellement aplani, au rapport du même historien, que personne, à la vue du lieu où fut Jérusalem, n'aurait pu soupçonner qu'une ville eût existé là autrefois.

Le vainqueur veut sauver le temple. Dans un conseil, il est arrêté qu'il sera épargné, comme un monument de la grandeur romaine; mais un soldat, poussé par une force divine, lance la flamme qui dévore cet édifice auguste, et Josèphe ajoute cette réflexion aussi inconcevable que l'action du soldat romain : « Dieu avait condamné ce temple à être consumé par les flammes. »

Mais avant que le seul temple où Dieu était adoré fût détruit; avant que le flambeau qui brillait aux yeux des nations s'éteignît à Jérusatem, il fallait que la lumière de la vérité fût portée dans un autre lieu. Eh bien! au moment même où les Romains pénétraient dans la Judée pour punir sa révolte, saint Pierre et saint Paul entraient dans Rome; au moment où les idoles romaines étaient arborées dans la ville sainte, la croix était plantée dans la ville des Césars, et, cimentée avec le sang de Pierre et de Paul, elle n'a cessé d'y subsister jusqu'à ce jour.

Jésus-Christ, disait autrefois saint Jean-Chrysostôme, a bâti son Église sur la pierre, rien ne l'a pu renverser; il a renversé le temple, rien ne l'a pu relever: nul ne peut abattre ce que Dieu élève, nul ne peut relever ce que Dieu abat.

Que son sang soit sur nous et sur nos enfans, disaient les Juifs en parlant de Jésus-Christ, et le sang qui nous sauve les perd; la bénédiction est sur nous, la malédiction sur eux : la malédiction, pour parler comme le prophète, leur tient lieu de vêtement et de ceinture, elle entre dans leurs os comme une huile enflammée. Et cependant, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, les Juifs ont vengé l'honneur de Dieu, ils ont eu raison contre lui, il est venu séduire le monde, se placer à côté du Très-Haut, plonger l'univers dans une nouvelle idolâtrie. Mais alors pourquoi Dieu a-t-il mis Jésus-Christ dans la gloire et les Juifs dans l'opprobre, et que voudrait dire la plus grande calamité qu'ait jamais soufferte aucun peuple, si elle n'avait été envoyée pour punir le plus grand des crimes ?

Le peuple qui demandait que Jésus-Christ descendît de la croix afin de le reconnaître comme Dieu : *Si Rex Israël est, descendat de cruce, et credemus ei*, s'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui, peut voir aujourd'hui s'il n'en est pas descendu, et s'il n'est pas assis à la droite du Tout-Puissant, ainsi qu'il le disait à Caïphe.

Et vous, mes frères, vous les enfans substitués aux parricides, vous les héritiers prédestinés de la gloire de Jésus Christ, tournez les yeux autour de vous, regardez, et voyez : la croix est plantée dans tous les

lieux où les Juifs sont dispersés sans autels, sans pontife, sans roi, sans territoire, sans oracles. Allez à Jérusalem, vous n'y trouverez qu'un tombeau, l'objet des adorations et du respect de l'univers; allez à Rome, vous y verrez la royauté spirituelle du monde, et la croix, après avoir passé du lieu infâme des supplices sur le front des empereurs, surmontant aujourd'hui toute la splendeur romaine. Les apôtres et les pontifes ont remplacé, au Capitole, les Césars et les faux dieux. Le soleil est-il plus éclatant que ces prodiges? Le Verbe incarné est-il moins visible que l'astre du jour?

Le monde a été changé par la mort de Jésus-Christ. La mort termine ordinairement l'œuvre des autres hommes. C'est du haut de la croix que Jésus-Christ commence la sienne. Il meurt, et sa mort remue tous les cœurs, elle crée un monde nouveau. Quand il a été sur la croix, le monde est venu, la conversion des hommes s'est opérée, les idoles sont tombées et la superstition a été vaincue, l'unité de Dieu a conquis l'univers, et la croix adorée a produit des martyrs, des saints, des vierges, des solitaires, des docteurs. L'Eglise enfin est sortie du bois du Calvaire comme du bois de l'arbre de la science du bien et du mal étaient sortis tous les pécheurs.

Tout a servi l'œuvre de la rédemption : la rage des esprits du mal, la perversité des Juifs, la brutalité des soldats païens, la lâcheté de Pilate, l'infidélité de Judas; et tout sert maintenant au triomphe de Jésus-Christ, les attaques de l'impiété comme l'indifférence des chrétiens.

La croix de Jésus-Christ a fait le discernement de

tous les hommes dans la Judée comme chez les Grecs et les Romains; elle le fait encore parmi nous, elle est la séparation des bons et des méchans, du bien et du mal. Quiconque n'est pas pour Jésus-Christ renouvelle la Passion. Quiconque n'est pas pour lui est contre lui, et Pilate l'indifférent et Hérode le railleur ont autant contribué à la mort de Jésus-Christ que l'avare Judas et l'orgueilleux Caïphe. Aussi son sang tombera sur nous pour nous accuser s'il ne descend pas sur nous pour nous sauver. Du haut de sa croix Jésus-Christ mesure l'univers, et, comme au Calvaire, si son sang n'ouvre le Ciel, il creuse l'abîme.

Il fallait que la réparation fût proportionnée à l'offense; Dieu avait été offensé, la victime ne pouvait être qu'un Dieu. L'homme avait besoin de connaître toute l'horreur du péché pour en être détourné; dès-lors ne fallait-il pas montrer tout ce que coûtait l'expiation du péché non à un homme, mais à un Dieu? ne fallait-il pas déjouer toutes les ruses de l'ennemi éternel de l'homme? Ces combinaisons d'une sagesse infinie ont été accomplies par Jésus-Christ dans sa Passion. Il s'agissait, dit le pape saint Léon, de deux choses également difficiles et nécessaires, de satisfaire Dieu offensé par le péché de l'homme et de réformer l'homme perverti, corrompu.

La Passion de Jésus-Christ a satisfait pour le péché des hommes, et la justice divine a été apaisée par la mort d'un Dieu. C'est ici que toutes les morts se terminent. L'homme en s'unissant à la croix de Jésus-Christ répare la faute d'Adam et les siennes. Jésus-Christ meurt dans chacun de nous, et continue jusqu'à la fin des temps le sacrifice de la croix.

Dites, mes chers frères, comment tous ces mystères auraient-ils pu être révélés à un homme? Le Dieu n'éclate-t-il pas partout dans la Passion, dans la simplicité des moyens comme dans la grandeur des résultats?

N'est-il pas, en effet, le Dieu de l'univers celui à qui l'univers obéit au milieu de son agonie? N'est-il pas le Dieu qui a formé le soleil celui devant qui le soleil s'obscurcit? N'est-il pas la résurrection et la vie celui qui ressuscite les morts? N'est-il pas la vérité celui que le monde entier préparait, que tous les événemens annonçaient, qui est la fin des prophéties, de la loi, des sacrifices? N'est-il pas vraiment Dieu celui qui lit dans les cœurs, qui annonce la trahison de Judas et la faiblesse de Pierre, qui n'attend rien des hommes, qui ne s'émeut d'aucune souffrance, qui d'un seul regard fait rentrer les remords et l'amour dans le cœur de ses disciples? N'est-il pas égal à Dieu celui qui, en mourant, promet le Ciel au repentir? N'est-il pas le Fils de Dieu celui qui du haut de sa croix appelle l'orient et l'occident à ses pieds?

Aussi les plus grands génies de l'univers se sont agenouillés devant Jésus-Christ et lui ont dit comme saint Thomas : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Et comment en serait-il autrement encore aujourd'hui? Ceux qui ont vu les ténèbres couvrir la terre, les pierres se fendre, le soleil s'obscurcir, ceux qui ont vu Jésus-Christ guérir les malades, ressusciter les morts, étaient-ils plus assurés de sa divinité que nous qui, par un miracle continuel, le voyons encore du séjour de sa gloire réaliser toutes ses prédictions? Dieu ne prête-t-il pas, par les événemens, son infaillibilité

à toutes les paroles de son Fils ? Depuis dix-huit cents ans toutes les promesses de Jésus-Christ se vérifient, en sorte que Jésus-Christ parle plus haut dans son silence qu'il ne parlait à Jérusalem.

Il faut donc reconnaître que toute puissance a été donnée à celui qui sur la croix s'est promis la conquête du monde, qui a vaincu l'univers, non par le glaive, mais par le bois, e tqui règne par l'instrument de son supplice.

Jésus-Christ n'est donc pas un ange, un archange, un monarque, un philosophe, un législateur, un envoyé du Ciel; il est ce qu'il a dit lui-même de lui-même, la vérité, la résurrection, la vie, le Fils éternel de Dieu, le Dieu de l'univers.

Celui-là seul a pu changer le monde par sa croix qui l'avait créé par sa parole. *Verè hic homo Filius Dei.*

Jésus-Christ n'est pas seulement le Fils de Dieu, il est encore le fils de l'homme. Les prodiges de sa puissance, l'accomplissement des prophéties, prouvent sa divinité à ceux qui ne veulent voir en lui qu'un sage; il nous suffira, pour établir qu'il est un homme, le fils de l'homme, de retracer toutes les misères humaines, et de montrer qu'il a voulu les subir toutes. Nous venons de voir sa puissance et sa sagesse, nous allons voir éclater son amour.

Mais auparavant renouvelons aux pieds de la croix notre piété et notre attention en répétant : *O crux, ave.*

DEUXIÈME PARTIE.

La vie de l'homme ici-bas est une énigme; sa naissance et sa mort sont également incompréhensibles. Voyez l'enfant, enseveli durant neuf mois dans une prison de chair et de sang, c'est par un cri que ce roi de l'univers annonce son entrée dans le monde. Véritable image de misère et de douleur, il ne peut ni se soutenir ni se mouvoir. Tout l'avertit qu'il est né pour souffrir. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que ses yeux s'ouvrent à la lumière, que le sourire paraît sur ses lèvres, que la parole éclaire son intelligence. Le voilà homme, et lui qui plus tard s'enivrera des mots d'indépendance et de liberté, il est soumis à tout ce qui l'environne; lui, si avide de gloire et de domination, il passe la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité. S'il en sort, c'est pour être en butte aux contradictions, aux insultes, aux outrages; c'est pour éprouver de lâches abandons de ceux qu'il appelle ses amis; c'est pour ressentir les dégoûts, l'amertume, la tristesse, l'épouvante; c'est pour être exposé aux tortures, à l'ignominie, à la dérision, à l'agonie à la mort.

Suivez Jésus-Christ, mes chers frères, sur la route de douleur, de patience et d'amour qu'il a parcourue depuis son berceau jusqu'au Calvaire, et vous verrez si, dans sa vie et dans sa Passion, il n'a pas réuni tous les maux de l'humanité en sa personne.

Hommes, dit Bossuet, venez connaître le monde dans la Passion de Jésus-Christ! Venez voir ce qu'il

faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité, de leur injustice! Venez voir comme tout se change en affliction et en croix. Venez contempler le fond du cœur de l'homme dans la Passion du Sauveur. Toutes les misères de l'humanité sont rassemblées en Jésus-Christ, et tous les crimes, toutes les faiblesses, ont pris part à son supplice. C'était un conseil de Dieu, ajoute le grand évêque de Meaux, que celui qui devait mourir pour le péché mourût aussi par le péché.

Considérez Jésus-Christ au temps de la dernière fête de Pâques; il marche vers Jérusalem pour y célébrer le sacrifice de sa mort, et, dans le moment où il annonce à ses disciples qu'il sera raillé, flagellé, crucifié, le peuple accourt à sa rencontre avec des branches d'arbres et des acclamations de joie. De la joie! des palmes! les signes du triomphe! Amère dérision pour celui qui voit déjà la croix qu'il avait acceptée de toute éternité, qui déjà entend les clameurs de la multitnde demandant sa mort!

Après avoir laissé à ses disciples le testament de son amour, Jésus-Christ traverse le torrent de Cédron et vient au jardin des Olives. C'est là qu'il est en proie à toutes les anxiétés de l'âme, à toutes les défaillances de l'agonie; c'est là que le trouble et la langueur s'emparent de lui; il ne peut se soutenir; il entre dans une tristesse mortelle.

Mon Père, s'écrie-t-il, que ce calice s'éloigne de

moi, mais que votre volonté soit faite! Il invoque le secours des anges, il avoue à ses disciples ses craintes et ses angoisses. Le voici, ce terrible et dernier combat entre la vie qui finit et la douleur qui va la vaincre! Vous qui avez vu mourir ceux que vous aimiez, vous qui avez vu ces existences si chères, si douces, et que vous croyiez si nécessaires, s'éteindre au milieu des regrets qu'elles excitent, des larmes qui coulent de tous les yeux, reconnaissez ces terribles images. Jésus aussi a demandé à son Père d'écarter ce calice amer, et il ne l'a pas obtenu.

Mon âme est troublée, dit-il, mon âme est triste jusqu'à la mort. Ses disciples sont endormis, et, trouvant dans leur faiblesse le premier sentiment de son abandon, il s'écrie : Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi! Une sueur de sang coule de ses membres jusqu'à terre. Sa tristesse n'a point de bornes, les douleurs de la mort l'environnent, les torrens de l'iniquité l'ont troublé.

Ce n'est pas pour lui qu'il souffre, c'est pour nous. Celui qui appelait sa mort un calice et un baptême ne pouvait craindre les tourmens; il avait pleuré sur Lazare enseveli dans la tombe, il pleure sur ces innombrables Lazares enseveli dans le péché comme dans un sépulcre, et qui n'entendent pas la voix qui crie : Lazare, levez-vous! Nos infirmités, nos misères, toutes les iniquités du genre humain, voilà ce qui pèse sur lui. C'est ici le martyre de l'amour; le calice que Jésus-Christ ne veut pas boire, c'est la mort éternelle de tous ceux qu'il ne sauve pas.

Ah! Seigneur, modèle des pénitens, je vois ce

que signifie le calice de votre agonie, je vois qu'il faut l'avoir épuisé avant la mort. Cette mort qui brise tous les liens de la terre, il faut l'éprouver d'avance, il faut l'accepter en esprit avant de la subir en réalité. Il n'y a point de Calvaire profitable s'il n'a commencé par le jardin des Olives.

A peine Jésus-Christ sort de cette terrible agonie qui a jeté son âme dans une mer de tristesse, *magna sicut mare contritio tua*, que voici Judas, un de ses disciples, à la tête d'une troupe de soldats envoyés par les princes des prêtres pour arrêter le Sauveur. Ce disciple indigne ose donner un baiser a Jésus-Christ, et ce baiser de Judas, qui d'une marque d'amitié fait le signal de la plus noire trahison, ne précédait que d'un moment la fuite des disciples et le reniement de Pierre.

Nuit lamentable ! tu as vu le Sauveur, traîné devant ses ennemis, debout au milieu des soldats, les bras liés, un bandeau sur les yeux, livré à des opprobres dont le souvenir fait horreur; nuit cruelle, tu renfermas dans tes voiles toutes les douleurs de l'humanité. Nuit terrible! le jour que tu précèdes, le dernier de la vie de Jésus, ne sera pas moins affreux. Jésus-Christ avait eu des apôtres, des disciples; il avait guéri une multitude de malades, il avait rempli toute la Judée de son nom et de ses miracles; un grand nombre d'accusateurs se lèvent contre lui, personne ne prend sa défense. Le peuple, trompé par les railleries d'Hérode, par les incertitudes de Pilate, par les calomnies des pontifes, poursuit sa condamnation par des clameurs. Pilate, convaincu de son innocence, propose aux Juifs de déli-

vrer Barrabas ou Jésus; et ce peuple, au milieu duquel Jésus avait passé en faisant du bien, lui préfère Barrabas, un insigne malfaiteur : *Non hunc, sed Barrabam.* Les soldats, pour insulter à la royauté de Jésus, le couvrent d'un manteau d'écarlate, placent un roseau dans ses mains, une couronne d'épines sur sa tête; ils fléchissent le genou devant lui avec des rires moqueurs. Alors Pilate montre Jésus-Christ à la multitude, qu'il croit adoucir par l'aspect de tant de douleurs. Déjà il avait espéré apaiser sa fureur, en faisant attacher Jésus à un poteau pour le livrer à la flagellation. *Ecce homo,* dit-il, voilà l'homme! Vain calcul de la prudence humaine! Le sang du juste excite la férocité de la populace, et Pilate, dans sa faiblesse, envoie à la mort celui qu'il a reconnu innocent dans sa justice.

Le voilà, le Juste, conduit au Calvaire entre deux voleurs, le voilà répandant son sang partout où il passe! Entendez ces clous qu'on enfonce dans sa chair, voyez ce bois infâme auquel il est suspendu; regardez ses blessures du prétoire qui se rouvrent. Ce n'est pas tout encore : Jésus, rassasié d'opprobres, dépouillé de ses vêtemens, devenu l'objet de la haine et de l'exécration publiques, Jésus voit du haut de la croix la douleur de Magdeleine et de Jean, la douleur de sa mère, supplice plus cruel peut-être que la fureur de la multitude et l'abandon de ses amis.

Regardez et voyez, *attendite et videte.* En lui, autour de lui, il n'est pas une torture de l'âme qu'il n'ait subie, et il souffre toutes les tortures du corps. Entendez-le demandant à boire, et ne recevant qu'un breuvage de fiel et de myrrhe; il n'est plus soutenu

que par des clous et sur des plaies, il pousse un cri d'abandon, ses yeux s'éteignent, sa langue se glace, il baisse la tête, il expire; regardez et voyez, *attendite et videte*, et dites si au jardin des Olives, au prétoire, au Calvaire, il est possible de méconnaître toute l'humanité; au jardin des Olives, les frayeurs, la tristesse, l'affliction, l'agonie; au prétoire, la nudité, la dérision, l'outrage; au Calvaire, des plaies, un corps déchiré, la soif, les cris du délaissement, un peuple ingrat, des disciples infidèles, la douleur de ses amis, la douleur de sa mère, la mort, le tombeau.

Après avoir vu du haut de la croix qu'il avait accompli toutes les prophéties, épuisé toutes les douleurs de l'humanité, Jésus-Christ a pu dire : Tout est consommé. *Consummatum est.* Oui, tout est consommé, Seigneur. Vous êtes descendu, par l'humiliation et par la douleur, aussi bas que l'homme était descendu par la volupté et par l'orgueil.

Jésus-Christ a été enfant, pauvre, artisan, prêtre, roi, docteur des peuples; il a passé par toutes les situations de l'homme, il les a toutes consacrées.

Enfans, ne vous plaignez plus, celui qui est sans péché a été enfant. Vous qui naissez, qui vivez et qui mourez dans la misère, Jésus-Christ a voulu naître, vivre et mourir comme vous. Vous qui passez sur la terre sans laisser aucun souvenir parmi les hommes, rappelez-vous, pour vous consoler, que Jésus-Christ a été trente ans obscur, inconnu. Prêtres, rois, docteurs des peuples, étudiez la vie de Jésus-Christ, vous y trouverez des consolations et un modèle. Vous qui aimez tendrement une mère, Jésus-

Christ fut un fils tendre jusqu'au dernier jour de sa vie. Vous qui avez des amis que vous chérissez, Jésus-Christ pleura sur Lazare, et Magdeleine ne le quitta pas. Vous qui avez faim, Jésus-Christ passa quarante jours dans le désert sans prendre aucune nourriture. Participant aux joies et aux douleurs de l'homme, il assiste aux noces de Cana, aux funérailles du fils de la veuve de Naïm. Il est reçu en triomphe dans Jérusalem, et bientôt après conduit au supplice. Oui, voilà l'homme, *ecce homo*.

Quel mortel, en jetant les yeux sur la Passion de Jésus-Christ, peut dire qu'il souffre ce que Jésus-Christ n'a pas souffert? Vous plaignez-vous de l'injustice des hommes? Envers qui les hommes ont-ils été plus injustes qu'envers Jésus-Christ? Etes-vous tristes jusqu'à la mort, souvenez-vous du jardin de Gethsémani.

Peut-être avez-vous placé dans l'amitié votre plus douce joie; peut-être déplorez-vous l'abandon, la lâcheté de vos amis : eh bien! souvenez-vous de la nuit du prétoire et du baiser de Judas. Mais vous êtes un bienfaiteur de l'humanité, et vous êtes méconnu; mais vous êtes un prêtre, un pontife uniquement occupé du salut de ceux qui vous ont été confiés, et l'on vous calomnie. Voyez Jésus-Christ, contemplez-le depuis sa naissance, car sa Passion, commencée à la crèche, s'est continuée dans les agonies de la mort, dans l'ignominie de la croix, jusque dans la descente aux enfers.

Enfin, vous tous qui êtes arrivés à ce terrible moment pour lequel toute la vie a été faite, la mort si horrible sans la mort de Jésus-Christ, quelles que

soient vos douleurs, vos angoisses, dites s'il est une douleur semblable à la douleur de Jésus-Christ, une mort comparable à la sienne! Hommes, dites s'il est une de vos misères que Jésus-Christ ait oublié de porter; dites si Jésus-Christ n'a pas été entièrement semblable à vous, et si ses bras étendus sur la croix n'embrassent pas l'humanité tout entière.

Reconnaissez donc votre modèle, votre chef, dans les misères, dans la faiblesse, dans les souffrances, dans la détressse, dans l'opprobre. Voilà véritablement le roi de l'humanité, puisque l'humanité n'est que misère et que tous les maux de l'humanité se concentrent en lui.

Ah! si Jésus-Christ était né sous la pourpre, s'il eût été entouré d'hommages, s'il était monté au Ciel sans avoir passé par le tombeau, il serait un législateur, il ne serait pas un médiateur. Il ne pourrait pas s'écrier : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Les malheureux pourraient-ils dire : Il a vraiment porté nos langueurs et connu notre infirmité? Reconnaîtrions-nous le fils d'Adam, celui qui a honoré nos douleurs, divinisé nos peines? Que comprendrions-nous à la vie et à la mort? La Passion de Jésus-Christ seule explique la vie, seule elle explique la mort. La montagne des Oliviers et la montagne du Calvaire font entendre, pour la consoler, ces mots, qui pèsent sur la race humaine : souffrance, agonie, sacrifice, mort. Oui, voilà l'homme. Jésus-Christ a tout de l'homme, excepté le péché; et le péché, il le porte sur lui, parce qu'il veut l'expier et boire jusqu'à la lie le calice de son amertume. Oui, divin Jésus, vous êtes bien le nouvel Adam, le

chef de le race humaine; oui, nous sommes vos membres; je vous reconnais à notre communauté de douleurs.

Grâce à la Passion de Jésus-Christ, Dieu n'est plus seulement le Dieu puissant, le Dieu terrible, il est le Dieu qui aime. Un Dieu qui se rend victime à ma place et qui meurt pour que je l'aime est au-dessus pour moi d'un Dieu qui m'aurait créé et qui depuis, insensible à mes maux, se serait retiré dans le mystère de sa gloire. Un Dieu qui souffre, un Dieu qui pleure, un Dieu attaché à une croix, voilà véritablement le Dieu de l'humanité; c'est ainsi qu'a voulu mourir celui qui a voulu être aimé. C'est le cœur surtout qui souffre dans l'homme, parce qu'un amour immense nous est nécessaire, et la Passion de Jésus-Christ nous révèle cet amour dont le cœur sent le besoin. C'est un plus grand amour de payer pour des pécheurs que de pardonner à des pécheurs. Comment inspirer à l'homme l'amour de Dieu au milieu des misères de la vie et en face de la mort? Comment aurais je pu aimer Dieu si j'avais cru qu'il pouvait me délivrer des maux que je souffre et qu'il ne l'avait pas voulu? S'il fallait que la croix fût un symbole de puissance et de justice, elle devait être avant tout un symbole d'amour.

Commander à la nature, ce n'est rien; mais commander au cœur de l'homme sans gêner sa liberté, c'est plus que la création, c'est l'œuvre de la Passion, c'est le bienfait de Jésus-Christ.

Vous qui avez aimé véritablement, époux, épouses, amis, enfans, pères, mères surtout, dites-nous s'il n'est pas vrai que les sacrifices offerts et acceptés sont

les véritables liens du cœur; dites-nous si dans la vie de ceux que vous chérissez vous voudriez retrancher le jour où ils vous ont prouvé par un sacrifice qu'ils étaient à vous : ce sacrifice devient la vie de l'âme, l'entretien éternel du cœur. Sans le sacrifice de la croix, comment pourrions-nous nous figurer la tendresse de Dieu pour nous? Sans les sacrifices que nous avons faits nous-mêmes, comment pourrions-nous être sûrs d'aimer véritablement ?

Celui qui n'a rien sacrifié à Dieu ne sait rien; il n'y a que ceux qui ont immolé à Dieu le premier-né de leur cœur qui connaissent les secrets de l'amour. Un amour mêlé à la douleur, au sacrifice, c'est la perfection de l'amour, c'est l'amour de Marie, c'est l'amour du Christ, c'est l'amour d'un Dieu, c'est l'amour d'une mère.

Heureux donc ceux qui souffrent pour Dieu! ils croient à l'amour de Dieu pour nous. Voyez ce qu'a produit cet amour. Dieu a parlé, le monde a été créé ; Dieu a souffert, le monde a été changé. O Dieu, soyez béni! Jésus Sauveur, vos mystères ne sont pas proportionnés à ma raison, qui ne peut pas plus les contempler que mes yeux ne peuvent supporter l'éclat du soleil; mais ils le sont à mon cœur et à ma misère.

O croix, je vous comprends maintenant, je comprends ce langage de l'Eglise: la croix subsistera dans l'éternité. Où en serions-nous en face de la majesté divine, en présence des merveilles du Ciel, devant l'éclat éblouissant de la grandeur de Dieu, devant le soleil des soleils, anéantis au pied de ce trône d'où sortent la foudre et les éclairs, si nous n'avions sans cesse présent à nos yeux le moment où Dieu, dans son amour, a voulu souffrir pour nous ?

Oui, divin Sauveur, j'ai connu par votre Passion que vous êtes mon Dieu : *Ecce cognovi quoniam Deus meus es.* C'est des blessures de Jésus-Christ et de mes propres blessures que je suis né. Le Calvaire est mon enfantement. Enfant de sang et de douleur, je ne puis renier mon origine. Si Dieu nous ôte ce qui nous est cher, dit un Père, et que nous lui offrions avec soumission un cœur blessé, ensanglanté par la perte de ce que nous aimons justement, c'est du sang qu'à son exemple nous offrons au Sauveur; le sang de la pénitence qui sort de nos yeux par nos larmes, c'est le sang de nos âmes, dit saint Augustin.

Quand la mort viendra, la mort, cette épreuve que Jésus-Christ a voulu adoucir en mourant comme nous, la mort, la Passion de l'humanité, Jésus-Christ sera pour nous comme Simon le Cyrénéen, il portera notre fardeau. Les infirmités, les langueurs, le délaissement, ne sont plus seulement nos maux : ce sont les maux de Jésus-Christ. Nos yeux se fermeront, mais les yeux de Jésus-Christ se sont fermés; nous souffrirons, nous mourrons, mais Jésus-Christ a souffert, est mort pour nous, et Jésus-Christ est notre Dieu. Les douleurs de l'Homme-Dieu consoleront les nôtres. Pontife selon l'ordre de Melchisédech, vous êtes le prêtre et l'holocauste; nous sommes coupables, mais vous êtes innocent; nous pouvons être sauvés par votre sacrifice, acceptez donc notre mort unie à la vôtre, donnez-nous les regrets de Pierre, la douleur de Magdeleine; nous remettons notre âme entre vos mains, nous voulons mourir en regardant votre croix, la croix, le trône de la miséricorde de Dieu, comme parle saint Paul.

Grâce à la Passion de Jésus-Christ, l'union de Dieu

et de l'homme est si intime maintenant que nous pouvons dire avec vérité : Dieu a souffert, Dieu est mort pour nous. Il y a donc un lieu où l'humanité et la Divinité s'unissent par la douleur et par l'amour; ce lieu, c'est la croix. Voilà pourquoi le sacrifice est toute la religion ; voilà pourquoi la croix est le mystère qui explique tout, et la vie et la mort ; elle est le problème sans lequel il est impossible de rien comprendre, la nuée ténébreuse qui illumine notre nuit : *Nubes tenebrosa illuminans noctem.* C'est du bois de l'arbre de la science, signe de volupté et d'orgueil, que sont sorties toutes les misères de l'homme; c'est du bois de la Croix, signe d'humilité et d'amour, qu'est sortie la Rédemption de l'humanité. La croix est la volonté du Père, la gloire du Fils, le triomphe du Saint-Esprit, la joie des anges, la sécurité de l'Eglise. La croix est le chemin qu'un Homme-Dieu nous a tracé avec son sang et son amour, pour nous conduire jusqu'à lui; la croix seule peut nous introduire dans cette gloire dont le soleil n'égale pas l'éclat et dont il ne mesure pas la durée. C'est cette gloire que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

LA RÉSURRECTION.

SUR

LA RÉSURRECTION.

Qui suscitavit Jesum et nos cum Jesu suscitabit.

Celui qui a ressuscité Jésus-Christ nous ressuscitera avec Jésus-Christ.

SAINT PAUL, IIe Ep. aux Cor., c IV, v. 14.

Du tombeau où nous avons conduit le fils de l'homme sort aujourd'hui le cri de l'allégresse : Il n'est pas ici, il est ressuscité. *Surrexit, non est hic.* La mort n'est plus la mort, elle est absorbée par la vie. O mort, où est ton aiguillon? ô mort, où est ta victoire? Le péché d'Adam avait introduit la mort dans le monde, un fils d'Adam a vaincu la mort, un fils d'Adam est entré corporellement dans l'éternité.

Au deuil succède la joie, aux concerts lugubres les chants de triomphe; les autels, couverts de voiles funèbres, resplendissent d'ornemens magnifiques. Le Seigneur a consolé Sion; ceux qui ont été rachetés entrent dans la Jérusalem céleste, une joie éternelle couronne leurs têtes, la douleur, les larmes, les gémissemens, sont finis. Jésus-Christ ressuscité, dit saint Athanase, change la vie des hommes en une fête continuelle. Ce jour est le grand jour du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, le jour qu'il avait préparé après les jours d'opprobre et d'humiliation. Au-

jourd'hui toutes les obscurités répandues sur notre destinée se dissipent; aujourd'hui toutes les promesses, les prophéties, les figures, s'accomplissent; aujourd'hui la pierre du sépulcre est renversée, le tombeau s'ouvre, un Homme-Dieu s'élance du sein de la mort.

C'est ici la fête du passage de la mort à la vie. Dans l'ancienne loi, la Pâque rappelait la délivrance d'un peuple, le passage de l'Egypte à la terre promise; la Pâque des chrétiens rappelle la délivrance de l'humanité.

Au tombeau, où vient se briser la gloire humaine, commence la gloire de Jésus-Christ; la Passion est la fête de la foi, la Résurrection est la fête de l'espérance.

Jésus-Christ est vraiment ressuscité. *Surrexit verè.* Le Juif, le Gentil, tous accourent pour attester le prodige de la résurrection, et une voix sortie du tombeau nous crie : O mort, je serai ta mort; celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera avec Jésus.

Ainsi le nouvel Adam a réparé les ruines de notre nature. Qui peut douter maintenant de l'immortalité? Jésus-Christ est dans le Ciel, assis à la droite de Dieu; les membres doivent se réunir à leur chef, et Jésus-Christ est le chef de l'humanité. Nous sommes tous morts en Adam, nous ressusciterons tous en Jésus-Christ.

La résurrection de Jésus-Christ est un fait certain, elle est le gage de la nôtre. Celui qui a ressuscité Jésus-Christ nous ressuscitera avec Jésus-Christ, tel sera le partage de ce discours.

Quel fait plus éclatant pouvait manifester à l'univers la résurrection du genre humain tout entier? Qui

peut douter maintenant que ceux qui nous ont aimés nous reconnaissent dans le Ciel? La chair de l'homme est ressuscitée dans le Christ, la chair de l'homme est immortelle comme son âme.

Cette chair que Dieu forma de ses mains à son image, qu'il anima d'un souffle de vie, qu'il établit dans l'univers pour commander à toutes ses œuvres, ne périra pas, dit un Père, elle ressuscitera; Dieu n'abandonnera pas l'œuvre de ses mains, la reine de la création, la sœur du Christ, la prêtresse de la religion, la chair qui a confessé la foi dans le martyre.

C'est aujourd'hui que l'humanité prend possession du Ciel dans la personne de l'Homme-Dieu. Par Jésus-Christ l'humanité, chassée du Paradis terrestre, est assise maintenant sur le trône de Dieu.

Vierge sainte, essuyez vos larmes; vous avez partagé les douleurs de votre Fils, entrez maintenant dans sa gloire. Mère de Dieu et des hommes, obtenez-moi de convaincre ceux qui m'écoutent. La résurrection de l'Homme-Dieu, suivie de leur propre résurrection, les remplira de cette joie qui vous inonde aujourd'hui. *Regina cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les prophètes avaient représenté le Messie dans l'opprobre et dans la gloire, dans la grandeur et dans la misère, dans la vie et dans la mort, pour marquer qu'il descendrait au tombeau et qu'il en sortirait.

Jésus-Christ n'avait pas seulement annoncé à ses disciples qu'il serait crucifié, il leur avait dit plusieurs

fois que, le troisième jour après sa mort, il ressusciterait. Ce n'était pas seulement à ses disciples, mais à ses ennemis mêmes, que Jésus-Christ avait prédit ce grand événement. « Abattez ce temple, leur disait-il, en parlant de son corps, et je le rebâtirai en trois jours. J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Ce peuple demande un signe, il ne lui en sera point donné d'autre que le signe de Jonas, le Fils de l'homme, après trois jours, sortant du tombeau. » Voilà le signe principal que Jésus-Christ donne de sa mission, signe qui l'élève au-dessus d'Elie et de Moïse, signe de la puissance qui réside en sa personne, signe auquel tout l'univers doit reconnaître l'Homme-Dieu.

Aussi les princes des prêtres disent à Pilate : « Nous nous souvenons que ce séducteur a répété plusieurs fois pendant sa vie qu'il ressusciterait au troisième jour, donnez-nous des gardes, dans la crainte que ses disciples ne viennent enlever son corps. Si l'on faisait croire au peuple qu'il est ressuscité, cette erreur serait pire que la première. »

Jésus a été condamné comme blasphémateur parce qu'il s'est dit Fils de Dieu, égal à Dieu; il doit montrer dans son sépulcre qu'il est vraiment libre entre les morts : *inter mortuos liber.*

Il est enseveli dans un tombeau, couvert d'un linceul, les pieds et les mains liés, le corps chargé de myrrhe et d'aloès. Une pierre énorme ferme l'entrée du sépulcre, où est apposé le sceau de l'Etat. L'effroi règne parmi les apôtres. Jérusalem est attentive à ce qui se passe au tombeau du Christ. Le spectacle de la passion du juste est encore présent à tous les esprits. On redit

ses paroles, ses prodiges, sa patience, ses opprobres, son jugement.

Tout-à-coup Pierre, qui avait renié Jésus-Christ à la voix d'une femme, Jean, qui avait fui au jardin des Olives, paraissent devant les princes des prêtres et les docteurs de la loi, et les accusent d'avoir crucifié le Messie, le Fils éternel de Dieu.

A ce témoignage que vont opposer les ennemis de Jésus-Christ, ceux qui l'ont crucifié parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu? La synagogue se trouble, le conseil s'assemble, tous hésitent, et font répandre le bruit que les disciples sont venus enlever le corps de Jésus-Christ, ce corps porté publiquement au tombeau, ce corps gardé avec soin et que l'on ne trouve plus.

Que s'est-il donc passé dans Jérusalem? Les saintes femmes, accourues au tombeau de Jésus-Christ, ont entendu l'ange du Seigneur leur dire : Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici. *Surrexit, non est hic.* Les gardes ont vu un ange ouvrir le sépulcre et son visage briller comme l'éclair. Tous ces témoins ont rempli Jérusalem du récit de ces grands événemens.

Les apôtres, timides et tremblans après la mort de Jésus-Christ, disent que Jésus-Christ a paru devant eux, non une seule fois, mais à plusieurs reprises, non pas à quelques-uns, mais à tous. Pendant quarante jours ils l'ont vu s'asseyant à table avec eux. Thomas, avant de croire, a voulu toucher le côté et les mains qu'il avait vu percer. Heureuse incrédulité, qui a contribué à la foi de tous les siècles! Le doigt de Thomas, dit saint Jean-Chrysostôme, est le maître et le docteur de l'univers.

Le tombeau est ouvert, la pierre qui était à l'entrée est renversée, le corps de Jésus-Christ n'y est plus ; ce corps, qu'il aurait suffi de présenter au peuple pour confondre les apôtres et soulever l'indignation de la multitude contre une imposture publique, qu'est-il devenu ? Les princes des prêtres disent que les disciples l'ont enlevé; mais des soldats veillaient autour du sépulcre, toute la nation avait le plus grand intérêt à ne pas être accusée d'avoir crucifié le Messie, et les soldats sont des Juifs. Si les soldats veillaient, dit saint Augustin, comment l'ont-ils souffert ? s'ils dormaient, comment ont-ils su ce qu'on leur fait dire ?

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, son corps est entre les mains des apôtres, ou entre les mains des prêtres de la loi. Les prêtres de la loi l'ont-ils entre leurs mains, ils vont le montrer au peuple et arrêter ainsi le mouvement qui se manifeste dans Jérusalem. Si les apôtres l'ont enlevé, les princes des prêtres, maîtres de toute la force publique, dévoileront l'imposture. Il est impossible aux criminels de cacher long-temps le corps de leurs victimes : le fleuve le rend à ses rives, la trace du sang ne se perd pas ; en vain on déchire les membres pour les disperser, ils se retrouvent toujours. Le corps a-t-il été brûlé ? Une enquête peut jeter le trouble dans le témoignage des disciples en faisant apparaître les gardes comme témoins ; mais cette enquête n'a pas été faite. Juifs, répondez : Où donc est le corps de Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié ? Ce corps est dans les mains des apôtres ou dans le Ciel. Les apôtres ne se sont pas dérobés aux poursuites, car ils ont paru plus forts que jamais, après l'accusation dont ils étaient l'objet.

Les apôtres n'ont donc pas enlevé le corps; ils ne l'ont pas pu, et ils ne l'ont pas voulu, ils auraient par-là même glacé leur courage et leur voix.

Eh quoi! persuadés que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, avec son corps entre les mains, sans aucun intérêt pour cette vie ni pour l'autre, sans aucune vue humaine, car ils ne pouvaient envisager que la mort et la vengeance divine, ils auraient voulu faire regarder comme un Dieu un imposteur crucifié qui leur avait promis de ressusciter, dont ils ont été obligés de dérober le corps, et ils auraient formé une entreprise aussi insensée, et ils auraient réussi!

Eux si timides quelques jours auparavant, et qui se disputaient les premières places dans le royaume de leur maître, ils brûleraient maintenant d'être pauvres, méprisés, persécutés, flagellés, crucifiés, pour ce Jésus qu'ils ont abandonné au Calvaire!

Avouez-le, si le Calvaire explique leur abattement et leur faiblesse, la résurrection seule peut expliquer leur courage et leur succès. Leur foi et leur intrépidité seraient, sans ce grand miracle, un miracle inexplicable sous l'empire des lois qui régissent le cœur humain.

Comment n'auraient-ils pas été abattus au Calvaire? ils ont vu mourir Jésus-Christ. Comment ne seraient-ils pas les plus intrépides des hommes, comment douteraient-ils maintenant du triomphe, après qu'ils ont vu sortir du tombeau le maître du Ciel et de la terre, après avoir reçu de lui l'ordre de se présenter aux princes du peuple et aux chefs de la synagogue?

Ainsi Jésus-Christ a mieux fait que de descendre de la croix, comme le demandaient les Juifs, il est

sorti du tombeau, il a communiqué sa puissance à ses apôtres, à des bateliers du lac de Génézareth. Il parle avec eux dans Jérusalem, il paraît, il agit en eux, il guérit avec eux les malades; les miracles de ses apôtres sont ses miracles, et prouvent le miracle de sa résurrection.

Il est donc impossible de comprendre la conduite des apôtres sans la résurrection de Jésus-Christ.

Comment expliquer aussi la conduite des princes des prêtres et des pharisiens, leur timidité, leur tergiversation, leur faiblesse? Les chefs d'Israël ont condamné Jésus-Christ parce qu'il s'est dit Dieu, Fils de Dieu; ils l'ont crucifié comme blasphémateur, le grand-prêtre a déchiré ses vêtemens, tout le peuple a demandé son supplice. Pourquoi permettre aux apôtres d'annoncer sa divinité? Pourquoi ne pas condamner les soldats qui, selon eux, se sont endormis, et qui ont manqué à leur premier devoir? pourquoi leur distribuer une somme considérable? pourquoi leur commander le silence? Pourquoi se contenter d'abord de renvoyer des hommes qui disent avoir vu Jésus-Christ ressuscité, des hommes qui, selon eux, ont rompu les sceaux publics, violé la sainteté du sépulcre, des hommes qui accusent toute la nation d'avoir crucifié le Messie, le Fils éternel de Dieu?

Lorsque le grand-prêtre, inquiet des progrès de l'Evangile, fait amener les apôtres devant lui, au milieu des anciens du peuple, les apôtres lui disent: « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus-Christ, que vous avez crucifié. » Le pontife, transporté de colère, demande leur mort; mais les anciens du peuple décident comme Gamaliel: « Si cette entreprise vient

des hommes, elle tombera d'elle même; si elle vient de Dieu, on ne saurait l'empêcher. » Les apôtres sont mis en liberté.

Les princes de Jérusalem ont donc compris que celui qui a ressuscité Lazare a bien pu se ressusciter lui-même. L'effroi des gardes, l'intrépidité des apôtres, parlent assez haut.

Mais, dira-t-on, si la résurrection leur est prouvée, pourquoi ne proclament-ils pas que Jésus-Christ est le Messie? Parce que l'orgueil et l'intérêt leur ferment la bouche, parce que la jalousie, l'ambition, le soin de leur réputation, l'amour du pouvoir, les rendent aveugles.

S'ils reconnaissent la vérité de la résurrection, il faut avouer qu'ils ont mis à mort le Fils de Dieu, celui qu'attendent les Juifs. Le peuple criait: *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*! quand Jésus-Christ entrait dans Jérusalem. Le peuple proclamait le Sauveur; mais les prêtres de la loi et les pharisiens ont accusé Jésus-Christ d'imposture et de blasphême, ils l'ont crucifié. Si la résurrection de Jésus-Christ est reconnue, les chefs d'Israël ont obscurci la lumière des prophètes, porté la main sur le Christ: juges et bourreaux du Messie, ils ont tout à craindre du peuple qu'ils ont trompé.

Tous les intérêts humains s'opposent donc à l'aveu des pharisiens, comme ils s'opposaient à la confession des apôtres. Les apôtres avaient à triompher de leurs propres préjugés, de la crainte de la mort. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, tout est contre eux sur la terre et dans le Ciel. Or ils ont publié la résurrection sur les places publiques, au milieu de la synagogue;

donc ils ont vu Jésus-Christ ressuscité. Les princes des prêtres sont les plus coupables des hommes s'ils laissent les apôtres impunis; ils doivent poursuivre avec ardeur les apôtres, qui les accusent d'avoir crucifié le Messie, qu'ils attendaient. Mais si les témoignages prouvent que Jésus-Christ est ressuscité, il faut descendre de leurs chaires et faire place aux apôtres; il faut reconnaître qu'ils ont fait périr le juste, il faut adorer celui qu'ils ont crucifié. Ils hésitent, ils chancellent; donc Jésus-Christ est ressuscité, donc ils sont une preuve de plus que le cœur aveugle l'esprit et que la foi ne peut soumettre une volonté en proie aux passions. Et ne voyons-nous pas les Juifs, encore aujourd'hui, malgré la conversion des Gentils, malgré la destruction de Jérusalem, attendre un Messie conquérant et glorieux, comme si la conquête de l'univers n'était pas un triomphe assez beau, une résurrection une gloire assez éclatante; comme si la dispersion d'un peuple tout entier n'était pas une preuve assez manifeste de la divinité de Jésus-Christ?

Voilà donc, mes chers auditeurs, deux faits inexplicables sans la résurrection: la faiblesse des pharisiens et l'intrépidité des apôtres. C'est ici un changemen qui confond toute la raison humaine. Les prêtres juifs, pleins de hardiesse et de confiance avant la mort de Jésus-Christ, devenus après sa mort faibles et timides; les apôtres, tremblans et pusillanimes avant sa mort, devenus forts et intrépides après son supplice. S'il ne s'est rien passé d'extraordinaire depuis la mort de Jésus-Christ, voilà deux faits incompréhensibles. L'histoire n'a plus de base. Tout s'explique, au contraire, tout est clair, si Jésus-Christ est ressuscité. La nation

juive tout entière, ceux qui affirment comme ceux qui nient, rendent témoignage à ce miracle.

L'histoire est donc ici élevée à son plus haut degré de certitude morale, et pour douter de la résurrection de Jésus-Christ, il faudrait douter de tous les faits de l'univers. Prêtres de l'ancienne loi, apôtres de la nouvelle alliance, vous êtes pour nous une preuve irrécusable. Votre force et votre faiblesse, votre intrépidité et votre hésitation, sont l'effet du même miracle. Ceux qui attestent et ceux qui contredisent forment un témoignage irrésistible. Et toutes les circonstances que nous venons de retracer ont été publiées dans Jérusalem, écrites par les apôtres ou par leurs disciples, rappelées aux auteurs mêmes de la mort de Jésus-Christ, et pas une seule voix ne s'est élevée pour les contredire. « Aucune de ces choses, disait saint Paul au roi Agrippa, ne s'est passée dans un lieu obscur, et vous n'en ignorez aucune. »

Mais nous avons encore un autre témoignage, le témoignage des Gentils, qui vont juger entre les pharisiens et les apôtres, et prononcer un jugement définitif.

Les événemens qui se sont manifestés dans l'univers après la mort de Jésus-Christ ne sont pas moins inexplicables sans le fait de la résurrection que l'intrépidité des apôtres et la faiblesse des pharisiens.

Les Juifs s'étaient séparés en deux parts : ceux qui avaient reconnu le Messie, et ceux qui avaient refusé de se soumettre à lui ; ceux qui proclamaient sa résurrection, et ceux qui la niaient ou ne voulaient pas l'avouer. Dieu donna plusieurs années aux chefs d'Israël pour reconnaître son Fils, et il punit leur

obstination en renversant le temple et la ville, en dispersant les Juifs parmi les autres peuples. Il avait élevé la nation juive au-dessus de toutes les autres tant qu'elle avait porté le Messie dans son sein, il la brisa aux yeux de tous quand elle eut refusé de reconnaître le Messie sorti du tombeau. Alors les Juifs viennent devant les Grecs, les Romains, les Egyptiens, devant tous les peuples de la terre, sous deux noms, les uns gardant le nom de Juifs, du nom de Juda, à qui le Messie avait été promis; les autres, qui ont reconnu le Christ, sous le nom de Chrétiens. Pierre, Paul et tous les disciples de Jésus-Christ viennent dire dans Rome, dans Athènes, dans Alexandrie : Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Messie attendu par le peuple juif; voyez nos livres, et croyez en des témoins prêts à mourir pour attester sa résurrection. Les Juifs restés dans l'endurcissement répondent : Il est vrai que nous attendons un Messie, que nos livres nous annoneent sa venue et les principales circonstances de sa vie; mais Jésus-Christ n'est pas le Messie, il n'est pas ressuscité.

Jamais plus grand débat ne fut jugé par des hommes.

Il s'agissait, pour l'humanité, condamnée à mourir sans savoir les secrets du tombeau, de s'assurer si un Fils de l'homme était mort et ressuscité. Rien n'intéressait plus le genre humain que ce fait de la résurrection d'un de ses enfans, et cet événement était encore plus important si ce Fils de l'homme était le Fils de Dieu.

Remarquez bien, mes chers frères, que la mort et la résurrection du Christ étaient toute la religion chré-

tienne à son origine. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait saint Paul, notre foi est vaine.

Tous les peuples, toutes les conditions, intervinrent dans ce grand procès. Les sages examinèrent comme les ignorans, les esclaves comme les maîtres, les sujets comme les rois, les faibles comme les forts; tous entendirent les chrétiens et les Juifs. Vous savez le jugement qui fut rendu : Rome, Athènes, Alexandrie, les villes savantes, se firent chrétiennes comme les cités barbares, et la fête de la Résurrection devint la fête de l'univers.

La nation que Dieu avait fait sortir du sein d'Abraham, pour enfanter le Rédempteur de l'univers, a donc été le spectacle du monde entier et l'objet de sa controverse. Le fils d'Abraham, Jésus-Christ, est-il mort et ressuscité? Toute la raison humaine a consisté un moment à se décider pour l'une ou l'autre de ces questions. Les témoins étaient les Juifs, les juges étaient les peuples les plus éclairés de l'univers. Et les juges qui ont prononcé pour la résurrection de Jésus-Christ ont été obligés de vaincre tous leurs préjugés et de s'exposer à la mort comme les premiers Juifs convertis. Les païens qui ne se déclaraient pas pour le Christ suivaient le torrent, la coutume; ils n'avaient aucun effort à faire, tandis que tous ceux qui devenaient chrétiens s'exposaient au martyre. Les juges qui ont prononcé que Jésus-Christ était ressuscité ont donc été dans toutes les conditions de la conviction et de la vérité; et de plus, en confessant Jésus-Christ, ils embrassaient une vie héroïque. Aussi le témoignage d'un Juif et le témoignage d'un païen converti prouvent plus en faveur de la résurrec-

tion que l'objection tirée de tous ceux qui n'ont pas reconnu le Messie. Pas un Grec, pas un Romain, pas un Égyptien ne se fit Juif, et nous avons encore les livres des philosophes qui se sont faits chrétiens. Tous les argumens qui confirment notre foi se retrouvent dans ces précieux monumens de l'antiquité chrétienne.

Depuis ce grand jugement, le monde a été mis en possession de la foi en Jésus-Christ ressuscité, et l'existence des nations chrétiennes s'élevant sur les ruines des nations idolâtres prouve le débat et le jugement intervenus dans l'univers il y a dix-huit cents ans.

Un homme qui veut aujourd'hui examiner le christianisme doit reprendre les pièces du procès. Il n'a qu'une chose à demander : les faits sont-ils réels? et, la réalité des faits prouvée, il ne lui reste qu'à se jeter aux pieds du Christ et à lui dire comme Thomas : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

Et d'ailleurs la résurrection de l'univers, c'est-à-dire les hommes retrouvant l'unité de Dieu, la raison, la vertu, la liberté, les hommes sortant du tombeau de l'orgueil et des voluptés, est-ce un fait moins surprenant que la résurrection de Jésus-Christ? La résurrection de l'humanité, le monde brisant les liens de l'erreur et du mensonge, est-ce un fait moins étonnant que la résurrection d'un homme? Etait-il plus difficile de faire trembler la terre, d'effrayer des gardes, de renverser une pierre placée à l'entrée d'un sépulcre, de se ressusciter soi-même, que de détruire Jérusalem, de disperser les Juifs, de convertir l'univers, de changer les temples des idoles en temples du vrai Dieu, et d'opérer tous ces prodiges par

des hommes tremblans, ignorans, pusillanimes, devenus des saints, des docteurs et des héros?

Les païens qui ont cru à la résurrection de Jésus-Christ ont été juges entre les chrétiens et les Juifs; mais ils sont aussi des témoins, car ils sont morts pour attester le don des miracles que Jésus-Christ avait fait à ses disciples, et que ses disciples se sont transmis.

Et ici remarquez encore, mes chers auditeurs, le trait principal qui distingue la religion de Jésus-Christ de toutes les religions de la terre. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez, enseignez que je suis un grand homme, un grand philosophe, allez prêcher mes systèmes, mes opinions; mais il a dit : Allez confesser à l'univers ce que vous avez vu, et ses apôtres sont venus déclarer qu'ils avaient vu Jésus-Christ mort et ressuscité. C'est pour attester ce fait qu'ils sont morts. C'est le fait de la résurrection qui a donné autorité à Jésus Christ sur eux; sans la résurrection, ils n'auraient rien appris à l'univers.

Je ne sais qu'une chose, disait saint Paul, le Christ ressuscité. Vous avez mis à mort l'auteur de la vie, dit saint Pierre aux Juifs, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes les témoins. Tous les apôtres, selon les Actes, rendaient témoignage de la résurrection de Jésus-Christ. Ce ne sont pas ici des hommes qui meurent pour une opinion, pour fonder l'autorité d'un chef d'école qui les a trompés ou séduits par l'ascendant de son génie, ce sont des hommes simples et vrais qui meurent pour attester le fait le plus étonnant sans doute, mais le plus simple à constater, la résurrection d'un homme mort sur la croix et enseveli dans un

tombeau; ce sont des témoins, c'est-à-dire des martyrs, qui meurent pour certifier ce qu'ils ont vu, et qui scellent de leur sang leur témoignage. Ils ont vu des miracles, et ils en font, et ils créent ainsi d'autres témoins de la résurrection qui meurent comme eux.

Disons-le donc hautement à la face de l'univers: le Christ est ressuscité, tout est fini : *Resurrexit Christus, absoluta res est.* Tout est fini; les apôtres n'ont pu être trompés et n'ont pas voulu tromper, les chefs d'Israël n'ont pas osé poursuivre les gardes ni les apôtres, les huit mille Juifs qui se sont convertis à la première prédication des apôtres ont examiné le fait de la résurrection quand Jérusalem était encore remplie des récits de tous les témoins; aucun Juif, aucun païen ne les a contredits, personne ne s'est fait chrétien sans les croire. Tout est fini parce que le monde est changé, et l'accomplissement des prophéties est un miracle qui, continué jusqu'à nous, dispense maintenant de tous les autres.

Jésus-Christ est vraiment ressuscité, *surrexit verè.* Le témoignage des apôtres, l'hésitation des prêtres de la loi, la voix de Dieu parlant par les événemens et par les miracles, le jugement des peuples, tout nous dit : Il est ressuscité. La religion chrétienne est établie sur un fait aussi éclatant que le soleil. Le jour du sabbat changé par des Juifs, et remplacé par le dimanche en mémoire de la résurrection, et le jour de Pâques, célébré par des Juifs convertis, et ensuite par les Gentils, depuis dix-huit cents ans, est encore une preuve de ce grand miracle. Voilà sur quels fondemens est établi ce fait de la résurrection qui expli-

que tout, fait sans lequel tout serait inexplicable. Depuis dix-huit cents ans, la résurrection, *la foi par excellence des chrétiens*, comme parle saint Augustin, n'a cessé d'être invoquée, et aucune objection n'a pu l'ébranler. On s'est agité en vain autour de cette pierre, base de l'édifice; tous les efforts contraires n'ont servi qu'à mieux l'affermir. L'univers raconte la gloire de Dieu, et l'histoire des nations, la gloire du Christ; et si, au milieu des splendeurs du soleil, parmi les merveilles de la création, il n'y avait pas des athées, pourrions-nous, après tant de prodiges et de témoignages, comprendre qu'il y ait encore des Juifs?

Comment s'étonner que, suivant la prédiction d'Isaïe, le tombeau de Jésus-Christ soit le seul tombeau glorieux de l'univers? Admirable destinée de Jésus-Christ! le livre qui annonce sa venue est conservé par les Juifs, qui le nient; son tombeau est protégé par les Mahométans, qui l'ont combattu; sa parole est transmise par tous les Chrétiens, qui reconnaissent l'Ecriture; sa parole, son corps adorable et son divin esprit sont gardés par les Catholiques, les dépositaires de la foi, et tous les peuples sont les enfans d'Abraham, leur père selon la chair ou selon l'esprit.

Jésus-Christ est donc vraiment Dieu, puisqu'il s'est ressuscité lui-même; il est vraiment homme, puisqu'il a été ressuscité. Voyons maintenant comment, chef de l'humanité, il nous ressuscitera tous au dernier jour.

DEUXIÈME PARTIE.

Ne craignez pas, disait l'ange aux saintes femmes : *Nolite expavescere*; enfans de la résurrection, ne craignez plus la mort, la mort est le commencement de la vie éternelle. La mort est le réveil; il sort aujourd'hui du sépulcre une voix qui rassure toute l'humanité.

L'homme est immortel dans son âme et dans son corps. La résurrection de Jésus-Christ nous révèle notre destinée future. Ce n'est pas seulement notre âme qui est immortelle, mais notre corps aussi reparaîtra au dernier jour devant le Dieu qui l'a créé. Nous pouvons répéter maintenant la parole de l'ange à tous ceux qui pleurent sur un tombeau : Pourquoi cherchez-vous dans la mort ce qui est dans la vie? *Quid quæritis viventem cum mortuis ?*

Ce grand fait de la résurrection a été la bonne nouvelle pour l'univers.

Chez les païens, les philosophes disputaient sur l'immortalité de l'âme. Epicure disait : Rien après la mort. Sénèque répétait : Tout finit avec la mort, la mort elle-même. Les disciples de Pythagore proclamaient l'immortalité de l'âme; mais ils ajoutaient qu'elle passait, aussitôt après la mort, dans des corps qui n'étaient pas même des corps humains. Aristote admettait la dissolution de la substance de l'âme. Chez les Juifs, une secte entière, les Sadducéens, niait la résurrection des corps.

Sans doute les prophètes juifs disaient que les jus-

tes se réveilleraient pour la gloire et les méchans pour l'opprobre, et les livres saints annonçaient cet avenir. Les poètes disaient que la cendre et les ossemens des morts reprendraient la vie; mais qu'il y avait loin de ces promesses et de ces menaces à ce que nous entendons répéter tout-à-coup par des milliers de voix au milieu d'une des plus grandes villes de l'univers : Un homme est ressuscité, il a été mis dans le sépulcre, il en est sorti! Un fils d'Adam est passé, par sa propre vertu, du tombeau à la vie, de la mort à la gloire. A Jésus-Christ, dit Tertullien, était réservé de lever les voiles, de fixer les incertitudes, d'achever les connaissances imparfaites, de réaliser les figures, enfin de prouver la résurrection des morts non-seulement par lui-même, mais en lui-même.

Parmi les peuples les plus civilisés de la terre, chez les Grecs, les Egyptiens, les Romains, la résurrection des corps était si peu admise que, lorsque saint Paul, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, parla de ce dogme, on lui dit : Nous vous entendrons une autre fois. Et les sages de la Grèce disparurent de l'assemblée les uns après les autres.

Imaginez l'étonnement du monde incertain sur l'immortalité des âmes et la résurrection des corps, quand il entendit des hommes faibles et timides dire et mourir pour l'attester : « Un homme est mort dans la Judée, il est ressuscité, et nous l'avons vu après sa résurrection; nous l'avons vu de nos yeux, nous avons entendu sa voix, nous l'avons touché de nos mains, et, pendant quarante jours, il n'a cessé de paraître devant nous. »

Quelle nouvelle pour les Juifs, qui avaient crucifié

l'Homme-Dieu, pour les Grecs et les Romains, ennemis des Juifs et si peu préparés à croire à la résurrection des corps! Aussi depuis ce jour l'Eglise répète ces mots du Symbole : Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle.

Sans doute, avant la résurrection de Jésus-Christ, on établissait, par la philosophie, par les lumières naturelles, que l'âme, étant un être simple, ne subit pas la décomposition du corps et lui survit nécessairement. L'âme pense, l'âme reçoit d'elle-même le mouvement; elle est indivisible, disaient les philosophes, et le corps, substance divisible, étendue, reçoit le mouvement de tout ce qui l'environne. L'âme et le corps sont donc parfaitement distincts, et l'âme ne suit pas nécessairement la destinée du corps. L'homme désire vivre toujours. Comment donc Dieu pourrait-il ne pas vouloir satisfaire un sentiment qu'il inspire, et pourquoi chercherait-il à tourmenter l'homme par une pensée stérile d'immortalité ? Si tout est matière, pourquoi le désir du bonheur qui est en nous? Dieu aurait fait un sentiment qui ne s'applique à rien, un repos inquiet, une espérance vide de bonheur. Pourquoi le remords, pourquoi la conscience, si l'âme n'est pas immortelle, s'il n'existe pas un Dieu vengeur? pourquoi une distinction entre le vice et la vertu? pourquoi la vénération pour les tombeaux? Pourquoi dans tous les temps cet effroi des apparitions, si les hommes ne croyaient pas que ceux qui ne sont plus peuvent nous révéler le terrible secret de l'avenir? Voilà sans doute des raisonnemens difficiles à combattre, car il faudrait montrer un décret de Dieu portant que les âmes seront anéanties, pour ne pas

croire à leur immortalité! Mais qu'il y a loin de ces froids argumens au fait éclatant de la résurrection de Jésus-Christ! Celui que nous avons vu mort et ressuscité, disent les apôtres, nous a envoyé chez les nations et nous a donné le pouvoir d'enseigner l'univers. Voilà un appui bien autrement solide pour notre foi que les argumens philosophiques balbutiés dans les écoles avant Jésus-Christ et que je rappelais tout à l'heure.

Rien de plus facile sans doute que de répondre à cette objection tant répétée : Comment Dieu pourra-t-il réunir les atomes des corps réduits en poudre depuis tant de siècles, et dispersés dans toutes les parties de l'univers? Tertullien disait déjà, il y a seize siècles : Homme, explique-moi comment tu es, et je te dirai comment tu seras. Celui qui a fait toutes les parcelles du corps humain saura bien les rassembler; celui qui a créé le corps de l'homme saura bien le ressusciter. Il y a plus de puissance à produire qu'à réparer, à donner l'être qu'à le rendre. Le rétablissement de la chair est plus facile que sa création. Rien dans la nature ne peut être anéanti. Il n'est pas une partie de matière qui périsse; notre corps ne peut avoir été créé pour disparaître à jamais; l'âme et le corps, unis dans le travail, ne seront séparés ni dans le châtiment ni dans la récompense. Il faut croire, dit encore Tertullien, à un jugement plein et absolu. Or la plénitude et la perfection de Dieu ne peuvent se réaliser à moins que l'homme ne se représente tout entier, et l'homme tout entier se composant de l'union des deux substances, il faut que l'homme comparaisse dans l'une et dans l'autre, pour être jugé

tout entier, parce qu'il n'a pu vivre que tout entier. Tel il a vécu, tel il doit être jugé; il doit être jugé sur la manière dont il a vécu. La vie est la cause du jugement. Elle doit être examinée dans autant de substances qu'il y en a eu pour concourir à la vie, ou bien brisez dans le gouvernement de la vie le lien qui unit l'âme à la chair, pour oser le briser ensuite dans la rémunération de la vie. D'ailleurs les pensées ne peuvent pas se séparer de la communauté de la chair. La faculté qui préside aux sens a son siége dans le cerveau. La chair est le siége des pensées de l'âme. Si l'âme médite quelque dessein, il se reflète sur le visage. N'est-ce pas par le ministère de la chair que l'âme jouit des dons de la nature, des richesses de l'univers? C'est par la chair qu'elle est pourvue de l'appareil des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; c'est par elle qu'elle est armée d'une puissance divine, capable de tout opérer par la parole et même par le langage muet du geste et du regard. La chair est le véhicule des arts. La parole assurément est un des organes de la chair. Toute la vie de l'âme est si bien la vie de la chair que ne plus vivre n'est pas autre chose pour l'âme que sa séparation d'avec la chair. Si tout est soumis à l'âme par l'entremise de la chair, tout est soumis également à la chair. L'instrument doit donc être associé à la jouissance. La chair, par le ministère qu'elle prête à l'âme, est donc sa compagne et sa cohéritière. Cohéritière des biens temporels, pourquoi donc pas des biens éternels?

Tout cela sans doute s'établit par le raisonnement, tout cela peut se prouver. Mais qu'il y a loin de ces argumens à cette parole des apôtres : Nous avons vu

Jésus-Christ attaché à une croix, et nous l'avons vu ressuscité, et il nous a dit : Celui qui croit en moi vivra après sa mort ! Il faut donc le reconnaître, la mort a trouvé dans le Christ le principe même de la vie, le Verbe divin, et la mort a été vaincue.

On pourrait répéter encore avec un Père de l'Eglise : Voyez le langage de la nature. Le jour fait place à la nuit, les rayons des étoiles disparaissent, la nuit revient, la lune répare son disque. L'hiver, le printemps, l'été, l'automne, se succèdent continuellement. Les arbres reprennent leur parure après avoir été dépouillés, les fleurs reparaissent avec leurs couleurs, les champs se couvrent une seconde fois de verdure, les semences consumées dans le sein de la terre se relèvent, et ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Ainsi la sagesse divine nous dérobe nos biens pour nous les rendre ; elle les détruit pour les renouveler. Rien de ce que nous perdons qui ne revienne un jour. Tout recommence après avoir cessé, tout ne finit que pour renaître. Qu'est-ce donc que cette perpétuelle révolution de la nature ? Un témoignage de la résurrection des morts. Voilà sans doute des images ravissantes, des raisonnemens pleins de justesse. Mais qu'est-ce que tout cela, en comparaison de la résurrection du Verbe incarné ?

Jésus-Christ est ressuscité. L'homme déchu est régénéré, le lien entre Dieu et l'homme est rétabli. La base de la religion, c'est un tombeau, mais un tombeau ouvert, un tombeau vide, le tombeau de l'Hommo-Dieu.

Hommes, réjouissez-vous en toute assurance, il vous est né d'Adam et de Dieu un frère qui est mort

et ressuscité. L'Evangile, c'est la nouvelle de la résurrection. Mères, vous retrouverez le fils que vous avez perdu; amis, vous reverrez les amis que vous regrettez; justes, vous recevrez la récompense qui vous appartient. Vous tous exilés dans cette vie, vous êtes immortels. Le présent n'est donc pas notre unique bien, notre âme n'est pas un feu qui s'évapore, nos vertus et nos vices n'iront pas se perdre dans le néant. Saints transports de l'amour divin, vous n'êtes pas une illusion ! Immortalité, instinct céleste, source de lumière et de nobles sentimens, voix du cœur, horreur du néant, vous ne serez pas trompés ! Espérance, fille de la foi, mère de l'amour, vous serez couronnée dans le Ciel. Nous ne mourrons pas tout entiers, nous vivrons, nous ne mourrons pas à jamais. Le Seigneur est vraiment ressuscité, et nous, nous ressusciterons tous. *Dominus surrexit verè, et nos omnes resurgemus.* Ces paroles si touchantes, qui, depuis dix-huit cents ans, ont consolé tous ceux qui ont gémi sur la terre, qui ont essuyé toutes les larmes de l'humanité, qui ont guéri toutes les blessures de l'âme, sont garanties par le fait le plus éclatant, la résurrection de Jésus-Christ.

Mais comment ressusciterons-nous ? Quelles seront les prérogatives de notre corps ressuscité ? Les prérogatives mêmes du corps de Jésus-Christ sorti du tombeau. Oui, nous ressusciterons comme le Christ est ressuscité, c'est-à-dire que nos âmes seront unies à un corps spirituel et glorieux. Voyez l'âme du Sauveur ranimant son corps; elle le vivifie. Ce corps a ce que les théologiens appellent les qualités d'un corps spirituel et glorieux : la subtilité, l'agilité, l'impas-

sibilité, la clarté ; il passe à travers le sépulcre, il entre au milieu des apôtres, les portes fermées, il va tantôt vers les saintes femmes, tantôt sur le lac de Génézareth, il se transporte d'un lieu à un autre avec une rapidité étonnante. Vous le voyez s'élever jusqu'au Ciel devant les apôtres; ce corps revêtu de gloire a la condition et la nature des esprits. Chrétiens, toutes les qualités surnaturelles du corps de Jésus-Christ seront les vôtres.

L'âme de notre Seigneur est unie, ainsi que son corps, à la Divinité. « Mon Père, disait Jésus-Christ, au moment de la Cène, dans ce sublime entretien le Testament de son amour, mon Père, donnez-moi la gloire, donnez à mon humanité la gloire que j'ai eue éternellement dans votre sein. » *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquàm mundus esset, apud te.* Qu'avons nous entendu, mes frères? quoi! Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, demande à son Père de donner à son corps et à son âme la gloire dont il jouissait lui-même comme Dieu dans le sein de la nature divine! Il prie par son humanité, car il n'avait rien à demander par sa divinité, dit saint Cyrille. Il demande pour son corps la gloire qu'il avait comme Dieu avant tous les siècles. *Gloriam ergò suam quam semper habuit ut Deus, ut homo petit.* Le Fils de Dieu fait chair, dit saint Hilaire, priait pour que sa chair fût ce qu'était le Verbe. *Filius Dei caro factus orabat ut ei caro inciperet esse quod Verbum.* Ainsi l'humanité déifiée, voilà l'état de Jésus-Christ dans le Ciel, et, comme nous sommes ses membres, voilà la gloire qui nous est réservée. Nous aurons un corps spirituel et une âme unie à la divinité. Que dis-je! un

corps, une âme divinisés? Jésus-Christ est dans la gloire de son Père; nous ses cohéritiers, ses frères, nous serons donc associés, dans notre âme et dans notre corps, à la gloire incréée, à la gloire incompréhensible de la Trinité. Nous serons les membres du Christ, c'est-à-dire les membres de l'humanité devenue Dieu.

Nous avons maintenant le corps de mort qu'Adam nous a transmis, ce corps tel que le péché l'a fait, sujet aux maladies, aux infirmités, à la corruption, à la mort. Jésus-Christ, en prenant notre nature, l'a changée; il crée ses fils pour la gloire, Adam les a engendrés pour la mort. Le corps, dit saint Paul, est semé dans la corruption, il ressuscitera incorruptible; il est semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force. Le corps, dit Tertullien, ressuscitera comme le grain de blé ressuscite; ce qui s'élève sur le corps du grain y est ajouté. On sème le grain sans son épi, sans la beauté de sa tige. Semée aussi, la chair germera de nouveau; la même, quoique plus parfaite, semblable, quoique sous une autre forme, elle recevra de Dieu la beauté dont il voudra la revêtir suivant ses mérites. Nous serons changés, mais non détruits : la destruction perd, le changement transforme. Et voyez comme ici-bas l'homme, restant toujours substantiellement le même, change cependant, à plusieurs reprises, d'extérieur, de formes, de situation, de mérite, d'âge, de goût, d'affaires, d'industrie, de biens, de lois, de mœurs; et cela, sans rien perdre de l'homme, sans devenir tellement un autre qu'il ne soit plus le même. La transfiguration et le

changement ne sont donc pas la destruction de la substance. Les organes qui ont servi aux fonctions passagères seront-ils conservés dans la transformation ? Mais tous ont deux fonctions, l'une passagère, l'autre éternelle. Sans doute la bouche sert pour manger, mais elle sert pour parler. Les dents ne servent pas seulement à broyer les alimens, mais à articuler les mots.

Cette vie céleste que nous possèderons un jour, nous en avons le germe ici-bas. Dieu a déposé dans ses sacremens la vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ, dans la communion, est le germe de la vie éternelle. Voilà pourquoi l'Eglise a établi une loi qui ordonne à tout chrétien de se nourrir de l'aliment céleste au moins une fois l'année, parce que la chair de Jésus-Christ opère la résurrection glorieuse de la nôtre. C'est ainsi que nous sommes devenus les membres du Christ; c'est ainsi que nous sommes véritablement régénérés; c'est ainsi que nous pouvons dire comme saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Oui, mes frères, nous en sommes assurés, nous en avons pour gage le corps de Jésus-Christ dans la communion, nous ressusciterons avec notre corps et notre âme. Angoisses de la mort, nuit du sépulcre, ténèbres épaisses, pourriture, vers, solitude du tombeau, ossemens épars, adieux déchirans, craintes, alarmes, vous êtes les images du péché qui nous sépare de Dieu; vous disparaîtrez à jamais quand le péché sera détruit sur la terre. L'ange du jugement criera : Morts, levez-vous ! Les sépulcres s'ouvriront,

le genre humain sortira du tombeau comme Jésus-Christ en est sorti. La mort sera absorbée par la vie; mais n'oublions pas ces paroles de saint Paul : Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.

Hélas ! que signifie cette parole ? Que ceux qui n'auront pas reçu le corps de Jésus-Christ, la greffe d'immortalité, conserveront le corps transmis par Adam; et ce corps, comme le sauvageon, qui ne porte que des fruits amers, sera coupé et jeté au feu. Ceux-là resteront dans leur corruption originelle, ils garderont le corps de péché, et les justes, resplendissans de la beauté de Dieu même, iront s'asseoir à côté de lui.

Nos âmes meurent par le péché, elles ressuscitent par la grâce. Le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Jésus-Christ détruit d'abord le péché qui a produit la mort; plus tard il détruira la mort. *Novissima mors destruetur.* Celui-là ressuscitera véritablement dans son corps qui ressuscite maintenant dans son esprit. Avant de faire entendre la parole qui réveillera les morts, Jésus-Christ adresse aux pécheurs la parole qui les appelle à la pénitence. La résurrection de nos âmes ici-bas peut seule rendre un jour la résurrection de nos corps glorieuse. Voilà le dogme qui a sauvé le monde.

Il s'est fait, au milieu de la corruption et des ténèbres du paganisme, une résurrection étonnante des hommes. L'univers a pu contempler des esprits immortels devenus par vertu purs comme les anges, des cœurs où le Ciel habite, des anges terrestres ou plutôt des hommes célestes, comme parle saint Bernard, des

hommes qui ont vaincu le péché, le monde et l'enfer !

Vous à qui j'annonce aujourd'hui la résurrection du Sauveur, si la mort vous sépare d'une mère, d'un père, d'un frère, d'un époux, d'une épouse, d'un enfant, d'un ami, ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance : il suffisait à Jacob de savoir que Joseph vivait encore. Jésus-Christ, par sa passion, a montré tout ce que nous devons souffrir sur la terre ; par la résurrection, tout ce que nous devons espérer dans le Ciel. Laissons s'écouler devant nous le torrent des générations et la figure du monde s'évanouir ; notre attente, c'est le Seigneur ressuscité. Dépouillons-nous de l'amour des choses qui passent, vivons de la vie divine, vivons de Jésus-Christ dans la communion ; prions ce Roi vainqueur de la mort de nous faire miséricorde. Comment douter maintenant que celui qui s'est ressuscité lui-même puisse multiplier son corps comme il a multiplié les pains au désert ? La foi en la résurrection a établi la foi en la présence réelle. Revêtons-nous du corps du Christ, dépouillons-nous du vieux levain, afin que nous soyons une pâte nouvelle. Célébrons la Pâque avec les azymes de la sincérité et de la vérité. Embrassons les vertus dont Jésus-Christ nous a donné le modèle. Jésus-Christ ne retournera plus dans le tombeau, ne retournons plus dans la mort du péché. C'est ainsi que nous accomplirons notre résurrection spirituelle ; c'est ainsi que, morts à la volupté et à l'orgueil, les deux grandes plaies du corps et de l'esprit, nous ressusciterons à la grâce dans le temps, à la gloire dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

L'ÉGLISE.

SUR

L'ÉGLISE.

Pax vobis. Sicut misit me Pater, et ego mitto vos : accipite Spiritum sanctum.

La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie : recevez le Saint-Esprit.

En saint Jean, ch. 20, v. 21.

Jésus-Christ donne à ses apôtres la mission qu'il tient de son Père, et il les envoie dans l'univers pour étendre le culte en esprit et en vérité qu'il vient de fonder au prix de son sang; il leur donne la paix, et bientôt après il leur confère le droit de remettre les péchés, comme il leur avait donné le pouvoir de consacrer le pain et le vin au moment où il institua l'Eucharistie. Ainsi l'Eglise est fondée et reçoit de son divin maître la mission, la paix et le Saint-Esprit.

Mais cette paix que Jésus-Christ promet à ses apôtres doit-elle les préserver de tout combat, de toute épreuve, de toute affliction? Non, sans doute. Un ancien avait dit qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui d'un homme de bien luttant contre l'infortune. L'Eglise, société des intelligences et des cœurs unis à Dieu et gouvernés par lui, foulée aux pieds de

ses persécuteurs, empruntant sa grandeur de ses opprobres mêmes, sans tache et sans ride, comme parle l'Apôtre, battue par les orages, plus forte au milieu des tempêtes, régénérant l'univers, abolissant l'esclavage, réformant les lois païennes, détruisant toutes les erreurs, l'Eglise, toujours sortant de l'abîme où ses ennemis croient l'avoir engloutie, l'Eglise est le spectacle de Dieu, des hommes et des anges.

Et pourquoi cette société s'est-elle établie et se propage-t-elle tous les jours dans le monde ? Parce qu'elle a en elle les principes de vie et de durée, la vérité et l'amour. Aussi a-t-elle été invincible contre les Juifs et les empereurs, contre les barbares, les hérétiques et les philosophes; aussi triomphera-t-elle de ses nouveaux ennemis, et traversera-t-elle tous les siècles pour aller achever dans le Ciel la glorieuse carrière commencée par elle ici-bas.

Nous allons la voir aujourd'hui pure, comme son divin maître, au milieu de tous les désordres, maintenant la vérité, malgré toutes les erreurs, et près de conquérir le monde en dépit de tous les efforts de l'enfer et par ces efforts mêmes.

Au milieu de tant de prodiges de la puissance divine, comment ne pas répéter, comme Balaam dans le désert à l'aspect des tentes de Jacob et des pavillons d'Israël : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob ! quàm pulchra tentoria tua, ô Israël* ! « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël. » Israël est sorti de la terre de servitude; il a traversé la mer Rouge, dressé ses tentes au milieu des peuples ennemis; il a reçu la loi de Dieu, recueilli la manne du iel; il a été abreuvé d'une eau miraculeuse, parce

qu'il est la figure de l'Eglise, qui a rompu aussi les chaînes de l'esclavage, et qui, régénérée dans le sang de l'Agneau, nourrie d'alimens célestes, se désaltère aux sources pures de la vérité et marche, dans un ordre admirable, vers la céleste patrie avec l'arche d'alliance au milieu d'elle.

L'établissement et la propagation de l'Eglise jusqu'à nos jours, ses destinées passées, ses destinées futures, voilà le sujet dont vous venons vous entretenir et le partage de ce discours.

Esprit saint, qui êtes descendu du Ciel après le Verbe incarné, apportant aux hommes la paix et l'amour, afin de transporter dans le Ciel toute l'humanité nnie à Jésus-Christ, répandez sur moi vos clartés célestes; je vous le demande par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'existence de l'Eglise n'est pas seulement nécessaire à la conservation de la vérité. Considérée comme l'assemblée perpétuelle des fidèles, elle résout tous ces problèmes de solidarité complète et de perfectibilité indéfinie dont quelques philosophes modernes ont fait le système humanitaire.

Ces philosophes nous disent : « Tous les hommes placés successivement sur la terre forment ce que l'on appelle l'humanité, et chaque homme est une partie de cet ensemble qui comprend tous les temps et tous les lieux. Nous sommes plus instruits que ceux qui

nous ont précédés, nous lèguerons notre expérience à ceux qui doivent nous suivre, et nos descendans transmettront à leur tour ce qu'ils auront appris à leur postérité. Notre vie, notre intelligence, viennent de lhumanité et vont se perdre dans l'humanité. » Mais, si nous allons tous nous perdre dans ce néant humanitaire, qu'importe à ceux qui sont morts le perfectionnement de notre intelligence? que nous importe le progrès de ceux qui nous succèderont quand nous ne serons plus? Il y a dans ce système une véritable déception, et l'homme n'y trouve aucun motif pour le dévouement et pour le sacrifice. L'humanité des philosophes modernes est donc un mot vague et vide de sens, puisque dans leur système l'humanité n'a pas de lien commun.

Mais où est-il véritablement ce lien de l'humanité?

Ce lien qui unit, qui rapproche tout, qui ne forme de tous les peuples qu'un seul peuple, de toutes les familles qu'une seule famille, de tous les hommes qu'un seul homme, c'est l'Eglise; l'Eglise, le lien de l'humanité régénérée en Dieu.

Les hommes ont, grâce à l'Eglise, une unité, une solidarité réelles; l'Eglise leur offre un trésor dans lequel ils mettent en commun leurs mérites, leurs prières, leur dévouement, leurs sacrifices. Ainsi rien n'est perdu pour chacun de nous; tout le bien qui s'opère, dans la suite des âges, en vertu de nos bons exemples ou de nos œuvres, nous sera compté au jour de la récompense. Tout ce qui constitue l'homme subsiste donc, grâce à l'Eglise, tandis que dans les vaines idées de la philosophie moderne l'homme ne rencontre que l'égoïsme d'abord et le néant ensuite.

Si je ne me souviens pas, disait Tertullien, que c'est moi qui ai mérité, comment célèbrerai-je la gloire de Dieu? Comment chanterai-je le cantique nouveau si j'ignore que c'est à moi de lui rendre grâces? Où était dans ceux qui m'ont précédé le sentiment de ce qu'ils ont fait pour moi? Où est en moi la conscience de ce que j'aurai fait pour ceux qui me suivront? Les véritables humanitaires, pour parler le langage moderne, ce sont donc les chrétiens qui montrent tous les hommes pouvant s'aider et s'unir, et tous les événemens concourant à l'enfantement de l'Eglise; l'Eglise, le salut de l'humanité, le lien d'unité du genre humain en Dieu, qui seul juge tous les hommes, qui seul les punit et les récompense. Ainsi tous les philosophes qui opposent des systèmes au christianisme cherchent ce que nous possédons, et rêvent nos réalités. Voyons, en effet, comme l'Eglise est le centre où tous les événemens de l'univers viennent aboutir.

L'Eglise, la société des enfans de Dieu, a commencé avec les premiers jours du monde, et son établissement sur la terre a été le but de toutes les pensées divines. Avant comme après la croix tout se rapporte à cette société dépositaire du culte de Dieu et du salut des hommes. Rien n'était plus digne de Dieu, dit le grand évêque de Meaux, que d'avoir choisi un peuple qui fût un exemple palpable de sa providence.

Le déluge punit les hommes de l'abandon de la loi naturelle. Noé, préservé des eaux, répare le genre humain et rétablit le culte de Dieu. Dieu appelle Abraham dans la terre de Chanaan pour sauver la religion patriarcale, qui se perdait au milieu de l'idolâtrie. Les Egyptiens sont frappés de mille plaies, les Chana-

néens exterminés, afin que le peuple qui croit aux trois grands dogmes du genre humain, l'existence de Dieu, la chute et la rédemption, soit établi, aux yeux de l'univers, sur la montagne de Sion. Les rois voisins d'Israël ne triomphent des Juifs, les rois d'Assyrie ne les arrachent à la terre promise et ne les emmènent en captivité, que pour les punir de leur oubli de Dieu. Ainsi la politique des États est toujours subordonnée à l'empire que Dieu doit exercer sur les âmes. Cyrus est nommé par Isaïe deux cents ans avant sa naissance parce qu'il délivrera le peuple Juif de sa captivité, et rétablira le seul temple où Dieu fut adoré, le temple où le Messie devait entrer. Et toi, jeune conquérant, qui, sorti plus tard de la Macédoine, as pénétré jusque dans l'Inde, toi qui touches à peine la terre et devant qui la terre garde le silence, que préparent ton orgueil et tes conquêtes? Pour toi un tombeau, et pour l'Eglise la monarchie spirituelle du monde. Où vont encore une fois les tribus exilées? Elles se répandent dans toutes les contrées de l'aurore; elles vont, leurs livres à la main, présenter aux nations les titres du grand pontife promis à l'univers; elles vont propager les prédictions annonçant que l'Eglise remplacera la synagogue. Aussi, quand les Romains entrèrent dans la Judée, les Juifs étaient partout les témoins de la promesse, les prophètes de l'Eglise qui devait renverser les idoles et répandre partout le culte du vrai Dieu. Pourquoi l'aigle romaine promène-t-elle en Orient et en Occident son vol victorieux? Afin de soumettre plus tard à l'Eglise les nations que Rome a domptées. Fiers Romains, vous avez vaincu pour que l'Eglise étendit au loin les bornes de l'empire du

Christ, ce royaume spirituel prédit par le prophète, royaume qui devait remplacer l'empire des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, et ne jamais finir !

Tout préparait donc cette société destinée à rassembler les membres de l'humanité régénérée par Jésus-Christ, cette société, qui est aussi le peuple de Dieu, gouvernée visiblement par lui, toujours conduite d'en haut comme autrefois Israël au désert.

Suivez-moi, mes chers auditeurs, et vous verrez les Juifs, les Romains, les hérétiques, les barbares, servant tous à l'établissement et à la propagation de l'Eglise, et, par leur destruction, assurant successivement son triomphe.

Née sur la croix, l'Eglise est persécutée dès sa naissance. Les Juifs qui ont conduit le Sauveur à la mort ne cessent de poursuivre ses disciples, et, même après la ruine de Jérusalem, leurs mains, qui ont dressé la croix sur le Calvaire, élèvent ce cirque immense où les chrétiens sont livrés aux lions Mais jamais l'Eglise ne brilla d'un éclat plus pur. Le récit de ce qui se passait parmi les premiers Juifs convertis semble l'histoire d'une apparition d'anges sur la terre. Bientôt après, la lumière méconnue à Jérusalem est transportée à Rome. Cette société, qui avait révélé aux Juifs toutes les vertus du Ciel, va s'établir sur les collines de la ville éternelle et manifester aux païens le même spectacle. Aussitôt l'idolâtrie s'effraie comme la synagogue; la volupté païenne tremble comme l'orgueil pharisaïque. La persécution commence. Un empereur, dont le nom est devenu le symbole du crime, fait enduire les corps des chrétiens de matières inflamma-

L'Eglise n'eut pas seulement à triompher des Juifs, des empereurs, des philosophes; une foule d'ennemis s'élevèrent dans son sein contre sa doctrine, et elle ne fut pas moins étonnante dans ses combats de l'intelligence que dans ses luttes héroïques contre les princes idolâtres; elle brillait par ses doctrines autant que par ses martyrs, et elle a vaincu les sophistes et les bourreaux.

Unie d'esprit et de cœur, elle a donné au monde le spectacle merveilleux d'une société vivant de vérité et d'amour. Dans les luttes qu'elle a livrées contre les hérétiques, elle a manifesté sa raison divine comme elle avait révélé sa force céleste dans les combats contre les empereurs; elle n'a pas cessé de présenter à ses enfans un corps de doctrines où les croyances et les pratiques, les mystères et les enseignemens sont si inséparablement unis les uns aux autres qu'il est impossible à une raison éclairée d'admettre un seul dogme sans les admettre tous, ou d'en rejeter un seul sans les rejeter tous. Elle n'a pas laissé s'introduire dans son sein une seule erreur. Depuis dix-huit siècles, elle a frappé tout ce qui attaquait le dépôt précieux qu'elle est chargée de transmettre à tous les siècles comme la règle des esprits et des cœurs. Elle a frappé ceux qui, pour échapper à la difficulté de comprendre un Dieu uni à l'homme, niaient la consubstantialité du Verbe, et ceux qui établissaient deux personnes en Jésus-Christ, et ceux qui ne voulaient reconnaître en lui qu'une nature.

Il faut qu'elle porte son glorieux symbole, l'union de Dieu et de l'homme, jusqu'à la fin des temps; c'est là sa mission divine. Aussi jamais elle n'hésite

quand il s'agit de la vérité. Elle, si charitable et si douce, elle ne se trouble pas quand, par suite de ses jugemens et de ses décisions, des nations entières l'abandonnent. La vérité doit être transmise par elle jusqu'aux derniers siècles; aussi elle foudroie l'église grecque, qui nie deux de ses dogmes, comme elle anathématise les protestans, qui gardent l'Ecriture, mais qui répudient la tradition.

La foi de l'Eglise catholique, dit saint Athanase, est la foi que Jésus-Christ a donnée, que les Pères ont conservée; l'Eglise est fondée sur cette foi, et quiconque s'en éloigne n'est pas chrétien : l'Eglise de Jésus-Christ, gardienne sévère du dépôt des dogmes qui lui sont confiés, dit Vincent de Lérins, n'y change rien, n'en retranche rien, n'y ajoute rien; et saint Thomas ajoute : Tout ce que nous croyons aujourd'hui a été cru de nos pères implicitement.

Chacune des erreurs que l'Eglise a condamnées était spécieuse au commencement, mais il n'y en a pas une qui n'eût détruit toute la révélation si elle avait été adoptée. C'était une légère ouverture au vaisseau, mais une ouverture par laquelle l'Océan aurait pénétré. Il faut, disait Luther, interpréter l'Ecriture dans un sens que comprenne la raison, et cependant Luther voulait conserver la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, mystères aussi incompréhensibles que l'infallibilité de l'Eglise, qu'il rejetait. Ce principe d'orgueil enfanta Calvin, Calvin nia la présence réelle, et Calvin enfanta Socin, qui nia la Trinité et l'Incarnation. Pourquoi s'arrêter? dirent alors les déistes. Une révélation divine répugne à la raison; nous ne pouvons pas plus nous expliquer Jésus-Christ envoyé

de Dieu que Jésus-Christ égal à Dieu ; il n'y a d'autre religion que la religion naturelle. Alors sont venus les matérialistes, les athées, qui n'ont pas voulu de la religion naturelle, qui ont nié Dieu, et enfin les sceptiques, qui ont douté de tout, de l'existence de Jésus-Christ, de l'homme et de l'univers.

Ainsi, lorsqu'un esprit orgueilleux, il y a trois cents ans, rejetait la primauté du pape, il ne s'imaginait pas que des esprits conséquens, adoptant son erreur, nieraient Dieu, la réalité de l'âme et même l'existence des corps. La puissance visible de Jésus-Christ dans la papauté une fois retranchée, la Trinité et l'Incarnation ont disparu, la religion s'est écroulée, Dieu lui-même s'est retiré des sociétés, et il s'est rencontré des hommes qui nous disent, au milieu des lumières du christianisme, que les esprits et les corps sont une même substance ; que tout est Dieu, la pierre, la plante, l'animal ; que toutes les créatures sont Dieu comme Dieu lui-même.

Les disciples de ceux qui ont refusé de croire l'Eglise ont été frappés d'aveuglement jusqu'à ne plus croire leur propre existence et à s'anéantir dans ce qu'ils appellent l'humanité. Terrible punition de l'orgueil, conséquence rigoureuse de la logique inflexible de l'esprit de l'homme ! manifestation sublime du gouvernement de Dieu sur l'Eglise ! Vous le voyez, mes chers frères, Dieu, Jésus-Christ, l'homme, l'univers, l'Eglise, sont des vérités tellement inséparables qu'il est impossible de nier l'une sans être forcé un peu plus tôt ou un peu plus tard d'abandonner toutes les autres.

Et qui a obtenu tous ces triomphes ? Est-ce le gé-

nie des pontifes ou la science, la richesse, l'éloquence, le glaive? Non, tous les dons de l'esprit et du savoir, ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes n'avait servi qu'à les plonger dans un abîme de désordre et de corruption. «Il a fallu, dit l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, que l'homme fût tout ensemble aidé et instruit surnaturellement pour sortir d'une dépravation sans exemple; et afin qu'il ne pût, en aucun sens, s'attribuer son propre salut, Dieu voulait que ses apôtres, les instrumens de sa miséricorde, dénués de tout ce qui contribue au succès des desseins de l'homme, fussent par-là même les ministres d'une puissance au-dessus de l'homme.»

Malgré tant de prodiges, les âmes faibles sont encore consternées par la chute de certains personnages. Comment, disent-elles, ces hommes si sages, si éprouvés, ont-ils pu tomber dans l'erreur? Voici la réponse de Tertullien, il y a seize siècles, à la même objection; et il semble que Dieu voulait ainsi qu'il prévînt le mal que plus tard pouvait causer sa propre chute. « Ces personnes n'étaient pas ce que l'on suppose, puisque l'hérésie les a perverties. Mais, d'ailleurs, jugeons-nous des personnes par la foi, ou de la foi par les personnes? Point de sage que le fidèle, point de grand homme que le chrétien, point de chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Comme vous ne connaissez d'un autre homme que l'extérieur, vous croyez ce que vous voyez, et vous ne voyez que jusqu'où porte votre vue. L'œil de Dieu est perçant; il lit au fond des cœurs, tandis que l'homme s'arrête au visage. Dieu connait tous ceux qui sont à lui. N'est-ce pas un de ses apôtres qui a livré le Seigneur? Ils

sont sortis d'entre nous, dit le disciple bien-aimé en parlant de ceux qui n'ont pas persévéré, mais ils n'étaient pas des nôtres; s'ils en avaient été, ils seraient demeurés avec nous. »

L'Eglise condamne les hommes de génie qui l'ont servie et qui l'abandonnent; elle frappe de ses anathèmes les empereurs qui font trembler le monde, et elle attend. C'est toujours la victoire des faibles sur les forts. Allez à Rome, et vous aurez une image fidèle des conquêtes du christianisme. Dans cette ville étonnante, toute la gloire repose sur des tombeaux et sur des chaînes. Tout est donné à ceux qui ont pleuré et qui ont souffert. Les descendans des sénateurs sont dans les conseils des successeurs du batelier de Génésareth; un temple à Marie s'élève à la place du temple de Jupiter; le chemin de la victoire est rempli par des pénitens; le Vatican est au-dessus du Capitole. C'est l'abaissement de l'orgueil ancien, c'est le premier qui est devenu le dernier; ce sont les petits élevés au-dessus des grands, les faibles au-dessus des forts.

Lorsqu'on entre à Rome, l'imagination est remplie du souvenir des aigles de la république et de l'empire. A saint Pierre, on voit un transparent sur l'autel; au milieu est une colombe aux ailes étendues, image du Saint-Esprit. La colombe a remplacé l'aigle romaine, elle a dépassé les limites où l'aigle s'est arrêtée, et ses ailes, étendues depuis dix-huit siècles, ne se reploieront qu'à la fin des temps. Pierre est entré à Rome avec la croix l'instrument du supplice des esclaves, et cette croix à laquelle fut attaché son maître surmonte tout maintenant à Rome; elle est placée entre les bras de la statue de la Fortune, au sommet

du Capitole. L'Eglise a vaincu par la croix ceux qui ont triomphé de l'univers par les armes, par l'éloquence, par la politique, par une persévérance infatigable. Rome autrefois formait au champ de Mars ses soldats pour conquérir les royaumes, elle prépare maintenant à la Propagande des martyrs pour soumettre les intelligences et les cœurs.

Il fut donné au philosophisme, triomphant parmi nous, de prévaloir contre Rome, et de s'emparer du souverain pontife, qu'il conduisit captif dans une de nos cités. Maître de l'Italie, il rétablit la république romaine, et se promettait d'empêcher l'élection d'un nouveau pape; mais voilà qu'une armée arrive du fond du Nord. L'Italie est délivrée un moment, le moment nécessaire pour qu'un nouveau pape soit proclamé, et la république romaine a cessé d'exister.

Plus tard, le conquérant qui gouverna la France envahit Rome et voulut y établir la royauté de son fils. Il enleva le pape. Mais le nouveau Sennachérib est frappé d'aveuglement, il va se briser contre les glaces du Nord. Le souverain pontife, délivré par l'Europe entière, retourne à Rome, trois papes sont élus depuis, et les promesses faites à l'Eglise continuent de s'accomplir.

Vous qui nous dites que le christianisme a fait son temps, qu'il est mort, nous vous répondons avec plus de raison qu'il n'y a que lui de vivant aujourd'hui, parce que seul il a les principes de vie, la vérité et l'amour. Par lui se reconstitue la famille, par lui la vie rentre dans les intelligences et dans les cœurs, voués sans lui aux ténèbres, au désespoir et au suicide. Où sont donc les combats qui peuvent lui être en-

core livrés et qu'il n'ait pas déjà soutenus? Quelles sont les erreurs qu'il n'ait pas réfutées? Quelle morale peut remplacer la sienne? La nature divine et la nature humaine seraient changées si les dogmes chrétiens cessaient d'expliquer leur union et d'éclairer leurs mystères.

Remontez de Grégoire XVI, qui règne aujourd'hui à Rome, jusqu'à Moïse, et de Moïse jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde, vous trouvez une société toujours visible, et qui porte, selon la belle expression de Bossuet, le caractère de la main de Dieu dans son éternelle durée.

Le monde s'ébranle, des empires tombent, mais sur les débris des royaumes qui s'écroulent la croix monte toujours, et, à chaque nouvelle ruine, elle apparait plus haute et plus resplendissante, *stat crux, dum volvitur orbis.*

L'Eglise aujourd'hui n'a plus qu'à remplir la dernière période de son existence, et à finir la conquête de l'univers; c'est ce que tous les événemens préparent, et ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce qui se passe en ce moment dans le monde a pour objet le triomphe de l'Eglise. Tout l'annonce. Les faits glorieux de la Rédemption vont être connus de l'univers par le mouvement qui rapproche l'humanité. C'est ce mouvement, réalisation de toutes les promesses, qui frappe nos philosophes *humanitaires*; ils le

remarquent sans le rapporter à sa véritable cause; ils ne l'expliquent pas, mais ils servent à le constater, et ils y travaillent à leur insu.

Un grand écrivain, resté fidèle au christianisme, a dit : « L'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation, alors même qu'elle semble rétrograder. L homme est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs d'où les traditions primitives et religieuses nous apprennent qu'il est descendu, mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il reverra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changemens de l'humanité. »

Etudions à la lumière des prophètes les desseins de Dieu sur le genre humain et sur l'Eglise. Sondons les profondeurs des conseils de Dieu dans le livre du disciple bien-aimé. Comme la religion et le gouvernement politique, dit le dernier Père de l'Eglise, sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, en découvrir l'ordre et la suite, c'est comprendre dans sa pensée ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Lorsqu'on voit tout ce qui s'est fait depuis Jésus-Christ, il n'est pas permis de douter de la conversion prochaine de l'univers. Le catholicisme règnera ou aura régné, avant la fin des temps, sur tous les lieux habités par la race humaine.

Un dernier combat se livre au sein de l'Europe. Les peuples rentreront-ils dans le sein de l'Eglise ou se précipiteront-ils dans l'athéisme ou le panthéisme?

Portugal, en Italie. Ces persécutions ont pour effet d'épurer ces grandes nations catholiques qui doivent être le flambeau de l'univers, au moment où des signes de retour se manifestent au sein de toutes les sectes chrétiennes. Ne voyons-nous pas déjà dans les chaires de la capitale des Juifs, des philosophes convertis, défendre l'Eglise contre les novateurs?

Admirez par quelles voies la Providence fait servir ce qui nous parait un mal à l'accomplissement de son œuvre divine.

Le grand mouvement qui a jeté, il y a près d'un demi-siècle, les peuples les uns sur les autres, a produit d'étonnans résultats. La pensée, se communiquant à travers les airs, a rapproché les nations. L'eau dilatée par le feu a triomphé des temps et des distances, et multiplié la pensée elle-même. Les événemens, autrefois bornés à quelques lieux, sont devenus presque universels. Le monde est aujourd'hui en communication perpétuelle avec toutes ses parties, et bientôt ne formant qu'un seul corps, il n'aura qu'une même vie, une même pensée. Il redevient encore d'une seule lèvre, comme il était avant les jours de Babel.

Un grand peuple, exclusivement livré aux intérêts du commerce, semblait, en donnant plus d'essor aux intérêts matériels, devoir arrêter le progrès des esprits; mais l'industrie a préparé les ailes sur lesquelles le catholicisme est porté d'un bout du monde à l'autre.

Pendant que Jésus-Christ naissait, tandis qu'il instruisait ses apôtres et qu'il donnait sa vie mortelle pour racheter le genre humain, Rome étendait jusqu'aux

extrémités de la terre la puissance de ses armes. Les triomphes des empereurs semblaient devoir assurer partout le règne des dieux du Capitole. Mais les aigles des Césars traçaient les routes par lesquelles de simples artisans allaient changer la face du monde et fouler à leurs pieds les idoles des faux dieux.

Ces révolutions, que nous voyons, sont les voies par lesquelles l'Eglise se propage sur la terre, et ce qui nous semble un désordre est un des moyens de ce progrès. Les mille vaisseaux de l'Angleterre préparent le chemin de nos missionnaires, comme les conquêtes des Romains ouvraient la voie des apôtres.

Voyez maintenant les peuples chrétiens du Nord attaquant la Perse, la nouvelle Tyr pénétrant dans l'Inde et faisant la guerre à cet empire immobile depuis des milliers d'années au milieu de la civilisation; notre nation elle-même en lutte avec la barbarie de l'Afrique, et toutes les puissances européennes arbitres, dans Byzance, des destinées des deux empires restés au croissant.

Les enfans de Mahomet, sortis de leur immobilité et de leurs préventions barbares, marchent, à leur insu, vers le catholicisme. Les enfans de Jacob sont dans nos camps, dans nos écoles, et la barrière la plus élevée qui les séparait du christianisme s'abaisse devant eux. Quand ils seront las d'attendre le Messie venu, ils se convertiront, et lorsqu'ils reconnaîtront Jésus-Christ, ils entreront dans l'Eglise. Tout semble préparer leur conversion, et la conversion des Juifs amènera les plus grand événemens.

Qui sait si, au milieu de tout ce qui se passe en Orient, Jérusalem ne va pas être délivrée, et si ce

n'est pas là qu'un jour un pape juif, successeur de Pierre, plus près des royaumes qui restent à conquérir à la foi, sera en communication avec l'univers chrétien ?

Tout ira plus vite maintenant, parce que les communications entre les hommes sont plus rapides. Il y a trois siècles à peine une moitié de la terre était entièrement inconnue à l'autre moitié. L'imprimerie a ouvert la marche des découvertes; et, comme si ce moyen de communication les contenait tous, bientôt après la boussole se révèle au navigateur : l'Amérique est connue; de nouvelles terres, de nouveaux mondes, entrent en rapport avec l'Europe chrétienne, et, par conséquent, avec l'Eglise catholique.

Quatre mille ans ont préparé la venue de Jésus-Christ; tout ce qui s'est passé dans le monde depuis la croix du Calvaire et la croix du Janicule n'a servi qu'à propager l'Eglise dans l'univers.

Qui sont ceux qui s'avancent aux extrémités de l'Amérique, espérant établir en face de cette contrée où Xavier voulait mourir une puissance qui doit la soumettre au Christ ? Des missionnaires de Rome, des envoyés de l'Eglise catholique; et la croix dans leurs mains annonce qu'ils vont conquérir des mondes nouveaux.

Quelques pauvres missionnaires font plus pour la civilisation du monde que les puissances de l'Europe. Si les rois chrétiens se réunissaient en ce moment, ils pourraient changer l'univers en un siècle. Mais Dieu semble jaloux de la gloire de son Fils, le progrès sera plus lent, il viendra du zèle de nouveaux apôtres, des sacrifices héroïques de quelques prêtres du Christ,

le miracle ira se continuant jusqu'à la fin des siècles; après quoi tout sera dit pour les puissances du monde.

L'Eglise n'a pas cessé, depuis le Calvaire, de se fortifier et de grandir. Le point lumineux parti de la crèche et de la croix inonde aujourd'hui la terre de ses rayons; encore un peu de temps, et la Chine convertie, et l'intérieur de l'Afrique découvert, toutes les promesses seront accomplies, et la foi aura vaincu le monde. La croix réunira tous les peuples, et sur cette croix seront écrits ces mots, que nous avons lus au pied de la colonne de Saint-Pierre à Rome: « Le Christ triomphe, il règne, il est vainqueur. » Le sacrifice du Calvaire remplacera tous les sacrifices.

Si les Juifs, au lieu d'un roi conquérant, avaient attendu l'agneau dominateur, le chef de l'Eglise, le pontife-roi; si, au lieu d'un royaume temporel, ils avaient vu dans les prophètes une monarchie spirituelle, ils auraient reconnu Jésus-Christ. Le pontife a réalisé ce que les Juifs espéraient du conquérant. Le roseau du pontife s'est étendu sur tout l'univers, le manteau de douleur et de dérision est le véritable manteau royal; l'homme de douleur est l'Homme-Dieu, et la couronne d'épines, le signe de la plus grande puissance qui ait jamais dominé la terre. Et pour de si vastes conquêtes, les conquérans seuls ont versé leur sang, les soldats ont été des martyrs!

Nous marchons donc à ces temps prédits où les événemens qui arriveront au milieu d'un peuple seront des événemens pour le genre humain. L'Eglise doit

avoir régné sur le monde avant que l'Antechrist poussé par l'esprit des ténèbres, vienne parodier l monarchie du Sauveur. Ce n'est que plus tard que l puissance matérielle, dans son unité, essaiera de lut ter contre l'unité de la puissance spirituelle.

Tout ce qui est sous nos yeux est l'accomplissemen de la prophétie de saint Jean, comme ce qui se passait il y a plus de dix-huit cents ans était la réalisation de la prophétie de Daniel. Le monde entrera bientôt dans le septième millenaire, et les commentaires des Pères de l'Eglise sur les prophètes semblent nous porter à croire que cette époque sera grande entre toutes les époques. Soutenons donc en ce moment les attentes du Seigneur. L'Eglise de Jésus-Christ doit briller d'une splendeur nouvelle, et déjà nous apercevons un mouvement religieux qui étonne tous les esprits. Cette grande cité, l'âme, le cœur de l'Europe, qui est en possession de remuer le monde, et qui autrefois lui imprima un mouvement si funeste, voit des prodiges de charité éclater dans son sein. La philosophie s'est détruite par ses propres mains, elle a fait le vide partout, et les peuples lui redemandent des croyances qu'elle ne peut leur donner. Elle est obligée elle-même de renvoyer le peuple à la foi, comme les créatures nous renvoient à Dieu, quand nous leur demandons le bonheur. La foi sera d'autant plus vive et plus forte que nous y serons revenus après avoir épuisé toutes les erreurs.

Nous sommes donc les enfans privilégiés, les disciples de la vérité et de l'amour, nous avons encore une fois été retirés de l'abîme. A la vue de tout ce qui se passe autour de nous, chantons, mes frères, le can-

tique par lequel le psalmiste exaltait les merveilles du Seigneur.

« Rendons grâces à Dieu parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est eternelle. Qu'ils racontent les œuvres du Seigneur ceux que le Seigneur a rachetés de la mort. Ils ont erré dans la solitude, dans une terre sans eau, et ils n'ont trouvé aucune voie vers une cité habitable, et ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les a délivrés de leur misère. Il les a retirés des ténèbres et des ombres de la mort, il a rompu leurs liens. Que les miséricordes du Seigneur, que ses merveilles annoncent sa gloire aux enfans des hommes. »

Réjouissons-nous, car nous n'avons pas seulement la vie comme les animaux et les plantes, nous possédons la vérité, et par elle nous sommes associés à tous les secrets de Dieu. Dieu a confié la vie à l'humanité, qui la transmettra jusqu'au jour du second avènement de son Fils; il a confié la vérité à l'Eglise, et rien ne prévaudra contre elle. Cette vérité, c'est la bonne nouvelle, c'est l'union de l'humanité et de la Divinité. Comment ces deux bienfaits ne nous rempliraient-ils pas d'amour ? Et la vie, la vérité, l'amour, sont la joie de la terre et la félicité du ciel !

Voilà, mes chers auditeurs, les espérances que je vous laisse en descendant pour la dernière fois de cette chaire, avant de finir ce cours d'instruction religieuse, commencé par un panégyrique de Marie et que je termine en vous parlant de l'Eglise, l'Église, notre seconde mère, par qui nous méritons, et qui mérite pour nous; l'Eglise, en qui l'humanité trouve une solidarité réelle de vertus et de gloire; l'Eglise,

qui seule peut nous donner cette paix que le monde ne saurait nous ravir, paix inestimable, paix précieuse achetée par le sang d'un Dieu, paix qui est déjà le ciel sur la terre.

Comment pourrions-nous craindre pour l'Eglise? Elle est établie sur le roc, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Sainte Eglise catholique, véritable arche d'alliance, vaisseau porté au-dessus des eaux pour recueillir le naufrage de l'humanité, comment ne pas revenir à vous quand on a parcouru toutes les vicissitudes de l'esprit humain, et qu'on vous voit portant à travers les siècles une doctrine à laquelle les hommes ne peuvent ni rien ajouter ni rien retrancher? Votre doctrine est bien celle que vous avez reçue des apôtres. et que les apôtres avaient reçue de Jésus-Christ; elle n'a jamais subi aucun changement, elle ne vient pas de l'esprit variable des hommes, mais de l'esprit de Dieu qui ne change jamais. Vous êtes gouvernée, comme au premier jour, par la même hiérarchie. Immuable, invincible, vous êtes, comme votre maître, toujours reine, même du haut de la croix. Empereurs, hérétiques, barbares, indifférens, qu'avez-vous fait par vos persécutions contre l'Eglise ou par votre abandon? Vous avez préparé ses triomphes; vous l'avez insultée en passant, vous n'êtes plus, elle subsiste toujours.

Ne vous inquiétez donc jamais, mes chers frères, vous le voyez, il n'y a ni hasard ni fortune dans le monde, tout arrive par la volonté de Dieu. Tout ce que Dieu fait pour son Eglise, il le fait pour chacun de nous. Quand vous voyez le navire sur lequel vous

êtes agité près d'être englouti, ne vous troublez pas. La conduite de Dieu sur son Eglise vous répond de ce qu'il fera pour vous. Il règne sur les peuples comme sur les cœurs. Sa conduite sur son Eglise est, en quelque sorte le sacrement visible de sa providence. Vous êtes donc sûrs des nouvelles promesses comme des anciennes. Le ciel est ouvert comme l'enfer, et le changement du monde vous répond de sa fin; l'Eglise vous révèle le ciel. Il y a deux cités ici-bas, la cité de Babylone et la cité de Jérusalem; il y en aura deux dans l'autre vie. Si vous mourez dans la Babylone terrestre, vous mourrez de la seconde mort; si vous habitez dès ce monde la Jérusalem terrestre, vous serez introduits un jour dans la Jérusalem céleste.

Vous savez maintenant quelle est la véritable grandeur et où vous devez mettre vos espérances. Priez, méditez le divin symbole que je vous ai développé. En cessant de vous parler, je ne cesserai pas de parler à Dieu pour vous, et je vous demande également de me seconder de vos prières, afin que nous vivions tous de la foi, le principe de la vie divine, et que nous entrions dans ce sanctuaire où, les voiles étant levés, nous vivrons éternellement de vérité et d'amour.

Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES

OU

ENTRETIENS[1].

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

DE LA CERTITUDE DE LA FOI.

Nous avons dit que la raison conduisait infailliblement à la foi *, et que nous vous exposerions, à l'appui des vérités du christianisme, des motifs de certitude tellement forts, tellement inébranlables, qu'un homme qui voudrait douter de la religion serait obligé de douter de toutes les choses sur lesquelles il fonde chaque jour ses convictions.

Dans le temps où nous vivons, non-seulement nous avons besoin de croire, mais encore de savoir les raisons que nous avons de croire. Les familles se confient aux médecins pour guérir les maladies ordinaires.

1 Ces Conférences ou Entretiens sont des improvisations recueillies par des sténographes et revues par l'auteur.

* Le mot de foi est pris ici dans le sens que saint Paul lui donne souvent quand il dit : Évangéliser la foi, prêcher la foi ; l'Apôtre parle des objets de notre croyance, des vérités qu'il faut croire.

Mais nous avons vu, il y a très-peu d'année, un fléau contagieux se répandit parmi nous, les médecins se rassembler et publier une instruction générale, afin que toutes les familles pussent elles-mêmes se préserver d'un mal dont l'effet était si rapide qu'on n'avait pas le temps d'aller chercher ailleurs le secours. On peut dire qu'il en est de même aujourd'hui par rapport à la religion.

Nous vivons dans une atmosphère remplie d'incrédulité, les objections nous arrivent de tous les points de l'horizon; elles viennent d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne, de Portugal; il est donc nécessairement que nous sachions les réponses qu'on peut y faire, pour garantir de la contagion qui nous entourent.

Dans la famille, le père et la mère doivent préserver leurs enfans, les frères se prémunir entre eux; il n'y a pas un moment où nous ne devions veiller pour garder ce précieux dépôt de la foi dont parlait l'Apôtre, *depositum custodi.*

Il importe donc d'abord de connaître bien les motifs que nous avons de croire. Il faut que nous soyons tous persuadés qu'il n'y a pas moyen d'exister sans la foi. Pendant que les incrédules cherchent partout des objections, les croyans doivent partout chercher des preuves.

L'évêque d'Hermopolis disait que ce qui était suffisant il y a cent ans ne l'est pas aujourd'hui, et qu'il serait véritablement téméraire de se lancer dans un monde impie et pervers, sans avoir pris toutes les précautions nécessaires pour défendre sa foi; que sans cela on ressemblerait à un soldat qui se jetterait sans armes au milieu des bataillons ennemis.

Voyons donc quels sont les motifs sur lesquels la foi repose. Ces motifs doivent êtres forts, ces motifs doivent être incontestables; car Dieu ne peut pas avoir envoyé sur la terre son Fils sans l'entourer de caractères tellement frappans qu'il soit impossible en effet à l'homme de résister à l'évidence d'une pareille mission.

La mission divine de Jésus-Christ, voilà ce qu'il importe avant tout de démontrer; car, lorsque nous en aurons acquis la preuve, il nous sera impossible de ne pas recevoir tout ce qu'enseigne l'Eglise. Pour cela il faut bien distinguer entre les objets de la foi et les motifs de la foi.

Les objets de la foi sont incompréhensibles; mais l'incompréhensibilité, comme disait un philosophe moderne, n'est pas l'absurde. Pour qu'il y ait absurdité, il faut qu'il y ait contradiction, car l'incompréhensibilité n'est qu'une marque de la Divinité, puisque l'homme ne peut pas pénétrer l'essence de Dieu. Mais ce qu'il importe avant tout d'établir, c'est que notre foi repose sur les motifs les plus raisonnables.

Jésus-Christ lui-même, quand il s'est présenté dans la Judée, a dit à tous ceux qui l'entouraient ce que je vous dis aujourd'hui : que sa mission divine était manifeste pour tous. « Sondez les Ecritures, elles vous parleront de moi. » Il en appelait ainsi à la preuve des prophéties. Pendant quatre mille ans, en effet, il a été annoncé, et tous les traits de son avènement avaient été marqués d'avance. Il ajoutait encore : » Voyez mes œuvres, elles vous parleront, elles vous rendront témoignage de moi. » Voilà donc comment notre Seigneur s'est présenté lui-même dans la Judée;

il a dit : « Croyez-en moi parce que je vous apporte des preuves manifestes de ma mission divine. Dieu m'a envoyé, toutes mes paroles doivent être reçues de vous comme les paroles mêmes de Dieu. »

Les motifs raisonnables de notre foi, tel sera le sujet de cet entretien.

Tous les motifs de notre conduite ici-bas reposent sur trois sortes de certitude : la certitude qui nous vient du témoignage des sens, la certitude que nous obtenons par le raisonnement, la certitude que nous tirons de l'histoire. Toutes les connaissances naturelles sont celles qui tombent sous nos sens. Tout l'ordre des faits extérieurs de l'univers, le changement des saisons, la constitution de l'homme, la notion si variée de tous les êtres, tout ce que nous voyons enfin appartient à la première certitude des sens.

Nous sommes assurés que les objets que nous voyons sont des objets réels. Mais il est un autre ordre de preuves sur lequel nous appuyons nos connaissances : c'est l'ordre de raisonnement. Ainsi nous disons que le tout est plus grand que la partie, que la ligne droite est le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre; nous disons que lorsque les deux angles d'un triangle sont donnés, le troisième est connu. Toutes les sciences intellectuelles, toutes les sciences mathématiques, reposent sur ce genre de preuves.

Mais il y a d'autres connaissances, et qui ne sont pas les moins importantes : ce sont les sciences historiques, les sciences qui s'appuient sur le témoignage. Nous ne sommes pas moins assurés de l'existence des villes que nous n'avons pas vues, des hommes que nous

n'avons pas connus, que nous ne le sommes des villes où nous habitons, des hommes au milieu desquels nous vivons. Pourquoi avons-nous l'assurance que Rome et Constantinople existent? Parce que les personnes qui ont vu Constantinople et Rome, et nous en ont parlé, n'ont pas pu se tromper, n'ont pu vouloir nous tromper, et n'ont pu être trompées.

Quand nous avons ces trois caractères pour nous assurer d'une vérité, nous possédons ce qu'on appelle la certitude morale, la certitude du témoignage. Toutes nos connaissances les plus essentielles, ce qu'il nous importe le plus de savoir, l'existence des sociétés, l'existence des hommes, reposent sur cette espèce de certitude.

L'homme est placé au milieu de l'univers et des générations. Il doit savoir tout ce qui s'est passé avant lui et tout ce qui se passe autour de lui, et, comme l'a dit un poète, nous ne sommes pas seulement contemporains de tous les âges, nous sommes citoyens de tous les lieux.

Comment savez-vous la manière dont tous les faits vous ont été transmis? Vous remontez les siècles, vous trouvez à l'origine du monde les divers peuples qui ont brillé sur la terre, vous savez les événemens qui se sont tout-à-coup manifestés au milieu des hommes, vous connaissez l'histoire de Rome, de l'Egypte, de la Grèce, et vous n'êtes pas moins sûrs de plusieurs de ces faits que vous ne l'êtes de ceux que vous avez tous les jours sous vos yeux.

La certitude historique, la certitude du témoignage est d'une telle force qu'elle détermine la plupart de vos actions. Vous ne sauriez pas ce que vous êtes, à quelle

famille vous appartenez, dans quel pays vous êtes né; vous ne connaîtriez rien des relations des hommes sans le témoignage; et l'éducation tout entière n'est fondée que sur la foi de l'enfant dans sa mère, du disciple dans son maître. Voilà l'ordre le plus naturel, l'ordre d'après lequel toutes les sociétés existent. Eh bien ! la religion chrétienne est tout entière fondée sur cette certitude historique, et toutes les preuves que vous pouvez demander pour vous déterminer dans le cours de votre vie, vous les retrouverez à l'appui du christianisme.

Mais, dit-on, ce sont là des faits miraculeux, au lieu que les autres faits qui nous sont transmis par l'histoire sont des faits naturels. Nous pouvons bien croire les hommes qui témoignent de faits semblables à ceux que nous voyons tous les jours; mais des faits miraculeux, c'est fort différent. Et pourquoi ? Est-ce que ces faits miraculeux ne peuvent pas être soumis au témoignage comme les faits naturels ?

Voyez quelqu'un les pieds reposant sur la terre ou voyez-le tout-à-coup s'élever dans les airs, ce sont deux faits qui tombent également sous vos sens et dont vous pouvez rendre témoignage. Dans ces deux cas il ne s'agit que de savoir si les témoins sont dignes de confiance. Si ces témoins n'ont pas pu se tromper, ni être trompés, ni vouloir tromper, il est certain que vous devez admettre leur rapport. Et si ces témoins, comme ceux du christianisme, sont morts pour confesser ce qu'ils ont vu, il faut dire, comme l'illustre Pascal, j'en crois des témoins qui se font égorger.

Il me semble qu'il faut admettre que dans des faits

qui s'écartent de l'ordre naturel on peut exiger que les témoignages soient plus nombreux, plus positifs, plus formels. Si l'on avait été témoin de pareils faits, on les aurait étudiés, avant de les croire, avec une attention plus particulière; on aurait interrogé toutes les circonstances environnantes avec plus de soin; on peut donc exiger des témoins qu'ils aient agi comme nous aurions agi à leur place. Plus un fait est difficile à croire, plus l'enquête doit être complète et sévère. Du reste, les faits du christianisme n'ont qu'à gagner à la sévérité de cette enquête.

Voyons si les miracles du christianisme ont été transmis par des hommes qui n'avaient pu se tromper, être trompés, ni vouloir tromper.

Jésus-Christ a paru au milieu de la Judée; il a guéri des paralytiques; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il a ressuscité des morts, et des morts ensevelis dans le tombeau depuis plusieurs jours.

Voilà des faits sur lesquels il était impossible de se tromper. Il est certain qu'il n'y a pas un homme qui ne puisse rendre témoignage de ce qu'il a vu; et quand même ce qu'il aurait vu serait d'un ordre miraculeux, si cet homme affirme qu'il a vu, et s'il est dans les conditions par lesquelles on peut s'assurer de la réalité du fait, il n'est pas possible de douter de son témoignage.

Mais les hommes qui ont entouré Jésus-Christ ont-ils pu être trompés? Non, mes frères: comment être trompé sur la résurrection d'un mort, sur la guérison d'un paralytique de trente-huit ans présenté à Jesus-Christ, et que Jésus-Christ a fait marcher devant lui?

Il est certain que le paralytique ne pouvait pas se tromper sur le mal dont il avait été affligé pendant tant d'années.

Les hommes qui l'avaient apporté ne pouvaient pas non plus avoir été trompés sur le fait qu'ils avaient sous les yeux. Il n'y a pas moyen de dire qu'ils ont été trompés. Ont ils pu vouloir tromper ? Mais dans quel intérêt ? Quand on trompe, c'est par amour des honneurs, des richesses, de la gloire et de la réputation.

Ici c'est un très-grand nombre d'hommes qui ont vu et qui rendent témoignage. Ce sont des bateliers que Jésus-Christ a trouvés sur les bords du lac de Génésareth ,des hommes grossiers, et non des philosophes qui veulent de la réputation à tout prix.

Reste une autre objection : les histoires qu'ils ont écrites sont-elles bien véridiques ?

Vous savez, mes chers frères, que dernièrement un homme a prétendu que tout ce qu'on lisait dans l'Evangile était autant de mythes et de symboles, et l'on a vu dans un pays protestant quarante mille personnes soulevées contre la nomination de cet homme à une chaire de théologie. Cet ouvrage a fait un grand bruit en Allemagne et en Suisse. Il est peu connu en France ; mais cependant on sait l'ordre de raisonnemens sur lequel il s'appuie. Chose remarquable ! le même homme a été conduit lui-même à se réfuter, car dans la troisième édition de son livre il nous a dit que pour supposer les faits de l'Evangile non historiques, il fallait établir qu'ils n'avaient pas été écrits par des hommes témoins de tout ce qui s'était passé ; mais comme il avoue que saint Jean a été témoin de

tout ce qui était arrivé pendant la vie de Jésus-Christ, dès-lors on ne peut plus douter, ou du moins, suivant lui, il est très-difficile de douter de l'authenticité du quatrième évangile. Tout ce système s'est écroulé par cet aveu. Il y a dans ce fait ceci de frappant, c'est qu'en Allemagne, pays où l'on admet l'Ecriture, mais où l'on ne reçoit pas la tradition, les adversaires de l'écrivain qui niait l'existence de Jésus-Christ ont été obligés de recourir à la tradition pour défendre l'existence même de Jésus-Christ, et ils ont montré par-là combien nous avons raison, nous catholiques, de nous appuyer à la fois sur l'Ecriture et sur la Tradition, et de répéter avec saint Augustin : « Nous ne croirions pas à l'Evangile si ce n'était pas l'Eglise qui nous le donnât. » Et ne trouvons-nous pas tout l'appui de notre foi dans la tradition constante des faits de l'Evangile? Ces faits ont été communiqués aux Eglises avant le temps où ils ont été écrits; car ces Eglises ont été fondées sur toute la terre, et elles existaient bien des années avant que les évangiles eussent paru. L'évangile de saint Matthieu n'a été publié que dix ans après la mort de notre Seigneur. L'évangile de saint Marc et l'évangile de saint Luc ont été écrits par les disciples de saint Pierre et de saint Paul. L'évangile de saint Jean n'a paru qu'à la fin de la vie de cet apôtre, et uniquement parce que les Eglises lui demandèrent de réfuter les hérésies de Cérinthe et d'Ebion répandues dans toute l'Asie. Ainsi les Eglises de Rome, de la Grèce et de l'Asie, existaient avant les écrits du Nouveau Testament.

Il n'y a donc pas possibilité pour nous de douter des faits miraculeux rapportés dans l'Evangile, puisque les hommes qui les ont racontés avaient été témoins de tout ce qu'ils nous ont dit.

Nous trouvons la preuve de ce témoignage dans la succession constante des pasteurs de l'Eglise, succession qui n'a pas été un seul instant interrompue ; et ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'à l'époque où l'Evangile a paru, où la prédication des apôtres a eu lieu, il y avait déjà des hérétiques.

Ainsi dans le second siècle, les Valentiniens répandaient leurs erreurs. Dès le premier siècle même, nous voyons Cérinthe, Ebion, les hérétiques auxquels saint Jean a répondu. Nous avons les ouvrages des premiers sectaires, la réponse qui leur a été faite, ainsi que les livres des philosophes qui se sont convertis au christianisme, ceux de Tatien, de saint Justin, d'Athénagore.

Nous lisons même dès-lors plusieurs évangiles cités avec autorité et comme existant depuis long-temps; en sorte qu'à l'époque où l'on a supposé les évangiles écrits par des hommes qui n'avaient pas été témoins des faits, l'autorité complète de ces mêmes évangiles était déjà établie.

Il est donc impossible de détruire cette chaîne admirable par laquelle nous tenons aux premiers jours du christianisme. On nous dit encore : Mais que de livres il faut lire pour s'assurer de la vérité de la révélation ! Non, mes frères, il n'en est pas ainsi ; Dieu ne peut pas avoir voulu envoyer son Fils pour instruire l'univers, sans l'entourer de marques tellement infaillibles d'une mission divine qu'en effet tous les hommes pussent êtres amenés facilement à croire en lui.

Aussi c'est par des faits miraculeux, moyen le plus propre à frapper les esprits, que le christianisme s'est propagé.

Toute la question de la religion se réduit aux plus simples argumens.

Que voyons-nous en dehors de l'idolâtrie, erreur que nous n'avons pas besoin de discuter ? Des déistes, des athées, des juifs, des chrétiens, des catholiques et des protestans. Entre les déistes et les athées, qui d'entre nous peut hésiter ? Tout proclame l'existence d'un Dieu bon, sage, rémunérateur et vengeur, qui a créé le monde, et nous a mis sur la terre pour nous éprouver, afin que nous puissions faire un usage complet de notre liberté, et mériter des récompenses éternelles.

Maintenant, entre les juifs et les chrétiens, qu donc a raison ? Les chrétiens disent que Jésus-Christ est le Messie annoncé aux Juifs pendant quatre mille ans; les juifs d'aujourd'hui, car les premiers chrétiens ont tous été des juifs qui ont rendu témoignage à la venue du Christ, disent que Jésus-Christ n'est pas le Messie. Mais cette question est décidée ; elle a été discutée chez les Grecs et chez les Romains, chez les Egyptiens, chez tous les peuples. Quand Jérusalem a été détruite, la nation juive a été jetée au milieu des nations, et alors les hommes qui croyaient à la résurrection de Jésus-Christ, et qui rendaient témoignage à ces faits éclatans, les hommes qui n'y croyaient pas, les hommes qui croyaient le Messie venu, les hommes qui croyaient que le Messie n'était pas venu, se sont présentés dans les écoles des philosophes, à Rome, à Athènes, à Alexandrie; la question a été débattue avec le plus grand soin, elle a été jugée, et les païens ont déclaré que les chrétien avaient raison, que le Christ était véritablement l

Messie annoncé pendant quatre mille ans, et qu'il était sorti du tombeau. Vous le savez, mes frères, pas un philosophe de la Grèce ou de Rome ne s'est fait juif, presque tous sont devenus chrétiens; et le monde changé, et le paganisme détruit, pour faire place au christianisme, toute cette grande révolution est le jugement de l'univers dans cette question. Le monde, en se faisant chrétien, a déclaré que le Christ était le Messie, le Messie annoncé depuis l'origine des siècles.

Les protestans et les catholiques se présentent ensuite. Nous catholiques, nous soutenons que la vérité apportée sur la terre par Jésus-Christ, et transmise par ses apôtres, ne repose pas seulement sur l'Ecriture, mais sur une tradition constante. Nous disons que cette tradition a commencé avec le christianisme, que les premières Eglises ont été fondées d'après l'instruction orale des apôtres; que, par conséquent, cette instruction orale doit être consultée avec soin par nous, et que les premiers livres des chrétiens doivent être lus avec la plus grande attention pour constater toutes les vérités révélées par Jésus-Christ; nous ajoutons que tout ne se trouve pas dans l'Ecriture.

Il s'agit de décider ce point important comme nous avons décidé les deux autres. La raison nous répond qu'il est impossible de ne pas admettre que les apôtres doivent être crus, non-seulement pour ce qu'ils ont écrit, mais pour c e qu'ils ont dit.

Il faut donc bien établir la tradition : aussi l'Eglise catholique demande-t-elle le consentement général des Pères pour déterminer une doctrine venant de s apôtres; aussi ne croyons-nous que ce qui a été cru universellement, partout et toujours. Lorsque la guerre

entre le protestantisme et le catholicisme fut finie, qu'on posa les armes des deux parts, que le traité de Westphalie fut signé, alors on eut recours à la discussion, et le siècle de Louis XIV vint répondre à toutes les objections du protestantisme.

Arnaud, Bossuet, demandèrent à Louis XIV de faire venir de Constantinople les professions de foi des Grecs sur les points controversés, sur la transsubstantiation, la confession, les honneurs qu'on devait rendre à la Vierge, sur tous les points que les protestans nient comme n'étant pas fondés sur l'Ecriture, et que nous reconnaissons d'après la tradition. Les professions de foi des Grecs se trouvèrent semblables aux nôtres. On reconnut tous les points controversés dans ces Eglises, tels que l'Eglise latine les enseigne aujourd'hui. Or l'Eglise grecque s'était séparée au neuvième siècle, et les protestans avaient dit que c'était au onzième siècle qu'on avait inventé la transsubstantiation.

Il fallut abandonner cette supposition. Alors les protestans furent conduits à infirmer l'autorité de l'Eglise grecque, à prétendre que l'erreur s'était répandue peu à peu dans cette Eglise. Les hommes qui avaient demandé à Louis XIV de faire venir les professions de foi des Grecs réclamèrent les professions de foi des Nestoriens, des Eutychiens, des sectes qui s'étaient séparées au quatrième et au cinquième siècle. Elles furent trouvées identiques sur tous les points contestés. On dit alors : C'est donc encore ici une tradition apostolique; elle remonte non-seulement au neuvième, mais au quatrième et au cinquième siècle.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DES PROPHÉTIES.

Pour développer ce que nous avons établi, que la raison conduisait infailliblement à la religion les hommes de bonne volonté, nous avons examiné les divers genres de certitudes sur lesquelles repose la croyance des hommes. Nous avons vu que ces certitudes ou évidences sont de trois sortes : l'évidence des sens, l'évidence du raisonnement, et l'évidence du témoignage. On ne peut pas dire que l'une de ces évidences amène une certitude plus grande que l'autre; car nous sommes aussi assurés des choses que nous savons par le témoignage que nous le sommes de celles que nous connaissons par l'évidence des sens, ou par l'évidence du raisonnement.

Vous avez vu que la religion tout entière reposait sur l'évidence du témoignage, et qu'il faudrait renoncer à tous les moyens que nous avons de nous assurer de la réalité des faits, pour ne pas reconnaître les miracles de Jésus-Christ, attestés par des hommes qui n'ont pas pu se tromper, et qui n'ont pas pu vouloir tromper. Enfin nous avons réduit, dans notre dernière instruction, la décision sur le point si important de notre foi à trois questions entre le déiste et l'athée, entre le juif et le chrétien, entre le protestant et le catholique.

Nous arrivons maintenant aux prophéties, considérées comme un des plus grands motifs de crédibilité. C'est la question que nous traiterons aujourd'hui.

Quand nous invoquons les prophéties comme un des plus grands moyens de nous affermir dans notre foi, on nous répond que ces prophéties sont obscures; que nous prenons à notre gré des passages tantôt dans un des livres de l'Ecriture, tantôt dans un autre; que nous formons ainsi un ensemble qui n'existe pas réellement; que les traits divers dont nous composons le tableau sont plutôt notre ouvrage que celui de Dieu même.

Cette objection, très-souvent répétée, demande ici une réfutation.

Je ne chercherai pas aujourd'hui, par des textes nombreux, à vous prouver la vérité des prophéties; je prendrai un fait unique, un fait qui, loin de s'effacer avec les siècles, se développe tous les jours de plus en plus, un fait incontestable dans son origine, incontestable dans son accomplissement, un fait qui seul sert de base à tous les autres et soutient tout l'édifice de notre foi, un fait imprimé dans la chair des peuples, écrit dans l'histoire des nations, enfin un fait, je puis le dire, aussi éclatant que le soleil.

Il y a eu un homme dans le monde qui remplit la terre de son nom, dont la postérité est innombrable, dont vous connaissez tous les aïeux, dont vous voyez tous les descendans; cet homme, qui a un privilége unique parmi les enfans d'Adam, cet homme est Abraham. Voyez autour de vous les nations qui ne sont pas idolâtres; vous en trouverez trois, la na-

tion juive, la nation arabe, et les chrétiens, qu'on pourrait appeler la nation chrétienne. Eh bien ! tous ces peuples sont véritablement descendans d'Abraham. Les Arabes descendent de lui par Ismaël, les Juifs par Isaac, les chrétiens par Jésus-Christ; tous sont fils d'Abraham selon la chair ou selon l'esprit, et, chose merveilleuse, la précaution que Dieu a voulu prendre lorsqu'il demande à Abraham de circoncire Ismaël et Isaac, sert encore à montrer la descendance de ce grand patriarche. Nous voyons tous les Arabes circoncis aujourd'hui à treize ans, les Juifs à huit jours, parce qu'Ismaël avait treize ans au moment de la circoncision, et Isaac seulement huit jours. Tous les chrétiens sont baptisés et reçoivent ainsi le gage, le sceau, la marque du Christ. Par le baptême, nous devenons donc tous chrétiens et enfans d'Abraham.

Voilà donc un fait extrêmement remarquable : c'est qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la terre un homme croyant à l'unité de Dieu qui ne soit un fils d'Abraham selon la chair ou selon l'esprit; et tous les temples élevés au Dieu créateur l'ont été par un fils d'Abraham. Ce fait, déjà si étonnant, le devient encore plus quand on considère que tout ce que nous voyons a été prédit il y a deux mille ans.

En effet, entrez dans une synagogue, parlez aux Juifs, demandez-leur : Qu'est-ce que le livre autour duquel vous êtes réunis? Ils vous diront que ce livre contient l'histoire de leur origine, que leur père est Abraham, que dans ce livre se retrouve la généalogie des ancêtres d'Abraham, et ensuite la promesse faite à ce patriarche, et la manière dont elle a été transmise à travers les siècles.

Ouvrons donc ce livre; qu'y lisons-nous? Nou voyons que Dieu dit à Abraham de sortir de la terre de la Chaldée, parce que l'idolâtrie s'était déjà répandue partout, quelques siècles après le déluge. Abraham est choisi pour préserver le monde de ce nouveau et déplorable naufrage, comme Noé l'avait préservé du déluge. Abraham reçoit plusieurs promesses. Ces promesses, les voici :

« Vous serez le père d'un grand peuple. » Et Dieu change son nom, et au lieu d'Abram, il l'appelle Abraham, ce qui veut dire père d'un grand peuple. Dieu lui dit que le peuple qui sortira de lui possèdera la terre de Chanaan, dans laquelle il lui ordonne d'entrer; que ce peuple habitera une terre étrangère, pendant plusieurs années; qu'il y passera des jours très-difficiles, et qu'ensuite il sortira emportant les richesses de ce peuple, pour s'établir dans la terre qui lui avait été promise, et la date même de la conquête se trouve écrite dans le même livre. C'est quatre cents ans après la promesse de Dieu que les Juifs devaient entrer dans la terre de Chanaan.

Cette autre promesse brille encore parmi celles que vous venez d'entendre : « En un fils de la race d'Abraham toutes les nations de la terre seraient bénies. »

Il faut bien se rappeler ce que signifie ce mot de *bénédiction*. Pour les Juifs, la première bénédiction avait été la préservation de l'idolâtrie, et le grand et beau privilége d'être le seul parmi les autres peuples à connaître l'unité de Dieu.

Reproduisons textuellement ces prédictions :

« Or le Seigneur dit à Abraham : Sors de la terre

et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; je t'établirai sur une grande nation et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni; je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les familles de la terre. »

Et quand Abraham se fut rendu dans la terre de Chanaan et l'eut habitée, Dieu lui parla de nouveau et lui dit :

« Lève les yeux et regarde du lieu où tu es maintenant vers l'Orient et l'Occident, toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours; je multiplierai ta postérité comme la poussière de la terre. Si quelqu'un entre les hommes peut compter la poussière de la terre, alors il pourra compter ta postérité. Lève-toi et parcours cette terre en sa longueur et en sa largeur, car je te la donnerai.»

Enfin, lorsqu'Abraham entrait dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut une quatrième fois, et lui dit : « Je suis le Seigneur tout-puissant, marche devant moi, et sois parfait. J'établirai mon alliance entre moi et toi, et je multiplierai prodigieusement ta race. » Abraham tomba le visage contre terre, et Dieu lui dit : « Moi, je suis, et mon alliance sera avec toi, et tu seras le père d'une multitude de nations. Je te ferai croître d'une manière prodigieuse, et je t'établirai le chef des peuples, et des rois sortiront de toi; j'établirai mon alliance entre moi et toi, et en ta postérité après toi dans ses générations par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi. Je te donnerai et à tes descendans

après toi la terre de ton héritage, toute la terre d Chanaan pour la posséder, et je serai leur Dieu. »

Quand le Seigneur menace Sodome, il dit : « Puis je cacher à Abraham ce que je vais faire, lorsqu'i doit être établi sur un grand peuple, sur un peupl grand et fort, et qu'en lui serontbénies toutes les nations de la terre ? »

Au moment même où Dieu commande à Abraham le plus grand des sacrifices pour éprouver sa foi, il lui renouvelle toutes ses promesses en ces termes :

« J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta postérité possèdera les portes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole. »

Est-il une prédiction plus formelle, plus claire, plus solennelle ? Elle existe donc, et nous allons voir s'il y en eut jamais de plus authentique ?

Qui l'a écrite ? Moïse, le grand législateur des Juifs ; elle remonte ainsi à quinze cents ans avant le Christ, car la Genèse, où elle se trouve consignée, fait partie du Pentateuque, conservé par les Samaritains, séparés des Juifs mille ans avant Jésus-Christ, et par les Ptolémée, qui l'ont fait traduire en grec près de trois cents ans avant Jésus-Christ.

La prédiction a donc une date certaine par rapport à Jésus-Christ, cela est incontestable ; et quant à la promesse qui regarde la terre de Chanaan, c'est l'accomplissement même de cette promesse qui a donné

ant de confiance aux Juifs dans le Messie promis également à Abraham.

Dieu, qui avait fait une prédiction si formelle, intéressant à un si haut degré le genre humain, a pris soin de la mettre à l'abri de toute altération. Elle est la foi d'un peuple tout entier avant la venue du Christ. Si ce peuple eût voulu y faire le moindre changement, les Samaritains se seraient élevés contre lui. Plus tard les Gentils ont été mis en possession de cette prédiction qui devait servir à les convertir, et le peuple juif tout entier n'existait que pour conserver ce dépôt des promesses de l'alliance divine. Il n'y a donc pas dans le monde d'acte de naissance, de contrat, d'archives conservés d'une manière plus sûre et plus à l'abri de toute altération. La prédiction existe donc, elle est conservée de la manière la plus certaine, voyons maintenant son accomplissement.

Lorsqu'Abraham reçut cette promesse, qu'était-il ? Un simple pasteur de la Chaldée; aujourd'hui son nom remplit l'Orient et l'Occident; de lui viennent les Arabes par Ismaël, les Juifs par Isaac, les Madianites, les Iduméens, tous les fils de Céthura et d'Esaü; enfin les chrétiens, par Jésus-Christ.

Les Hébreux ont été mis en possession de la terre de Chanaan, les fils d'Abraham sont multipliés comme les sables de la mer par celui en qui toutes les nations devaient être bénies, Abraham est le père d'un grand peuple en vertu d'une alliance qui dure toujours.

Il faut remarquer dans cette prophétie ce qui les caractérise toutes, un fait présent garant d'un fait à venir.

Dieu dit à Abraham que sa race possèderait la terre

de Chanaan quatre cents ans après sa promesse, Moïse, écrivant dans le désert la prédiction fait Abraham, consignait cette promesse qu'il ne devait exécuter lui-même. C'était certainement un gra prodige que la conquête de cette contrée par les d'Abraham. Isaac et Jacob passèrent comme voyage dans cette terre que leurs enfans devaient posséd Enfin Josué s'empara de la terre promise, et la dist bua aux fils d'Abraham. Cette première prédictio accomplie sous les yeux des Juifs, leur a fait attend le fils d'Abraham, en qui toutes les nations devaie êtres bénies.

Examinons maintenant cette seconde promesse.

Il n'était pas vraisemblable, au temps où Jacob e les soixante-douze personnes qui composaient sa fa mille entraient en Egypte, que deux millions d'hom mes, conservant l'unité de Dieu, traverseraient l mer Rouge et le désert, et renverseraient les idole des Chananéens pour élever un temple à l'unité d Dieu au milieu de Jérusalem.

Mais quoi de plus contraire à toute vraisemblanc qu'un homme sorti du milieu de ce peuple renverserait les idoles sur toute la terre, et donnerait à Abraham toutes les nations pour postérité ?

Eh bien! mes chers auditeurs, regardez autour de vous, y a-t-il aujourd'hui une seule nation reconnaissant l'unité de Dieu qui ne descende d'Abraham? Les Arabes viennent de lui par Ismaël, les Juifs par Isaac, les chrétiens par Jésus-Christ. Jésus-Christ est le fils de Salomon, de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, d'Abraham. L'alliance spirituelle par la foi a sa marque comme l'alliance dans la chair : le baptême, et le

baptême des chrétiens, prouve la filiation d'Abraham, comme la circoncision prouve la filiation selon la chair d'Ismaël et d'Isaac.

Abraham est donc le père des nations, comme il le lui a été dit : il a enfanté le peuple juif, il a enfanté le peuple arabe, il a enfanté et il enfante chaque jour toutes les nations chrétiennes !

Depuis 1800 ans, les nations qui se font chrétiennes reçoivent le baptême et entrent dans sa famille; elles portent le sceau du Dieu vivant, signe de l'alliance contractée avec son fils. Chaque conquête du christianisme faite encore aujourd'hui est une réalisation de la promesse, et l'achève, pour ainsi dire. Autour du tombeau de Jésus-Christ nous voyons les Arabes, les Juifs et les chrétiens se disputer la terre qui a été donnée à leur père.

Notre foi repose donc sur le fait le plus éclatant, comme nous l'avons annoncé. Pour ne pas reconnaître Jésus-Christ, il faut, comme l'athée, fermer les yeux et ne pas voir le soleil. Jésus-Christ brille dans l'histoire des peuples comme le soleil dans les cieux.

Qu'on ne dise pas que les prophéties ne sont pas claires, qu'on se dispute sur les textes, qu'il faut être savant pour devenir chrétien ; il faut seulement ouvrir les yeux à la lumière, et interroger ce qui est autour de nous ; il suffit de connaître le nom des peuples, d'apprendre ce que sont les Juifs, les Arabes, les chrétiens, pour savoir qu'il y eut un homme dans l'Orient qui reçut de Dieu la promesse d'un Rédempteur de la race humaine. Il suffit, pour se prosterner aux pieds de Jésus-Christ, de demander pourquoi les nations chrétiennes sont maîtresses du monde et les

Juifs dispersés. Jésus-Christ est sorti des entrailles d'un peuple né d'Abraham. Il a enfanté lui-même le plus grand peuple qui ait jamais existé. Tout est pour lui, tout se rapporte à lui. Il est tout pour l'homme, que l'homme soit donc tout entier à lui par la foi d'Abraham.

Examinons comment la prédiction du Messie a été conservée parmi les hommes, et comment Dieu a visiblement manifesté sa puissance, pour perpétuer parmi les Juifs cette promesse de la rédemption faite à l'homme après sa chute. Vous savez qu'à l'instant même où Adam tomba, Dieu dit au serpent : Une inimitié sera mise entre toi et la femme, et un fils de la femme écrasera la tête du serpent. Telle est cette grande promesse, la consolation de la terre.

Abraham, au moment où l'idolâtrie se répandait sur la terre, reçut de nouveau la promesse de l'alliance de Dieu avec l'homme; après lui, ce fut Isaac, à qui Dieu la renouvela. Viennent ensuite Jacob et Esaü; Esaü était l'aîné, mais Dieu voulut que la promesse fût faite à Jacob. Ce n'est pas l'aîné qui est l'héritier de la promesse, mais le second des fils d'Isaac, parce que Dieu veut manifester de plus en plus que c'est ici une naissance spéciale, une naissance qui intéressait le genre humain tout entier, et il fallait que Dieu montrât visiblement son intention, afin que nous puissions aujourd'hui nous assurer de la promesse et de son accomplissement.

Jacob, à son tour, rassemble ses fils au moment de sa mort autour de son lit, et là il désigne l'héritier de la promesse. Va-t-il prendre les fils de Joseph, Ephraïm ou Manassé ? Sera-ce Benjamin le bien-aimé

à qui il dira qu'il lui est réservé de donner naissance au Fils de Dieu ? Non : c'est à Juda qui'il s'adresse, ce Juda qui n'est pas même l'aîné ; c'est Juda qui reçoit la promesse, c'est de lui que sortira l'*envoyé*, et le sceptre ne sera enlevé de Juda qu'au moment de la venue du Messie.

Vous voyez donc que cette promesse se transmet à travers les siècles, en sorte que nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit intervenu pour enfanter celui en qui toutes les nations de la terre doivent être bénies.

Les Juifs s'établissent dans la terre de Chanaan. Là Juda reçoit la part la plus grande ; c'est lui qui possède la ville de Jérusalem ; c'est lui qui donne son nom à la Terre-Sainte ; elle s'appelle Judée à cause de lui. La promesse repose dans sa tribu ; enfin elle est renouvelée à David, après David à Salomon, fils de Bethzabée, parce que Dieu veut montrer ainsi que son Fils est né pour tous les pécheurs. Cette prédiction se conserve jusqu'à Marie, jusqu'au moment où le sceptre sort de la maison de Juda ; car, à l'époque où Jésus-Christ apparut sur la terre, ce n'était plus la famille de Juda qui régnait, mais un prince iduméen : Hérode était maître de la Judée.

Ainsi nous pouvons suivre à travers les siècles la main de Dieu, et cette intervention manifeste nous prouve qu'en effet nous touchons à l'événement le plus merveilleux, celui qui intéresse le plus l'humanité tout entière.

Maintenant il vous est facile de comprendre combien un fait maintenu avec tant de soin est pour vous le gage le plus assuré de toutes les promesses divines.

N'oubliez pas que ces livres que nous venons d'i voquer ont été écrits avant la naissance de no Seigneur, et qu'il est impossible d'en douter. En eff nous l'avons déjà remarqué, trois cents ans avant naissance de Jésus-Christ, les livres hébreux fure traduits en grec, la langue la plus répandue de l'un vers : cette version grecque est connue sous le nom version des Septante. Nous trouvons encore un peup séparé des Juifs, les Samaritains, qui ont conser avec soin le texte du Pentateuque, où se trouve l prédiction faite à Abraham, les Samaritains, sépar à peu près mille ans avant Jésus-Christ. Il est impossible que les Samaritains eussent reçu avec tant d respect le Pentateuque s'ils n'avaient pas les même motifs que les Juifs de respecter l'autorité de Moïse. C'est donc bien réellement Moïse qui a écrit ces prédictions admirables, quinze cents ans avant la naissance de notre Seigneur.

Afin que la tradition fût mise dans un jour plus éclatant, Dieu a voulu que, trois siècles avant la naissance de son Fils, il y eût dans le pays le plus remarquable de l'univers, à Athènes, un homme qui s'efforça d'établir l'unité de Dieu. Cet homme fut mis à mort. Il avait pour disciples les personnages les plus distingués de la Grèce : Platon, Aristote, Xénophon; Platon, le plus grand des écrivains; Aristote, le plus grand des philosophes; Xénophon, ce général si connu par la retraite des Dix-Mille, et par les écrits immortels qu'il a laissés après lui.

Eh bien ! qu'est-il arrivé de cette prédication de l'unité de Dieu ? Socrate est mort en buvant de la ciguë; Platon a écrit à Dion, après la mort de son maître,

qu'il était dangereux de faire connaître ces grandes vérités, qu'il était plus prudent de se taire; et il n'y a pas eu une seule bourgade de l'Attique convertie par les soins de Socrate et de ses disciples. Il n'en fut pas ainsi quand Jésus-Christ parut dans le monde; il rassembla autour de lui les hommes les plus grossiers, les artisans, des pêcheurs du lac de Nazareth; mais il était le fils d'Abraham, l'héritier de la promesse; c'est en lui que toutes les nations de la terre devaient être bénies! Aussi voyez ce qui s'est passé : à l'instant où Jésus-Christ a paru dans l'univers, le monde s'est ébranlé. Cent ans après sa mort, nous lisons dans saint Justin que le monde romain tout entier connaissait déjà l'unité de Dieu; que les apôtres s'étaient répandus partout; que les bénédictions divines, la bénédiction spirituelle, s'étaient étendues dans l'univers; que l'unité de Dieu, la providence de Dieu, tous ses attributs, se répandaient, comme l'Océan, dans le monde entier.

Voilà un fait aussi éclatant que le soleil, et, nous pouvons le dire, si le soleil prouve l'existence de Dieu, l'histoire des nations prouve que Jésus-Christ est véritablement Dieu.

C'est donc dans cette prédiction faite à Abraham que nous trouvons la garantie la plus complète de notre foi. Oui, mes chers frères, pour que, quinze cents ans avant le Christ, la révolution merveilleuse qui s'est accomplie dans l'univers ait pu être prédite, il fallait que Dieu même eût annoncé tous les événemens qui devaient suivre; car Dieu seul peut faire concourir la liberté de l'homme à ses desseins. Nous apprenons ainsi que cette providence divine gouverne

Voilà pourquoi il est devenu le modèle d'obéissance le plus parfait pour nous. Voilà comment Isaac, son fils, s'est associé à cet esprit de foi, et comment tous deux ont mérité d'être les pères de toute la race des croyans. Et ce grand sacrifice, le sacrifice de la montagne de Moria, figure de l'immolation du Calvaire, nous apprend ce que nous devons être par rapport à Dieu.

Croyons à ce qui a été accompli dans Abraham; car vous ne pouvez pas dire : Si j'avais vu Dieu comme Abraham, je ferais tout ce qu'il a fait. Dieu est aussi visible pour vous qu'il l'était pour ce patriarche dans la terre de Chaldée; car il est visible pour l'univers entier par l'accomplissement de ses promesses.

Prenez donc pour modèle cet homme dont le nom est répandu sur toute la terre, cet homme honoré dans l'Orient comme dans l'Occident. Vous avez vu aussi la mère de Dieu ne pas hésiter dans le sacrifice qui lui a été demandé, et c'était à une mère que Dieu demandait le sacrifice d'un fils. Elle aurait pu, elle aussi, opposer bien des raisonnemens aux ordres de Dieu; elle ne l'a pas fait, elle a cru, sa foi lui a été imputée à justice, et elle est devenue la mère des vivans.

Quelle foi fut jamais plus généreuse, plus docile, plus entière, plus obéissante que celle d'Abraham? Obéissance prompte, il quitte tout; obéissance de jugement, il ne raisonne pas; obéissance de volonté, c'est sans murmure qu'il est prêt à immoler Isaac, son premier né.

C'est ainsi qu'il était la figure de ce fils à venir, le

modèle de l'obéissance, de l'obéissance jusqu'à la croix. Et nous, enfans d'Abraham et de Jésus-Christ, pourrions-nous refuser rien à Dieu? Si nous sommes les enfans d'Abraham, faisons les œuvres d'Abraham.

Tout ce que nous venons de dire est une garantie pour nous de toutes les promesses du Christ. Si toutes les promesses faites à Abraham se sont accomplies visiblement, toutes les promesses de Jésus-Christ le seront un jour. Oui, nous entrerons aussi dans la terre promise, et cette terre c'est le ciel. Là nous verrons tous ceux que nous aurons perdus; là nous jouirons de la présence même de Dieu.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LES PROPHÉTIES.

Pourquoi le symbole dit-il que l'Esprit saint a parlé par les prophètes ? Pourquoi n'est-ce pas le Verbe, la lumière du ciel et de la terre, qui les a inspirés pour annoncer sa venue ? C'est que les oracles qui prédisaient le Rédempteur étaient la manifestation de l'ordre surnaturel de l'amour. Aussi l'Esprit saint, le Dieu amour, *Deus caritas*, a-t-il inspiré successivement les hommes suscités dans Israël, afin que la promesse faite à Adam et à Abraham fût conservée, et que l'espérance ne cessât de luire au milieu des ombres de la loi.

L'inspiration prophétique a donc maintenu dans Judas et dans Israël l'espérance de ce Rédempteur, en qui toutes les nations devaient être bénies. Vous avez vu, dans nos précédens entretiens, Dieu, après la chute, annonçant à Adam la rédemption du genre humain. Vous l'avez vu ensuite suscitant Abraham, et le faisant sortir de la terre de Chaldée, où régnait déjà l'idolâtrie, pour lui annoncer qu'en lui toutes les nations de la terre seraient bénies, c'est-à-dire éclairées de la lumière divine; vous avez vu cette promesse répétée au fils d'Abraham, à Isaac, et à Jacob, fils d'Isaac. Enfin je vous ai rappelé les prophéties de

Jacob à son lit de mort, lorsque, entouré de tous ses enfans, il choisit non pas Benjamin, non pas le fils de Joseph, non pas même l'aîné, mais le quatrième de ses enfans, Judas, comme le chef de la tribu dans laquelle devait naître le Messie

Nous allons continuer cette suite d'instructions sur les prophéties et rappeler les oracles qui ont été publiés dans Judas. Tel sera le sujet de cet entretien.

Moïse, en donnant la loi aux Juifs, fit entendre ces paroles : « Il viendra un prophète semblable à moi, écoutez-le. » Remarquez cette expression, *semblable à moi*. Il y a dans Juda et dans Israël une suite de prophètes qui sont venus annoncer successivement le Rédempteur promis; mais aucun de ces prophètes n'a été semblable à Moïse, c'est-à-dire aucun n'a été législateur. Moïse fit sortir le peuple hébreu de la terre de ténèbres, de la terre d'Egypte, pour l'introduire dans la terre promise. Il reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, et la communiqua au peuple. Le prophète *semblable à lui* devait donc être un prophète législateur; comme Moïse, il devait former un nouveau peuple, le faire sortir de la terre de ténèbres pour l'introduire dans la terre promise.

Aussi ce ne fut pas Moïse, qui entra dans la terre de promission, ce fut Josué; car Josué ou Jésus est le même nom, et ce nom veut dire le *Sauveur*. Josué était donc une figure nouvelle du Messie, qui devait en en effet sauver le genre humain.

Enfin les Hébreux s'établirent dans la terre autrefois promise à Abraham, quatre cents ans après la vocation du père des croyans. Dieu l'avait ainsi annoncé. La tribu de Juda fut placée en tête de toutes les autres, parce quelle devait enfanter le Messie. Jérusalem devint le siége de cette nouvelle tribu; le temple élevé à l'unité de Dieu se trouva au milieu de la tribu de Juda, et c'est dans cette tribu glorieuse que devait naître le Messie. Les promesses deviennent toujours de plus en plus précises.

Dieu, à l'époque où David monta sur le trône, indique ce prince comme celui d'où devait naître son Fils, et David nous a laissé des témoignages admirables de la grandeur de ses pensées et des inspirations de son amour. Il est impossible de lire avec attention les Psaumes sans y trouver partout le Messie et l'Eglise.

Parmi les Psaumes nous en choisirons deux, pour vous montrer à quel point les prophéties en sont frappantes.

Voyons d'abord le psaume 109, que nous récitons tous les dimanches à l'office divin :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite,

» Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.

» L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis.

» Les peuples vous obéiront au jour de votre force, au milieu de la splendeur de vos saints : je vous ai engendré avant l'aurore.

» L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son ment : vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre Melchisédech.

» Le Seigneur est assis à votre droite; il domin les rois au jour de sa colère.

» Il jugera les nations, il multipliera la mort; brisera la tête de celui qui a dominé la terre.

» Il boira en passant l'eau du torrent; c'est pou quoi il lèvera la tête. »

Il est très-important de se bien pénétrer du sens d ce psaume.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur. » David écrit ce psaume mille ans avant Jésus-Christ, cela es incontestable, et nous y voyons que David, parlan du Messie et de Dieu, s'exprime ainsi : « Le Seigneu a dit à mon Seigneur. » C'est de ce psaume que Jésus-Christ s'est servi lorsqu'il a voulu prouver sa mission aux pharisiens. N'est-il pas surprenant que David parle ainsi de son fils, de celui qui lui avait été promis comme devant gouverner le monde, et qu'il en parle comme de son Seigneur? *Le Seigneur a dit à mon Seigneur.* Son fils devait donc être son maître; dans ces premières paroles se trouve manifestement indiquée la double nature de Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme : fils de l'homme, suivant la chair; fils de Dieu, selon sa substance éternelle, et par conséquent souverain maître de son aïeul David.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » Il est impossible de méconnaître ici l'autorité du Christ comme Dieu de la terre.

« Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous

servir de marchepied. L'Éternel l'a juré, vous êtes prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. » Voilà encore le sacerdoce de Jésus-Christ manifesté à David, et Jésus-Christ n'est-il pas aujourd'hui le prêtre du monde entier, comme il le sera dans l'éternité, c'est-à-dire le prêtre qui offre à Dieu les sacrifices de tous les hommes? « Le Seigneur est assis à votre droite; il dominera les rois au jour de sa colère. » N'est-ce pas encore là la prédiction la plus manifeste de la domination qu'exercera successivement Jésus-Christ sur le monde? N'avez-vous pas vu tous les rois du paganisme, tous les rois barbares s'incliner tour à tour devant lui?

« Il jugera les nations. » Il a jugé Jérusalem et Rome, et nous voyons encore ce jugement empreint visiblement devant nous. Rome nous apparaît brillante de gloire, et Jérusalem couverte d'opprobre.

« Il boira en passant l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera la tête. »

Cette expression, *boire l'eau du torrent*, signifiait, chez les Hébreux, être dans la douleur, dans l'opprobre; et qui a plus souffert, qui a été plus humilié que Jésus-Christ avant de lever la tête, avant d'être glorifié?

La prédiction contenue dans le psaume 21 a ceci de très-remarquable, qu'elle commence par un verset répété par notre Seigneur sur la croix : *Heli ! Heli ! lamma Sabacthani !* Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? *Pourquoi* veut dire ici *dans quel motif*, et ce motif, la fin du psaume nous l'apprend.

Jésus-Christ, en répétant ces paroles, nous fait comprendre que ce psaume de David est une prédiction frappante de sa venue et de sa mort.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? N'éloignez pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris.

» Mon Dieu, je vous invoque durant le jour, et vous ne m'écoutez pas; je crie vers vous au milieu de la nuit, et le repos ne peut entrer dans mon âme.

» Cependant vous êtes le Saint qui habitez dans Israël, vous êtes l'objet de ses louanges.

» Nos pères ont espéré en vous, ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés.

» Ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente.

» Pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace.

» Tous ceux qui me voient m'insultent, le mépris sur les lèvres; ils ont secoué la tête en disant :

» Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre; que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui.

» Et c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère; vous étiez mon espérance, lorsque j'étais encore à la mamelle.

» Du sein de ma mère j'ai été reçu dans vos bras; vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles.

» Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce

que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir.

» Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Basan m'ont assailli.

» Ils fondent sur moi la gueule entr'ouverte, comme le lion qui déchire et qui rugit.

» Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés; mon cœur a défailli au-dedans de moi, comme la cire qui se fond.

» Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort.

» Des chiens dévorans m'ont environné, le conseil des méchans m'a assiégé.

» Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement; ils se sont partagé mes vêtemens, ils ont tiré ma robe au sort.

» Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir.

» Arrachez mon âme au glaive, et délivrez-moi de mes ennemis.

» Sauvez-moi de la gueule du lion, et détournez-moi de la corne du taureau.

» Je raconterai votre nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée.

» Louez le Seigneur, vous qui le craignez; glorifiez-le, race de Jacob; craignez-le tous, vous qui êtes de la race d'Israël.

» Il n'a pas dédaigné ni rejeté la prière du pauvre; il n'a pas détourné de moi son visage; il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui.

» O Dieu, vous êtes ma louange au milieu de vot Eglise si étendue ; j'offrirai mes vœux en présence ceux qui craignent le Seigneur.

» Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vou qui cherchez le Seigneur, vous célébrez ses louanges et votre âme vivra éternellement.

» Les peuples les plus reculés se souviendront d Seigneur et se tourneront vers lui ; toutes les natio se prosterneront devant lui.

» A lui appartient l'empire, il règnera sur tou les peuples.

» Tous les grands de la terre mangeront et adore ront ; tout ce qui descend dans la tombe s'inclinera devant lui.

» Les générations à venir le serviront ; elles seron consacrées au Seigneur.

» Ils viendront, ceux qui annonceront la justice aux peuples futurs ; c'est le Seigneur qui prépare ces merveilles. »

Comment ne pas reconnaître Jésus-Christ à chacune de ces paroles ? et quand on songe que ces Psaumes ont été écrits, comme je le disais tout à l'heure, mille ans avant le Seigneur, qu'ils sont conservés avec le plus grand soin par une nation qui nie l'avènement du Christ, en attendant toujours le Messie ; quand on voit que les titres de notre foi sont conservés par ceux qui ont le plus d'intérêt à les nier, il est impossible de ne pas se rendre à des preuves aussi positives.

Le Saint-Esprit fait dire à David : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. » Ce verset 18 du psaume 21 demande une attention

particulière; il est le seul où il y ait une altération manifeste dans les manuscrits des Juifs.

Ces mots, *ils ont percé mes mains et mes pieds*, ne se retrouvent pas dans les textes hébreux conservés par les Juifs. On y lit : Ils ont percé mes mains comme *un lion*. Pour donner ce sens au passage, les Juifs ont substitué une lettre à une autre.

Il était évident en effet que si, après avoir crucifié Jésus-Christ, les Juifs avaient conservé une prédiction où il était dit que le Messie aurait les pieds et les mains percés, c'était là une prophétie accablante pour eux. Ils ont substitué une lettre à une autre, et le mot substitué veut dire *comme un lion* : c'est *kari* au lieu de *karou*. Mais ici les Juifs se trouvent confondus, parce que trois cents ans avant la venue de notre Seigneur, la traduction des Septante existait, la traduction en grec de tous les livres hébreux, faite sur la demande du roi d'Egypte, Ptolémée, par les envoyés du grand-prêtre Eléazar, et cette version des Septante, écrite trois cents ans avant Jésus-Christ, porte les mots de la Vulgate : *Ils ont percé mes mains et mes pieds*. Ainsi les chrétiens n'ont pas changé ce passage, et les mots qui annoncent le crucifiement du Messie se trouvent unis à son nom dans les livres inspirés.

Rien n'est plus frappant que ce psaume, et l'on comprend aisément que notre Seigneur ait voulu en répéter le premier verset sur la croix, afin d'indiquer à l'univers la vérité de sa mission, attestée par le genre de sa mort.

David avait vu dans son fils Salomon l'image du Messie qui devait venir. Ce n'est pas David qui bâtit

le temple; Salomon fut chargé de ce soin, parce que Salomon devenait ainsi l'image de Jésus-Christ, qui nous introduit dans le temple véritable, dans le temple du ciel.

Les prophètes ne cessèrent de faire entendre leur voix dans Juda durant six cents ans après David, et pendant ce temps leurs prédictions devinrent toujours de plus en plus circonstanciées.

Vous avez pu remarquer que la prédiction faite à Adam s'appliquait à toute l'humanité : *Il sortira de la femme un fils qui écrasera la tête du serpent.* Voilà les premières espérances du genre humain, et l'on trouve cette prédiction conservée chez tous les peuples.

La prophétie va ensuite se particularisant, si je puis m'exprimer ainsi. C'est Abraham, c'est Isaac, c'est Jacob, qui conservent l'espérance d'un Messie. Ensuite cette famille produit un peuple, et, dans ce peuple, une tribu doit porter les espérances du genre humain. Dans cette tribu, Dieu choisit encore un homme; cet homme est David, et il est élevé sur le trône, afin que la promesse soit plus manifeste à tous les yeux, parce que de David doit sortir le Messie.

Les autres prophètes viennent successivement annoncer les caractères divers de ce Messie. Michée prédit que le lieu de sa naissance sera Béthleem; un autre, qu'une vierge concevra; c'est la prédiction d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet.*

C'est ce même Isaïe qui, sept cent cinquante ans avant Jésus-Christ, a peint toutes les circonstances de sa vie et de sa mort dans ce chapitre 53, non

moins étonnant que le psaume 21, que vous venez d'entendre.

« Qui croira à notre parole ? pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?

» Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté ; et nous l'avons vu, et il était méconnaissable.

» Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il connaît l'infirmité : son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie ; et nous l'avons compté pour rien.

» Il a vraiment lui-même porté nos langeurs, il s'est chargé de nos souffrances : oui, nous l'avons vu, comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié.

» Il a éte blessé lui même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures.

» Nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voie ; et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.

» Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche : il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond.

» Il est mort au milieu des angoisses, après un jugement : qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivans : je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple.

» On lui réservait la sépulture de l'impie : il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a

ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a point souillé sa bouche.

» Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité; il a donné sa vie pour expier le crime, mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains.

» Son âme a été dans la douleur, mais il verra et il sera rassasié de joie; ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs iniquités.

» Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux; il distribuera lui-même les dépouilles des forts. »

Il est impossible de ne pas reconnaître le Messie. Aussi le Juif Orobio, disputant en Angleterre contre un évêque anglican Limborch, disait hautement que c'était là l'histoire de la passion de Jésus-Christ.

Ce chapitre a converti plusieurs incrédules, et c'est celui que lisait sur son char l'Ethiopien baptisé par l'apôtre Philippe.

Après cette étonnante prédiction vient le 54e chapitre, où Isaïe voit tout-à-coup l'Eglise succéder à la synagogue, et, dans ses transports de joie et d'allégresse, il s'écrie :

« Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfans : l'épouse abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que celle qui a un époux.

» Etends l'enceinte de ton pavillon; n'epargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux.

» Tu pénètreras à droite, à gauche; ta postérité héritera des nations, et remplira les villes désertes.

» Ne crains pas; tu ne seras pas confondue; tu n'auras point à rougir; tu ne connaîtras plus la honte; tu oublieras la confusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité.

» Celui qui t'a créée sera ton Seigneur (son nom est le Dieu des armées), et ton Rédempteur, le saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. »

Mais les prédictions devenaient toujours de plus en plus précises, et montraient toujours davantage quel était celui qui devait venir.

Nous trouvons dans Zacharie que le Messie paraîtra dans Jérusalem comme un roi pacifique. Le même prophète dit qu'il sera vendu pour trente deniers, et donne le nom même du champ acheté avec cet argent. Enfin Malachie et Aggée voient ce Messie entrant dans le second temple; temple qui effacera la splendeur du premier, parce que le désiré des nations doit y entrer.

Les Juifs, conduits en captivité à Babylone, y reçoivent des consolations particulières de Dieu. Le ministère des prophètes n'est pas interrompu un seul moment, et nous entendons Daniel annoncer aux Juifs des événemens plus frappans encore.

« Pendant que je parlais encore en ma prière, voilà que Gabriel, que j'avais vu en une vision au commencement, vola soudain, et me toucha au temps du sacrifice du soir.

» Et il m'enseigna, et il me parla, et il dit: Daniel,

maintenant je suis venu afin de t'enseigner, et que tu comprennes.

» La parole est sortie dès le commencement de tes prières; mais je suis venu pour te dire que tu es un homme de désirs : toi donc, médite la parole, et comprends la vision.

» Les soixante et dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction.

» Sache donc et comprends : Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles dans ce court espace de temps.

» Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort; et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier; et un peuple, avec un chef qui doit venir, dissipera la cité et le sanctuaire; et la fin sera la destruction, et, après la fin de la guerre, la désolation ordonnée.

» Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine; et, au milieu d'une semaine, l'oblation et le sacrifice cesseront; et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et persévèrera jusqu'à la consommation et à la fin. »

Telle est la prédiction de Daniel, qui fixe d'une manière étonnante l'époque précise où le Messie doit venir. Par ces mots *soixante-dix semaines* il a toujours

été constant pour les Juifs qu'il fallait entendre des semaines d'années; et, pour échapper à l'accomplissement de la prophétie, les rabbins maintenant sont obligés de supposer que ce sont des semaines de siècles; ce qui ferait quarante-neuf mille ans depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue du Messie.

Vous voyez qu'il leur a fallu échapper à l'évidence de cette prophétie, et voilà pourquoi ils ont parlé de semaines de siècles, au lieu de semaines d'années, terme fixé pour l'arrivée du Messie ! En effet, depuis la vingtième année de l'édit du règne d'Artaxerxès (l'édit de réédification du temple et des murailles), quatre cent quatre-vingt-dix ans après, c'est-à-dire après soixante-dix semaines d'années, a paru le Christ, et l'époque de sa mort, annoncée aussi par Daniel, se trouve exactement la dernière année de la prédiction du prophète, car c'est l'an 33 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire trente-trois ans après la naissance de notre Seigneur, que cette prédiction a été entièrement accomplie. Les quatre cent quatre-vingt-dix ans, à dater d'Artaxerxès, finissent évidemment à la mort de Jésus-Christ, et ici encore se trouve cette autre prédiction non moins étonnante : « Après que le Christ aura été mis à mort, parce que le peuple l'aura renié, un peuple et un chef, qui doivent venir, disperseront la cité et le sanctuaire. » Voilà les Romains entrant dans Jérusalem trente-sept ans après la mort de notre Seigneur et détruisant la ville. Daniel l'avait prédit : « Alors l'abomination sera dans le temple. » Le mot d'*abomination* signifiait, chez les Juifs, l'idolâtrie, et les enseignes romaines, portant les idoles de ce peuple, furent plantées en effet dans le temple lorsque Titus y pénétra.

Les prophéties n'ont donc pas cessé un seul instant dans Juda et dans Israël : le Messie a été annoncé avec des caractères toujours plus positifs, en sorte qu'il est impossible aujourd'hui de le méconnaître.

Mais où se trouve le livre que nous venons de citer ? Entrez dans toutes les synagogues d'un bout du monde à l'autre, et vous y verrez toutes ces prédictions conservées précieusement. Vous y trouverez le chapitre 53e d'Isaïe, le 21e psaume de David, le 109e psaume de David, le 9e chapitre de Daniel, où sont renfermés tous ces oracles.

Il est donc bien certain que Dieu n'a pas cessé un seul moment, par le ministère de ses prophètes, d'annoncer cette rédemption de l'humanité qui devait consoler l'univers de la chute d'Adam.

Les prophètes qui paraissaient successivement dans Juda annonçaient toujours deux sortes d'événement, les uns plus rapprochés, les autres plus éloignés. On trouve toujours au milieu de ces prophéties des bénédictions et des menaces. Les bénédictions et les menaces sont aujourd'hui manifestement accomplies. Les bénédictions sont la venue du Christ, le renversement des idoles, la vocation des gentils. Il suffit de jeter les yeux sur l'Europe pour être frappé de la réalisation des bénédictions divines, et de tourner les yeux vers les contrées de l'Orient, que les prophéties ont désignées comme devant subir la vengeance céleste, pour voir des ruines où les prédictions avaient annoncé des ruines. Isaïe n'a pas seulement écrit ce cinquante-troisième chapitre que je viens de lire et où vous voyez manifestement le Messie et sa passion, il a prophétisé la

destruction de Babylone; il a vu Cyrus qui devait venir et rétablir le temple de Jérusalem.

Tout ce qu'il a prédit de Babylone est accompli de nos jours; les ruines mêmes de cette ville immense dont parle Hérodote ont péri, et les voyageurs modernes nous ont laissé de tous ces lieux des descriptions qui sont l'accomplissement des prophéties. Les prophètes avaient tout dit avant les événemens.

Un fait curieux par rapport à la grande prophétie d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr, c'est le témoignage d'un incrédule, auteur d'un voyage en Syrie. Volney, arrivant à Tyr et citant toute cette prédiction, s'étonne de trouver les lieux qu'il parcourt entièrement conformes à ce que le prophète avait annoncé *. Tyr n'est plus en effet qu'un rocher nu où les pêcheurs font sécher leurs filets. Il en est de même de toute l'Idumée, de la Judée et des villes de Moab. Toutes ces contrées sont des terres désolées et livrées au joug des mahométans. Voilà des preuves manifestes de l'accomplissement des menaces de Dieu, comme les nations chrétiennes sont la marque évidente des bénédictions que Dieu devait répandre sur le genre humain.

Cet ordre prophétique, si bien manifesté dans les livres saints, et si bien réalisé dans le monde, cet ordre prophétique fut interrompu quatre cents ans avant Jé-

* Volney, après avoir cité la prophétie d'Ezéchiel, ajoute : « Les révolutions du sort, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des musulmans, ont accompli cet oracle. Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus, pour tout commerce, qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton en laine.

sus-Christ. La prophétie de Malachie annonce qu'un sacrifice pur, une oblation sans tache s'offrira dans tout l'univers. C'était la prédiction du grand sacrifice de Jésus-Christ qui devait être substitué aux sacrifices de la loi. Après cela, le silence le plus grand règne en Israël et dans Juda.

Vous savez que les tribus séparées de Juda furent dispersées sur toute la terre. Juda reste seul, et la prophétie de Jacob va s'accomplir.

Jacob avait dit que *le Messie ou l'envoyé viendrait lorsque le sceptre serait ôté de Juda* : A l'époque où Jésus-Christ a paru sur la terre, Hérode avait usurpé le sceptre en Israël. C'était le temps marqué. Les Samaritains croyaient, comme les Juifs, à la venue d'un Messie, et cette opinion existait même chez les auteurs païens; car nous lisons, dans Tacite et dans Suétone, qu'un bruit répandu partout annonçait qu'un homme devait sortir de l'Orient pour régner sur l'univers.

Ainsi, à l'époque précise annoncée par les prophètes, le monde croyait qu'un Messie devait venir; et les Juifs aujourd'hui défendent, sous peine d'anathème, de supputer les temps, parce qu'en effet la supputation des temps prouve que le Messie est venu.

Alors le livre des prophéties de l'Ancien Testament fut fermé. Il n'y a plus d'autre prophète en Israël que les prophètes de la nouvelle loi. Dans les synagogues aujourd'hui le livre des Juifs finit avec l'histoire des Machabées, et cependant jamais les Juifs n'ont été plus fidèles à la loi de Dieu. Ils ont été punis de leur penchant à l'idolâtrie par la captivité de Babylone, qui a duré soixante-dix ans. Mais le crime commis depuis

par eux est un crime bien plus grand, car voilà dix-huit siècles qu'ils sont dispersés sur toute la terre, et qu'Osée avait dit que le peuple hébreux serait sans temple, sans roi, sans autels, sans sacrifices, sans oracles.

Si vous entrez maintenant dans une église chrétienne, et que vous ouvriez le livre placé sur nos autels, que voyez-vous ? Les prophéties de saint Jean-Baptiste, de Zacharie, de la sainte Vierge, d'Elisabeth, et toutes ces prophéties de la nouvelle alliance s'accorder avec les prophéties de l'ancienne loi.

Saint Jean dit, en voyant Jésus-Christ: « Voilà l'Agneau de Dieu, » et il annonce qu'il baptisera les hommes dans l'Esprit saint, et qu'il séparera les bons des méchans.

Zacharie prédit que son fils Jean sera le précurseur, l'enfant qui préparera les voies du Seigneur.

Dans saint Luc vous entendez la prophétie d'Elisabeth à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » et enfin, dans le *Magnificat* de la sainte Vierge, vous lisez toutes les merveilles de l'avenir. Marie s'écrie, dans un transport prophétique : « Voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Grâce à l'Evangile, l'Esprit de Dieu n'a donc pas cessé de parler ; il parle aux apôtres, aux évangelistes, comme il avait parlé aux prophètes.

Il est donc impossible de douter d'un ordre surnaturel annoncé d'une manière surnaturelle, et quand nous entendons des hommes nier la chute et la rédemption, et s'obstiner à dire qu'il n'existe pas d'ordre surnaturel de la grâce, d'ordre surnaturel de secours divin, il faudrait, pour établir cette impiété, effacer

d'abord l'ordre surnaturel de lumières, l'ordre surnaturel d'inspirations que nous voyons éclater visiblement dans le monde pendant quatre mille ans.

Nous ne pouvons pas douter des prophéties ; nous ne pouvons pas douter que Dieu ne se soit occupé sans cesse du genre humain ; qu'après la chute de l'homme un Rédempteur n'ait été promis ; que ce Rédempteur n'ait été désigné d'âge en âge ; qu'il n'ait été annoncé d'abord à Adam, c'est-à-dire à tout le genre humain, ensuite promis à Abraham comme au père de tous les peuples ; qu'une tribu n'ait été choisie, et dans cette tribu une famille, et que cette famille n'ait été la maison de David.

Que résulte-t-il de tant de clartés divines ? Que la Providence a prévu tout ce qui devait arriver dans l'univers. Pour en douter, nous serions obligés de fermer nos yeux à la lumière, il faudrait ne pas croire que la plus grande partie des événemens ont été annoncés.

Tout dans le monde se rapporte donc au Messie. Or, si tous les événemens passés se rapportent visiblement à Jésus-Christ, quel fruit devons-nous tirer de cette vérité pour notre conduite ? Dieu, pour nous sauver, et nous conduire au ciel, la véritable terre promise, dispose tous les événemens comme pour la venue de son Fils. Nous sommes ses enfans ; nous sommes tous les membres du corps de Jésus-Christ. Vous êtes donc bien assurés, mes frères, que tout ce qui se fait dans l'univers arrive pour votre salut, pour votre bonheur, pour votre perfection, comme parle l'Apôtre.

Vous ne pouvez pas nier la prescience et la pro-

lence, quelques difficultés que vous ayez à conci-
r la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu.
vrez donc vos cœurs à la joie, croyez à cet ordre
rnaturel de la grâce, croyez à cette communication
time que vous avez tous les jours avec la lumière
Dieu, le Verbe, avec l'amour de Dieu, le Saint-
sprit. Il y a dans vos esprits une lumière qui éclaire
utes vos actions, et dans vos cœurs le mouvement
écessaire pour vous élever au-dessus de toutes les
hoses qui passent, et vous faire aspirer sans cesse aux
iens immuables et éternels.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

L'ÉCRITURE SAINTE.

Il existe un livre dans le monde, un livre qui a traversé tous les âges, qui a tiré le monde moral du chaos, un livre pour tous les temps, pour tous les hommes : ce livre, c'est la Bible.

La première page de ce livre contient l'histoire de la création du genre humain, la dernière page, la fin de l'homme sur la terre; et toute l'histoire de l'humanité s'y trouve renfermée.

Ce livre contient les notions les plus pures sur la philosophie, sur la législation, sur la morale. Il est rempli en même temps d'une poésie que l'homme n'a jamais égalée.

La parole de Dieu est donc visible dans l'univers comme sa puissance. Cette parole nous a été conservée avec un soin particulier; Dieu a voulu que le bienfait de la vérité fût pour nous aussi assuré que le bienfait de la vie; et, de même que la paternité transmet la vie, le sacerdoce transmet la vérité, et porte dans tous les âges le livre sacré objet de toutes nos espérances, gage de notre immortalité.

Ce livre a été attaqué dans son inspiration, dans son authenticité, dans son intégrité. C'est surtout dans le dernier siècle que nous avons vu des hommes s'élever contre la Bible.

Il est donc très-important pour nous d'établir sa authenticité, son inspiration, son intégrité. Ce sera le sujet de cet entretien.

Les premiers chapitres de la Bible contiennent la création, le déluge, la dispersion des peuples. Ces grandes vérités ont été attaquées sous toutes les formes, afin d'infirmer l'autorité de Moïse; et si Moïse eût, en effet, enseigné dans les premiers chapitres de la Genèse des erreurs formelles, il est certain qu'il n'eût pas été inspiré de Dieu. On a donc nié d'abord la création par des argumens tirés des sciences, afin de faire crouler l'édifice de la religion sur sa base.

Les six jours ont été, pour les incrédules du dernier siècle, le sujet d'une violente attaque contre la vérité du récit de la création; ils trouvaient dans la géologie, science qui ne faisait que commencer, des objections contre l'œuvre des six jours; mais il a suffi de répondre que ces jours dont parle Moïse pouvaient avoir une durée indéterminée pour que la science moderne n'eût plus rien à objecter, parce que six périodes, au lieu de six jours, expliquent tous les phénomènes de la création.

On s'étonnait que Moïse eût placé la création de la lumière avant la création du soleil; et, comme on soutenait alors que le soleil répand la lumière, on affirmait que Moïse avait ignoré les notions les plus simples de la physique. Depuis, la science a détruit elle-même cette objection, et il a été prouvé que la lumière est un fluide lumineux répandu dans l'espace, fluide que le soleil met en mouvement. Ce

ide pouvait et devait donc exister avant la création
soleil. La science elle-même, après avoir fait
ojection, l'a résolue de cette manière.

Il existe un moyen très-simple de répondre à tout
qui a été avancé sur les découvertes récentes de
ssiles gigantesques ensevelis dans les couches de la
rre au-dessous des couches appelées diluviennes.
n effet, le premier verset de l'Ecriture dit : *Au com-
encement Dieu créa le ciel et la terre* ; et ensuite nous
sons : *Or la terre était informe et nue.* Il y a évidem-
ıent, entre ces deux versets du livre sacré, un grand
ıtervalle de temps. Moïse, après avoir raconté la
réation du ciel et de la terre, ne rappelle ni la créa-
ion des anges ni la chute des démons. Moïse peut
lonc n'avoir parlé, après avoir posé le grand dogme
le la création dans ces mots : *In principio*, que d'une
estauration de la terre au moment où l'homme fut
rée.

Plusieurs docteurs pensent que Satan avait été
placé sur la terre, différente alors de ce que nous la
voyons aujourd'hui, et que, le désordre s'étant intro-
duit dans le monde par l'effet du crime de Satan,
Dieu intervint pour chasser les anges devenus rebel-
les, et qu'il remplaça Satan par l'homme. On com-
prendrait ainsi le second verset de la Bible : *Or la
terre était informe et nue.* En effet, il ne peut rien y
avoir dans la création de désordonné ; et cette expres-
sion de Moïse indiquerait un véritable chaos, le mot
principal de ce verset signifiant *la ruine et la dévasta-
tion.* Tous les phénomènes géologiques s'expliqueraient
alors sans blesser la foi.

On a prétendu que le déluge n'avait pas été univer-

sel, et depuis il a été constaté que les plus hautes montagnes portent des traces de cette grande catastrophe.

Nul doute que le monde n'ait été soumis à l'action d'un bouleversement immense produit par les eaux. Les voyageurs ont rencontré dans les montagnes les plus élevées de l'Amérique, au-dessus de Quito, dans les Andes et les Cordillières, des bancs de coquillages et des pierres qui portent l'empreinte de plantes appartenant visiblement à notre Europe. Ainsi, on ne peut en douter, une grande catastrophe a porté de l'Asie en Amérique, de l'Amérique en Europe, des plantes et des pierres propres à des climats divers, et de là une foule de phénomènes aujourd'hui sous nos yeux. Le déluge est donc à l'abri de toute discussion. Partout existent de véritables médailles de cette catastrophe.

On a ensuite fait grand bruit de ce que plusieurs hommes sont de couleurs et de formes différentes; on a nié l'unité de la race humaine. Ici encore les réponses de la véritable science ont détruit toutes les objections; et il a été bien constaté que les différences de couleur sont le produit des climats; car on voit, en Amérique et dans les Antilles, à la troisième, à la quatrième génération, des nègres qui perdent la forme de leur tête. Au lieu d'être aplatie, elle se redresse insensiblement. La rudesse des cheveux se change aussi; la couleur et la forme elle-même se modifient donc suivant les temps et suivant les lieux *.

* La forme est la conséquence de la civilisation ; la couleur tient au climat et aux habitudes de la vie.

Que n'avait-on pas dit sur les peuples découverts . Amérique, lorsque la mer environnait de tous tés le continent ? Comment, demandait-on, les ›mmes avaient-ils pu y aborder? Il a été prouvé, ır les voyageurs, qu'il y a peu de distance entre les eux continens, et l'on a reconnu même, par les lanues de ces peuples mieux observées, une identité tonnante entre les idiomes de l'Amérique et les lan-ues de l'Asie.

Nous trouvons, dans cette question des langues ›arlées par tous les peuples, si diverses et si nom-›reuses, puisqu'on en compte maintenant plus de nille, la preuve de la dispersion des hommes après ıa confusion des langues.

Ainsi tout ce que la science a découvert, et qui sert à détruire les objections répandues si généralement dans le siècle dernier, est pour nous une marque frappante de la vérité, de l'inspiration, de la divinité des livres de Moïse, puisqu'il a été impossible de rien trouver de solide pour les contredire.

Que n'a-t-on pas dit encore des chronologies des peuples ? On a prétendu qu'il existait chez les Indiens des livres qui avaientpl u de deux millions d'années. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, on fit de grands raisonnemens sur cette découverte. On soutint que la chronologie de Moïse n'avait aucune réalité.

L'examen plus approfondi de toutes ces questions a été un nouveau triomphe pour Moïse. Un homme fameux par son incrédulité, et dont le livre a eu de la vogue au commencement de ce siècle, avait affirmé qu'un des ouvrages indiens apportés en Europe re-

montait à vingt-cinq mille ans. Un Anglais, le docteur Bentley, est allé s'établir dans l'Inde pour étudier le sanscrit et toute la religion des Indiens. Après avoir vérifié les calculs astronomiques de ce peuple, il a rapporté les preuves les plus manifestes que le livre dont les connaissances astronomiques devaient renverser toute la chronologie de Moïse était de sept cents ans seulement antérieur à Jésus-Christ.

On avait encore tiré un grand parti d'un autre ouvrage où se trouvait l'histoire de Krisnah. Cette histoire présentant quelques traits de ressemblance avec l'histoire de Jésus-Christ, on concluait de ce que le livre était antérieur au Sauveur que les Evangélistes avaient emprunté leurs récits à des traditions connues avant eux. Le docteur Bentley prouva encore que cet ouvrage avait été imaginé par un Brame, afin de s'opposer à la propagation du christianisme, et ce même docteur anglais établit d'une manière irrécusable que l'histoire de Krisnah avait paru plusieurs siècles après Jésus-Christ.

Vint ensuite l'engouement pour les Chinois : on soutint que leur origine se perdait dans la nuit des temps, et que leur chronologie détruisait la chronologie des livres saints.

L'examen approfondi des faits a montré encore ici, et c'est un des hommes les plus savans de ce siècle qui a établi cette vérité, que les livres les plus authentiques des Chinois, loin d'être antérieurs à Jésus-Christ de quelques millions d'années, comme on le soutenait, ne remontent pas à plus de sept siècles avant Jésus-Christ.

Les Egyptiens avaient une antiquité qui devait aussi,

disait-on, détruire tous nos calculs; et il est reconnu aujourd'hui que ce peuple, pour augmenter son ancienneté, mettait à la suite les unes des autres les dynasties qui ont régné en même temps à Tanis, à Thèbes, à Thin et à Memphis.

Le savant qui a eu l'honneur de lire le premier les hiéroglyphes a prouvé qu'il n'y avait pas un seul monument en Egypte antérieur de plus de deux mille ans à notre Seigneur. Lorsqu'on apporta en France les fameux zodiaques que l'armée française avait trouvés en Egypte, il sembla un moment qu'on allait renverser la religion chrétienne. A en croire certains savans, ces zodiaques remontaient, au moins l'un d'eux, à sept mille ans avant Jésus-Christ; et le zodiaque de Denderah, le plus ancien, examiné avec soin lorsqu'il fut apporté à Paris, a été reconnu postérieur à l'ère chrétienne. Il est du siècle des Antonins; et ce qui a porté cette démonstration jusqu'a l'évidence, c'est la découverte d'une momie égyptienne dans laquelle on a trouvé ce même zodiaque. Alors il a été manifeste que ces zodiaques n'étaient pas des zodiaques astronomiques, mais des zodiaques astrologiques.

Aucune de ces difficultés ne supporte donc un examen sérieux. Elles viennent toutes de l'imperfection des sciences, et non des fautes de nos textes sacrés. Aussi l'on peut dire maintenant que la religion a triomphé complètement de toutes les objections de la science. O religion, tu as vaincu ! *Religio, vicisti* !

Les découvertes de ces derniers temps ont montré encore mieux l'accord entre toutes les traditions des peuples et les récits des premiers chapitres de Moïse.

En effet, tout ce qui est antérieur à la confusion d langues appartient à l'humanité entière et se trou chez tous les peuples. Il en devait être ainsi. L hommes, dispersés, ont dû emporter partout les tra ditions générales, communes aux hommes qui vi vaient rassemblés dans les mêmes lieux ; et depui seulement les traditions sont devenues particulières, parce qu'elles sont l'histoire de chacun des peuple qui se sont formés après la dispersion.

Si nous examinons quelques-unes de ces premières traditions, nous y trouvons une conformité étonnante avec la création de l'homme racontée par Moïse. Les Perses, les Indiens, racontent que Dieu créa l'homme et l'univers, qu'il plaça l'homme et la femme dans un grand jardin, et que là ils furent tentés par un serpent.

Cette tradition se rencontre partout. Nous voyons aussi chez les Perses la connaissance de la chute des anges dans l'histoire d'Arimane et d'Oromase. Dans la mythologie des Grecs et des Romains le monde est d'abord tiré du chaos. L'allégorie de Pandore rappelle Ève et le Paradis terrestre ; la boîte remise à la femme, afin qu'elle ne l'ouvrît pas, contenait tous les maux, mais l'Espérance était au fond. La promesse du rédempteur fut en effet l'espérance emportée par Ève au sortir du Paradis terrestre.

Nous voyons encore dans la mythologie païenne le combat des dieux et des titans, et le déluge universel. Ces traditions primitives existent chez les Mexicains comme chez les peuples du Nord.

Ainsi, dans tout l'univers, vous trouvez les preuves les plus frappantes de la vérité du livre sacré que

les Juifs et les chrétiens portent en tous lieux, comme le dépôt de l'inspiration divine, de la parole de Dieu même.

Aucune objection ne peut atteindre la Bible, et si on en a contesté l'authenticité; si on a prétendu que le Pentateuque, ce livre de Moïse, avait été écrit long-temps après lui, ces objections ont servi au triomphe de la vérité, et les preuves sont venues de tous les côtés pour mieux l'établir.

Je vous ai parlé d'un texte samaritain découvert chez une tribu au pied du mont Liban. Vous savez aussi que, dans l'Inde, une tribu de Juifs noirs conservait précieusement le Pentateuque de Moïse. Ce Pentateuque, apporté en Europe et comparé à celui qui est entre les mains des Juifs et des chrétiens, contenait à peine quarante différences qui tiennent à la ponctuation, ou à des erreurs de copistes, et ces différences n'ont aucune importance en elles-mêmes.

Dernièrement un Anglais a réuni jusqu'à six cents manuscrits des anciens livres de la Bible. On les a compulsés avec le plus grand soin. Les variantes sont si légères qu'elles ne méritent pas même qu'on les rappelle.

Ainsi l'inspiration, l'authenticité, l'intégrité de ces livres, sont à l'abri de toute espèce de doute.

On a encore attaqué quelques récits de l'Ecriture sainte. On s'est étonné de trouver, par exemple, Nabuchodonosor changé en bête. Mais il est évident qu'il est question en cet endroit d'une maladie par laquelle Nabuchodonosor se croyait semblable à un animal.

la bonté et la justice, caractère de la Divinité. Nous connaissons donc ainsi l'esprit et le cœur de Dieu.

Pour nous mettre en communication avec Dieu, il faut d'abord le connaître; et quel meilleur moyen pour connaître Dieu que de lire le livre où sont renfermés sa parole et ses actes?

L'Apôtre a dit : *Il faut qu'il y ait des hérésies.* Cette parole se vérifie aussi par rapport à l'Ecriture. Les sectes séparées de l'Eglise catholique, ayant toutes fondé leur foi sur la Bible, ont dû la défendre avec le plus grand soin. Aussi les ouvrages les plus savans ont constaté en Allemagne et en Angleterre l'authenticité, l'inspiration et l'intégrité de l'Ecriture, et ces livres sont entre toutes les mains. Ils ont préservé les pays protestans de l'invasion de l'incrédulité.

C'est un grand avantage sans doute, et si les Anglicans y joignaient, comme nous, les traditions sur les vérités et les sacremens que l'Eglise conserve, et qu'elle portera en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles, ils auraient la vérité, l'unité dans la vérité et la charité, cette charité particulière au christianisme, qui a enfanté des institutions dont on ne trouve nulle part de modèle. Cherchez, en effet, ces missionnaires qui vont, au péril de leur vie, porter la foi au milieu des peuples; ces hommes héroïques, qui aspirent à répandre leur sang pour la vérité, afin de renouveler ce grand témoignage des martyrs donné à l'origine de l'Eglise; vous ne les trouverez pas, vous ne verrez chez les protestans ni les hommes apostoliques ni les saintes femmes toutes dévouées au service de l'humanité.

Le caractère propre de notre Eglise c'est d'avoir

enfanté des âmes qui ont vécu uniquement pour Dieu et pour les hommes. Cette charité, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, subsiste parmi les catholiques, parce qu'avec l'Ecriture ils ont conservé la communion. La communion est la source de toutes les merveilles de la charité que nous voyons éclater parmi nous.

Il est deux aumônes que nous devons faire : l'aumône de la vérité et l'aumône de la charité. La vérité est un des plus grands moyens de faire du bien aux hommes. Voilà pourquoi vous devez vous mettre en état de détruire les objections répandues aujourd'hui dans les esprits, et qui empêchent certaines personnes d'entrer dans le sein de l'Eglise.

Occupez-vous donc sérieusement de vous instruire, parce qu'il ne suffit pas, dans le temps où nous sommes, d'avoir la foi; il faut encore, comme disait saint Pierre, pouvoir rendre compte de sa foi. Etudiez sans cesse les preuves admirables de notre religion, mais en même temps répandez votre foi dans vos actions. Saint Clément d'Alexandrie exprimait cette pensée d'une manière admirable : « Nous n'avons pas aujourd'hui à répandre notre sang pour notre foi, mais répandons notre foi dans toutes nos actions. » Et la meilleure manière de prouver notre foi, c'est l'amour de la vérité, ce sont les bonnes œuvres, c'est la charité. C'est ainsi que nous pratiquerons les devoirs que Dieu nous a prescrits, et que nous conserverons en nous les trois grandes vertus divines, la foi, l'espérance et la charité.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

cette espérance. Chez les patriarches, la religion consistait dans trois dogmes : Dieu, la chute de l'homme et la rédemption. Les Juifs nont pas eu une autre religion ; ils ont cru en Dieu, ils ont attendu le Messie à cause de la chute de l'homme. Et maintenant qu'est-ce que notre religion ? C'est aussi le Messie, mais le Messie venu sur la terre, le Messie qui nous a dit ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Telle est donc la religion du genre humain : un médiateur à venir, un médiateur venu pour sauver l'homme de la mort et lui rendre l'immortalité ; et ce médiateur quel est-il ? Un Homme-Dieu pacifiant le ciel et la terre, unissant l'homme à Dieu.

Rien de plus grand, rien de plus essentiel à l'homme que ce dogme, aussi précieux pour nous que la vie. Aussi l'Eglise a-t-elle défendu, à toutes les époques, cette grande vérité attaquée par toutes les passions : la croyance en un Homme-Dieu, en un Rédempteur-Dieu venu sur la terre pour sauver tous les hommes. Cette vérité a été conservé par elle dès l'origine du christianisme jusqu'à l'effusion du sang de ses enfans.

Toutes les erreurs successivement frappées d'anathême par l'Eglise pouvaient toutes détruire la divinité de Jésus-Christ, et, par conséquent, rompre le lien ineffable qui unit maintenant l'homme et Dieu.

La première erreur anathématisée dans un concile universel a été celle d'Arius. Elle renversait tout le christianisme. Vous savez que les Ariens prétendaient que Jésus-Christ, né avant l'aurore, avant les collines, était au-dessus de toutes les créatures, de tous les anges ; mais ils ajoutaient qu'il y avait eu un moment où il n'était pas, et ils disaient, pour

exprimer cette opinion : Le Verbe est semblable à Dieu, mais non consubstantiel.

Vous n'ignorez pas les railleries du siècle dernier à ce sujet. Le philosophe de cette époque le plus hostile à la religion se moquait de ce que la différence entre les ariens et les catholiques consistait seulement dans un *iota*, les catholiques se servant du mot *omoousios*, quand les ariens employaient le mot *omoiousios*; mais si Jésus-Christ n'est pas de la même substance que son Père, s'il est seulement semblable à son père, il n'est plus Dieu, il a été crée, l'humanité n'est plus unie à la nature divine dans la personne de Jésus-Christ, la plaisanterie de Voltaire n'a donc aucun sens.

Vous comprenez maintenant, mes frères, l'intérêt immense du genre humain tout entier à ce que cette vérité fût défendue, comme elle l'a été, jusqu'a l'effusion du sang.

L'erreur fut condamnée, et l'Eglise soutint que Jésus-Christ, comme Verbe, était de la même substance que son Père. Ainsi le Christ, ce médiateur annoncé dès l'origine du monde, est bien réellement Dieu. Un Dieu s'est uni à notre nature, un Dieu est médiateur entre l'homme et Dieu.

Après Arius, d'autres esprits superbes voulurent encore attaquer le dogme de l'incarnation et de la rédemption. On prétendit que dans Jésus-Christ il y avait deux personnes, l'une descendue du Ciel, l'autre formée dans le sein de la vierge Marie; et il résultait de là que Jésus-Christ le Verbe incréé, n'avait pas été réellement enfanté comme nous. Le genre humain se trouvait encore déshérité de sa com-

munauté avec Dieu. Or ce qu'il y a de plus touchant dans le christianisme, c'est la pensée qu'en effet Dieu a voulu naître comme nous, et subir toutes les conditions de notre destinée. Voilà ce qui nous remplit de consolations, et nous fait attendre avec joie, au milieu des ténèbres et des souffrances de la vie présente, la couronne immortelle qui nous est promise.

Si Jésus-Christ, en effet, eût été composé de deux personnes, toute notre grandeur serait anéantie, parce que la personne humaine agirait indépendamment de Dieu; au lieu que, dans Jésus-Christ, la personne humaine a disparu, et l'humanité ne forme avec la Divinité qu'une seule personne.

Vous savez avec quels transports de joie la ville d'Ephèse reçut la déclaration des Pères du concile après l'anathème prononcé contre cette erreur. La salle où délibéraient les évêques était entourée d'un peuple immense, et c'est à la lueur des flambeaux, au milieu des transports de l'admiration et de l'allégresse, qu'ils furent reconduits jusqu'à leurs demeures.

Un nouvel hérétique voulut nier dans Jésus-Christ les deux natures; mais, s'il n'y avait pas dans Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine, comment pourrions-nous, pour vous exciter à pratiquer tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné et tout ce qu'il a fait lui-même, vous dire aujourd'hui : L'exemple du Christ n'est-il pas suffisant pour vous soutenir ? Vous nous répondriez : Jésus-Christ est Dieu, il n'était pas homme comme nous, nous ne pouvons pas imiter un Dieu.

Or nous vous disons : Jésus est Dieu, et il est

homme; en lui la nature divine et la nature humaine se trouvent réunies. Chacun de nous peut donc supporter tout ce qu'il a supporté, faire tout ce qu'il a fait.

La constance avec laquelle l'Eglise a perpétuellement veillé sur ce dogme adorable de l'incarnation et de la rédemption du genre humain, ce dogme d'où dépend notre éternel bonheur, est donc le plus grand des spectacles, un ordre surnaturel de faits qui surpasse toutes nos idées. Ce dogme des dogmes, un Dieu uni à l'homme, nous ravit d'admiration! Telle est notre religion, tel est le christianisme, voilà la révélation tout entière!

Vous savez maintenant pourquoi l'Eglise a été fondée par Jésus-Christ pour défendre cette vérité dans l'univers et la porter jusqu'à la fin des siècles.

L'erreur ne s'arrêta pas là; elle voulut établir qu'il y avait dans Jésus-Christ une seule volonté. C'était encore la destruction de tout le mystère de l'incarnation. Il y a deux volontés dans Jésus-Christ, la volonté divine et la volonté humaine, et la volonté humaine en lui est sans cesse unie à la volonté divine. Par-là nous comprenons que notre volonté peut toujours s'unir à la volonté divine. Jésus-Christ, au jardin des Olives et sur le Calvaire, nous montre en lui deux natures et deux volontés. Que dit-il au moment où le calice lui est présenté? « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite, votre volonté et non la mienne. »

Ainsi nous apprenons que nous devons, dans toutes les situations, ressembler à Jésus-Christ, afin de faire, comme lui, de la volonté de Dieu notre nourriture ici-bas.

L'erreur attaqua successivement tous les dogme du christianisme. Les pélagiens disaient que l'homme par le secours du libre arbitre, pouvait, indépendam ment de la grâce, accomplir des œuvres méritoires pour le salut.

Cette erreur intéressait encore le mystère de la rédemption ; car, si l'homme par lui-même pouvait faire des actes dignes de la gloire éternelle, l'incarnation de Jésus-Christ devenait inutile.

L'Eglise, repoussant cette innovation, déclara que les hommes ne sauraient arriver aux biens surnaturels que par la grâce de Dieu, grâce donnée dès l'origine, grâce attachée au sacrifice du Verbe, holocauste offert dès l'origine du monde, mais grâce qui vient de Jésus-Christ, parce que toutes les grâces découlent de cette source adorable.

Vous apprenez encore, par le grand mystère de l'incarnation, l'horreur que vous devez avoir pour le péché. Puisqu'il a fallu la mort d'un Dieu pour satisfaire à la justice divine, le péché mérite donc toute votre haine. Grâce au Calvaire, vous comprenez que les offenses qui peuvent vous séparer de Dieu, sont infinies, non pas sans doute par rapport à vous êtres finis, mais par rapport à Dieu être infini. Comme il n'y a pas, à l'égard de Dieu, de légères offenses, un prix infini était nécessaire pour racheter la faute de l'homme ; et les souffrances d'un Dieu, l'holocauste d'nn Dieu, sont le principe de toutes les grâces répandues sur le genre humain, la source de tous nos mérites. Toutes nos œuvres tirent leur prix de la satisfaction de Jésus-Christ, et, si vous pouviez penser un instant que, sans le secours de Jésus-Christ,

vous arriverez au salut, vous seriez dans une erreur condamnée encore par l'Église. Il y a trois cents ans, une secte nia l'autorité du sacerdoce institué par le Sauveur, rompant ainsi la tradition qui nous unit aux apôtres et à Jésus-Christ, et laissant à l'interprétation arbitraire de chacun le sens de la parole divine. Cette secte a donné naissance à une autre qui prétend que Dieu a fait des hommes deux parts, l'une pour la damnation, l'autre pour la gloire éternelle, et que Jésus-Christ n'est pas mort pour sauver toute l'humanité. Cette idée, née dans le protestantisme, car Calvin et Luther ont professé cette horrible doctrine, soutenue par des hommes distingués par leur talent et par leurs vertus, a été répandue en France, où elle a produit l'incrédulité en révoltant le sentiment de justice que Dieu a gravé dans le cœur de l'homme. Comment ne pas reconnaître la liaison étonnante qui existe entre cette erreur et d'autres erreurs plus funestes ? Les philosophes du dernier siècle se sont appuyés principalement, pour rejeter le christianisme, sur cette maxime que hors de l'Église il n'y avait pas de salut, maxime entendue par eux dans le sens des jansénistes. Ceux-ci supposaient que les hommes séparés extérieurement de l'Église n'appartenaient pas au règne de Jésus-Christ. Mais ce n'est pas là ce que l'Église catholique enseigne, puisque, partout où il y a un homme de bonne volonté, la paix doit être avec lui, selon la belle parole des anges au berceau de Jésus-Christ.

Il n'est donc pas vrai que les hommes tombés dans le schisme ou dans l'hérésie par le malheur de leur naissance ou par une ignorance invincible soient

exclus du salut. Saint Augustin l'a dit : « Tous ceux qui n'ont pas participé par la volonté, et avec connaissance de cause, au schisme et à l'hérésie, font partie de la véritable Eglise. »

Il faut reconnaître qu'un grand nombre d'esprits se sont éloignés de la religion chrétienne à cause de cette erreur attribuée à l'Église. Et cependant l'Eglise n'a cessé de protester pendant deux siècles contre le jansénisme. Elle n'a cessé de foudroyer, d'anathématiser cette maxime que Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes; elle a sans cesse répété que Dieu veut que tous soient sauvés, et qu'aucun ne périsse. Saint Thomas a déclaré que, loin de laisser périr un sauvage de bonne volonté, Dieu lui enverrait plutôt un ange pour lui enseigner les mystères essentiels au salut.

Pendant dix-huit cents ans, l'Eglise n'a cessé de veiller au précieux dépôt qu'elle a reçu, dépôt de la vérité, vérité divine, vérité admirable, notre joie dans le temps, notre gloire dans l'éternité ; vérité sublime, bien propre à nous faire pratiquer toutes les œuvres surnaturelles indispensables au salut : un Dieu mort pour sauver tous les hommes !

Oui, tout est fait pour Jésus-Christ, tout se rapporte à lui. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Jésus-Christ a été prédit depuis l'origine du monde, il a été désigné par tous les prophètes, et, depuis qu'il est annoncé sur la terre, tous les événemens ont servi à manifester sa divinité. Vous le voyez partout aujourd'hui régénérant les sociétés, détruisant la barbarie, abolissant l'esclavage, créant parmi les nations chrétiennes un droit des gens inconnu au monde païen.

Et dans le commencement de ce siècle, lorsque la foi en Jésus-Christ a cessé d'exister dans l'esprit d'une foule d'hommes, qu'avez-vous vu ? Les horreurs du paganisme. Tous les crimes auxquels on avait peine à croire reparaissaient parmi nous.

La première des vérités pour nous, c'est que Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous sauver, Jésus-Christ le Fils de Dieu; c'est que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le racheter.

Voilà comment nous entrons en société avec les anges, comment notre foi crée l'espérance, et notre espérance l'amour. Voilà comment ces trois vertus naissent dans l'homme et fécondent toutes les autres ! Aussi nomme-t-on ces trois vertus, la foi, l'espérance, la charité, les vertus théologales, c'est-à-dire les vertus qui nous mettent en rapport avec le ciel, et qui appellent sur nous les secours de l'esprit de Dieu et la force d'en haut.

Qu'est-ce qui nous distingue de toutes les sectes, de toutes les religions ? Ce n'est pas la morale, car la morale se trouve partout. Elle n'est pas sans doute aussi pure que dans l'Evangile, mais ses grands préceptes se rencontrent chez tous les peuples. La lumière du Verbe n'a jamais été complètement détruite. Et ce qui n'existe que chez les catholiques, c'est la foi en un Dieu rédempteur, foi sublime qui nous introduit dans un ordre de vérités propre à satisfaire nos esprits et nos cœurs. C'est notre foi qui nous distingue des juifs, des mahométans, des idolâtres; c'est cette foi qui nous fait catholiques. Grâce à cette foi, vous n'êtes plus étrangers à rien dans

l'univers, il n'est pas un événement qui ne s'explique; et la mort, cette formidable énigme, quand on la considère à la lumière de la raison, devient à la lumière de la foi le terrible châtiment du péché infligé à l'homme. Si vous voyez, depuis six mille ans le bras de Dieu ne cessant de s'étendre pour punir la faute du paradis terrestre, si nous mourons tous, si nous entrons tous *dans cette voie du genre humain*, comme parle l'Ecriture, c'est une preuve que la justice de Dieu s'apaise uniquement par Jésus-Christ.

Nous avons devant nos yeux cette image sans cesse renouvelée de la justice divine. Cette justice s'est étendue jusqu'au Calvaire, où il a fallu que le Fils de Dieu mourût pour les hommes; mais la miséricorde n'a pas cessé un moment d'être manifestée à tous les yeux; et, en même temps que l'homme était condamné pour expier l'offense envers Dieu, nous étions tous rachetés en Jésus-Christ. Nous avons donc la certitude, grâce au Verbe incarné, que notre vie ne se bornera pas à celle-ci, que nous ressusciterons, que Jésus-Christ nous ressuscitera au dernier jour; que nous reprendrons le corps laissé par nous sur la terre, que ce corps sera spirituel et glorieux, que nous ne serons pas séparés de ceux que nous avons aimés et qui seront morts dans la même foi, par conséquent que notre vie ici-bas est le commencement de l'autre. Toutes les grandes figures de l'Ancien Testament sont des figures qui nous annoncent notre avenir. Voyez les Israélites sortant de la terre d'Egypte : ils ont un bâton de voyageur à la main; ils mangent l'Agneau pascal avec les herbes

amères; ils doivent traverser la mer Rouge et le désert avant d'entrer dans la terre promise. N'est-ce pas l'image de notre destinée ? Nous aussi, nous sommes des voyageurs sur la terre; nous aussi, nous devons manger l'Agneau pascal avec les herbes amères de la vie; nous aurons des combats à soutenir; notre salut n'est pas seulement en danger par les séductions de notre nature, il l'est encore par les ennemis que nous avons à combattre, ennemis spirituels répandus dans l'air, comme parle saint Paul. Mais combattons généreusement, puisons des forces dans le tabernacle où réside Jésus-Christ; l'Eucharistie est le vrai pain d'Elie; ce pain nous soutiendra jusqu'au sommet de la montagne d'Horeb, la montagne de la contemplation.

Ah ! puissiez-vous, au moment de la mort, comme le pasteur que nous avons perdu *, vous écrier avec confiance : « Je ne crains pas la mort ! je serai jugé par celui que j'aime. » Aimons Jésus-Christ, et nous sommes assurés d'être jugés par celui que nous aurons aimé, et qui nous donnera la vie éternelle.

* Monseigneur de Quélin.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LE SOUVERAIN SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons vu Jésus-Christ annoncé pendant quatre mille ans comme le Messie apportant aux hommes la bonne nouvelle, comme le Rédempteur de toute l'humanité. Nous l'avons montré pendant ces quatre mille ans prédit aux patriarches, figuré dans la loi, annoncé par tous les oracles; nous avons vu tous les événemens de l'univers concourant à son arrivée sur la terre, toutes les monarchies préparant cette grande monarchie spirituelle prédite par Daniel. Depuis deux mille ans l'Eglise n'a cessé de défendre l'auguste personne du divin Sauveur, et de repousser toutes les erreurs contraires à sa divinité, afin de conserver précieusement au monde ce symbole adorable de l'union de l'homme et de Dieu. Il nous reste encore à considérer l'Homme-Dieu comme le prêtre du temps et de l'éternité, selon ces paroles de David : *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech*, vous êtes le prêtre de l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. Tel sera le sujet de cet entretien.

Les rapports primitifs entre l'homme et Dieu avaient été altérés par la chute. Dans le paradis terrestre,

Adam ne priait pas, dit saint Augustin, il louait : *Non orabat, laudabat.* En effet, il avait seulement à remercier Dieu de toutes les grâces reçues par lui, et le culte de la reconnaissance était alors toute la religion. Lorsque l'homme se fut abandonné à l'orgueil, tout changea pour lui, et les sacrifices d'expiation s'établirent sur la terre.

Abel et Caïn, au sortir du paradis terrestre, Noé au sortir de l'arche, présentent des sacrifices à Dieu; Moïse institue la religion des victimes parmi les Hébreux, et enfin Salomon immole des animaux innombrables, lorsqu'il élève le temple préparé par David. Chez toutes les nations de la terre, nous voyons également le culte de Dieu fondé sur les sacrifices, et partout l'homme est convaincu qu'une grande offense a été commise primitivement, partout il croit devoir expier cette faute par des sacrifices, et apaiser ainsi la colère de Dieu. C'est pourquoi nous entendons dire à un incrédule païen : La crainte a fait les dieux, *timor fecit deos.*

Telle était la religion des peuples avant Jésus-Christ; religion fondée sur les sacrifices, sur la crainte, sur la nécessité des expiations. Les peuples étaient persuadés que quelqu'un devait mourir pour le salut de tous, et que la rémission devait s'opérer par le sang.

L'opinion générale parmi les Juifs, quand Jésus-Christ vint sur la terre, était que ces immolations annonçaient un grand sacrifice, le sacrifice célébré par nous aujourd'hui. L'agneau pascal avait été institué en commémoration de la sortie des Israélites de la terre d'Egypte; tous devaient manger cet agneau et teindre de son sang le seuil de leur porte.

Nous trouvons encore chez les Juifs les holocaustes, s hosties spirituelles, les victimes pacifiques. Dans holocauste, on ne réservait aucune partie de l'animal ; il était entièrement consumé.

Telles étaient les figures du grand sacrifice que Jésus-Christ devait instituer. Ainsi, avant Jésus-Christ, nous voyons sur la terre le culte de la peur, et ce culte est encore établi aujourd'hui chez toutes les nations idolâtres. Les Chinois jettent leurs enfans dans les rivières et les livrent ainsi à l'esprit du fleuve. Chez les sauvages existent ces superstitions. Les mahométans ont une religion sans sacrifice, et cette religion est le culte de la volupté. Les protestans, qui ont renoncé à la messe, ont prétendu que le sacrifice de la croix avait été le sacrifice complet, et qu'il n'est pas nécessaire de le renouveler. Ils ont fait de la raison humaine le principe de toute l'action de l'homme. Leur culte est le culte de l'orgueil.

Ainsi se reproduisent chez les mahométans et chez les protestans les anciennes erreurs des philosophies grecques et romaines, ainsi que le culte du paganisme, le culte de la volupté. Jésus-Christ seul a établi sur la terre le sacrifice réel qui unit l'homme à Dieu, et il nous a donné le modèle de la religion en esprit et en vérité.

Le Verbe divin, en s'immolant à Dieu pour sauver les hommes, s'est uni à l'humanité tout entière. Un Dieu immolé, un Dieu anéanti devant un Dieu, voilà la religion du christianisme. Un philosophe du dernier siècle a compris la grandeur de l'homme dans son anéantissement devant le Tout-Puissant. C'est là, selon lui, le culte véritable, le culte qui seul peut

plaire à la divinité. En effet, qu'avons-nous en nous-même qui soit à nous? Notre esprit, notre corps, notre cœur, notre faculté de vivre, de connaître, d'iamer, viennent de Dieu; il faut donc que tout se rapporte à Dieu en nous; il faut donc que Dieu non-seulement soit notre roi, mais encore notre pontife, pontife dans le temps, pontife dans l'éternité. Un roi peut régner sur notre corps, même sur notre intelligence, mais pour que nous donnions l'empire absolu de notre cœur, il faut que nous nous unissions complètement à cette royauté, et cette royauté ne peut être qu'un sacerdoce, le sacerdoce d'un Dieu. Jésus-Christ, comme pontife, peut seul nous demander le sacrifice complet de notre volonté, parce qu'il nous a donné l'exemple du plus grand des sacrifices; il est mort par amour pour nous, comment pourrions-nous lui refuser notre amour, refuser de le laisser régner complètement sur tout notre être, sur notre corps, notre esprit, notre cœur? Et Jésus-Christ, que veut-il en nous demandant de nous abandonner tout entier à lui? Nous apprendre comment nous devons honorer Dieu.

La papauté est l'image visible de ce sacerdoce invisible de Jésus-Christ, et cette papauté s'étend sur toute la terre. C'est un pontife-roi qui, s'élevant au-dessus de tous, règne sur les consciences, parce que Jésus-Christ doit à jamais régner sur les esprits et sur les cœurs. La monarchie des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, toutes ces grandes nations n'ont servi qu'à préparer le jour où le Christ est venu; et depuis, voyez comme tous les événemens ont amené la puissance spirituelle des papes, et même leur puissance temporelle. La papauté seule aujourd'hui

peut civiliser le monde. C'est d'elle que partent sans cesse des prêtres pour aller porter l'unité de Dieu aux peuples encore assis dans les ombres de la mort; et tout se fait au nom de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le commencement et la fin de toutes choses. Du haut de la croix il contemple son empire, et il forme son Eglise, l'assemblée des adorateurs en esprit et en vérité. Il est roi parce qu'il est pontife. Sa royauté a pour objet d'établir le culte véritable; il est le roi des esprits parce qu'il va régénérer les âmes. Sa royauté est toute spirituelle parce qu'elle est la royauté du Pontife du Très-Haut. Le monde lui a été donné parce qu'il va donner le monde à Dieu.

Qu'est-ce que la monarchie spirituelle? La monarchie spirituelle ne peut être complète que si, comme nous l'avons déjà dit, le monarque est un Pontife; car un Pontife, et un Pontife-Dieu, peut seul régner sur l'intime du cœur, les rapports de l'homme avec Dieu. En effet, s'il y a dans l'intelligence ou dans le cœur de l'homme une pensée et un sentiment indépendans du monarque, la monarchie temporelle peut exister, mais la monarchie spirituelle n existe pas.

Il y a plus : un Pontife qui n'aurait pas été victime ne pourrait pas me demander cette immolation de moi-même que Dieu exige. C'est donc parce qu'il a été victime de son amour pour moi que mon amour est acquis à Jésus-Christ. Pour être le Roi de l'homme, Jésus-Christ devait être à la fois Pontife et victime.

Aussi pendant sa vie mortelle Jésus-Christ sacrifie tout à sa mission sublime, et il meurt pour consommer sa vie sur nos autels, où il continue ce grand sacrifice de la croix, cet holocauste où il n'a rien

épargné de lui-même. Que voyons-nous au Calva Jésus-Christ anéanti, humilié; sur la croix, sa nité a disparu, mais son humanité subsiste, quo obscurcie par ses opprobres. Mais sur nos autels seulement sa divinité ne se révèle pas, son huma ne se montre plus à nos yeux; nous ne voyons qu pain et le vin. Voilà tout ce qui reste d'un D anéanti pour nous.

Que devons-nous donc faire pour nous rendre dig du sacrifice de Jésus-Christ? Nous anéantir au comme lui. Devant l'Eucharistie, la foi qui nous est mandée n'est plus appuyée que sur une parole. N sens, notre raison, tout semble nous dire que le *dog* de l'Eucharistie est une illusion; mais nous save que Jésus-Christ, avant sa mort, a dit à ses disciple en leur présentant le pain : *Ceci est mon corps ; ce est mon sang*, en leur présentant le vin. Cette paro a toujours été conservée dans l'Eglise depuis dix-hui cents ans.

Ceci est mon corps; oui, Seigneur, puisque vous l'avez dit et que vous êtes sorti du tombeau après l'a-voir dit, le pain que je vois est votre corps. Comme saint Thomas je le répète : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu; je crois, parce que vous avez parlé. Sans doute notre foi est appuyée sur toutes les promesses de Jésus-Christ, sur les prophéties qui le montrent avant sa naissance comme le Sauveur de toute la race humaine; nous avons vu le changement de l'univers, miracle plus étonnant que tous les miracles, mais il n'en est pas moins vrai que nos sens ici sont confondus. Notre raison s'étonne qu'un Dieu puisse être dans cette situation d'humiliation et d'anéantissement. Mais notre raison,

s sens anéantis, sont devant Dieu dans l'état où Jésus-rist est lui-même, et la véritable adoration de la ature est l'exercice de son anéantissement devant le éateur. Quel hommage plus grand que cette décla-tion faite à Dieu : « Mon Dieu, nous ne sommes rien r nous-mêmes, nous ne voyons rien que par vous, us ne pouvons rien que par vous, nous attendons ut de vous? »

Voilà le culte des chrétiens, culte bien différent e tous les autres; et ce culte ne se terminera pas avec temps. Dans l'autre vie, nous ne cesserons pas un eul instant d'être en adoration devant l'Eternel; et ommentadorerons-nous alors?Nous adorerons, comme ujourd'hui, par Jésus-Christ, que les anges, les rchanges et les dominations révèrent; par Jésus-hrist, le Pontife de l'éternité, comme il est le Pon-ife du temps.

L'Ecriture dit que l'Agneau a été immolé dès l'ori-gine du monde. L'agneau est immolé encore dans le ciel. Dans l'Apocalypse, les vieillards sont autour d'un autel et d'un agneau sacrifié, pour nous apprendre que le grand sacrifice de Jésus-Christ sera sans cesse présent à tous les esprits célestes, pendant l'éternité tout entière.

Ce spectacle d'un Dieu anéanti devant un Dieu nous donne en effet l'idée la plus complète de la puissance divine, de l'éternelle majesté.

Un seul péché a tellement offensé Dieu qu'un Dieu est obligé de mourir pour l'effacer. Cherchez dans tout ce qui vous environne, dans le monde entier, rien qui vous donne une idée plus grande de la puissance et de la sainteté de Dieu que le sacrifice de Jésus-Christ, et vous reconnaîtrez que, pour les anges,

entassés, accuserait la sagesse de l'architecte ; en un peu de temps, et à la place de ces matériaux co qui choquent les regards va s'élever un temple gnifique, le temple du Pontife dans l'éternité.

Sacerdoce de l'ancienne loi, vous n'étiez donc pa véritable sacerdoce ; sang des génisses, vous n'ét pas le sang qui purifie ; pontife d'Israël, vous n'ét pat le Saint des saints ; arche d'alliance élevée et ab sée dans le désert, vous n'étiez pas le véritable tab nacle. Pain de proposition, parfums, chandeliers d'o lévites, anges qui reposiez vos ailes sur l'arche saint autel des sacrifices, victimes, oblation, vous étiez d ombres et des figures du sacrifice de la croix et de l'au tel, les ombres du sacerdoce du temps et de l'éternit Les voiles sont levés maintenant, et l'humanité e introduite dans le sanctuaire éternel, dans le sein d la Trinité même. C'est de là que Jésus-Christ répan sur son Eglise et sur chacun de nous les grâces de s divine médiation ; c'est là qu'il nous introduira u jour, pour offrir à Dieu le sacrifice éternel.

Jésus-Christ est le seul pontife, le seul médiateu entre Dieu et l'homme. Il peut toujours sauver, di saint Paul, ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, parce qu'il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous ; en son nom se font toutes les prières, elles pénètrent dans les cieux parce qu'il pri pour nous. Lui seul est écouté, et toutes les voix qui montent vers les tabernacles éternels viennent se fondre dans sa grande voix. Nous n'avons d'accès auprès du trône de Dieu que par lui. Il est notre avant-coureur, ajoute saint Paul, il est entré pour nous dans le ciel, afin d'inspirer nos prières et de recevoir nos vœux.

Qu'est-ce qui importe le plus à l'homme dans la ation que le péché lui a faite ici-bas ? C'est que ses ux et ses prières soient accueillis de Dieu ? Pour une religion et le pontife de cette religion soient connus nécessaires, il faut qu'ils soient avant et après péché de l'homme. Il n'est pas une oblation, pas sacrifice, qui n'ait dû être reçu par le Pontife vé- able du culte divin, il n'est pas un seul soupir qu'il n'ait dû entendre, une seule larme qu'il n'ait à recueillir.

Le Pontife éternel ne doit pas seulement être le centre d'union de tous les hommes et de Dieu, mais le lien universel de tous les anges, celui par qui le monde adore, le commun propitiatoire de l'u- nivers.

Aussi la religion de Jésus-Christ, étant la vraie re- ligion, a tous ces caractères : le Verbe est l'Agneau im- molé dès l'origine de l'univers ; il est le lien du temps avec l'éternité, la vie d'amour commencée sur la terre et qui se continue à jamais dans les cieux.

Le Pontife de l'éternité a dû nous ouvrir le sanc- tuaire de Dieu même, et saint Paul nous dit : Notre espérance pénètre au-dedans du voile jusque dans le lieu où Jésus-Christ est entré pour nous. Le grand- prêtre des Juifs entrait dans le Saint des saints une seule fois après avoir immolé les victimes pour les péchés du peuple ; il devait y prier, teint du sang des sacrifices. Mes frères, quand Jésus-Christ mourut, le voile qui couvrait le Saint des saints fut déchiré, et ce voile était la figure du sanctuaire éternel dont le sang de Jésus-Christ venait de lui ouvrir l'entrée. Jésus-Christ réside dans le ciel des cieux, son huma-

preuve de tendresse, et nous unir au sacrifice Jésus-Christ.

Et pourquoi Jésus-Christ renouvelle-t-il tous jours son sacrifice ? Afin de nous apprendre à reno veler sans cesse le nôtre. Le sacrifice perpétuel, vo la vie de l'âme. Si le sang s'arrêtait un seul insta dans nos veines, que serait la vie de notre corps ? le sang de Jésus-Christ cessait un moment de couler toute la vie divine s'arrêterait dans le monde ? Cess un moment de vous offrir à Dieu, et toute la vie spirituelle s'arrête à l'instant pour vous. Pour que l'âm respire, il faut qu'elle aspire sans cesse à Dieu. L'homme se divinise par le sacrifice de tout lui-même, renouvelé à chaque instant sur l'autel de l'amour. Pour concevoir le bonheur éternel, figurez-vous l'amour d'une mère s'immolant à chaque instant pour son fils, et revivant pour être témoin de sa reconnaissance; la joie du guerrier recevant sans cesse de nouvelles blessures qui sauvent sans cesse sa patrie. Ainsi l'âme, dans l'éternité, se consumera d'amour pour Dieu; elle s'anéantira d'admiration devant lui. Voilà, mes frères, le sacrifice éternel : le sein de Dieu sera le temple, Jésus-Christ le prêtre, le cœur de l'homme la victime et l'autel.

Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, en songeant à la grandeur de Dieu et à l'immolation de son Fils, en méditant sur les profondeurs et les trésors de son infinie puissance, de sa sagesse et de sa bonté, ce que vous pourriez pour reconnaître un si grand amour ? et ne vous êtes-vous pas dit que, puisqu'il est mort pour vous, mourir pour lui serait le seul moyen de lui témoigner votre tendresse ? Mou-

rez donc sans cesse en vous-même à ce qui n'est pas lui, et pendant l'eternité vous mourrez sans cesse d'amour pour revivre sans cesse dans une extase éternelle d'amour. Votre amour vous consumera, l'amour de Dieu vous divinisera; il vous rendra sans cesse la vie que vous voudrez perdre pour lui. Voilà les rapports que Jésus-Christ établit entre nous et Dieu; voilà le culte, la religion du temps et de l'éternité.

Et maintenant comprenez, mes frères, ce que veulent dire l'oblation du pain et du vin, le sacrifice de la messe, et les profondeurs cachées sous ces apparences. Le sacrifice de la messe est le sacrifice du temps et de l'éternité; on y trouve l'amour parfait de Jésus-Christ, Dieu, et de l'homme. Dans ce moment, les anges et les hommes, tous les chœurs célestes, adorent par lui, parce que ce sacrifice est l'expression la plus haute de la puissance, de la sagesse, de l'amour infinis de Dieu pour sa créature, de l'adoration de la créature pour son Dieu.

Le sacrifice visible est donc le signe du sacrifice invisible, le culte du ciel. Mais l'homme ne peut encore s'unir complètement à ce sacrifice; voilà pourquoi ce sacrifice est voilé sur la terre. La vérité et la perfection des mystères n'existent pas encore pour nous. Tout, dans nos tabernacles et sur nos autels, est, comme dans l'univers, couvert de nuages, de voiles et de figures: *Dieu est un Dieu caché.* Dans le ciel nous verrons Dieu face à face, nous verrons toutes les choses dans leur entière perfection, et la perfection est la vérité complète. Voilà pourquoi c'est dans la vérité éternelle, dans le Verbe, que nous verrons l'univers.

La vérité sera le lien entre Dieu et l'homme, et la vérité nous apprendra sans cesse la grandeur de Dieu et notre néant. Nous verrons éternellement que nous ne sommes rien que par notre union à Dieu, que nous vivons par sa puissance et par son amour; nous rapporterons à Dieu tout ce que nous sommes; les sacrifices accomplis par nous sur la terre seront notre joie dans le ciel, ils auront été la preuve de notre adoration; nous vivrons dans un perpétuel anéantissement et dans une perpétuelle divinisation; nous communierons à la gloire de Jésus-Christ, à son amour; nous serons unis éternellement à cette victime ineffable dans son état de consommation et de gloire.

Ainsi, mes chers frères, vous le voyez, l'autel de l'univers, c'est la personne du Verbe, la vérité. Laissons-nous donc consumer sur cet autel par le feu de l'amour divin. C'est ainsi que nous serons transformés.

Quand notre sacrifice sera complet, alors le voile de notre corps tombera, et notre âme se trouvera entièrement unie à son Dieu. Lorsque tout ce qui est terrestre en nous sera consumé, toutes les créatures qui sont entre nous et Dieu disparaîtront. Dieu a créé l'air qui nous environne, la lumière qui nous inonde, la beauté qui nous attire, les affections qui charment notre vie, afin que nous nous servions de toutes ses œuvres comme de degrés pour monter jusqu'à lui, afin que nous ayons ici-bas la matière de sacrifices sans cesse renouvelés. Aussitôt que notre âme sortira de notre corps, l'air qui nous environne sera remplacé par l'immensité de Dieu, la lumière qui nous inonde par son Verbe, la joie des affections de notre cœur

par l'Esprit saint lui-même ; tous les voiles seront levés ; nous respirerons en Dieu, nous vivrons en lui, nous aimerons en lui ; notre humanité sera consumée par l'amour et divinisée par Jésus-Christ.

Ne l'oubliez pas, mes chers frères, ce sacrifice d'amour commencé sur la terre peut maintenant se continuer immédiatement dans le ciel. Souvenez-vous que pour l'amour pur il n'est pas de purgatoire ; que le chemin du ciel est tout frayé aujourd'hui, et la porte du paradis ouverte. Ezéchias hésitait à mourir, parce qu'il fallait descendre dans les lieux inférieurs pour attendre la venue de Jésus-Christ. Les saints maintenant peuvent aspirer à la mort, parce que Jésus-Christ leur a ouvert le sanctuaire éternel. La vie de notre corps, consumée chaque jour par le travail, par la prière, par la charité, par les saints désirs de la mort, voilà le sacrifice du temps ; notre âme consumée par l'amour, par l'admiration des perfections divines, et mourant d'amour pour renaître sans cesse, voilà le sacrifice de l'éternité.

L'amour est toute la religion, l'amour est le culte en esprit et en vérité, l'amour est le sacrifice de l'homme uni au sacrifice de l'Homme-Dieu ; l'amour est le sacrifice qui réconcilie à jamais le ciel et la terre dans le Verbe, le Verbe, la vérité, l'autel de l'univers ! Grandeur de Dieu, anéantissement de l'homme, union de l'homme et de Dieu par le sacrifice de l'homme, voilà la religion de Jésus-Christ, la religion du Verbe incarné, la religion de la vérité et de l'amour, le culte de la terre et du ciel.

FIN.

Ordre dans lequel les Sermons et Conférences ont été prononcés.

Sur la sainte Vierge. — Prononcé le 2 février, jour de la Purification.
La Mort. — Prononcé le mercredi des Cendres, 24 février.
Le Ciel. — Prononcé le dimanche de la Quadragésime, 28 février.
La Foi. — Prononcé le mardi 2 mars.
Même sujet, deuxième partie. — Prononcé le jeudi 4 mars.
La Trinité. — Prononcé le dimanche 7 mars.
Certitude de la foi. — Prononcé le mardi 9 mars.
Des Prophéties. — Prononcé le jeudi 11 mars.
L'Incarnation du Verbe. — Prononcé le dimanche 14 mars.
Suite des Prophéties. — Prononcé le mardi 16 mars.
L'Ecriture sainte. — Prononcé le jeudi 18 mars.
L'Eucharistie. — Prononcé le dimanche 21 mars.
L'avènement de Jésus-Christ. — Prononcé le mardi 23 mars.
Le Saint-Esprit. — Prononcé le jeudi, 25 mars, jour de l'Annonciation
L'Enfer. — Prononcé le dimanche 28 mars, jour de la Passion.
Le Symbole. — Prononcé le mardi 30 mars.
Le Purgatoire. — Prononcé le dimanche des Rameaux.
Le Sacerdoce de Jésus-Christ. — Prononcé le mardi 30 mars.
La Passion. — Prononcé le Vendredi-Saint.
La Résurrection. — Prononcé le jour de Pâques.
L'Eglise. — Prononcé le dimanche de Quasimodo.

Troisième Conférence. — Sur le même sujet. 423
Quatrième Conférence. — L'Écriture sainte. 447
Cinquième Conférence. — Le Symbole. 465
Sixième Conférence. — Le souverain sacerdoce de Jésus-Christ. 479
Ordre dans lequel les Sermons et Conférences ont été prononcés. 497

FIN DE LA TABLE.

LIMOGES,
IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

MAY 26 1950